

H. IBSEN

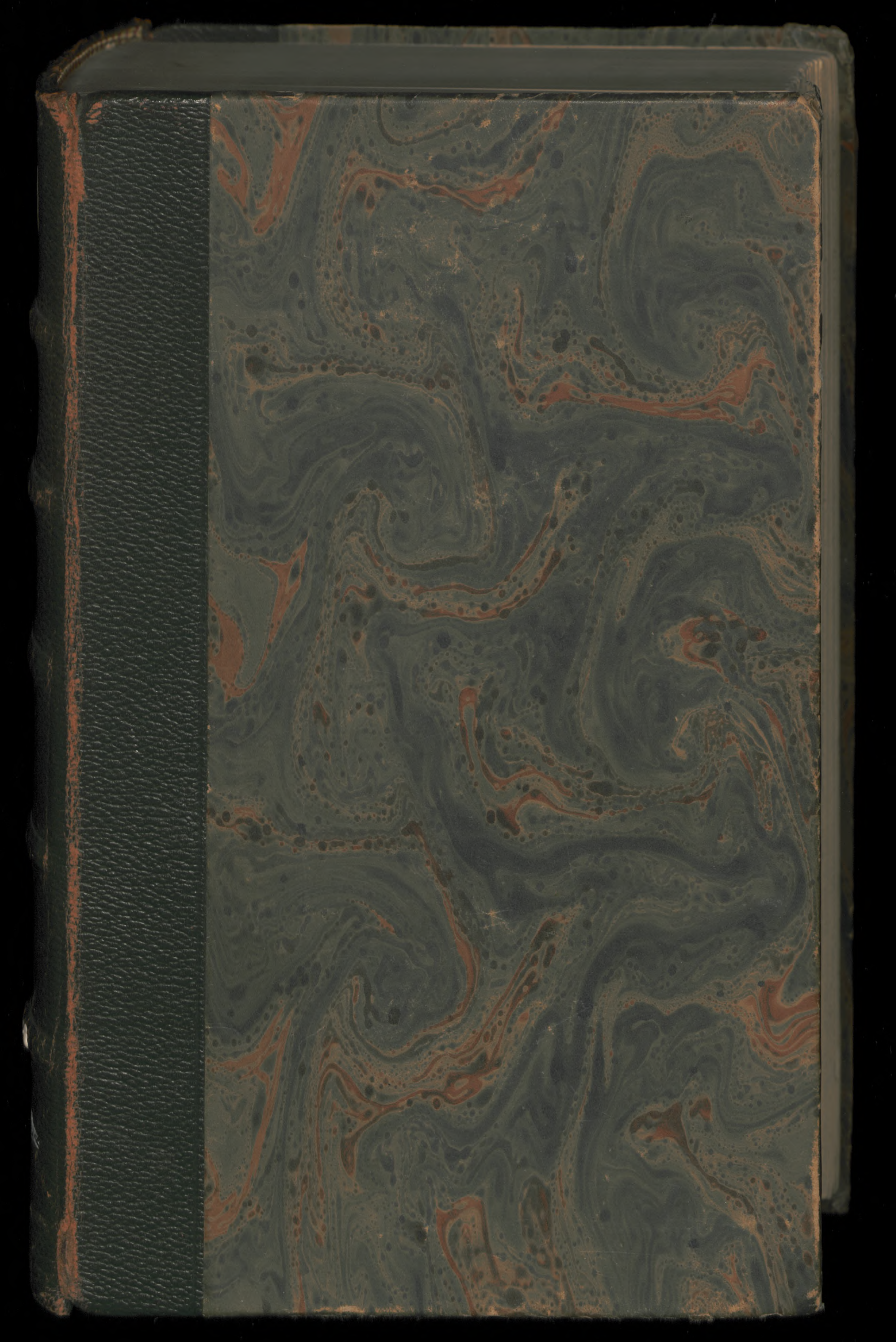
ŒUVRES

COMPLÈTES

TOME

6









HENRIK IBSEN

ŒUVRES COMPLÈTES

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

PARIS

LIBRAIRIE PLON

HENRIK IBSEN

ŒUVRES COMPLÈTES

TRADUITES PAR

P. G. LA CHESNAIS

TOME QUATRIÈME

ŒUVRES DE BERGEN

(Octobre 1851 - Août 1857)

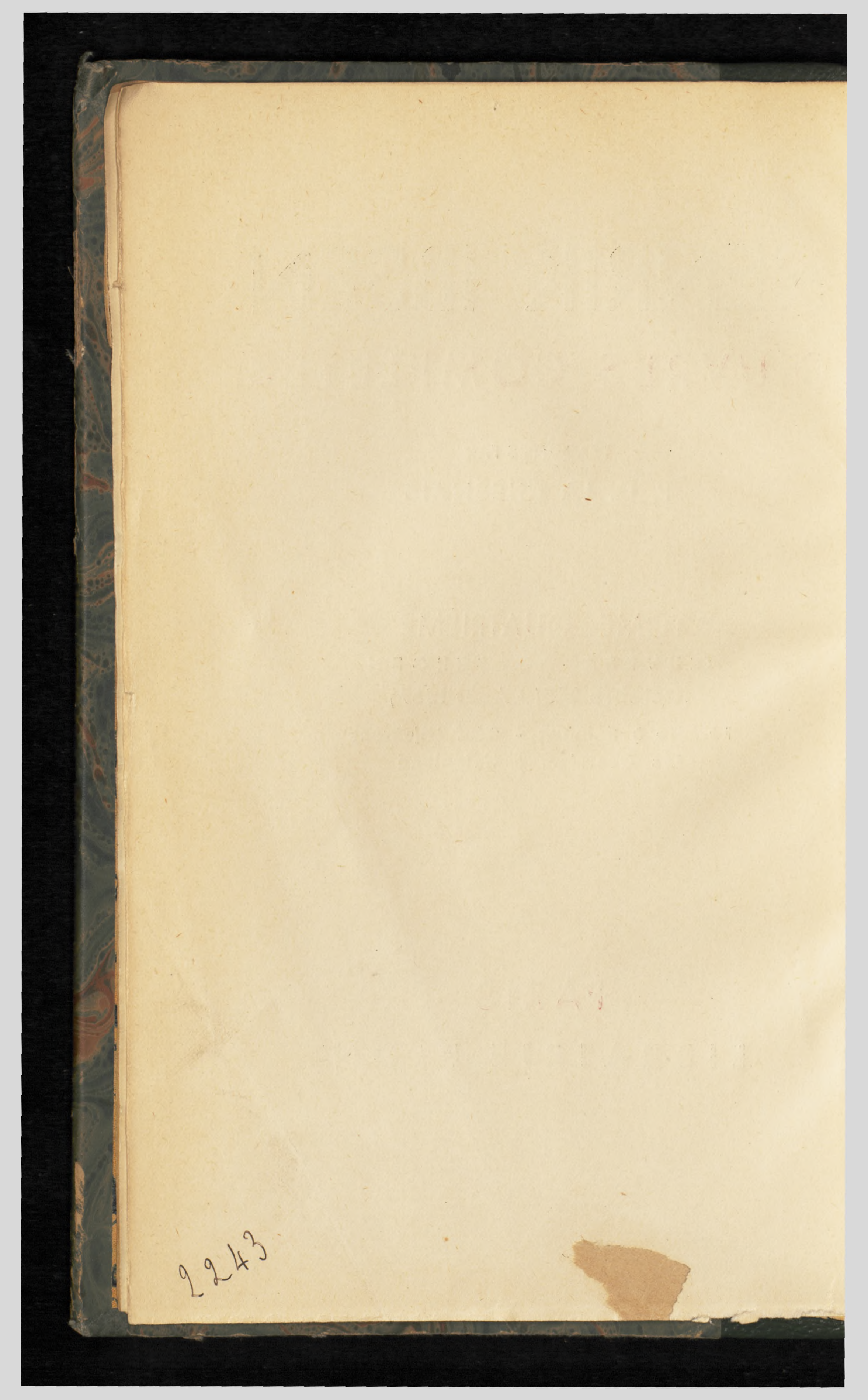
La Fête à Solhaug - Olaf Liljekrans

Les Guerriers à Helgeland



PARIS

LIBRAIRIE PLON



HENRIK IBSEN

ŒUVRES COMPLÈTES

A LA MÊME LIBRAIRIE :

HENRIK IBSEN : **Œuvres complètes.** Tome I. ŒUVRES DE GRIMSTAD (1847-1850). *Poèmes. Le Prisonnier d'Ahershus. Catelina.*

Tome II. ŒUVRES DE KRISTIANIA (Avril 1850-Octobre 1851). *Poèmes. Proses. Norma. Le Tertre du Guerrier.*

Tome III. ŒUVRES DE BERGEN (Octobre 1851-Août 1857). *Poèmes. Proses. La Nuit de la Saint-Jean. Madame Inger d'Ostraat.*

AUTRES OUVRAGES DU TRADUCTEUR :

Johan Bojer, sa vie et son œuvre (CALMANN LÉVY).

La Représentation proportionnelle et les partis politiques (RIEDER).

Le Groupe socialiste du Reichstag et la déclaration de guerre (ARMAND COLIN).

Les Peuples de Transcaucasie pendant la guerre et devant la paix (ÉDITIONS BOSSARD).

La Révolution rouge en Finlande (ÉDITIONS BOSSARD).

TRADUCTIONS :

WILLIAM MORRIS : **Nouvelles de nulle part** (RIEDER).

GORKY : **Les Déchus.** Traduit du russe en collaboration avec S. KIKINA (MERCURE DE FRANCE).

— : **L'Angoisse.** Traduit du russe en collaboration avec S. KIKINA (MERCURE DE FRANCE).

— : **Varenka Olessova.** Traduit du russe en collaboration avec S. KIKINA (MERCURE DE FRANCE).

J.-F. WILLUMSEN : **La Jeunesse de Greco, tome II** (G. CRÈS).

Mémorial pour le centenaire de la naissance de N. H. Abel (en dépôt chez GAUTHIER-VILLARS).

JOHAN BOJER	: **Sous le Ciel vide**	(CALMANN LÉVY).
—	: **Les Nuits claires**	(—).
—	: **La Grande Faim**	(—).
—	: **Le Dernier Viking**	(—).
—	: **Dyrendal**	(—).
—	: **Les Émigrants**	(—).
—	: **Le Prisonnier qui chantait**	(—).
—	: **Le Nouveau Temple**	(—).
—	: **Gens de la côte**	(—).
—	: **Oiseaux blancs**	(—).
PETER EGGE	: **Hansine Solstad** (STOCK).	
FR. VINSNES	: **Le Carrefour** (STOCK).	

Ce volume a été déposé à la Bibliothèque Nationale en 1932.

HENRIK IBSEN

ŒUVRES COMPLÈTES

TRADUITES PAR P.-G. LA CHESNAIS

TOME QUATRIÈME

ŒUVRES DE BERGEN

(Octobre 1851-août 1857)

(suite)

La Fête à Solhaug
Olaf Liljekrans
Les Guerriers à Helgeland





PARIS
LIBRAIRIE PLON
LES PETITS-FILS DE PLON ET NOURRIT
IMPRIMEURS-ÉDITEURS — 8, RUE GARANCIÈRE, 6e

ŒUVRES DE BERGEN

(Octobre 1851-Août 1857)

Suite

LA FÊTE A SOLHAUG

NOTICE

SUR LA FÊTE A SOLHAUG

La préface écrite par Ibsen pour la seconde édition de sa pièce nous apprend que la première ébauche en a été suggérée par les sagas traduites dans les quatre volumes de N. M. Petersen, *Récits historiques sur les exploits des Irlandais chez eux et ailleurs* [1] », à quoi il faut ajouter la saga des Volsungs, également indiquée par lui, et qu'il a dû lire dans l'une des traductions publiées par Rafn [2]. Et ce qui lui est apparu tout d'abord, comme élément essentiel d'une pièce à écrire, c'est le contraste entre deux femmes, l'une altière et violente, l'autre douce, et ce contraste devait être marqué surtout dans une scène centrale, une sorte de banquet où les passions seraient portées à leur paroxysme.

Les femmes du type violent ne manquaient pas dans les sagas qu'il avait lues. Il y avait Brynhild, de la *Volsungasaga*, Hallgerd, de la Njálasaga [3], et Gudrun, de la *Laxdölasaga* [4].

[1] *Historiske fortællinger om Islændernes færd hjemme og ude*, Copenhague, 1834-44.

[2] Probablement dans le premier volume de *Nordiske fortidssagaer*, Cop. 1829, où se trouvent d'autres traductions dont il paraît s'être également servi.

[3] Il en existe une traduction française par Rodolphe Dareste (Ernest Leroux).

[4] Il en existe une traduction française par Victor Mossé (Alcan).

Toutes trois sont au premier plan dans ces antiques histoires, qu'Ibsen connaissait avant d'avoir lu des traductions des sagas mêmes qui les racontent. Dès 1851 il s'était plongé dans l'*Edda*, où la saga des Volsungs est transposée en une série de poèmes, et où il avait puisé le sujet de son propre poème « Helgi, vainqueur de Hunding »[1]. Il avait vraisemblablement lu l'étude du poète danois Carsten Hauch, à qui, dans son essai sur la « chanson héroïque », il paraît avoir emprunté ses idées sur l'influence « romantique » du christianisme : Hauch avait mis en évidence le talent de composition, peu apparent à première vue, que l'on peut observer dans la saga de Njal[2]. Et de la *Laxdölasaga*, Oehlenschlæger avait tiré l'un de ses derniers drames, *Kjartan et Gudrun*.

A Brynhild, dans la *Volsungasaga*, s'oppose une autre Gudrun, et l'on verra, dans le drame qu'Ibsen a finalement tiré des sagas, qu'il s'est beaucoup servi de cette Gudrun dans le détail de l'affabulation de sa pièce, plutôt que pour la composition de son second personnage féminin, car la femme de Sigurd, vainqueur de Fafner, n'est pas non plus un modèle de douceur. La seule femme qui soit en contraste par le caractère avec les Brynhild et les Hallgerd, dans la collection de N. M. Petersen, est Hrefna, de la *Laxdölasaga*, et elle y tient peu de place, comme il est naturel à une femme douce. Les sagas n'ont fourni à Ibsen de réelles précisions qu'au sujet des femmes à tempérament de valkyries. L'adjonction de la femme douce vient en réalité surtout de lui-même. C'est de nouveau, comme dans *Catilina*, Aurelia faisant pendant à Furia. Et ce point de départ de l'œuvre ne correspond à rien de vécu, ce

[1] V. tome II, p. 208.
[2] Dans *Afhandlinger og æsthetiske Betragtninger*, Copenhague, 1855.

n'est ni un fait personnellement éprouvé, ni un fait observé. C'est une abstraction, qui contient en germe un raisonnement, mais c'est l'abstraction d'un homme qui a l'instinct dramatique.

Cependant il se trouva, au commencement de 1855, lorsque le drame inspiré par les sagas fut suffisamment esquissé pour passer à l'écriture, que l'humeur d'Ibsen s'accorda fort mal avec le caractère sombre de l'œuvre qu'il avait conçue. On a vu, en effet, dans la notice biographique du précédent volume, que cette année 1855 paraît avoir été, de tout son séjour à Bergen, celle où il a été le plus constamment de bonne humeur. Bien que le succès de *Madame Inger d'Östraat* eût été médiocre, il était lui-même satisfait de sa pièce et reprenait confiance. Le chagrin éprouvé à la suite de l'aventure avec Rikke Holst se calmait, et il n'avait pas encore le sentiment de responsabilité que la perspective du mariage devait lui donner l'année suivante. Il pouvait être insouciant — dans toute la mesure dont il en était capable. Telles sont, je crois, les raisons principales qui l'ont détourné d'un drame trop noir, et le lui ont fait transposer presque en une comédie.

Lui-même cependant énonce deux raisons seulement, et qui ne sont pas celle-là. L'une est que le recueil de chansons populaires de Landstad serait intervenu pour se substituer à la saga comme source d'inspiration. Il se livrait précisément à ce moment, dit-il, à une étude approfondie de cet ouvrage, et comme la disposition d'esprit où il se trouvait s'accordait mieux avec la chanson populaire qu'avec la saga, celle-ci a été supplantée par celle-là. Or, le recueil de Landstad n'était pas pour lui une découverte, il en avait certainement lu les fascicules à mesure qu'ils avaient paru depuis la fin

de 1852, et l'idée d'utiliser dramatiquement les chansons populaires ne lui était pas non plus nouvelle. Aussi Landstad n'est-il pas au point de départ de la transformation du plan primitif. C'est, au contraire, la bonne humeur d'Ibsen qui l'a ramené à Landstad, malgré son enthousiasme récent pour les « sagas de famille », et ainsi l'a fait descendre des premiers temps historiques au quatorzième siècle.

L'autre raison, énoncée d'abord par Ibsen, sans qu'il y insiste, est qu'il serait survenu des événements, surtout « de nature personnelle », et c'est cela qui aurait eu probablement « la plus forte et la plus décisive influence ». Et quelques années plus tôt, dans une lettre à l'historien de littérature danois P. Hansen, il avait écrit que *la Fête à Solhaug* avait eu « aussi une origine personnelle » [1]. Il s'agit là d'une histoire qui n'est pas connue. Le professeur Francis Bull, dans sa notice sur la pièce, dit : « Il fait là probablement allusion à une histoire d'amour, — une tradition orale confirme l'impression que donne la pièce [2] ». Mais à Bergen je n'ai pu recueillir aucun renseignement. Il est vrai qu'en ces matières on est toujours extrêmement réservé en Norvège. Mais je croirais volontiers que ce n'a été qu'une amourette, et qu'elle n'a pas eu l'influence « décisive » dont parle Ibsen, car si elle avait été une aventure sentimentale vraiment importante, la tradition orale aurait sans doute subsisté plus précise, et il n'aurait guère pu, si peu de mois après, s'enflammer si vite pour Susannah : le souvenir, chez lui, était trop long à s'effacer. J'imagine plutôt une liaison agréable, sans exaltation, et qui ne posait pas de problèmes : c'est ce qui s'accorde le mieux avec sa bonne humeur et sa vie de relative

[1] Lettre du 28 octobre 1870, *Breve*, I, p. 213.
[2] *Hundreaarsutgave*, III, p. 12.

insouciance en 1855. D'ailleurs, si cette hypothèse est exacte, il ne faut pas s'étonner de voir Ibsen exagérer l'importance du fait. Il était persuadé que le poète n'écrit que sur ce qu'il a éprouvé, et c'est, précisément, ce qu'il cherche à montrer dans sa lettre à P. Hansen. La même idée est au fond de sa préface à la seconde édition de *la Fête à Solhaug.* Dans son souvenir, le fait concret de son amourette lui paraissait plus « décisif » que le fait plus large de son heureuse disposition d'esprit, cette année-là.

Quoi qu'il en soit, voilà donc Ibsen plongé dans Landstad, en même temps qu'il a en tête les personnages d'un drame tiré des sagas. Il cherche ses personnages, naturellement, dans les chansons populaires, et ne les y trouve pas. Mais il observe que les femmes appelées Margit ont constamment l'épithète « fière, » accolée à leur nom, et la femme des sagas, à tempérament de valkyrie, devient pour lui Margit. Elle est ambitieuse et avide de richesse, ce qui parfois cause son malheur, comme dans la chanson de Margit Hjuxe (Appendice, I), qui se désole dans le rocher où le riche roi du mont l'a enfermée, et la Margit de *la Fête à Solhaug* sera une telle orgueilleuse prisonnière. Puis, il rencontre une chanson, « Gudmund et la petite Signe » (Appendice, II). Signe a un caractère plus doux, et son sort est plus heureux : sire Gudmund est chanteur et la sauve par son chant. Signe sera la douce femme opposée à Margit la valkyrie, et elle épousera Gudmund. Bien que leur histoire, dans la chanson populaire, n'ait presque aucun rapport avec celle qu'a imaginée Ibsen, il était naturel qu'il s'y arrêtât particulièrement, parce que, dans une pièce inspirée par le recueil de Landstad, il convenait que l'amoureux fût un chanteur. Enfin Ibsen lit « le Roi Endel », dont Mettelin est fort éprise, mais c'est sa sœur Östelin qu'Endel veut épouser, et Mettelin,

après un mouvement de mauvaise humeur contre sa sœur, reste seule avec son chagrin (Appendice, III). Et le scénario se dessine. Margit et Signe seront deux sœurs. Margit a épousé pour sa fortune un chevalier assez vulgaire. Elle s'ennuie, et regrette son acte, surtout lorsqu'elle voit revenir Gudmund, l'ami d'enfance dont elle aurait dû attendre le retour. Et c'est Signe qui va conquérir le cœur du beau chanteur.

Ainsi a été progressivement suggérée par les sagas et les chants populaires la fable de *la Fête à Solhaug*, qui pourtant ne se trouve ni dans les unes ni dans les autres. Un banquet devait figurer au centre de la pièce : du drame primitif, tiré des sagas, ceci subsista. Il fallait encore une intrigue. Elle fut fournie par un fait historique, en sorte que la date de l'action se trouve exactement précisée : 1302.

Au temps du roi de Norvège Erik Magnussön (1280-1299), la noblesse était puissante, et l'un des chevaliers les plus riches et les plus influents était Audun Hugleiksön de Hegraness, allié à la famille royale. Il avait été en Écosse pour conclure le mariage d'Isabella, sœur du roi Robert Bruce, avec le roi Erik. Plus tard, au cours d'une ambassade en France, il passa un marché avec Philippe le Bel pour la livraison d'une flotte considérable, et négocia le mariage d'Isabelle de Joigny, cousine de la reine de France, avec Haakon, frère du roi Erik. Celui-ci étant mort sans enfant, Haakon lui succéda, et l'un de ses premiers actes fut de faire emprisonner Audun Hugleikssön, qui, après trois ans de procès pour malversations, fut pendu à Bergen, au gibet de Nordnæs.

Mais cette histoire était mal connue, et Ibsen ne la connaissait que par les *Légendes populaires norvégiennes* d'Andreas Faye, dont il s'était déjà souvent servi. Faye rapporte diverses

traditions orales, dont l'une prétend que la fiancée du roi de Norvège, amenée d'Écosse par Audun, serait devenue sa maîtresse, et il dit qu'un savant danois, Werlauff, a cru pouvoir établir un rapport entre la princesse française et un naufrage qui avait eu lieu près de Hesnæs, et où aurait péri une femme de famille royale, dont la pierre tombale, retrouvée, avait été placée dans l'église de Fjære [1]. Hesnæs, c'était l'endroit où le grand-père d'Ibsen avait aussi fait naufrage, et lui-même avait été se promener, le dimanche, à Fjære : l'histoire d'Audun avait dû particulièrement se fixer dans son souvenir. Enfin une indication sommaire de Faye conseille de fonder un roman historique sur une intrigue attribuée à Audun. De son mariage avec Isabella Bruce, Erik Magnussön avait eu une fille, Margrete, qui, à défaut de fils, aurait été, si elle avait vécu, héritière des royaumes d'Écosse et de Norvège. Lorsqu'une fausse Margrete essaya de revendiquer les droits de la fille d'Erik, Audun aurait pris son parti. Or, Ibsen a publié, trois ans plus tard, le commencement d'un tel roman (en vers), et l'on peut croire que ce poème était déjà commencé, ou, du moins, projeté.

Ce n'est pas ce motif qu'il a utilisé pour *la Fête à Solhaug*, la séduction de la fiancée royale était ce qui lui convenait, en ce cas, et seulement comme un fait lointain, dont l'influence n'est qu'indirecte. Il imagine, — ce qui n'était pas dans Faye, — qu'Audun et la princesse française ont voulu empoisonner le roi, et que Gudmund, qui les accompagnait sur le bateau, a surpris leur secret et a gardé la fiole de poison. A son arrivée, Audun se hâte de porter une accusation quelconque contre Gudmund, qui se sauve, et arrive

[1] *Norske folkesagn*, 1833, pp. 181-184.

à Solhaug comme un homme traqué par la justice du roi.

Il ne restait plus, pour compléter l'intrigue, qu'à faire rechercher Signe en mariage par un homme violent, qui ne pût lui plaire. Le nom et le caractère de ce prétendant ont encore été fournis par Faye [1].

Quant à Bengt Gautessön, Ibsen l'a pris chez lui-même, dans *Le Gelinotte du Justedal*, pièce inachevée dont il avait écrit deux actes en 1850, et qu'il devait transformer en *Olaf Liljekrans*. On la trouvera dans le présent volume, p. 147.

On voit donc fort bien comment les personnages et la fable se sont peu à peu formés dans l'esprit d'Ibsen. Sa vieille idée de l'opposition d'une Aurelia et d'une Furia, en présence des Halgerd et des Gudrun des sagas, avait pris une forme nouvelle, plus réaliste, puis les chants populaires étaient venus adoucir le drame imaginé, et en avaient précisé la trame, avec le renfort des contes populaires. L'œuvre devait reposer sur l'étude toute récente du recueil de Landstad, mais le choix de cette source d'inspiration était ancien. Ibsen ne faisait que suivre cette « direction nationale » dont, à Grimstad, il parlait déjà dans une lettre à son ami Schulerud, et qu'il avait sans cesse indiquée, depuis, dans ses poèmes et ses articles. A l'origine, il y a là une influence à la fois de Wergeland et de Welhaven, mais surtout de celui-ci, et aucune influence danoise, puisque, à Grimstad, il distinguait nettement la saga, représentée pour lui par Oehlenschläger, des contes et chants populaires.

Sa pièce, d'ailleurs, n'est tirée d'aucun de ces chants. Si le lecteur s'est reporté à l'appendice où il peut lire la traduction des trois que j'ai cités, il a vu qu'Ibsen y a trouvé des suggestions

[1] *Norske folkesagn*, 1833, pp. 234-236.

partielles, mais n'a mis aucun d'eux en forme dramatique. Par contre, il les a utilisés, en même temps qu'un grand nombre d'autres, au cours de ses trois actes. Il a écrit sa pièce en prose et vers, et les vers sont une libre imitation de ceux qu'il trouvait chez Landstad, c'est-à-dire que la plupart sont à quatre syllabes accentuées, mais ils peuvent avoir douze et même quatorze syllabes ; de temps en temps, ils sont remplacés par des vers à trois syllabes accentuées. Ibsen les a rimés, tandis que dans les chansons populaires ils ne sont qu'assonancés. Le style aussi est imité, notamment par les répétitions. Quelquefois un vers est simplement pris dans Landstad. Et les emprunts et souvenirs sont constants. On trouvera dans les notes l'indication de la source pour les passages les plus importants [1]. Björnson écrira dans une lettre : « Dans *la Fête à Solhaug*, il a si bien démarqué la chanson héroïque, qu'il a fini par devenir pour moi une chanson héroïque incarnée [2]. » On peut dire qu'Ibsen a mis en forme dramatique non tel chant populaire en particulier, mais le recueil de Landstad dans son ensemble.

Un tel essai, bien entendu, était nouveau en Norvège. Mais non en Danemark, où, dès 1828, J. L. Heiberg avait donné *la Butte aux Elfes (Elverhöj)*, la pièce qui avait eu jusqu'alors le plus vif et le plus constant succès à Copenhague, et qui le devait surtout aux mélodies populaires anciennes sur lesquelles Heiberg avait composé des poèmes nouveaux. Il aimait le folklore, et s'en est servi dans mainte autre pièce, comme on l'a vu dans la notice de *la Nuit de la Saint-Jean*. Oehlenschläger avait emprunté le sujet d'une de ses pièces les plus célèbres,

[1] D'après Fredrik Paasche : *Gildet paa Solhaug. Ibsens nationalromantiske digtning.*

[2] Lettre de novembre 1857 à Clemens Petersen, dans *Gro-tid*, I, p. 52.

Axel et Valborg (1808), à une chanson populaire qui est probablement d'origine norvégienne. Mais toutes ces œuvres n'ont par le ton, le style et la conception dramatique, aucun rapport avec *la Fête à Solhaug*. Par contre, *la Maison de Svend Dyring*, tragédie romantique en quatre actes de Henrik Hertz (1837) n'est pas seulement construite en combinant deux chansons populaires, elle est, de plus, écrite en prose et en vers, et les vers, comme l'écrivait l'auteur dans une lettre à son frère, « se rapprochent autant que possible de tout le cycle de nos vieux chants qui dépeignent le moyen âge catholique [1] ». Cette pièce eut un succès considérable, en librairie aussi bien qu'à la scène.

On verra dans la suite de la présente notice que plusieurs critiques ont vivement reproché à Ibsen d'avoir plagié Hertz, et l'on verra, dans la préface d'Ibsen à la seconde édition de sa pièce, combien ce reproche l'a irrité. Si, par plagiat, on entend que les caractères ou l'action de *la Fête à Solhaug* sont empruntés à *la Maison de Svend Dyring*, — et c'est bien ce que plusieurs critiques affirmaient, — l'accusation est simplement ridicule. S'il suffisait que deux femmes, l'une altière, et l'autre douce, y fussent amoureuses d'un même homme, pour qu'une pièce fût nécessairement imitée d'une autre où se rencontre un phénomène aussi extraordinaire, le nombre des pièces vraiment originales serait par là beaucoup réduit. Ragnhild et Regisse ne sont pas sœurs, comme Margit et Signe, elles sont respectivement filles de Guldborg et de Svend Dyring, tous deux mariés en secondes noces. Ragnhild est méchante par nature, et traite Regisse durement, même avant qu'il y ait entre elles rivalité. Elle est fiancée lorsqu'elle voit pour la

[1] *Breve fra og til Henrik Hertz*, publiées par Paul Hertz, p. 50.

première fois le prétendant secret de Regisse et s'en éprend. Le pouvoir magique des runes renforce son amour. Ainsi, ni le motif de la femme prisonnière d'un mariage odieux (Margit Hjuxe), ni celui de l'affection de la sœur pour sa rivale heureuse (le Roi Endel), ni les souvenirs d'enfance, ni l'éveil de l'amour ingénu de Signe, n'existent chez Hertz, tandis qu'on y trouve des motifs dont il n'y a pas trace dans *la Fête à Solhaug*, comme les mauvais traitements infligés par Guldborg aux enfants de son mari, ce qui fut le point de départ de Hertz, le pouvoir des runes, qui s'y ajoutèrent aussitôt après [1], la mère de Regisse, qui vient voir ses enfants malheureux, fantôme d'abord discret, mais qui finit par se montrer à un moment décisif, et les conflits d'intérêts auxquels doit mettre fin le mariage projeté de Ragnhild. On se demande comment on a pu trouver quelque analogie entre deux pièces aussi profondément différentes. Si Svend Dyring montre une confiance excessive en sa femme en ce qui concerne l'éducation de ses enfants, c'était là une conséquence nécessaire de la donnée primitive, et Hertz, malgré cela, n'en a pas fait le niais qu'est le Bengt d'Ibsen. L'analogie existe seulement dans deux détails. Ragnhild présente une boisson empoisonnée à Regisse, comme Margit à Bengt : leurs raisons ne sont pas les mêmes, les situations ne sont pas les mêmes, l'une la présente à sa rivale, l'autre à son mari, mais le poison est commun aux deux pièces. Et puis, le fiancé de Ragnhild évincé attaque le château de Svend Dyring, comme Knut Gæsling, à qui l'on a refusé la main de Signe, vient en armes chez Bengt. Le fiancé de Ragnhild arrive la nuit, par surprise, il est devancé par le prétendant de Regisse, et son attaque échoue ; Knut Gæsling arrive le matin, après avoir loyalement

[1] V. la lettre précitée de Henrik Hertz.

prévenu, il veut, comme prévôt du roi, arrêter Gudmund, et il tue Bengt, qui défend l'entrée de sa maison. Mais peu importe, l'attaque par un prétendant éconduit est commune aux deux pièces. Les critiques ont négligé le fait que le moyen âge scandinave comportait assez naturellement un tel épisode.

En réalité, même si les deux détails avaient été suggérés à Ibsen, consciemment ou non, par Hertz, cela ne constituerait pas un plagiat ni une imitation, les deux motifs ayant été utilisés d'une tout autre manière, et beaucoup mieux justifiés dans *la Fête à Solhaug*. Et il est probable qu'ils sont, chez Ibsen, la conséquence du fait qu'il a introduit dans sa pièce la légende d'Audun de Hegraness. Le poison aggrave le crime d'Audun, et agit comme suggestion sur l'esprit de Margit en lui montrant l'exemple d'une femme « qui ose », en même temps que l'histoire fournit le moyen de faire de Gudmund un proscrit qui retrouvera soudain la faveur royale. Et naturellement, Knut Gæsling devient prévôt du roi, chargé d'arrêter Gudmund fugitif. Tout cela est une construction logique et naturelle.

Les deux pièces n'ont donc vraiment de commun que la versification, librement empruntée aux chansons populaires. Ibsen en a-t-il pris l'exemple chez Hertz? C'est très possible. En tout cas, aussitôt que l'idée lui est venue d'écrire dans le rythme des chansons héroïques, il a dû penser à *la Maison de Svend Dyring*, et même rouvrir le livre, pour se rendre compte de la musique des vers. Car, bien que la première de cette pièce au théâtre de Bergen n'ait eu lieu que le 24 février 1856, près de deux mois après la première de *la Fête à Solhaug*, on ne peut douter qu'Ibsen connaissait la pièce danoise avant d'avoir songé à écrire la sienne. Toutefois, l'exemple n'était pas pour lui une recommandation, parce qu'il était médiocre admi-

rateur de Hertz, ainsi qu'il l'a lui-même déclaré plus tard à Georg Brandès.

Un article d'*Andhrimner* avait inexorablement critiqué le premier essai poétique d'un certain A. M. Gluckstad, coupable de cacographie dans un poème en l'honneur de Henrik Hertz. L'auteur de l'article n'avait pas cherché à en profiter pour formuler son propre jugement sur le poète danois, mais incidemment s'était trouvé amené à donner cette appréciation bien personnelle, quoique présentée d'abord sous une forme apparemment objective :

Des gens judicieux ont, d'ailleurs, été généralement d'accord pour considérer la revenante de *la Maison de Svend Dyring* comme une des choses les plus fâcheuses qu'ait produites Hertz. La morte pouvait à la rigueur se montrer un instant, mais Hertz la rend bavarde et tout ce qu'il y a de plus déplaisante, sans compter qu'elle est un monstre, qui, même après la mort, est inexorable : elle appelle la vengeance sur Guldborg, « la méchante femme ». La mort apaise tout, dit-on, et certes avec raison.

Or, je crois que cet article est d'Ibsen [1]. Il n'aimait pas Hertz et n'attendait pas ses suggestions. Connaissait-il le compte rendu enthousiaste que Heiberg avait donné de *la Maison de*

[1] Il ne figure pas dans le tome XV de l'Édition du Centenaire, parce que Botten-Hansen, sur l'exemplaire d'*Andhrimner* où il a marqué au crayon les noms ou initiales des auteurs de la plupart des articles, a désigné Vinje pour celui-ci. Mais Halvdan Koht (*Henrik Ibsen i « Manden »*, conf. à l'Ac. des sciences d'Oslo, le 14 mars 1928, p. 6) observe que Botten-Hansen n'a inscrit ces noms que longtemps après la fin d'*Andhrimner*, et a pu commettre quelques erreurs. Cet article est presque sûrement d'Ibsen, parce que le long préambule théorique, avant d'aborder son sujet, est bien dans sa manière, et les principes d'esthétique qu'il y formule sont bien les siens, ou plutôt ceux de son maître Heiberg. Vinje, pas plus que Botten-Hansen, n'aurait pu écrire ce début. Si je n'ai pas donné cet article dans le tome II, c'est surtout parce qu'il est plein de citations de vers dont les rimes et la correction grammaticale sont discutées, ce qui le rend intraduisible.

Svend Dyring? On ne sait, mais cette longue étude l'aurait plutôt détourné de toute tentation d'imiter les chansons populaires. Son maître Heiberg dit, en effet [1] :

...Une œuvre de ce genre se prête beaucoup moins que d'autres à la récidive. Dans la tragédie ordinaire, par exemple, un sujet nouveau peut plus facilement fournir une œuvre réellement nouvelle que dans un drame de ce genre, où l'intérêt passe si complètement du sujet à la diction, et où l'action, si intéressante qu'elle soit en elle-même, l'est avant tout sous cette forme lyrique.

Et voilà l'explication donnée d'avance par Heiberg de l'accusation de plagiat. Les critiques n'ont fait attention qu'à la « diction », à tel point qu'ils n'ont pas vu combien les deux pièces étaient différentes.

La musique de la langue, dans les deux pièces, est en effet la même, et elle était inhabituelle. Cependant, même sur ce point, la façon dont Ibsen a imité les chansons populaires lui est bien personnelle. Non seulement parce que ses vers sont beaucoup plus libres que ceux de Hertz, qui, par exemple, ne les mêle jamais de vers trimètres, mais surtout parce que l'imitation n'est pas seulement métrique. Les vers ibséniens sont tout pénétrés par les chants populaires, aussi dans ce qu'ils disent, comme dans le choix des mots et les images. Et c'est ce qui justifie le mélange de prose et de vers. Bengt ni Knut Gæsling n'ont un vers à dire, tandis que Svend Dyring, Guldborg et Tage Bolt parlent en vers dans des scènes qui n'ont rien de lyrique. Gudmund le chanteur et les deux sœurs qui ont appris de lui le chant sont, chez Ibsen, les seuls personnages qui parlent en vers, et ils ne le font que lorsque le sujet s'y prête, mais ils le font alors même devant les autres personnages.

[1] *Prosaiske Skrifter*, IV, pp. 184-185.

Et leur discours fourmille de réminiscences, tantôt de telle ou telle chanson dont il raconte ou simplement rappelle le thème, tantôt des locutions fréquentes dans les chants populaires, et rares ailleurs. Les notes à la fin du volume indiqueront les principales chansons qui ont été utilisées, mais ne pourront désigner tous les mots, expressions et tournures qui proviennent du recueil de Landstad, sans qu'Ibsen ait songé à aucune chanson particulière, comme « tige de lis » pour désigner une jeune fille, et les « coussins de soie bleue », etc., etc. Le style d'Ibsen, tout proche de la chanson populaire, tend parfois à devenir un pastiche.

Je pense donc que la « tragédie romantique », de Hertz n'est pour rien dans l'idée qui est si naturellement venue à Ibsen de s'inspirer des chansons populaires, pas plus qu'elle ne lui a rien fourni pour l'invention de son scénario. Mais il connaissait l'œuvre de Hertz, bien entendu, et il reste possible que, dans le détail, elle ait exercé quelque influence. Le professeur Paasche[1] a relevé quatre tels détails, mais pour deux d'entre eux il n'est pas très affirmatif. L'un des plus certains est l'expression « sire Gæsling », pour « sire Knut », de même que Hertz avait écrit « sire Dyring », et, dit Paasche, c'est la seule faute qu'Ibsen ait commise contre l'usage dans le parler du moyen âge, où l'on n'interpellait pas les gens par leur nom, mais par leur prénom. Il dit aussi que l'emploi fréquent d'adverbes courts lui paraît provenir de Hertz.

Tout cela est peu, et la recherche minutieuse des réminiscences a surtout conduit aux deux auteurs norvégiens Welhaven et Andreas Munch, et l'on ne peut parler d'influence à propos de quelques détails.

[1] *Loc. cit.*, pp. 77-81.

Il y a, par contre, influence positive en ce qui concerne la mise en œuvre dramatique du scénario. William Archer a dit [1] que *la Fête à Solhaug* était *Bataille de Dames* dramatisé. D'autres critiques ont parlé de *Une Chaîne.* Nous savons qu'Ibsen avait pris dans les chansons les thèmes de sa pièce, et il n'aurait certainement pas songé à recourir à Scribe pour les trouver. Mais il a dû reconnaître, par exemple, dans *Bataille de Dames*, le motif de Mettelin, rivale de la jeune Ostelin, à qui pourtant elle ne veut pas causer de peine. On pourrait aisément rapprocher telle phrase de Scribe de certains vers d'Ibsen. La comtesse dit dans un monologue : « Elle aime, elle, comme on aime à seize ans, quand on a l'avenir devant soi, et que le cœur est assez riche pour guérir, se consoler, oublier et renaître ! » (scène XII du premier acte), et Margit, dans son monologue du troisième acte (p. 113) se donne la même excuse pour ne pas sacrifier son amour. Il est possible que le souvenir de *Bataille de Dames*, certainement très net dans l'esprit d'Ibsen, ait contribué à préciser la position de Margit vis-à-vis de Signe, mais je crois qu'il n'y a pas lieu de rechercher dans Scribe l'origine de la fable et des personnages de *la Fête à Solhaug.* La véritable influence de Scribe est ailleurs. On la voit surtout au second acte, dans l'agencement des scènes, et particulièrement dans les conversations rapides, mêlées de malentendus, qui aboutissent à la révélation des fiançailles de Signe et Gudmund. Mais cela n'est pas emprunté à telle pièce déterminée, c'est simplement composé dans la manière de l'habile technicien.

Les commentateurs d'Ibsen ont l'habitude, en présence de chacune de ses pièces, de se demander quelle en est l'idée. *La Fête à Solhaug* est peut-être la seule pour laquelle ils se soient

[1] *Fortnightly Review*, janvier 1904, p. 33.

généralement abstenus de cette recherche. Et sa raison d'être, en effet, était surtout, pour Ibsen, d'écrire une pièce dans le ton des chansons populaires. Mais pourquoi a-t-il choisi Margit Hjuxe pour en faire son héroïne, et pourquoi l'a-t-il ainsi interprétée? Il avait lui-même indiqué ce sujet dans *Madame Inger d'Ostraat*, lorsque Eline parle de sa sœur à sa mère :

Mais croyez-vous qu'elle est heureuse, comme épouse du chevalier danois? Vinzent Lunge est puissant, presque autant qu'un roi ; Mereta a des serviteurs et des servantes, des robes de soie et de hautes salles ; mais le jour est pour elle sans soleil et la nuit sans repos ; car elle ne l'a jamais aimé [1].

Le personnage de Margit se trouvait donc tout tracé d'avance dans son esprit. Sa pièce est le drame de la femme qui, par orgueil, a fait un « beau mariage » et en est malheureuse, — ce qui est, éminemment, un sujet de drame bourgeois. Ibsen l'a situé en l'an 1302, et a fait parler Margit, Signe et Gudmund en style de chansons populaires, mais il s'est bien gardé d'introduire dans sa pièce, à la façon de Hertz, le pouvoir magique des runes et un fantôme. Il est réaliste d'un bout à l'autre, et, vue sous cet aspect, on peut dire que, de loin, *la Fête à Solhaug* annonce les drames modernes.

C'est donc, en définitive, un amalgame singulier que présente cette œuvre. Elle est réaliste dans son fond, et romantique par le ton. Le romantisme national y est de bon aloi, en ce sens qu'il repose sur une étude sérieuse des chansons populaires et du folklore en général. Mais il est surtout un beau vêtement qui convient mal à ce qu'il recouvre. Il affadit les caractères, et il faut y regarder de près pour s'apercevoir qu'ils sont bien dessinés. Et la technique à la Scribe ne contribue pas à les faire

[1] Tome III, p. 440.

ressortir. C'est, d'ailleurs, plus peut-être qu'aucune autre pièce d'Ibsen, une œuvre écrite pour faire de la littérature, et, malgré les formules par lesquelles il en affirme l'origine « personnelle », une œuvre moins que d'habitude tirée de son propre fonds.

Le succès qu'obtint la pièce empêcha Ibsen de se rendre tout de suite compte de ses défauts. Lui-même comprenait bien les caractères de ses personnages, et puisque le public était si satisfait, il devait les comprendre aussi. Toutefois, il ne tarda guère à juger sévèrement son ouvrage, et je ne pense pas que ce soit à cause de la mauvaise querelle qu'on lui chercha. Il est curieux que pendant les cinq ans (1857 à 1862) où il a été directeur de théâtre à Kristiania, et a librement choisi son répertoire, il n'a pas fait jouer *la Fête à Solhaug*. Il avait évidemment condamné sa pièce. Et en 1870, dans la lettre souvent citée, où il indique sommairement la genèse de ses œuvres successives, il passe sur celle-ci, et met seulement en note : « *La Fête à Solhaug* est une étude dont je renie à présent la paternité ; pourtant, elle aussi dut son origine à une circonstance toute personnelle [1]. »

Lorsqu'il entreprit, à partir de 1874, la réédition chez le grand éditeur danois Hegel de ses œuvres de jeunesse publiées en Norvège à petit nombre et presque toutes épuisées, il négligea longtemps celle-là, qui dut attendre sa réédition jusqu'en 1883, et Ibsen s'y décida surtout, évidemment, parce qu'elle lui fournissait l'occasion de combattre l'idée répandue que sa pièce était écrite sur le modèle de *la Maison de Svend Dyring*, idée que même son ami Georg Brandès venait d'exprimer encore dans sa grande étude sur Ibsen de 1882. Il relut alors sa pièce pour la corriger, mais il n'y pratiqua aucun remaniement. Ses corrections modifièrent des mots, surtout

[1] *Breve*, I, p. 213.

la ponctuation et l'orthographe, et la rédaction de certains jeux de scène, et il est impossible d'en rendre compte dans une traduction. C'est pourquoi, sans leur réserver un chapitre à part, j'indiquerai ici les rares corrections un peu plus importantes, elles aussi, d'ailleurs, assez insignifiantes.

Les scènes étaient numérotées, dans la première édition, et Solhoug s'écrivait avec *o* à la place de l'*a*. Ibsen avait sans doute écrit dans son manuscrit, par inadvertance, que l'action se passe à la fin du quatorzième siècle, ce qui est corrigé sur les copies conservées à Bergen, et la première édition porte « au commencement du quatorzième siècle », tandis que l'édition définitive dit plus vaguement : « au quatorzième siècle. »

P. 67, la réplique de Gudmund : « Je l'ai entendu dire dans la cour, » était complétée par : « *(à part)*. Si je l'avais su plus tôt, je ne serais pas venu. »

P. 87, l. 2, les mots : « Je voudrais bien savoir où Signe...? » n'existaient pas dans la première édition.

P. 116, l. 6, « Pourquoi cela? » est ajouté. Le jeu de scène était muet.

P. 123, l. 21-22, la phrase « Pourvu que je ne subisse pas une peine honteuse pour ce que j'ai fait. » a heureusement remplacé : « Pourvu que ma vieille mère... c'est ce qui me tient le plus à cœur. Gudmund, »

Il est clair qu'Ibsen, en corrigeant *la Fête à Solhaug*, s'est acquitté d'une tâche à laquelle il s'est appliqué avec soin, parce qu'il était consciencieux de sa nature, mais à laquelle il n'était pas porté par le même zèle empressé qu'on lui a vu lorsqu'il remaniait *Madame Inger d'Östraat*.

La notice biographique a dit l'accueil enthousiaste du public à la première, le 2 janvier 1856, et ce succès s'est maintenu,

puisque la pièce a été jouée six fois au cours de la saison, ce qui était exceptionnel pour un grand spectacle.

La presse, à l'inverse de ce qui s'était produit jusqu'alors, fut plus froide que le public. Dans *Bergensposten* parut un article de huit colonnes [1]. Le critique y fait un grand éloge du personnage de Margit jusqu'au moment où elle sait que Signe aime Gudmund, car alors « elle entre en conflit avec les lois divines et humaines ». Signe est d'une « beauté tout à fait harmonieuse », et « jette un éclat de soleil sur ce tableau à la Rembrandt », mais son rôle ne ressort pas assez pour faire contrepoids à ce qu'il y a de démoniaque dans la nature de Margit. « L'auteur a-t-il voulu que le mal séduise et fixe notre intérêt ?» Cette façon d'apprécier permet de comprendre l'orientation des esprits dans une grande partie du public auquel Ibsen s'adressait. Le critique n'est d'ailleurs pas du tout malveillant, mais il trouve que « l'auteur dessine ses personnages d'après l'imagination et non d'après nature », et que l'étude des caractères n'est pas son affaire. Aussi conclut-il :

...L'auteur, par son imagination et ses riches dons poétiques, devrait avoir dans le romantisme et le monde des légendes le champ le plus étendu et le plus convenable, car la tendance de son esprit est décidément lyrique, et ceci l'empêchera peut-être toujours de donner à ses personnages des contours précis et la limitation voulue.

Encouragé par le succès obtenu, Ibsen envoya une copie de sa pièce à Carl Borgaard, directeur du « Théâtre de Christiania », et une copie à l'éditeur Chr. Tönsberg. La pièce, aussitôt reçue, fut jouée le 13 mars, et parut en volume le 19, imprimée au plus à 1 000 exemplaires.

On lisait beaucoup en Norvège, mais très peu la littérature.

[1] Nos 198 et 199, des 20 et 24 janvier 1856.

La vente, malgré le succès de la pièce, et tout le bruit qui se fit autour d'elle, fut très médiocre. Le prix de 40 skillings (9 fr. 40 d'aujourd'hui) fut abaissé à 24 skillings (5 fr. 75), et en 1882, il y en avait encore des exemplaires en librairie [1].

Les représentations furent plus satisfaisantes, bien que la pièce ait été mal montée et mal jouée. Elle obtint cinq représentations au cours de la saison, et fut jouée encore quatre fois l'année suivante. Le succès était incontestable, et la mauvaise volonté du directeur Borgaard le soulignait. L'actrice qui jouait le rôle de Margit étant tombée malade après la première, il s'empressa de retirer la pièce, alors qu'une autre actrice, à qui le rôle convenait mieux, était prête à la remplacer. Si une protestation énergique ne s'était pas produite, le succès aurait peut-être été coupé après la première. Enfin la première Margit, Mme Schrumpf, joua de nouveau son rôle à la fin d'avril, après quoi elle fut remplacée le 1er mai par Mlle Laura Svendsen, la même qui avait joué, six ans plus tôt, la Blanka du *Tertre du Guerrier*.

Mais dans l'intervalle de plus de deux mois entre la première et la seconde de *la Fête à Solhaug* avait été lancée l'accusation de plagiat, sans laquelle il est probable que le succès aurait été encore plus grand.

Elle était encore discrète dans le compte rendu de *Christianiaposten* [2], où le critique trouvait les personnages insuffisamment analysés, un peu confus et contradictoires. Les qualités de l'ouvrage étaient l'agencement extérieur de l'ensemble, d'abord, et puis, les jolis vers. Mais...

quand on se rappelle combien la langue est belle dans *la Maison de Svend Dyring*, et combien dans cette pièce les mots et tournures archaïques

[1] Arthur Thuesen, dans *Morgenbladet*, n° 47, du 10 février 1923.
[2] N° 2704, du 16 mars 1856, peut-être par Richard Petersen.

ont un air naturel et simple, en même temps que par eux le style gagne en force et couleur, on trouve finalement que la langue de *la Fête à Solhaug* est trop sucrée et fleurie...

Cette critique assez justifiée des vers d'Ibsen devait, quelques jours plus tard, être singulièrement aggravée par un jeune écrivain apprécié, qui était, comme traducteur, en relation avec le Théâtre de Christiania[1]. Il n'y a dans la pièce aucun personnage poétique. « Gudmund et Signe, les deux amoureux, sont amoureux *in abstracto* », et Margit « n'est rien de moins qu'une misérable ». Son mariage avec « un monstre de cinquante ans » est « simplement hideux ». Et tout cela n'est pas dramatique. L'œuvre a-t-elle d'autres mérites poétiques? On parle de vers délicieux.

Des vers délicieux ! Écrire de jolis vers est aujourd'hui un art bien facile... [avec un public naïf qui] croit qu'une versification coulante est la marque d'un véritable don poétique. On ne saurait trop répéter que l'on peut imiter des poèmes... et c'est le devoir de tout critique de chercher non si un poème est « élégant », « pur, » « délicat », mais s'il révèle une vie intérieure indépendante... [Or, *la Fête à Solhaug*] est une imitation à un degré tout à fait curieux. ... Car cette Fête ne se passe pas à Solhaug, ni nulle part ailleurs en Norvège, mais dans la maison de Svend Dyring.

Et Hartvig Lassen, oubliant la critique des vers, montre l'imitation des personnages de Hertz : Gudmund est Stig Hvide, Margit est d'abord une Regisse qui se lamente, et devient à la fin une Ragnhild passionnée, Tage Bolt est une combinaison de Bengt et de Knut Gæsling, etc. Bref, c'est un démarquage servile. Après quoi il revient aux délicieux vers :

Quand on sait avec quelle maîtrise, dans son drame, Henrik Hertz s'est pénétré de l'esprit des chansons héroïques et de la musique de leur

[1] *Aftenbladet*, n° 70, du 25 mars 1856, signé p. t. (Hartvig Lassen, affirme J. B. Halvorsen).

langue, l'écho assourdi en est perceptible à chaque page de *la Fête à Solhaug.* Il faut reconnaître que l'auteur a étudié avec zèle la poésie danoise du moyen âge. Je crois bien que l'on ne saurait trouver un mot ou une tournure propre aux chansons héroïques dont il ne se soit servi... Où trouver une vraie chaleur poétique derrière toutes ces phrases?... [même dans les scènes d'amour], c'est un débordement des contemplations de la nature habituelles aux demi-poètes.

Et il termine par cette ironie :

La Fête à Solhaug a une qualité : la versification est superbe d'un bout à l'autre. Il y a beaucoup de gens pour qui cela veut dire que le poème est superbe.

Le reproche de plagiat vise donc à la fois la pièce (caractères, fable, etc.) et le style des vers. Il est simplement ridicule en ce qui concerne la pièce, tandis que sur le second point il est assez naturel, bien qu'également erroné. On s'explique l'article de Hartvig Lassen parce que, admirateur de Wergeland, les vers d'Ibsen devaient lui paraître d'un sentimentalisme un peu fade, même par comparaison avec ceux de Hertz : c'est là ce qui lui tient à cœur, et alors il accable Ibsen tant qu'il peut, sans même s'apercevoir de ses propres contradictions, car s'il n'y a pas un mot ou une tournure propre aux chansons héroïques dont Ibsen ne se soit servi, l'accusé a imité directement la chanson, et non pas Hertz.

Ibsen trouva un défenseur, et ici revient pour la première fois le nom d'un camarade de l'école Heltberg, et qui allait jouer dans sa vie un rôle considérable : Björnstjerne Björnson. Attaché comme critique dramatique à *Morgenbladet,* il publia d'abord [1], en guise de compte rendu, ce qu'Ibsen qualifiera plus tard,

[1] N° 76, du 16 mars 1856. D'autres articles suivirent, après celui de H. Lassen, nos 90, 102 et 125 des 30 mars, 11 avril et 4 mai. Ceux des 16 et 30 mars sont reproduits dans les *Udvalgte Artikler og Taler* de Björnson, pp. 103-116.

dans sa préface à la seconde édition, de « libre fantaisie brillante, poétique improvisation sur la pièce et la représentation ». Björnson ne voit que les vers « en rythme des chansons héroïques danoises », et ces vers sont « parmi les plus beaux, les plus harmonieux qui aient été écrits en norvégien ». Évidemment, Ibsen, « rêveur comme il l'est », a été séduit par ces chansons, et tout est peu à peu sorti de là ; mais « il ne se soucie pas d'être appelé bon dramaturge ; car lampes et coulisses, tableaux et musique, — un château de fées pour toutes ses légendes et chansons, voilà tout ce qu'il cherche dans la scène ». Voilà Ibsen classé poète lyrique du genre rêveur, dénué de sens dramatique.

Lorsque la pièce eut paru en librairie, et peu de jours après la publication de l'article de H. Lassen, Björnson confirma sa première impression. Décidément, les vers d'Ibsen sont charmants. Puis, examinant l'accusation de plagiat, et admettant que Hertz avait donné l'idée de s'inspirer des chansons héroïques, il montre que les deux poètes en ont tiré des partis très différents.

Celui-là s'efforce avant tout de donner à chaque mot une valeur propre, et comme surnaturelle, en sorte que tout est vigoureux et en mouvement, et par là convient au dessin précis des caractères. Le souci principal de celui-ci est d'éloigner tout ce qui peut troubler la mélodie, réveiller du rêve lyrique, déranger et introduire des images discordantes. Pas de changement brusque, pas un seul, pas de violence, pas d'effort ; il faut que tout glisse doucement, susurre, chante, captive.

Rien ne peut être plus différent que les vers de M. Hertz et ceux de M. Ibsen.

Passant ensuite au plagiat de l'idée même de la pièce, Björnson montre que Hertz a dramatisé une chanson héroïque, tandis qu'Ibsen a inventé sa fable. Et comme maintenant Björnson a lu la pièce, il a découvert qu'elle révèle tout de même

aussi un talent dramatique, et il se livre à une longue et fine analyse du caractère de Margit.

Ibsen, en écrivant à Björnson pour le remercier de ses deux articles, dit : « Enfin, nous avons un critique ! » A quoi Björnson répondit : « Oui, mais je ne veux pas être critique [1]. »

Et Björnson continue de combattre la mauvaise volonté de Borgaard. C'est lui qui oblige à reprendre la pièce le 1er mai avec Mlle Svendsen comme Margit. Il découvre d'ailleurs des fautes qu'il n'a pas encore signalées, notamment, et avec raison, dans ce fait que le troisième acte est tout en action, en sorte que le ton général de l'œuvre n'y est pas conservé. Il conclut : « Mais malgré tous ses défauts, *la Fête à Solhaug* est une charmante pièce, que l'on ne se lasse pas de voir et de lire. » Et dans une lettre à un critique danois il écrira l'année suivante : « Ibsen est revenu de Bergen (lis sa *Fête à Solhaug!*) Je l'aime [2]. »

Botten Hansen [3] reconnaît que les défauts dans le traitement dramatique sont nombreux, mais il montre combien est pénétrante l'étude qu'a faite Ibsen de la chanson héroïque. En somme, les défauts de l'œuvre sont « plus que compensés » par « une poésie particulière, un profond lyrisme, et une merveilleuse musique de la langue. »

En somme, l'accusation de plagiat avait été lancée par le seul H. Lassen, et nettement combattue par le seul Björnson. Mais elle subsista comme un fait acquis. « La fraîcheur de l'originalité manque trop à *la Fête à Solhaug* [4]... » est une phrase qui, par la suite, a tenu sa place dans l'énumération des démérites d'Ibsen.

[1] Rapporté par J. E. Sars à Chr. Collin (Chr. Collin : *Björnstjerne Björnson*, I, p. 276).

[2] Lettre à Clemens Petersen, août 1857, dans *Gro-tid*, I. p. 23.

[3] *Illustreret Nyhedsblad*, n° 13, du 29 mars 1856.

[4] *Christiania Posten*, n° 80, du 21 mars 1858.

Moins fâcheuse fut une autre forme de critique. La pièce d'Ibsen fut parodiée. *La Fête à Mærrahaug*, drame romantique en un acte par Jokum Pjurre, fut soumise en automne 1857 à la direction du théâtre de la Société des étudiants, et jouée un an après, avec le plus vif succès, le 10 novembre 1858, puis publiée, avec de légères modifications, mais coupée en deux actes, dans les *Blade fra Samfundet* (« Feuilles de la Société »). Mærrahaugen, « la butte aux chevaux », était le nom du dépotoir de Kristiania, — aujourd'hui parc appelé « la butte de Saint-Jean ». L'auteur, de son vrai nom Olaf Skavlan, était un étudiant de dix-neuf ans, déjà grand admirateur de Wergeland, dont l'étude a, par la suite, occupé une grande partie de sa vie. C'est sans doute pourquoi le romantisme à la Welhaven ne lui plaisait pas, et il l'a tout de suite marqué en écrivant à la suite de la liste de ses personnages : « L'action se passe à Mærrahaug au clair de lune, et paraît être tout à fait historique. » Sauf un assez court passage en prose, la pièce est toute en vers imités des chansons populaires, et Ibsen est directement visé à la fois par le titre, par le nom de l'héroïne, Signe, et par celui du personnage principal, Olaf Liljensvans, déformation du nom de la pièce qu'Ibsen écrivit dans le même rythme immédiatement après *la Fête à Solhaug*.

Pourtant, la parodie n'est pas uniquement dirigée contre la manière d'Ibsen dans ses deux œuvres les plus récentes. L'auteur a lui-même indiqué dans ses notes à la suite de sa pièce imprimée qu'il a commencé à l'écrire quelques jours après la publication du poème symbolique de Lorents Dietrichson, qui s'intitulait aussi « Olaf Liljekrands ». Et surtout, sans qu'il l'ait désigné, il a amplement critiqué *la Maison de Svend Dyring* de Hertz, déjà par le titre, qui est, au complet, *la Fête à Mærrahaug ou le Concombre enchanté :* ce concombre produit le même effet

qu'une pomme dans la tragédie danoise. L'intervention de fantômes et maint détail la rappellent, et ne concernent pas Ibsen. Aussi les spectateurs eurent-ils l'impression que ce jeu était sérieux, et que toute une tendance littéraire se trouvait atteinte, et l'on pensait à *l'Amour sans bas* de Wessel, qui, en 1772, avait coupé court à un essai de revenir à la tragédie classique. La parodie d'Olaf Skavlan a eu, d'ailleurs, un sort bien rare pour ce genre de productions, car son succès a été durable. Elle a eu deux représentations en 1858, une en 1860, puis les étudiants en ont donné trois représentations publiques au « Théâtre norvégien » en 1861, et une à Drammen en 1862, la troupe de ce théâtre l'a jouée en 1863, une reprise eut lieu en 1876, une autre en 1887, suivie d'une tournée en province. La dernière représentation eut lieu en 1908, et c'était la vingt-deuxième. En même temps paraissait la troisième édition.

La Fête à Solhaug fut jouée au Théâtre royal de Stockholm, — peut-être grâce à l'intervention de C. J. Anker, avec qui, en 1854, Ibsen avait fait une excursion dans le Hardanger [1]. La première eut lieu le 4 novembre, et malgré les fautes qu'y releva la critique, et la tonalité trop en bémol, on fut charmé par la fantaisie et la richesse lyriques [2]. C'était la première fois qu'une pièce d'Ibsen passait la frontière, et cela entraîna aussitôt le succès de *Madame Inger d'Östraat*, qui fut joué en Suède en tournée.

En Danemark, il fallut attendre jusqu'en 1861. La pièce fut alors jouée au Théâtre du Casino, où le rôle de Gudmund fut tenu par Mikhael Wiehe, qui l'avait créé à Kristiania.

[1] V. Tome III, p. 85, et *Breve*, I, p. 73.

[2] Comptes rendus de la presse suédoise dans *Morgenbladet*, nº 30, et *Aftenbladet*, nº 268 (1857).

En Danemark, naturellement, on avait encore plus tendance qu'en Norvège à comparer la pièce avec la tragédie de Hertz, qui avait surtout cherché à rendre le caractère « épique », c'est-à- dire vigoureux, et, au besoin, brutal, des chansons héroïques. Aussi les critiques danois estimèrent qu'ils n'avaient pas besoin de ce produit norvégien, puisqu'ils avaient mieux dans ce genre. Quelques années plus tard, un Danois déclarait que *la Fête à Solhaug* est une « pâle copie » de *la Maison de Svend Dyring* [1]. Mais ce qui fut le plus sensible à Ibsen fut de retrouver, même avec des éloges, la même idée d'une influence de Hertz chez son ami Georg Brandès en 1882, et c'est là sans doute ce qui l'a décidé à publier la seconde édition de sa pièce, l'année suivante, afin d'écrire la préface qui suit.

Après cette préface, il n'est plus question du plagiat, même à Copenhague, où une reprise eut lieu en 1886. Mais la pièce « ne fait plus grand effet à la scène ». Et l'on s'aperçoit que, malgré le décor, le sujet est très moderne : ce sont des personnages d'aujourd'hui [2].

A Kristiania, il fallut attendre une reprise jusqu'en 1898. Il y eut 28 représentations, et 7 encore l'année suivante, ce qui aurait été magnifique quarante ans plus tôt, mais ne représentait plus, dans la ville agrandie et pour Ibsen vieillissant, qu'un succès modéré. La pièce reste, en principe, au répertoire, mais on ne la joue plus guère.

On l'a jouée à Bergen, en 1928, pour les fêtes du centenaire, sur l'ancienne scène où Ibsen était instructeur, et le lendemain, à un banquet, l'un des orateurs déclara qu'il n'avait jamais lu

[1] A Falkman dans *Ill. tidende*, nº 383, Copenhague, 1867.

[2] E[dvard] B[randès] dans *Politiken*, nº 307, du 3 nov. 1886.

la Fête à Solhaug avant cette représentation, qui l'avait beaucoup étonné, car il n'aurait jamais cru qu'Ibsen avait écrit quelque chose d'aussi mauvais. Si l'on se rappelle en même temps le succès enthousiaste avec lequel les Bergensois ont accueilli la pièce en 1856, ce jugement la caractérise, en ce sens qu'elle porte sa date, et ne pouvait obtenir qu'une vogue passagère.

PRÉFACE A LA SECONDE ÉDITION

J'ai écrit la Fête à Solhaug *à Bergen pendant l'été de* 1855, *il y a donc vingt-huit ans.*

La pièce a été représentée dans cette ville pour la première fois le 2 *janvier* 1856, *comme soirée de gala, le jour anniversaire de la fondation du théâtre norvégien.*

J'occupais alors le poste d'instructeur au théâtre de Bergen, et conduisais par conséquent moi-même la mise en scène de ma pièce. Elle fut remarquablement jouée, avec une plénitude d'expression rare. Elle fut jouée avec plaisir et entrain, et accueillie de même. Le « lyrisme » des gens de Bergen, ce lyrisme qui, à ce que l'on prétend, a enlevé les dernières élections politiques là-bas, se donna libre carrière, ce soir-là, dans la salle comble du théâtre. La représentation se termina par de nombreux rappels de l'auteur et des acteurs. Et ensuite, dans la soirée, l'orchestre, suivi par une grande partie du public, me donna une sérénade sous mes fenêtres. Je crois même que je me laissai aller à adresser une sorte de discours à la foule; je sais, en tout cas, que je me sentais extrêmement heureux.

Quelques mois plus tard, la Fête à Solhaug *fut joué à Kristiania. Là aussi, la pièce fut accueillie par le public avec grande faveur, et le lendemain de la première, Björnson écrivit un article chaleureux, aimable, juvénile. Ce n'était à proprement parler ni un compte*

rendu ni une critique; c'était plutôt une libre fantaisie, une improvisation poétique sur la pièce et la représentation.

Mais ensuite vint la vraie critique, rédigée par les vrais critiques.

Comment, en ce temps-là, — je veux dire dans la période qui va de 1850 *jusque vers* 1860, — *devenait-on un vrai critique littéraire, et particulièrement un critique dramatique, à Kristiania?*

Voici, en général, comment on s'y prenait : Après quelque temps d'exercices préparatoires au Samfunds blad[1], *et après avoir souvent écouté les discussions qui avaient lieu le soir, après le théâtre, au café Treschow ou « chez Ingebret », le futur critique allait à la boutique du libraire Johan Dahl et s'y faisait commander à Copenhague un exemplaire des « Œuvres en prose » de J. L. Heiberg, dont il avait entendu dire qu'elles contenaient une étude intitulée : « Sur le Vaudeville ». Puis, il lisait cette étude, y réfléchissait, et parfois même la comprenait un peu. Ces Œuvres lui faisaient, en outre, faire connaissance avec une polémique que Heiberg, en son temps, avait menée contre le professeur Oehlenschläger et contre le poète Hauch à Sorö. On pouvait aussi, peut-être, apprendre par là que J. I. Baggesen (l'auteur des* Lettres d'un revenant*) avait déjà antérieurement entrepris une semblable croisade contre le grand poète qui avait écrit et* Axel et Valborg *et* Hakon Jarl.

On pouvait extraire de ces Œuvres beaucoup d'autres choses encore, utiles pour un critique. On y apprenait, par exemple, qu'un juste critique était obligé, au nom du goût, de se sentir choqué par les hiatus. Si dans quelque strophe se rencontrait un pareil monstre, on pouvait être sûr que les jeunes Jeronimus

[1] Journal de la Société (des Étudiants.)

critiquants de Kristiania, de même que celui de Holberg, poussaient leur cri : « Sapristi, c'est la fin du monde avant Pâques! »

Et la critique de la capitale norvégienne, à cette époque, offrait encore une particularité singulière, dont je n'ai pu, longtemps, comprendre l'origine. Nos critiques avaient coutume, en effet, chaque fois qu'un auteur débutant publiait un livre, ou faisait jouer une petite pièce de théâtre, d'entrer dans une furieuse colère, et de se comporter comme si la publication du volume ou la représentation de la pièce était un sanglant affront fait à eux-mêmes ou aux journaux dans lesquels ils écrivaient. J'ai dit que je cherchai longtemps d'où provenait cette absurdité. Enfin je m'en rendis compte. Car, en lisant le Journal mensuel de littérature danois, *je m'aperçus que le vieux Molbech, en son temps, avait accoutumé de se mettre en grande colère, quand un jeune poète publiait un livre ou faisait jouer une pièce à Copenhague.*

Tel, ou à peu près, était le tribunal qui se disposa, dans la presse quotidienne de Kristiania, à faire comparaître la Fête à Solhaug *devant la barre de la critique. Ce tribunal était composé, pour la plus grande partie, de jeunes gens qui, en matière de critique, vivaient d'emprunts faits de tous côtés. Leurs idées critiques avaient été, depuis longtemps, pensées et exprimées par d'autres; leurs opinions avaient été, de longue date, formulées par d'autres. Empruntée, leur théorie esthétique; empruntée, leur méthode critique; tout n'était qu'emprunt dans l'ensemble et dans le détail de la tactique polémique qu'ils suivaient. Jusqu'à leur ton, leur humeur, tout était emprunté. Emprunt, emprunt d'un bout à l'autre. Leur unique originalité était qu'ils employaient invariablement la matière empruntée à rebours et à contretemps.*

Qu'un tel corps, dont les membres, en matière critique, vivaient d'emprunts, crût devoir supposer chez moi, en matière poétique, quelque chose d'analogue, cela ne peut étonner personne. Deux

ou trois journaux, peut-être davantage, ne manquèrent donc pas de découvrir que j'avais emprunté ceci ou cela à la pièce de Henrik Hertz : la Maison de Svend Dyring.

Cette affirmation critique est sans fondement et inexacte. C'est évidemment l'emploi de la métrique des chansons de gestes dans l'une et l'autre pièce qui y a donné lieu. Mais chez moi la langue a un tout autre accent que chez Hertz; la résonance du style, dans ma pièce, a un tout autre caractère que dans la sienne; dans ma pièce souffle un air léger d'été; chez Hertz, la tempête gronde.

Pas davantage, en ce qui concerne les caractères, l'action, ou en général le contenu de la trame, ne se trouve entre les deux pièces d'autre et plus proche ressemblance que celle qui est une conséquence nécessaire du fait que la matière de toutes deux est tirée du champ de représentation étroit des chansons héroïques.

A tout aussi juste titre, ou même à meilleur droit, on pourrait affirmer que Hertz, dans la Maison de Svend Dyring, *avait emprunté ceci et cela, — et ce n'est pas si peu, — à* Das Käthchen von Heilbronn *de Heinrich v. Kleist, qui a été écrit au commencement de ce siècle. La situation de Käthchen à l'égard du comte Wetter-Strahl est essentiellement la même que celle de Ragnhild à l'égard du chevalier Stig Hvide. De même que Käthchen, Ragnhild est entraînée par une force mystérieuse, inexplicable, à suivre l'homme qu'elle aime partout où il va, à se glisser en secret derrière lui, à se coucher et à dormir près de lui, passive, à revenir vers lui fatalement, chaque fois qu'elle est chassée. Et l'intervention du surnaturel se produit encore de plusieurs autres manières, tant chez Kleist que chez Hertz.*

Mais quelqu'un doute-t-il qu'en remontant plus haut encore dans l'histoire de la littérature dramatique, avec un peu de bonne ou de mauvaise volonté, on arriverait à déterrer une pièce où l'on pourrait affirmer que Kleist aurait pris ceci ou cela pour sa

Käthchen von Heilbronn? *Pour ma part, je n'en doute pas. Mais de semblables allégations sont vaines. Ce qui fait d'une œuvre d'art la propriété de son auteur, c'est qu'il y a imprimé la marque de sa propre personnalité. Aussi j'estime que, malgré les points de ressemblance indiqués,* la Maison de Svend Dyring *est aussi indiscutablement et exclusivement une œuvre originale de Henrik Hertz, que* Käthchen von Heilbronn *est une œuvre originale de Heinrich v. Kleist.*

Je revendique le même droit pour mon compte en ce qui concerne la Fête à Solhaug. *J'espère aussi que dans l'avenir on laissera chacun des trois Henri conserver intact ce qui, avec justice, lui appartient.*

Georg Brandes a déclaré que la Fête à Solhaug *n'est pas le résultat d'un emprunt à* la Maison de Svend Dyring, *mais que la pièce a été conçue sous une influence, une action exercée par le poète aîné sur le plus jeune. Ce que dit Brandes de mon travail, au surplus, est si bienveillant, que j'ai tout lieu, en cela comme pour tant d'autres choses, de lui être reconnaissant.*

Mais je n'en dois pas moins maintenir que la réalité n'est pas non plus telle que Brandes se l'est représentée. Jamais je n'ai eu pour Henrik Hertz, comme auteur dramatique, un goût bien vif. Aussi ne puis-je pas imaginer qu'il ait pu jamais, à mon insu, exercer aucune influence sur ma propre production dramatique.

Sur ce point, je pourrais me contenter de renvoyer au docteur Valfrid Vasenius, docent d'esthétique à l'université d'Helsingfors. Dans son mémoire pour le doctorat de philosophie, Henrik Ibsens dramatiska Diktning i des första skede [1] (1897), *de même que dans son ouvrage,* Henrik Ibsen, ett skaldeporträtt [2] (343 *pages, Jos. Seligmann et Co., Stockholm,* 1882), *il a exposé sa manière*

[1] La poésie dramatique de Henrik Ibsen dans sa première période

[2] Henrik Ibsen, portrait d'un poète.

de voir au sujet de la pièce en question, — avec l'addition, dans ce dernier livre, de ce que je lui ai sommairement communiqué, il y a trois ans, au cours d'une conversation à Munich.

Cependant, pour que tout soit bien en règle, je vais moi-même, dans les pages suivantes, raconter à grands traits la genèse de la Fête à Solhaug.

La voici :

J'ai dit, au commencement de cette préface, que la pièce a été écrite pendant l'été de 1855.

L'année précédente, j'avais écrit Madame Inger d'Östraat. *La préparation de ce drame m'avait obligé à m'absorber dans le moyen âge, littéraire et historique, de la Norvège, et particulièrement dans le bas moyen âge. J'essayai, autant que cela pouvait se faire, de me familiariser avec les mœurs et les usages de cette époque, avec la vie sentimentale des gens, avec leur manière de penser et de s'exprimer.*

Mais, à la longue, ce n'est pas une période où il soit très agréable de s'attarder; elle n'offre d'ailleurs pas une matière qui soit particulièrement propre à la forme dramatique.

Aussi passai-je de là, bientôt, à l'époque même des sagas. Mais les sagas royales, et les traditions proprement historiques de cette époque reculée ne me retinrent pas; je ne pouvais alors, pour mes desseins poétiques, mettre dramatiquement en œuvre les luttes entre rois et chefs, entre partis et foules. Cela ne devait venir que plus tard.

Par contre, dans les sagas familiales islandaises, je trouvai en abondance ce qu'il me fallait pour donner une forme aux impressions, aux observations, aux idées qui alors m'obsédaient, ou du moins se présentaient à moi plus ou moins clairement. Je n'avais pas connu jusqu'alors, j'avais à peine entendu citer ces antiques contributions littéraires à notre histoire personnelle de

l'époque des sagas, lorsque, par hasard, me tomba entre les mains la traduction de N. M. Petersen, excellente au moins en ce qui concerne l'accent de la langue. En ces chroniques familiales avec leurs relations, leurs scènes variées entre homme et homme, entre femme et femme, généralement entre un être humain et un autre, je fus frappé par la personnalité, la plénitude, l'intensité de la vie; et, à vivre ensemble avec toutes ces femmes et tous ces hommes renfermés, simples, individuels, jaillit dans mon esprit la première esquisse grossière, confuse, des Guerriers à Helgeland.

Jusqu'à quel point les détails se précisèrent en moi, je ne saurais plus l'indiquer. Mais je me rappelle bien que les deux personnages aperçus d'abord furent les deux femmes qui plus tard devinrent Hjördis et Dagny. Il devait y avoir dans la pièce un grand banquet avec une rencontre irritante et fatale. Je voulais d'ailleurs faire place à tout ce qui, en fait de caractères, de passions, de relations, me paraissait le plus typique dans la vie des sagas. En un mot, — ce qui avait été traité dans la Volsungasaga *sous forme épique, je voulais simplement le rendre sous forme dramatique.*

Je ne projetai sans doute alors aucun plan suivi. Pourtant, il m'apparaissait clairement qu'une telle pièce était le premier travail que j'avais à écrire.

Mais bien des choses intervinrent. La plus grande partie de celles-ci étaient de caractère personnel, et probablement les plus fortes et les plus décisives; pourtant, ce ne fut pas non plus tout à fait sans importance, je crois, que je me sois mis justement alors à étudier d'une manière approfondie la collection de Landstad des Chansons héroïques norvégiennes, *qui avaient paru peu d'années auparavant. Les impressions sous lesquelles je me trouvais à ce moment s'harmonisaient mieux avec le romantisme littéraire du moyen âge qu'avec les faits de la saga, mieux, aussi,*



avec les vers qu'avec la prose, avec l'élément musical dans la langue des Chansons héroïques, *qu'avec la précision des caractères dans la saga.*

C'est ainsi que le projet informe, en gestation, des Guerriers à Helgeland, *se transposa provisoirement en le drame lyrique :* la Fête à Solhaug.

Les deux figures de femmes, la Hjördis et la Dagny de la tragédie future devinrent les sœurs Margit et Signe du drame lyrique achevé. La filiation de celles-là à celles-ci sera évidente, aussitôt que l'attention y est attirée. La ressemblance de famille est indéniable. Le héros de la tragédie, alors assez vaguement esquissé, le viking Sigurd, grand voyageur et chef bien accueilli dans les cours des rois étrangers, se transforma dans le chevalier et chanteur Gudmund Alfsön, qui, lui aussi, a longtemps parcouru les pays étrangers et vécu dans les châteaux royaux. Sa situation entre les deux sœurs fut modifiée conformément aux circonstances de temps et de relations; mais la situation des deux sœurs vis-à-vis de lui demeura essentiellement la même que dans la tragédie primitivement conçue et composée plus tard. La fête fatale, dont la peinture, dans mon premier projet, s'était si fort imposée à moi, devint dans le drame la scène même, où, d'un bout à l'autre, les personnages se produisaient, le fond contre lequel l'action se déroulait, et donna à l'ensemble le caractère général que j'avais en vue. Le dénouement, bien entendu, fut atténué, adouci, conformément au genre de la pièce, drame au lieu de tragédie; mais entre esthéticiens orthodoxes, on pourrait quand même, peut-être, discuter jusqu'à quel point il n'est pas resté, dans ce dénouement, quelques traits de tragique sans atténuation, comme témoignage de l'origine du drame.

Je n'insisterai pas davantage. J'ai seulement voulu affirmer et établir que la présente pièce, aussi bien que tous mes

autres ouvrages dramatiques, est un résultat naturel et nécessaire du cours de ma vie à un moment donné. Elle est venue du dedans, et non par le moyen d'aucune action ou influence extérieure.

Telle, et non autre, a été la genèse de la Fête à Solhaug.

HENRIK IBSEN.

Rome, avril 1883.

LA FÊTE A SOLHAUG

PIÈCE EN TROIS ACTES

PERSONNAGES

BENGT GAUTESON, *seigneur de Solhaug.*
MARGIT, *sa femme.*
SIGNE, *sœur de Margit.*
GUDMUND ALFSÖN, *cousin des deux sœurs.*
KNUT GÄSLING, *prévôt du roi.*
ERIK DE HÄGGE, *ami de Knut.*
UN VALET.
AUTRE VALET.
ENVOYÉ DU ROI.
UN VIEILLARD.
UNE SERVANTE.
HÔTES, SEIGNEURS ET DAMES.
HOMMES DE LA SUITE DE KNUT GÄSLING.
VALETS ET SERVANTES A SOLHAUG.

L'action se passe à Solhaug au quatorzième siècle.

ACTE PREMIER

(Salle somptueuse avec portes au fond et sur les deux murs latéraux. A droite, sur le devant, fenêtre en saillie avec de petites vitres rondes serties de plomb, et près de la fenêtre, une table avec une foule de bijoux de femme. Le long du mur à gauche, une table plus grande avec des hanaps d'argent, des coupes et des cornes à boire. La porte du fond donne sur une galerie ouverte, d'où la vue s'étend au loin sur un fjord.)

BENGT GAUTESÖN, Mme MARGIT, KNUT GÄSLING ET ERIK DE HÄGGE *sont assis à la grande table de gauche. Au fond, les hommes de Knut Gäsling, les uns debout, les autres assis; quelques chopes de bière circulent parmi eux. On entend au loin des cloches d'église, qui appellent à la grand'messe.*

ERIK *se lève de table.*

Eh bien, en deux mots, quelle réponse avez-vous à donner à ma démarche comme porte-parole de Knut Gäsling?

BENGT, *inquiet, jette un coup d'œil sur sa femme.*

Hm, oui... oui, je pense bien que...

Voyant qu'elle se tait.

Voyons, Margit, dis-nous d'abord ce que tu en penses.

MARGIT *se lève.*

Sire Knut Gäsling,... tout ce que Erik de Hägge vient de nous dire de vous m'était depuis longtemps connu. Je

sais parfaitement que vous descendez d'une race illustre ; vous êtes riche de terres et de biens, et notre seigneur le roi vous tient en particulière faveur.

BENGT *à Knut.*

En particulière faveur, c'est ce que je dis.

MARGIT

Et certainement ma sœur ne pourrait se choisir un plus vaillant mari...

BENGT

Pas de plus vaillant ; c'est exactement ce que je pense.

MARGIT

...à condition, du moins, que vous puissiez l'amener à concevoir de l'affection pour vous.

BENGT, *avec inquiétude et à mi-voix.*

Mais... mais, ma chère femme...

KNUT, *bondissant.*

Vraiment, madame Margit ! Vous dites que votre sœur...?

BENGT, *cherche à le calmer.*

Attendez, Knut Gäsling ! Attendez un peu. Comprenez-nous bien.

MARGIT

Mes paroles ne peuvent guère vous offenser. Ma sœur ne vous connaît que par les chansons qui ont été faites sur vous,... et ces chansons sonnent mal à des oreilles chastes.

Foyer peu sûr est le manoir de vos pères
où s'assemblent tous les hôtes turbulents.
Vous faites la fête avec eux nuit et jour.

Dieu garde la vierge à qui vous vous fiancez !
Dieu garde la vierge tentée par votre or,
et par tous vos biens et vos vertes forêts ;...
lamentablement on la verra bientôt
languir, et dormir peu après sous la terre.

ERIK

Ma foi... c'est vrai... Knut Gäsling mène une vie assez désordonnée. Mais cela est facile à changer, lorsque l'on introduit chez soi une épouse.

KNUT

Et il faut que vous observiez bien ceci, madame Margit. Il y a peut-être une semaine, j'étais à une fête à Hägge, chez Erik, que voici. La bière était forte ; et sur le tard, dans la soirée, je fis la promesse que Signe, votre jolie sœur, serait ma femme, avant la fin de l'année. Jamais il ne sera dit de Knut Gäsling qu'il a manqué à sa promesse. Vous voyez donc bien que vous devez me choisir pour l'époux de votre sœur,... bon gré mal gré.

MARGIT

Avant que ce soit, je ne vous cache pas
qu'il faudra quitter vos amis titubants.
Il ne faudra plus, à grands cris et tapage,
courir le pays à cheval ou en char ;
il faudra calmer l'effroi qu'on sent partout
lorsque Knut Gäsling arrive à une noce.
Sachez vous montrer courtois dans un banquet ;
Que la hache dorme à l'entrée de la salle ;...
elle ne tient guère en repos, quand la bière
et l'hydromel vous ont monté à la tête.

Et laissez en paix les femmes respectables ;
laissez à chacun ce qui lui appartient ;
à nul n'envoyez cet insolent avis
que, s'il est prudent, il emporte un linceul,
lorsque son chemin vient à croiser le vôtre.
Si, jusqu'à Noël, telle est votre conduite,
Vous pourriez gagner ma sœur et l'épouser.

KNUT, *avec une colère retenue.*

Vous savez adroitement disposer vos paroles, madame Margit. En vérité... vous devriez être prêtre, plutôt que la femme de votre mari.

BENGT

Oh, quant à cela, je pourrais bien, moi aussi...

KNUT, *sans faire attention à Bengt.*

Mais je tiens à vous faire observer que si un homme capable de porter les armes m'avait parlé comme vous avez fait, alors...

BENGT

Voyons, écoutez, Knut Gäsling... Comprenez-nous bien !

KNUT, *comme précédemment.*

Bon, en deux mots, celui-là aurait appris que ma hache ne tient guère en repos, comme vous disiez tout à l'heure.

BENGT, *à voix basse.*

Nous y voilà ! Margit, Margit, ça finira mal.

MARGIT, *à Knut.*

Vous demandiez une réponse loyale, et je vous l'ai donnée.

KNUT

C'est bon, c'est bon ; je ne veux pas non plus y regarder de si près avec vous, madame Margit. Vous avez plus d'esprit que nous tous ensemble. Voici ma main ;... il est possible qu'il y ait beaucoup de vrai dans toutes les duretés que vous m'avez dites.

MARGIT

A la bonne heure ; vous voilà en bonne voie de vous amender. Eh bien, encore un mot. Nous donnons une fête à Solhaug aujourd'hui.

KNUT

Une fête?

BENGT

Oui, sire Gäsling. Vous saurez que c'est notre anniversaire de mariage ; il y a aujourd'hui trois ans que je suis devenu le mari de madame Margit.

MARGIT, *impatiente, l'interrompant.*

Je disais donc que nous donnons une fête aujourd'hui. Lorsque vous aurez été à l'église et fait toutes vos affaires, vous reviendrez ici et prendrez place au banquet. Vous pourrez ainsi faire connaissance avec ma sœur.

KNUT

Bien, madame Margit ; je vous remercie. Toutefois, ce n'est pas pour aller à l'église que je suis venu ici ce matin. L'objet de mon voyage est Gudmund Alfsön, votre cousin.

MARGIT

Lui ! Mon cousin? Où allez-vous le chercher?

KNUT

Mais, son manoir est derrière le promontoire, de l'autre côté du fjord.

MARGIT

Mais lui-même se trouve bien loin d'ici.

ERIK

Ne dites pas cela ; il pourrait être plus près que vous ne pensez.

KNUT, *chuchote.*

Tais-toi !

MARGIT

Plus près? Que voulez-vous dire?

KNUT

N'avez-vous pas entendu dire que Gudmund Alfsön est revenu dans le pays? Il a accompagné le chancelier Audun de Hägranäs, qui a été envoyé en France pour aller chercher notre nouvelle reine.

MARGIT

Cela est vrai ; mais le mariage du roi est célébré ces jours-ci, en grande pompe à Bergen, et Gudmund Alfsön y assiste.

BENGT

Oui, et nous aurions pu y assister, si ma femme l'avait voulu.

ERIK, *bas à Knut.*

Madame Margit ne sait donc pas que...

KNUT, *bas.*

Il semble que non ; mais ne fais semblant de rien.

Haut.

Eh bien, madame Margit, je n'en prendrai pas moins congé, à tout hasard ; je reviendrai ce soir.

MARGIT

Et vous montrerez alors si vous êtes capable de dominer votre humeur fougueuse.

BENGT

Oui, veillez-y.

MARGIT

Vous ne toucherez pas à votre hache ; vous entendez, Knut Gäsling !

BENGT

Ni votre hache, ni couteau, ni aucune autre arme que vous portez sur vous.

MARGIT

Car alors vous ne pourrez jamais espérer devenir mon beau-frère.

BENGT

Non, nous y sommes bien décidés.

KNUT, *à Margit.*

Vous pouvez y compter.

BENGT

Et quand nous avons décidé quelque chose, nous nous y tenons.

KNUT

A la bonne heure, sire Bengt Gautesön. C'est ainsi que je suis aussi ; or, j'ai décidé, le verre en main, que nous

serions beaux-frères. Vous verrez si je ne tiens pas ma parole... Dieu vous garde jusqu'à ce soir !

Knut et Erik, avec les hommes, sortent par le fond. Bengt les accompagne à la porte. La sonnerie de cloches a cessé.

BENGT, *revient.*

Il me semble qu'il nous a menacés, en s'en allant.

MARGIT, *distraite.*

Oui, ça avait l'air.

BENGT

Knut Gäsling n'est pas commode. Et, en y réfléchissant, nous lui avons vraiment dit trop de paroles rudes. Allons, ne nous mettons pas martel en tête pour cela. Nous devons être joyeux aujourd'hui, Margit ! Et nous avons de bonnes raisons pour cela tous les deux, je pense.

MARGIT, *sourit péniblement.*

Certes !

BENGT

Je n'étais plus très jeune, lorsque je t'ai demandée en mariage, c'est vrai. Mais je sais bien que j'étais l'homme le plus riche dans un cercle de bien, bien des milles. Tu étais une belle jeune fille, de noble race ; mais ta dot n'aurait tenté aucun prétendant.

MARGIT, *à part.*

Et pourtant j'étais si riche, alors.

BENGT

Que dis-tu, ma femme?

MARGIT

Oh, rien, rien...

Elle va vers la droite.

Je veux me parer de perles et de bracelets. Car c'est là ma fête ce soir.

BENGT

J'aime te l'entendre dire. Que je te voie vêtue de tes plus beaux atours, en sorte que nos hôtes puissent dire : heureuse celle qui a pour mari Bengt Gautesön. ...Mais il faut que j'aille au garde-manger ; il y a beaucoup à faire aujourd'hui.

Il sort par la gauche.

MARGIT, *s'affaisse sur un siège près de la table à droite.*

Bien, il est parti. Quand je le vois ici,
mon sang me paraît subir comme un arrêt ;
autour de mon cœur, je sens comme un étau
qui l'enserre, force écrasante et glacée.

Laissant échapper des larmes.

Il est mon mari ! Et je suis son épouse !
Et combien de temps dure une vie humaine?
Cinquante ans, peut-être ;... ah, que Dieu ait pitié ;...
et moi... qui n'ai pas encore vingt-trois ans !

Plus calme, après un court silence.

Soupirer derrière un mur doré, c'est dur ;
C'est dur de rester en cage si longtemps.

Elle manie distraitement les bijoux et commence à se parer.

Il m'a demandé de me parer de perles
et de bracelets, du mieux que je pourrai.

Ce serait pour moi plus agréable noce,
Si l'on m'étendait au repos sous la terre.

S'interrompant.

Mais je ne veux plus penser à tout cela ;
je connais un air qui distrait la douleur.

Elle chante.

Le roi chevaucha vers l'île
— si lamentables coulent mes jours —
il voulait épouser la belle vierge.
— jamais tu n'en reviendras —

Le roi du mont alla au château du sire Haakon;
— si lamentable coulent mes jours —
la jeune Kirsten était dehors, cheveux épars.
— jamais tu n'en reviendras —

Le roi du mont épousa la belle femme;
— si lamentables coulent mes jours —
il entoura son corps d'une ceinture d'argent.
— jamais tu ne reviendras —

Le roi du mont lia la tige de lis
— si lamentables coulent mes jours —
avec quinze bracelets d'or à chaque bras.
— jamais tu ne reviendras —

Trois étés passèrent, et puis cinq encore;
— si lamentables coulent mes jours —
Kirsten les passa tous dans le mont
— jamais tu ne reviendras —

Cinq étés passèrent, et puis neuf encore
— si lamentables coulent mes jours —
la jeune Kirsten ne vit pas le soleil sur le versant.
— jamais tu ne reviendras —

La vallée a des fleurs et des chants d'oiseaux
— si lamentables coulent mes jours —
dans le mont il y a de l'or et une nuit si longue.
— jamais tu ne reviendras —

Elle se lève et marche.

Gudmund si souvent chanta cet air, le soir,
lorsque chez mon père il avait domicile.
Cette chanson a... je ne sais dire quoi,...
qui fait que jamais je n'ai pu l'oublier,
et qui fortement absorbait mon esprit ;...
je ne sais pourquoi,... mais j'y repense encore.

Effrayée, elle s'arrête.

Bracelets d'or rouge ! Et ceinture à ma taille... !
Le roi, c'est par l'or qu'il a capté sa femme !

Désespérée, elle s'affaisse sur un banc près de la table à gauche.

Ah, malheur ! C'est moi, la fiancée du roi !
Et nul ne viendra me délivrer... personne !

Signe, rayonnante de joie, entre par le fond en courant.

SIGNE, *crie.*

Margit, Margit,... il vient !

MARGIT, *se lève en sursaut.*

Il vient? Qui donc vient?

SIGNE

Gudmund, notre cousin !

MARGIT

Gudmund Alfsön ! Ici ! Comment peux-tu croire?...

SIGNE

Oh, j'en suis sûre.

MARGIT, *va vers la droite.*

Gudmund Alfsön assiste au mariage dans le château royal ; tu le sais aussi bien que moi.

SIGNE

C'est possible ; et pourtant je suis sûre que c'était lui.

MARGIT

L'as-tu donc vu?

SIGNE

Oh non, non ; mais écoute ce que...

MARGIT

Oui, dépêche-toi,... raconte !

SIGNE

C'était de bonne heure, au premier bruit des cloches,
j'eus envie d'aller à cheval à l'église ;
déjà les oiseaux chantaient et gazouillaient
parmi les bouleaux et les saules perchés.
Tout sur les coteaux et dans l'air était joie ;
le temps de la messe était presque fini ;
et comme au sentier ombreux je chevauchais,
les fleurs d'églantier toutes me saluaient.

J'avançai sans bruit sur le sol de l'église ;
le prêtre debout était devant l'autel,
chantant et lisant ; pleins de recueillement
hommes et femmes écoutaient la parole.
Alors une voix s'éleva du fjord bleu ;
il me parut voir tous les saints des tableaux
se tourner de ce côté pour écouter.

MARGIT

Ensuite? Signe... achève, achève !

SIGNE

Un appel profond, mystérieux, semblait
m'attirer hors de l'enceinte de l'église
vers les vals et monts, par champs et fonds pierreux.
Écoutant, j'allais, entre des bouleaux blancs ;
c'était presque ainsi qu'on marche dans un rêve ;
le saint lieu restait vide derrière moi ;
car, marchaient aussi le prêtre et les fidèles,
tandis que le chant magique s'élevait.
Tout était muet au chemin de l'église ;
même les oiseaux avaient l'air d'écouter,
l'alouette volait bas, le coucou se taisait,
l'écho répondait du fjeld et des collines.

MARGIT

Continue !

SIGNE

Et puis, tout le monde se signe ;

Les mains sur la poitrine.

et au cœur me montent d'étranges pensées.
Je connaissais bien la charmante romance ;

Gudmund l'a chantée autrefois très souvent ;
Gudmund l'a chantée maint soir, je me rappelle,...
toutes ses chansons, je m'en souviens si bien.

MARGIT

Alors, ce serait, tu crois...?

SIGNE

J'en suis bien sûre !
Oh, tu verras que je t'ai dit vrai.

Riant.

Tout oiseau chanteur ne veut-il pas enfin
revenir des pays étrangers?
Je ne sais vraiment... mais je suis si heureuse... !
Une idée me vient... Margit, qu'en penses-tu?
Sa harpe est restée depuis longtemps
dans la chambre, au mur. Je vais la décrocher ;
je vais l'astiquer et la mettre en état,
et accorder ses cordes dorées.

MARGIT, *distraite.*

Comme tu voudras...

SIGNE, *avec reproche.*

Oh non, ce n'est pas bien.

L'entourant de ses bras.

Puisque Gudmund vient, il faut que tu reprennes
l'humeur gaie du temps où Signe était petite.

MARGIT, *à part.*

Que de changements survenus depuis lors...

SIGNE

Il faut que tu sois joyeuse et gaie, Margit !
N'as-tu pas servantes et valets?
Des plus beaux atours on voit ta chambre pleine.
O Dieu, quelle richesse infinie !
Le jour, chevauchant par la fraîcheur des bois,
tu peux chasser le chevreuil sauvage ;
et la nuit dormir entourée de tes femmes
Sur les oreillers de soie bleue.

MARGIT, *regarde par la fenêtre.*

Dire qu'il devait venir ici comme hôte !

SIGNE

Que dis-tu?

MARGIT, *se tourne vers elle.*

Rien... Va, pare-toi de ton mieux.
Mon bonheur, celui que tu vantais si fort,
Pourrait bien s'offrir à toi.

SIGNE

Que veux-tu dire?

MARGIT, *lui caresse les cheveux.*

Ce que je veux dire... ; enfin, on verra bien... ;
s'il se présentait un prétendant ce soir...?

SIGNE

Quoi, un prétendant? Pour qui?

MARGIT

Pour toi.

SIGNE, *riant.*

Pour moi?
Oh, alors, il n'a pas pris le bon chemin.

MARGIT

Si, courtoisement, il demandait ta main,
que répondrais-tu?

SIGNE

Que je suis trop heureuse
pour penser à rien de tel que prétendants.

MARGIT

S'il était puissant? De maison noble et riche?

SIGNE

Fût-il même roi, avec des salles pleines
de riches vêtements et d'or rouge,
non, cela ne me tenterait guère.
Je suis assez riche, il me semble, à moi seule,
avec le soleil, l'été, le vif torrent,
avec toi et les oiseaux dans les branches.
Ma très chère sœur,... c'est ici qu'est ma vie;
et d'offrir ma main à quelque prétendant,
je n'ai pas le temps; je suis bien trop heureuse!

Elle sort rapidement par la gauche.

MARGIT, *après un silence.*

Gudmund Alfsön viendrait ici! Ici... à Solhaug? Non, non, cela ne se peut pas... Signe l'a entendu chanter, dit-elle. Lorsque j'ai entendu les sapins bruire, là-bas, dans la forêt, lorsque j'ai entendu la cascade mugir et les oiseaux gazouiller aux cimes des arbres, il m'a semblé souvent qu'à ces bruits se mêlaient les chansons de Gudmund. Et pourtant il était bien loin d'ici... Signe s'est trompée. Gudmund ne vient pas.

BENGT, *arrivant en hâte, crie du fond.*

Un hôte inattendu, ma femme !

MARGIT

Qui donc?

BENGT

Gudmund Alfsön, ton cousin !

Criant par la porte de droite.

Il faut préparer la meilleure chambre d'ami... et tout de suite !

MARGIT

Il est donc déjà arrivé?

BENGT, *regarde dehors, par la galerie.*

Pas tout à fait, mais ce ne sera pas long.

Criant à droite de nouveau.

Le lit de chêne sculpté aux têtes de dragons.

Il va vers Margit.

Son écuyer d'armes est venu prévenir et saluer de sa part ; lui-même suit.

MARGIT

Son écuyer d'armes? Est-ce qu'il vient ici avec un écuyer d'armes?

BENGT

Certes. Il a un écuyer d'armes et six hommes d'armes avec lui. Oh, Gudmund Alfsön est aujourd'hui un tout autre homme que lorsqu'il est parti au loin. Mais il faut que je descende le recevoir.

Il crie dehors.

Mettez à mon cheval la selle en cuir repoussé ! Et n'oubliez pas le mors aux têtes de serpents !

Il regarde vers le fond.

Hé, le voici déjà à la barrière ! Eh bien, ma canne, alors ; ma canne à pomme d'argent ! Un tel seigneur,... le Christ ait pitié de moi... il faut le recevoir avec honneur, avec grand honneur !

Il sort rapidement par le fond.

MARGIT, *rêveuse.*

Comme un pauvre hère il quitta le pays.
Il revient avec écuyer, suite armée...
Que veut-il? Son but est-il de voir
si je suis rongée de douleur et d'ennui?
Lui plaît-il de voir et d'éprouver combien
je peux supporter, sans que mon cœur se brise?
Croit-il donc que...? Ah, essaye seulement ;
une maigre joie tu en recueilleras !

Elle fait un signe à la porte de droite. Trois servantes entrent.

MARGIT

Écoutez-moi bien, mes petites servantes ;
vite, apportez-moi mon manteau de soie bleue.
Venez dans ma chambre avec moi tout de suite,
vous me vêtirez de velours et fourrure.
Deux m'habilleront d'écarlate et de martre,
L'autre sèmera dans mes cheveux des perles.
Allez, et portez là-bas tous mes bijoux !

Les servantes sortent à gauche avec les écrins.

MARGIT

Je le veux ! Je suis femme du roi du mont?
Soit ! Je porterai mon costume royal.

Elle sort à gauche.

Bengt introduit Gudmond Alfsön par la galerie au fond.

BENGT

Et encore une fois,... salut à vous sous le toit de Solhaug, cousin de mon épouse !

GUDMUND

Je vous remercie. Et comment va-t-elle? Elle se porte bien à tous égards, j'espère?

BENGT

Oui, vous pouvez en être certain. Il ne lui manque rien. Elle n'a pas moins de cinq servantes à ses ordres ; un coursier sellé est prêt aussitôt qu'elle le désire. Bref, elle a tout ce qu'une haute dame peut désirer pour être heureuse dans sa condition.

GUDMUND

Et Margit,... elle est heureuse alors?

BENGT

Dieu et chacun devrait croire qu'elle l'est en effet ; mais, c'est singulier...

GUDMUND

Qu'y a-t-il donc?

BENGT

Oui, vous pourrez m'en croire ou non, mais il me semble que Margit était plus gaie d'humeur, lorsqu'elle vivait dans la pauvreté, que depuis qu'elle est devenue châtelaine de Solhaug.

GUDMOND, *à part.*

Je le savais bien ; cela devait être ainsi.

BENGT

Que dites-vous, cousin?

GUDMUND

Je dis que cela m'étonne extrêmement, ce que vous racontez de votre femme.

BENGT

Oui, et vous pensez bien que je suis tout aussi surpris. Je veux ne plus jamais passer pour un loyal seigneur, si j'ai la moindre idée de ce qu'elle peut désirer de plus. Je suis auprès d'elle tout le long de la journée ; et personne ne pourra me reprocher de la tenir sévèrement ; j'ai pris sur moi toute la direction de la maison ; et quand même... Allons, vous avez toujours été un gai compagnon ; j'espère bien que vous amenez le soleil avec vous. Chut ; voici madame Margit. Ne laissez pas voir que je...

Margit entre à gauche en somptueux costume.

GUDMUND, *va au-devant d'elle.*

Margit,... chère Margit !

MARGIT, *s'arrête, le regarde comme un étranger.*

Excusez-moi, sire chevalier ; mais...?

Comme si elle venait de le reconnaître.

En vérité, si je ne me trompe, c'est Gudmund Alfsön.

Elle tend la main.

GUDMUND, *sans la prendre.*

Et tu ne m'as pas reconnu tout de suite?

BENGT, *riant.*

Non, mais, Margit, à quoi penses-tu donc? Je t'ai prévenue tout à l'heure que ton cousin...

MARGIT, *va vers la table à droite.*

Douze ans sont un long temps, Gudmund. La plante la plus vigoureuse peut mourir dix fois...

GUDMUND

Il y a sept ans depuis que nous nous sommes vus pour la dernière fois.

MARGIT

Ce doit sûrement être plus.

GUDMUND, *la regarde.*

Je serais tenté de le croire ; c'est pourtant comme je le dis.

MARGIT

Très étrange. Je devais être une enfant alors, sûrement ; et il me semble qu'il y a une éternité depuis que j'étais une enfant.

Elle se jette dans un fauteuil.

Mais, asseyez-vous, mon cousin ! Reposez-vous ; ce soir vous danserez et nous égayerez de vos chansons.

Avec un sourire forcé.

Oui, vous savez, aujourd'hui, c'est jour de joie ici,... nous donnons une fête.

GUDMUND

Je l'ai entendu dire en entrant dans la cour.

BENGT

Oui, il y a trois ans aujourd'hui que je...

MARGIT, *l'interrompant.*

Mon cousin l'a déjà entendu.

A Gudmund.

Ne voulez-vous ôter votre manteau?

GUDMUND

Je vous remercie, madame Margit, mais il me semble qu'il fait froid ici,... plus froid que je ne m'y attendais.

BENGT

Moi, j'ai très chaud, au contraire ; mais j'ai beaucoup à faire aujourd'hui.

A Margit.

Fais que le temps ne paraisse pas trop long à notre hôte, pendant que je serai absent. Vous pourrez parler des jours d'autrefois.

Fait quelques pas pour sortir.

MARGIT, *hésitant.*

Tu t'en vas? Ne veux-tu pas plutôt...?

BENGT, *riant, à Gudmund, en revenant sur ses pas.*

Voyez-vous ; le sire Bengt de Solhaug est un homme qui sait prendre les femmes. Il n'y a pas d'instant si court, que ma femme puisse se passer de moi.

A Margit, en la prenant sous le menton.

Console-toi, je reviendrai bientôt près de toi.

Il sort au fond.

MARGIT, *à part.*

O tourment d'avoir à souffrir tout cela.

Court silence.

GUDMUND

Votre chère sœur, comment se porte-t-elle?

MARGIT

Oh, très bien, je vous remercie.

GUDMUND

On dit qu'elle
serait avec vous.

MARGIT

Elle est ici depuis...

Elle se reprend.

Elle est avec moi ici depuis trois ans.

Un peu après.

Elle va entrer bientôt dans cette salle.

GUDMUND

Signe avait jadis un caractère aimable ;
et ne connaissait ni ruses ni détours ;
lorsqu'en ma pensée j'évoque ses yeux bleus,
ils me font penser aux doux anges de Dieu.
Mais en sept années tout peut changer.
Dites-moi,... pendant ma longue absence,
elle aussi a-t-elle tant changé?

MARGIT, *faisant effort pour se moquer.*

Elle aussi? Est-ce au château royal
qu'on apprend un parler si courtois?
Vous me rappelez comme le temps enseigne...

GUDMUND

Margit, vous m'avez fort bien compris.
Vous m'étiez jadis deux si bonnes amies ;

vous avez pleuré, quand je fus pour partir ;
on se promit d'être unis comme des frères
dans la joie comme dans le malheur.
Vous étiez parmi les jeunes filles un astre,
et dans le pays vous aviez grand renom ;...
vous êtes toujours une femme aussi belle.
Mais la dame de Solhaug oublie, je vois,
le pauvre cousin. Votre humeur est maussade,
autant qu'autrefois vous étiez affectueuse.

MARGIT, *étouffant des larmes.*

Autrefois... !

GUDMUND, *la regarde avec compassion, se tait un instant, et dit en adoucissant la voix.*

Votre mari nous invitait
à causer des chers et anciens souvenirs.

MARGIT, *vivement.*

Non, non ; pas cela !

Plus calme.

Cela m'est très pénible
de me souvenir ; jamais je ne l'appris.
Racontez plutôt le temps de votre absence ;...
c'est un temps qui a été riche d'exploits ;
vous devez avoir beaucoup à raconter ;
car le monde est vaste, ardents y sont les gens,...
là-bas, les idées et l'esprit sont plus vifs.

GUDMUND

Jamais chez le roi je n'ai été si gai
que dans mon enfance en la pauvre maison.

MARGIT, *sans le regarder.*

Et moi... chaque jour de ma vie, à Solhaug,
je rends grâce au ciel qui m'a faite si riche.

GUDMUND

Bon pour vous, si vous pouvez remercier de...

MARGIT, *vivement.*

Ne suis-je pas libre et honorée?
Ne puis-je pas commander à mon idée?
Ne suis-je pas la maîtresse souveraine?
Je suis la première ici ; nul autre ensuite ;
et vous savez que j'y ai toujours tenu.
Vous pensiez me voir affligée, fatiguée ;
mais, vous voyez, je suis gaie, l'esprit léger.
Vous auriez pu vous dispenser de venir
à Solhaug ; c'était peine perdue.

GUDMUND

Que voulez-vous dire, dame Margit?

MARGIT, *se lève.*

Je sais très bien
ce qui vous amène dans ma solitude.

GUDMUND

Vous savez? Et vous ne voulez pas de moi?

Il salue et va partir.

Dieu vous garde et adieu donc, ma noble dame !

MARGIT

Il eût été plus honorable pour vous
de rester où vous étiez, auprès du roi.

GUDMUND, *s'arrête.*

Chez le roi? Comment, vous raillez ma détresse?

MARGIT

Détresse? Il faut donc que vos visées soient hautes ;
jusqu'où est-ce donc que vous voulez monter !
Vous pouvez vous habiller de velours rouge,
être homme du roi, posséder or et biens...

GUDMUND

Vous savez fort bien quel bonheur me sourit,
car vous connaissez, vous venez de le dire,
mon but à Solhaug...

MARGIT

Certes, je le connais !

GUDMUND

Vous connaissez donc le coup qui m'a frappé ;...
vous savez alors que je suis un banni.

MARGIT, *terrifiée.*

Banni ! Toi, Gudmund !

GUDMUND

Oui, certes, je le suis.
Mais, je le jure hautement par le Christ,
jamais, si j'avais su votre état d'esprit,
je n'aurais cherché un refuge à Solhaug.
Je croyais vous voir encore douce et bonne,
telle qu'autrefois, quand je vous ai quittée ;
mais supplier, non ; immense est la forêt,
ma main est sûre et mon arc aussi ; —

qu'une pierre au fjeld soit ma table, plutôt,
et la caverne de l'ours, ma chambre.

Il va sortir.

MARGIT, *le retient.*

Banni ! Non, reste ! Je te le jure,
je n'en savais absolument rien.

GUDMUND

C'est comme je dis. Oui, ma vie est en jeu ;
et chacun veut essayer de vivre.
J'ai couché trois nuits sous le ciel, comme un chien ;
sur le roc j'ai reposé mes membres las,
appuyé ma tête sur la pierre dure.
Mendier un abri, une couche, un coussin,
Chez des étrangers, ce m'était trop pénible ;
j'étais plein de jeune espérance, confiant ;
je pensais : sitôt arrivé à Solhaug,
de tous tes tourments tu seras délivré ;
des amis sont là, tu peux compter sur eux.
Mais l'espoir est frêle ainsi que fleurs des champs.
Votre mari m'a reçu avec fanfare,
à portail ouvert et le hanap en main ; —
mais votre manoir me paraît vide ;
la grand'salle est morne ; et je n'ai plus d'amis.
Eh bien, soit ; au fjeld je retourne.

MARGIT, *suppliante.*

Oh, écoute !

GUDMUND

Mon âme n'est pas comme celle d'un serf.
La vie me paraît un présent misérable ;
je l'estime presque aujourd'hui sans valeur.

Vous avez fauché tout ce qui m'était cher ;
mon plus bel espoir, j'ai dû l'ensevelir.
Adieu donc, dame Margit !

MARGIT

Oh, non, Gudmund,
écoute ! Dieu sait... !

GUDMUND

Sois toujours aussi aise ;
mène vie joyeuse et honorée ;
Gudmund ne va plus assombrir ta demeure ;
ne crains pas que jamais il t'obsède.

MARGIT

C'est assez. Tes paroles amères
te causeront remords et tourments.
Si je t'avais su banni, et parcourant
les forêts et les vastes espaces, —
crois-moi, c'eût été pour moi un jour très cher,
où tu t'abritais sous le toit de Solhaug ;
c'eût été pour moi la plus joyeuse fête,
de voir le banni entrer ici comme hôte.

GUDMUND

Que dis-tu...? Que croire et que penser?

MARGIT, *lui tend la main.*

Qu'amis et cousins habitent à Solhaug.

GUDMUND

Mais tu disais, à l'instant...?

MARGIT

N'en tiens pas compte.
Écoute, et tu vas comprendre tout.
Cette vie, pour moi, n'est qu'une nuit très noire ;
elle est sans soleil et sans étoiles.
Et rien n'a pouvoir de chasser mon tourment ;
car, hélas, j'ai troqué ma jeunesse.
J'ai vendu mon âme ardente pour de l'or ;
je me suis chargée de chaînes diaprées.
Ah, crois-moi, c'est un échange lamentable
qu'offre la richesse à un cœur qui est triste.
Combien j'étais gaie quand nous étions enfants !...
C'était maigre vie dans une maison pauvre ;
mais là, dans mon cœur, riche était l'espérance.

GUDMUND, *qui l'a considérée à la dérobée.*

Et tu promettais la plus exquise femme.

MARGIT

Possible ; mais les éloges, les louanges
que j'ai entendus ont ruiné mon bonheur.
Tu dus t'en aller aux pays étrangers ;
mais tous tes chants restèrent gravés
en mon âme et en mon cœur profondément,
mon front en fut voilé de pensées.
Tu avais chanté toute la joie
que peut enfermer une poitrine humaine ;
tu avais chanté la vie riante et gaie
parmi les seigneurs et hautes dames.
Bref, les prétendants vinrent de tous côtés ;
c'est ainsi... que j'ai épousé mon mari.

GUDMUND

Oh, Margit !

MARGIT

Peu de temps se passa,
et je dus bientôt amèrement pleurer.
Penser à toi, toi, mon cousin, mon ami,
devint alors mon unique joie.
Vide me semblait la salle de Solhaug,
vides tous ces grands appartements !
Chevaliers, seigneurs y venaient en visite ;
un skalde après l'autre a chanté ma louange ;
mais pas un d'entre eux ne savait me comprendre,
nul n'avait idée de ma misère ; —
comme au fjeld murée, je me sentais transie ;
mais mon sang brûlait, ma tête bouillonnait.

GUDMUND

Mais, ton mari... ?

MARGIT

Jamais je ne l'aimai ;
seul, l'appeau de son or m'avait prise ;
s'il me parlait, ou se tenait près de moi,
la détresse égarait mon esprit.

Elle joint les mains.

C'est ainsi que j'ai vécu ces trois années !
Ma vie a été douleur sans fin, constante.
On apprit que tu revenais ; tu sais bien
quelle fierté tout au fond de mon cœur brûle ;
j'enfermai en moi, et cachai mon tourment,
que tu devais, moins que tout autre, connaître.

GUDMUND, *ému.*

Et c'est pour cela que tu t'es détournée...

MARGIT, *sans le regarder.*

Je t'ai cru venu pour railler ma douleur.

GUDMUND

Comment pouvais-tu croire, Margit...?

MARGIT

Enfin,
il ne manquait pas de raisons pour cela.
Mais, Dieu soit loué, maintenant c'est fini;
je ne suis plus seule désormais;
je me sens la poitrine légère,
tel l'enfant qui joue sous un pommier.

Sursaute, effrayée.

Ah, mais à propos!... Comment ai-je oublié!...
Que tous les saints aient pitié de moi!
Banni, disais-tu...?

GUDMUND, *sourit.*

Non, je suis au foyer...
où les gens du roi me laisseront en paix.

MARGIT

Mais, toi, qui étais en si haute faveur,
dis-moi donc comment...?

GUDMUND

Ce sera bientôt dit.
Tu sais que j'étais dans le pays de France
quand le chevalier Audun de Hægranæs

y vint de Bergen, en cortège royal,
pour prendre et conduire au roi sa fiancée,
la princesse, avec trésors, pages et filles.
Sire Audun était beau et superbe ;
la princesse était la plus gracieuse femme.
Elle avait les yeux ardents et suppliants ;...
chuchotant à part, ils causèrent ensemble.
De quoi? Ce n'était pas facile à savoir...
Or, une nuit, je m'appuyais, muet,
au bastingage de notre nef ;
mes pensées volaient aux rives de Norvège
où se dirigeaient les mouettes blanches.
Derrière moi j'entendis chuchoter ;...
je me retournai ; — ils étaient là tous deux ;
ils ne m'ont pas vu ; je restai immobile ;
mais je pus tous deux les reconnaître.
D'un air de reproche elle le regardait,
et murmurait : ah, si le voyage allait
vers le sud, vers les pays charmants,
et si, sur la nef, nous étions seuls, tous deux,
je crois que mon cœur, alors, s'apaiserait,
et certes, mon front ne serait pas brûlant !
Audun répondit ; elle reprit, hardie,
sa parole était fougueuse et chaude ;
et je vis ses yeux jouer tels des étoiles ;
elle le pria...

S'interrompant.

J'en fus saisi d'effroi.

MARGIT

Elle demandait...?

GUDMUND

Je sursautai ; en hâte ils disparurent ;
j'étais seul sur le pont du navire ; —

Il sort un petit flacon.

mais voici ce que j'ai trouvé à leur place.

MARGIT

Ce flacon...?

GUDMUND, *à voix basse.*

enferme un suc mystérieux ; —
une goutte en la coupe d'un ennemi, —
et sa vie tout doucement s'éteint,
sans qu'au monde rien puisse le secourir.

MARGIT

Mais dis-moi...?

GUDMUND, *chuchotant.*

Au roi il était destiné.

MARGIT

Par tous les saints !

GUDMUND

C'est heureux que je l'aie pris. —
Et trois jours plus tard, le voyage prit fin.
Je m'enfuis secrètement avec mes gens ;
car je me doutais qu'en la salle du roi
le perfide Audun causerait ma disgrâce,...
qu'il m'accuserait...

MARGIT

Ton plus grave danger,
est passé ; tout va être comme autrefois.

GUDMUND

Tout? Oh non, Margit,... tu étais libre alors.

MARGIT

Tu veux dire...?

GUDMUND

Oh, rien. Laisse-moi rassembler
mes esprits ; je suis si content et joyeux
d'être, comme aux jours d'autrefois, chez vous deux.
Mais, dis-moi... et Signe...?

MARGIT, *indique en souriant la porte de gauche.*

Elle vient tout de suite.
Il faut se parer un peu pour son cousin,
et ce n'est pas fait en un instant.

GUDMUND

Je veux voir si elle va me reconnaître.

Il sort à gauche.

MARGIT, *le suit des yeux.*

Comme il est beau et fier.

Avec un soupir.

Il n'y a guère de ressemblance entre lui et...

Elle range un peu la table, puis s'arrête.

Tu étais libre alors, a-t-il dit. Oui, alors !

Court silence.

C'était une étrange histoire, celle de la princesse qui... Elle en aimait un autre, et... Oh, ces femmes des pays lointains, — je l'ai déjà entendu dire, — elles ne sont

pas lâches comme nous ; elles n'ont pas peur de passer de l'idée à l'acte.

Elle prend une coupe sur la table.

Dans cette coupe, Gudmund et moi, nous avons bu à un heureux retour, lorsqu'il partit. C'est presque le seul héritage que j'aie rapporté avec moi à Solhaug.

Elle place la coupe dans un placard.

Qu'il est beau, ce jour d'été. Il fait si clair ici. Le soleil n'a pas donné une si exquise lumière depuis trois ans.

Signe, suivie de Gudmund, entre par la gauche.

SIGNE, *court vers Margit en riant.*

Ha, ha ! Il ne veut pas croire que c'est moi !

MARGIT, *souriant à Gudmund.*

Vois-tu, tandis que tu voyageais au loin,
elle aussi, elle a beaucoup changé.

GUDMUND

Certes ! Mais penser qu'elle serait... ! Non, non,
jamais je n'aurais imaginé cela.

Il prend les mains de Signe et la regarde.

Et pourtant, ton cœur d'enfant naïve,
je le vois toujours dans ces yeux bleus ; —
comment puis-je en douter davantage?
Je ris à l'idée que j'ai souvent pensé
à toi telle que, jadis, je te portais
sur mes bras. Alors, tu étais une enfant ;
houldre, maintenant, fascinante et maligne.

SIGNE, *le menace du doigt.*

Attention ! Si tu mets la houldre en colère,
méfie-toi... elle te prend dans ses filets !

GUDMUND, *à part.*

Est-ce déjà fait? il me le semble, presque.

SIGNE

Mais attends un peu ; tu n'as pas vu encore
comme j'ai tenu ta harpe bien soignée.

Tout en sortant par la droite.

Toutes tes chansons, tu vas me les apprendre !

GUDMUND, *à voix basse, la regardant s'éloigner.*

Juste éclose comme la plus belle rose,
qui était à l'aube encore simple bouton.

SIGNE, *apporte la harpe.*

Voici !

GUDMUND, *la prend.*

Ma harpe ! Toujours aussi brillante !

Il donne quelques notes.

Ces vieilles cordes ont encore du son ; —
tu ne resteras plus accrochée au mur...

MARGIT, *regarde vers le fond de la scène.*

Voici nos hôtes.

SIGNE, *tandis que Gudmund prélude.*

Chut !... Silence ! Écoute !

GUDMUND, *chante.*

J'errais au bois, morose et solitaire;
les oiselets gazouillaient dans les branches;
ils gazouillaient, petits chanteurs malins :
écoutez, comment s'éveille l'amour!

Tel le chêne il croît de longues années,
nourri de pensers, chagrins et chansons.
Il germe soudain; en un court instant
il prend racine au sol du cœur!

En jouant les dernières notes, il remonte au fond, où il dépose sa harpe.

SIGNE, *pensive, répète à part.*

Il germe soudain; en un court instant
il prend racine au sol du cœur.

MARGIT, *distraite.*

Tu disais?... Je n'ai pas bien entendu...?

SIGNE

Moi? Pas du tout. Je pensais seulement...

Elle s'absorbe de nouveau dans son rêve.

MARGIT, *presque à voix haute, les yeux fixes devant elle.*

Tel le chêne, il croît de longues années;
nourri de pensers, chagrins et chansons.

SIGNE, *se réveillant.*

Tu dis que...?

MARGIT, *se passe la main sur le front.*

Oh, ce n'était rien. Viens ; il faut aller au-devant de nos hôtes.

Bengt arrive avec des hôtes nombreux, hommes et femmes, par la galerie extérieure.

LES HÔTES, *chantent.*

Sur le seuil, avec chant et musique,
nous entrons dans la salle de fête.
Que règne la paix chez la gente dame;
nous lui souhaitons bonheur et joie.
Puisse toujours un ciel aussi clair qu'aujourd'hui
sur le toit de Solhaug
s'étendre!

ACTE II

(Un bois de bouleaux, qui s'étend jusqu'à la maison, dont on aperçoit un coin à gauche. Un sentier monte vers la colline au fond. A droite du sentier, un ruisseau bruit et va se perdre parmi des rochers. Nuit claire d'été. La porte de la maison est ouverte ; les fenêtres sont éclairées. On entend de la musique.)

LES HÔTES, *chantent dans la salle de fêtes.*

Que le violon résonne; au son de la musique
nous danserons la nuit entière.
Quel plaisir de glisser sur le parquet!
La damoiselle timide rougit comme le sang;
car le jeune garçon, vaillant et fort,
prend dans ses bras le lis gracieux!

Knut Gäsling et Erik de Hägge sortent de la maison. Musique, danse et joie continuent à se faire entendre plus faiblement pendant ce qui suit.

ERIK

Pourvu que tu n'en arrives pas à le regretter, Knut.

KNUT

C'est mon affaire.

ERIK

Oui, oui. C'est risqué, tout de même. Tu es bailli du roi. On t'envoie l'ordre de t'emparer de Gudmund Alfsön, n'importe où tu pourras le surprendre. Et quand tu le tiens dans ta main, tu lui promets ton amitié, et le laisses circuler librement où il lui plaît.

KNUT

Je sais ce que je fais. J'ai été le chercher dans sa propre maison, il n'y était pas. Et si maintenant j'essayais de m'en saisir ici, — crois-tu que dame Margit serait disposée à me laisser épouser Signe?

ERIK, *hésitant.*

Non, ce ne serait sans doute pas de bon gré, mais...

KNUT

Et je ne veux pas du tout agir de force. D'ailleurs Gudmund est un ami d'autrefois ; et il peut m'être utile.

Résolument.

Aussi, c'est comme j'ai dit. Pour cette nuit, personne ne saura ici que Gudmund Alfsön est banni ; — demain, il verra comment se tirer d'affaire.

ERIK

Mais l'ordre du roi?

KNUT

Oh, l'ordre du roi ! Tu sais, aussi bien que moi, que l'ordre du roi ne compte guère dans l'intérieur du pays. Si l'on en tenait compte, plus d'un hardi compagnon parmi

nous aurait à répondre d'enlèvements et de meurtres. — Allons, viens ! Je voudrais bien savoir où Signe...?

Ils sortent à droite. Gudmund et Signe descendent le sentier au fond.

SIGNE

Parle ! continue ! J'écoute tes paroles ;
elles sont pour moi une musique exquise.

GUDMUND

Oh, Signe, mon beau, mon délicieux lis !

SIGNE, *avec un étonnement calme et ravi.*

Je... je suis aimée.

GUDMUND

Nulle autre autant que toi.

SIGNE

Il m'est donc donné d'enchaîner ton désir ;
il m'est donc donné de remplir ta pensée !
Oh, puis-je te croire?

GUDMUND

Oui, certes, tu le peux.
Écoute-moi, Signe. Au cours des ans,
été comme hiver, fidèle, j'ai pensé
toujours à vous deux, mes plus charmantes fleurs.
Mais je ne pouvais éclaircir mes pensées ;...
tu étais, à mon départ, comme ces elfes,
ces petits elfes qui vont par les forêts,
et qui jouent surtout, quand l'on rêve et l'on dort.
Mais à mon retour à Solhaug, aujourd'hui,
Je me suis compris moi-même tout à fait, —

j'ai vu que Margit est une fière dame,
mais que tu es, toi, la plus exquise vierge.

SIGNE, *qui n'a entendu qu'à demi ses paroles.*

Oh, je me souviens... assis près du foyer,
par un soir d'hiver,... il y a bien longtemps ;...
là tu m'as chanté cette petite fille
que le nixe avait attirée près de lui.
Et la fillette y oublia père et mère ;
elle y oublia ses frères et ses sœurs ;
elle y oublia et la terre et le ciel,
oublia son Dieu et tout verbe chrétien.
Mais près du rivage était le jouvenceau ;
il était d'humeur dolente et désolée ;
tout triste il frappa les cordes de sa harpe,
qui fort et longtemps résonnèrent au loin,
La petite fille, au fond de son étang,
de son lourd sommeil fut ainsi réveillée ;
et le nixe dut la laisser s'évader ;
parmi les beaux lis elle flotta sur l'eau ;...
alors elle vit de nouveau terre et ciel,
alors elle a bien compris Dieu et son verbe.

GUDMUND

Signe, ô ma fleur charmante !

SIGNE

Tout comme elle,
j'ai aussi dormi un sommeil plein de rêves,
tu m'as dit ce soir sur le puissant amour
des mots mystérieux dont je me sens en joie.

Jamais aussi bleu ne m'a paru le ciel,
jamais aussi beau le vaste monde ;
je pourrai, je crois, comprendre les oiseaux,
lorsque nous irons ensemble dans les bois.

GUDMUND

Oui, l'amour est très puissant ;... au cœur des hommes
il inspire idées, désirs et volupté...
Mais viens, nous allons tous les deux voir ta sœur.

SIGNE, *confuse.*

Tu veux lui dire...?

GUDMUND

Elle doit tout savoir.

SIGNE, *de même.*

Eh bien, vas-y seul ;... je sais, si j'entre là,
que ma joue s'enflammera de honte.

GUDMUND

Soit, je vais.

SIGNE

Et je t'attends ici ;

Elle écoute du côté droit.

ou plutôt,... en bas, près du ruisseau, par là,
j'entends Knut Gäsling ; des jeunes gens et jeunes filles.

GUDMUND

Tu resteras là?

SIGNE

J'attends que tu l'aies dit.

Elle sort à droite. Gudmund entre dans la maison. Margit arrive par la gauche, venant de derrière la maison.

MARGIT

Dans la salle on est tout au plaisir ;
dames et garçons ne songent qu'à danser.
L'air lourd oppressait mon front et ma poitrine ;
et Gudmund n'était pas là.

Elle respire profondément.

Il fait bon ici, dehors ; tout est si calme,
le vent de la nuit me rafraîchit.

Silence méditatif.

L'affreuse pensée... ; je ne peux pas comprendre... ;
elle me poursuit partout, j'ai beau la fuir...
Le flacon... enferme un suc mystérieux...?
une goutte bue par mon... mon ennemi...
et sa vie tout doucement s'éteint,
sans qu'au monde rien puisse le secourir.

Nouveau silence.

Ah, si je savais que Gudmund... ; s'il m'aimait,...
j'aurais peu d'égard...

Gudmund entre, sortant de la maison.

GUDMUND

Tiens, Margit, tu es là?
Pourquoi si seule? Je t'ai cherchée partout.

MARGIT

Là, l'air est trop lourd, il fait si frais ici.
Regarde comme le brouillard blanc
glisse doucement au-dessus du marais.

Il ne fait pas sombre ici, ni clair non plus ;
c'est entre les deux...

A part.

tout comme dans mon cœur.

Elle le regarde.

n'est-ce pas... par une telle nuit,
on ne sait d'où cela peut venir ;
mais on sent frémir comme une vie secrète
dans les fleurs, les joncs et les feuilles des arbres !

Brusquement, sans transition.

Sais-tu, ce que je voudrais?

GUDMUND

Eh bien?

MARGIT

Etre
la houldre dont le domaine est ce coteau.
Je serais habile à dresser ma magie !
Tu peux m'en croire !...

GUDMUND

Qu'as-tu, Margit? Réponds !

MARGIT, *sans l'écouter.*

Comme je saurais chanter, et soupirer !
Soupirs et chansons tant la nuit que le jour !

Avec une véhémence croissante.

Le garçon hardi, je saurais l'attirer
par les verts coteaux jusqu'au creux du rocher ;...
et là, j'oublierais le monde et sa misère ;
là, je pourrais vivre, ardente, avec l'ami !

GUDMUND

Oh, Margit ! Margit !

MARGIT, *toujours plus violemment.*

A l'heure de minuit
comme il ferait bon dormir sur la colline ;...
au lever du jour si la mort me frappait,...
oh, mourir ainsi, quelle joie... n'est-ce pas?

GUDMUND

Tu es malade !

MARGIT, *éclate de rire.*

Ha, ha ! Laisse-moi rire !
Laisse-moi rire, ah... j'en éprouve un tel bien.

GUDMUND

Je te vois toujours la même humeur farouche
qu'autrefois...

MARGIT, *soudain sérieuse.*

Ne t'en étonne pas ;
ce n'est qu'à minuit, lorsque les gens sommeillent ;
mais le jour, j'ai peur comme une biche.
Qu'est-ce là, d'ailleurs? Tu peux te rappeler
ces femmes, tu sais, dans les pays lointains,...
la princesse ;... ah oui, celle-là est sauvage ;
près d'elle je suis douce comme l'agneau.
Oh, elle osait plus que souhaits et désirs ;
elle méditait l'acte ; et ça...

GUDMUND

Oui, tu fais bien
de me rappeler... je ne veux plus garder
un objet, dont j'ai si peu besoin.

Il sort le flacon.

MARGIT

Le flacon ! Tu veux...?

GUDMUND

Je l'avais conservé
parce qu'il pouvait me libérer, au cas
où les gens du roi s'empareraient de moi.
Mais il a perdu désormais sa valeur ;
je me défendrai du bras et de l'épée,
appelant amis, parents, jusqu'au dernier,
pour demeurer libre et défendre ma vie.

Il veut lancer le flacon sur un pan de rocher.

MARGIT, *lui saisit le bras.*

Non, attends ! Donne-le-moi.
Donne !

GUDMUND

Pour quoi faire...?

MARGIT

Pour l'offrir au nixe du torrent.
Il m'a si souvent égayée de son jeu,
et il m'a chanté tant d'étranges romances.
Donne !

Elle lui prend le flacon de la main.

Je le tiens !

Elle fait semblant de le jeter dans le torrent.

GUDMUND, *va à droite et regarde l'abîme.*

Tu l'as jeté?

MARGIT, *cachant le flacon.*

Mais oui ; tu ne l'as pas vu...?

Il gagne la maison, et dit tout bas :

Que Dieu m'assiste !
Maintenant le sort en est jeté !

Plus haut.

Écoute, Gudmund !

GUDMUND, *s'approche.*

Quoi donc?

MARGIT

Explique-moi...
dis-moi bien le sens de la vieille chanson
qu'on a composée sur l'église, là-bas.
Il était jadis une dame et un page ;
ils s'aimaient, tous deux, du plus parfait amour.
Le même jour où on la porta en terre,
il se transperça de son épée.
Elle avait sa tombe au mur sud de l'église,
il fut inhumé du côté nord ; —
Saules ni putiers n'avaient jamais poussé
jusqu'alors dans le champ de repos ;...
au printemps suivant, sur l'une et l'autre tombe,
de splendides lis s'y élevèrent ;
par dessus le toit de l'église ils grandirent,
été comme hiver unis et verdoyants.
Peux-tu m'expliquer la chanson?

GUDMUND, *la regarde attentivement.*

Je ne sais...

MARGIT

On peut en donner plus d'une explication ;
mais je crois que voici la meilleure :
l'église ne peut séparer ceux qui s'aiment.

GUDMUND, *bas.*

Par tous les saints, si... ! Alors, il est grand temps
de la renseigner complètement.

Haut.

Réponds-moi, Margit,... dis, tu me veux du bien?

MARGIT, *joyeuse, émue.*

Si je veux !

GUDMUND

Oui, je veux dire...

MARGIT

Va, parle !

GUDMUND

Eh bien,
Tu pourrais me rendre heureux et fortuné...

MARGIT, *s'élançant.*

Gudmund !

GUDMUND

Écoute ; je vais te confier...

Il s'arrête brusquement. On entend des voix et des rires venant des bords du torrent. Signe et quelques jeunes filles arrivent par la droite. Knut, Erik, et plusieurs jeunes gens les accompagnent.

KNUT, *encore loin.*

Gudmund Alfsön ! Attends ; j'ai un mot à te dire.

Il reste à causer avec Erik. Les autres étrangers entrent pendant ce temps dans la maison.

MARGIT, *à part.*

Le rendre heureux et fortuné... ! Que peut-il vouloir dire, sinon... !

A mi-voix.

Signe,... chère, chère sœur !

Elle prend Signe par la taille et remonte au fond en causant avec elle.

GUDMUND, *bas, les suivant des yeux.*

Oui, c'est ça le mieux. Il faut que nous quittions Solhaug, Signe et moi. Knut Gäsling s'est montré mon ami ; il me donnera bien un coup de main.

KNUT, *bas à Erik.*

Oui, oui, te dis-je ; Gudmund est son cousin ; c'est lui qui plaidera le mieux ma cause auprès d'elle.

ERIK

Enfin, comme tu voudras.

Il entre dans la maison.

KNUT, *s'approchant.*

Écoute, Gudmund...

GUDMUND, *souriant.*

Viens-tu me dire que tu n'oses plus me laisser en liberté?

KNUT

Oses? Sois tranquille ; Knut Gäsling ose tout ce qu'il

veut. Non, c'est autre chose... Tu sais que je passe, dans le bailliage, pour un mauvais sujet intraitable...

GUDMUND

Oui, et si le bruit n'a pas menti...

KNUT

Oh non, il peut y avoir beaucoup de vrai. Eh bien, je vais te dire...

Ils remontent en causant vers le fond.

SIGNE, *à Margit, au moment où, en descendant, elles arrivent près de la maison.*

Je ne te comprends pas. Tu parles comme s'il t'arrivait un bonheur imprévu. Qu'est-ce que tu veux dire?

MARGIT

Signe... tu es encore une enfant ; tu ne sais pas ce que c'est que de vivre dans une perpétuelle terreur de...

Elle s'arrête brusquement.

Imagine-toi, Signe, s'étioler et mourir sans avoir vécu !

SIGNE, *la regarde, étonnée, et branle la tête.*

Non, mais Margit...?

MARGIT

Oui, oui, tu ne saisis pas ; c'est égal...

Elles remontent en causant.

Gudmund et Knut descendent de l'autre côté.

GUDMUND

Eh bien, s'il en est ainsi,... puisque cette vie désordonnée ne te plaît plus, je vais te donner le meilleur conseil que puisse offrir un ami : épouse une honnête jeune fille.

KNUT

Parfait. Et si je te disais que c'est précisément à quoi j'ai pensé?

GUDMUND

Tous mes vœux de bonheur, alors, Knut Gäsling ! Et sache maintenant que, moi aussi...

KNUT

Toi? Tu formes les mêmes projets?

GUDMUND

Mais oui ;... seulement, la colère du roi... ; je suis un banni...

KNUT

Bah, n'y prends pas garde. Il n'y a personne ici, sauf dame Margit, qui en sache rien encore ; et tant que je serai ton ami, tu as quelqu'un sur qui tu peux compter absolument. Écoute-moi...

Il continue en chuchotant, tous deux remontent.

SIGNE, *revenant avec Margit.*

Mais dis-moi donc, Margit... !

MARGIT

Je n'ose pas t'en dire davantage.

SIGNE

Alors je serai plus loyale envers toi. Mais réponds-moi d'abord, à ceci.

Confuse, hésitante.

Y a-t-il... n'y a-t-il personne qui t'ait parlé de moi?

MARGIT

De toi? Non ; qui serait-ce?

SIGNE, *toujours confuse, les yeux baissés.*

Tu me demandais ce matin : si un prétendant arrivait ici...?

MARGIT

C'est vrai...

A part.

Knut Gäsling... ; aurait-il déjà...?

Intriguée, à Signe.

Et alors?

SIGNE, *à voix basse, transportée.*

Le prétendant est venu ! Il est venu, Margit ! Je ne savais pas, ce matin, qui tu voulais dire ; mais maintenant... !

MARGIT

Et que lui as-tu répondu?

SIGNE

Oh, je ne sais pas...

Elle se jette au cou de sa sœur.

Mais le monde me paraît si beau,, si brillant, depuis qu'il m'a dit qu'il m'aimait.

MARGIT

Mais Signe, Signe ; je ne comprends pas que tu aies si vite... ! Tu le connaissais à peine avant aujourd'hui.

SIGNE

Oh, je m'y connais encore si peu en amour ; mais je sais que la chanson dit bien vrai :

Il germe soudain; en un court instant,
il prend racine au sol du cœur.

MARGIT

Admettons. Et s'il en est ainsi, je n'ai plus besoin de rien te cacher. Ah...

Elle s'arrête soudain, voyant Knut et Gudmund qui s'approchent.

KNUT, *enchanté.*

Voilà qui me plaît, Gudmund. Voici ma main.

MARGIT, *bas.*

Qu'est-ce que cela signifie?

GUDMUND, *à Knut.*

Et voici la mienne.

Ils se serrent les mains.

KNUT

Et maintenant, nommons tous les deux celle qui...

GUDMUND

Soit. C'est ici, à Solhaug, parmi toutes ces belles dames, que je l'ai trouvée, et...

KNUT

Moi, de même. Et je l'emmènerai d'ici cette nuit même, s'il le faut.

MARGIT, *qui s'est approchée sans être vue.*

Par tous les saints!

GUDMUND, *avec un signe de tête à Knut.*

C'est aussi mon intention.

SIGNE, *qui a écouté aussi.*

Gudmund!

GUDMUND ET KNUT, *se chuchotent l'un à l'autre, en montrant Signe.*

La voici.

GUDMUND, *interdit.*

Oui, la mienne.

KNUT, *de même.*

Non, la mienne.

MARGIT, *bas, presque avec égarement.*

Signe !

GUDMUND, *comme précédemment, à Knut.*

Que veux-tu dire?

KNUT

C'est bien Signe que je veux...

GUDMUND

Signe ! Signe est ma fiancée devant Dieu.

MARGIT, *avec un cri.*

C'était elle ! Non,... non !

GUDMUND, *bas, apercevant Margit.*

Margit ! Elle a tout entendu.

KNUT

Aha ; c'est comme cela? Écoutez, dame Margit, ce n'est pas la peine de prendre des airs si étonnés ; je comprends toute l'affaire, maintenant.

MARGIT, *à Signe.*

Mais tu disais tout à l'heure...?

Comprenant soudain.

C'était Gudmund que tu voulais dire !

SIGNE, *étonnée.*

Ne le savais-tu pas ! Mais qu'est-ce que tu as, Margit?

MARGIT, *d'une voix presque éteinte.*

Oh rien, rien.

KNUT, *à Margit.*

Et ce matin, quand vous m'avez fait donner ma parole que je ne causerais aucun désordre ici ce soir,... vous saviez déjà que Gudmund Alfsön allait venir. Ha, ha, ne comptez pas que vous pourrez jamais prendre Knut Gäsling pour dupe ! J'aime Signe. Dans la matinée, c'était seulement ma promesse inconsidérée qui me poussait à demander sa main ; mais maintenant...

SIGNE, *à Margit.*

Lui? C'est là le prétendant à qui tu pensais?

MARGIT

Chut, chut !

KNUT, *d'un ton rude et résolu.*

Dame Margit,... vous êtes sa sœur aînée ; il faut me donner une réponse.

MARGIT, *luttant contre elle-même.*

Signe a choisi son époux ; ...je ne peux rien répondre.

KNUT

C'est bien ; je n'ai donc plus rien à faire à Solhaug. Mais après minuit,... songez-y bien,... la journée sera finie ; il se pourrait bien que l'on me voie reparaître alors, et la chance décidera qui, de Gudmund ou de moi, emmènera Signe d'ici.

GUDMUND

Oui, essaye un peu ; ton front sanglant me le paiera.

SIGNE, *inquiète.*

Gudmund ! Par tous les saints !...

KNUT

Tout doux ; ne t'emporte pas, Gudmund Alfsön ! Avant que le soleil luise, tu seras en mon pouvoir. Et elle... ta fiancée...

Il va à la porte, fait signe, et appelle d'une voix sourde.

Erik, Erik, viens ! Allons chercher nos amis !

D'un ton de menace, tandis qu'Erik paraît à la porte.

Oui, malheur à vous tous, quand je vais revenir !

Knut et Erik sortent à gauche, au fond.

SIGNE, *bas à Gudmund.*

Oh, explique-moi ce que tout cela signifie.

GUDMUND, *chuchotant.*

Il faut que nous partions de Solhaug cette nuit même.

SIGNE

Que Dieu m'assiste,... tu veux... !

GUDMUND

N'en parle pas ! N'en souffle mot à personne ; pas même à ta sœur.

MARGIT, *à part.*

Elle,... c'est elle ! Elle, à qui jusqu'à ce soir il avait à

peine pensé. Si j'avais été libre, je sais bien quel eût été son choix... Libre, hélas !

Bengt et les hôtes, hommes et femmes, sortent de la maison.

JEUNES GENS ET JEUNES FILLES, *ils chantent.*

Dehors, dehors se tiendra la fête
tandis que dorment les oiseaux
quel plaisir de jouer parmi les fleurettes
dans le bois de bouleaux.

Dehors, dehors, sur toutes les lèvres
sonnent la joie et les bons mots,
au son du violon, tout tracas cesse
dans le bois de bouleaux.

BENGT

A la bonne heure ! Voilà ce que j'aime ! Ma femme s'amuse, et moi de même ; aussi je veux que vous vous amusiez tous.

UN DES HÔTES

Mettons en train un tenson !

PLUSIEURS, *crient.*

Oui, oui, un tenson ! une dispute en vers !

UN AUTRE

Non, pas cela, c'est bon pour amener des querelles.

D'une voix étouffée.

Vous savez bien que Knut Gäsling est ici ce soir.

PLUSIEURS, *chuchotant entre eux.*

Oui, oui, c'est vrai. Vous vous rappelez la dernière fois qu'il... Le mieux est de se méfier.

UN VIEILLARD

Mais vous, dame Margit... : je sais que dans votre famille on a toujours connu les légendes, et vous-même saviez beaucoup de jolies histoires, quand vous étiez enfant.

MARGIT

Hélas, je les ai toutes oubliées. Mais demandez à Gudmund Alfsön, mon cousin ; il sait une histoire assez amusante.

GUDMUND, *à voix basse, avec prière.*

Margit... !

MARGIT

Hé, quelle lamentable figure tu fais ! De la gaieté, Gudmund ! De la gaieté ! Bon, bon, tu n'es pas bien en train, je le comprends.

En riant, aux hôtes.

Il a vu la houldre, ce soir. Elle a voulu le séduire, mais Gudmund est un cavalier fidèle.

Elle revient à Gudmund.

Prends garde, l'histoire n'est pas finie encore. Lorsque tu emmèneras ta belle par monts et par vaux, ne te retourne pas ; ne regarde jamais en arrière ;... la houldre est tapie derrière chaque buisson, et rit ; et pour conclure...

A voix basse, en passant tout près de lui.

Tu n'iras pas plus loin qu'elle ne veut.

Elle remonte à droite.

SIGNE, *bas.*

Ah, Dieu ! Ah, Dieu !

BENGT, *enchanté, circulant parmi les hôtes.*

Ha, ha, ha ! Dame Margit s'entend à imaginer des histoires ! Quand elle veut bien, elle le fait beaucoup mieux que moi.

GUDMUND, *à part.*

Elle menace ; il faut que je lui enlève le dernier espoir ; le calme ne lui reviendra pas avant.

Il se tourne vers les hôtes.

Je sais une petite chanson. S'il vous plaît de l'entendre...

PLUSIEURS HÔTES

Merci, merci, Gudmund Alfsön !

On l'entoure, les uns s'asseyent, d'autres restent debout. Margit s'appuie contre un arbre sur le devant, à droite. Signe est debout près de la maison, à gauche.

GUDMUND, *chante.*

J'ai couru par les bois à cheval,
j'ai navigué sur les mers;
et c'est pourtant dans mon beau pays
que je me suis fiancé.

Or, il y avait une sylphide,
elle est fâchée, la vilaine :
la pure jouvencelle jamais
à l'autel ne le suivra.

Écoute-moi donc, ô toi, sylphide,
ne te donne tant de peine;
on ne peut pas séparer deux cœurs
qui sont unis par l'amour!

UN VIEILLARD

C'est une très jolie chanson. Voyez comme les jeunes gens reluquent de ce côté-là.

Il montre les jeunes filles.

Oui, oui, chacun a la sienne, je crois bien.

BENGT, *fait des grimaces à Margit.*

J'ai la mienne, moi, pour sûr. Ha, ha, ha!

MARGIT, *bas, frémissante.*

Oh, dérision, être obligée de supporter cela! Non, non; il faut tenter le dernier moyen de salut.

BENGT

Qu'as-tu donc? Je te trouve pâle.

MARGIT

Ça va passer.

Elle se tourne vers les hôtes.

Il me semblait, comme je viens de vous le dire, que j'ai oublié tous mes contes. Je crois pourtant m'en rappeler un.

BENGT

A la bonne heure, ma femme! Dis-nous-le.

JEUNES FILLES

Oui, racontez, racontez, dame Margit!

MARGIT

J'ai presque peur qu'il ne vous plaise guère ; enfin, nous verrons bien.

GUDMUND, *à part.*

Par tous les saints, elle ne va tout de même pas...

MARGIT

Il était une pucelle gente et belle
qui vivait au foyer paternel ;
elle cousait la soie, cousait le lin ;...
c'était un médiocre plaisir.
Elle vivait seule dans la tristesse ;
vide était la maison ;
la jouvencelle était d'humeur fière,
voulait devenir une noble dame.
Or le roi du mont arriva du Nord,
vint chez elle avec de l'or et des valets ;
le troisième soir il s'en retourna
déjà avec sa fiancée — avec elle.
Bien des étés elle passa dans le fjeld,
buvant l'hydromel dans une corne d'or,
dans la vallée poussent les plus douces fleurs,...
elle ne les cueillait qu'en rêve...
Il était un jouvenceau brave et hardi ;
il savait jouer sur les cordes dorées ;
le bruit retentit jusqu'au fond du mont
où elle avait demeuré si longtemps.
Elle en ressentit un étrange effet ; —
et la porte du mont jaillit comme un arc ;
sur les vallées régnait la paix de Dieu,
elle put contempler toute cette splendeur.

Il semblait qu'alors pour la première fois
la harpe l'eût éveillée à la vie,
pour la première fois elle sut voir
la richesse que le monde enferme.
Car, sachez-le, tous et chacun,
quiconque est pris dans le roc du mont,
le jeu de harpe aisément le délivre !
Il la vit enchaînée, l'entendit crier,...
mais il jeta sa harpe dans un coin,
tendit en carré sa voile de soie,
vogua par-delà les mers salées
vers des pays lointains avec sa fiancée.

Avec une passion croissante.

Tu jouais si bellement sur l'or des cordes ;
mon sein se soulève hardi et plein !
Dehors, dehors, dans les vertes vallées !
Je meurs ici dans les caves du rocher !
Rien que mépris pour moi ! Il étreint sa femme
et vogue par delà les mers salées

Elle crie.

C'en est fini de moi ; le roc s'est fermé !
Le soleil s'est éteint ; le ciel est sans étoiles.

Elle chancelle et s'affaisse, défaillante, contre un tronc d'arbre.

SIGNE, *pleurant, s'est précipitée et la reçoit dans ses bras.*

Margit ! Ma sœur !

GUDMUND, *en même temps, la soutient.*

Au secours, au secours ; elle meurt !

Bengt et les hôtes se rassemblent autour d'eux avec des cris effrayés.

ACTE III

(La grand'salle de Solhaug comme précédemment, mais en désordre maintenant, après la fête. Il fait encore nuit; une légère lueur d'aurore commence à se répandre dans la pièce et sur le paysage.)

BENGT *est debout dans la galerie extérieure ouverte, un bol de bière à la main. Un groupe d'hôtes est en train de partir. Dans la salle, une servante circule et range.*

BENGT, *crie aux partants.*

Dieu vous garde donc, et soyez les bienvenus une autre fois à Solhaug ! Mais vous auriez bien pu rester dormir ici, comme les autres. Bien, bien... ; non, attendez ; je vous accompagne à la barrière ; je veux boire encore une fois à votre santé.

Il sort.

LES HÔTES, *chantent à la cantonade.*

Bonsoir et adieu à tous et chacun
qui demeurent ici!
Notre chemin va par landes et champs;...
Allons, gai! accordez les violons!

La danse et le chant
allégeront la route longue et rude.
Hé, partons en joie!

Le chant se perd de plus en plus au loin. Margit entre dans la pièce par la porte de gauche.

LA SERVANTE

Dieu me protège, madame, vous êtes levée?

MARGIT

Je me sens très bien ; tu peux descendre et aller dormir. Attends ; dis-moi, tous les hôtes sont partis?

LA SERVANTE

Non, pas tous ; il y en a qui resteront la journée ; ils dorment déjà, certainement.

MARGIT

Et Gudmund Alfsön...?

LA SERVANTE

Il doit dormir aussi.

Elle montre la droite.

Tout à l'heure, il est allé dans sa chambre, là, près de la galerie.

MARGIT

Bien ; va.

La servante sort à gauche. Margit traverse à pas lents la pièce, s'assoit près de la table à droite, et regarde dehors par la fenêtre ouverte.

MARGIT

Donc, demain Gudmund va s'en aller d'ici,
vers le vaste monde, au loin il partira ;
avec mon mari je resterai, alors... ;
il en sera de moi comme des fleurettes,
de la pauvre plante à la tige brisée,...
je n'ai qu'à me faner et souffrir.

Court silence; elle s'appuie au fauteuil.

J'ai ouï parler d'un enfant, né aveugle,
qui avait grandi dans les jeux et la joie ;
tissé par sa mère, un filet enchanté
pouvait sur ses yeux répandre la lumière.
L'enfant contemplait avec ravissement
les monts et la mer, les vallées et la côte.
Et puis, brusquement, le charme fut rompu,
et l'enfant rentra dans la nuit noire ;
plus de jeux, fini de s'amuser ;
les plaisirs manquant, ses joues devinrent pâles ;
il s'étiola et vécut tous ses jours
dans une constante et indicible peine...
Oh, mes yeux aussi étaient aveugles
à l'été et à l'éclat de la lumière...

Elle sursaute.

Et voilà... ! Être enfermée dans cette cage !
Mais non, non, ma jeunesse mérite mieux.
Trois ans de ma vie j'ai sacrifiés à lui,
mon mari ; il faut en finir maintenant.
Pour pouvoir subir plus longtemps un tel sort,
je devrais avoir la douceur des colombes.

Je souffre à mourir des querelles mesquines,
ici, quand le monde est frémissant de vie ;...
Je suivrai Gudmund avec l'arc et l'écu,
participerai à ses joies, à ses peines,
sur ses pas et son sommeil je veillerai ;
les gens, étonnés s'arrêteront, voyant
le preux chevalier et Margit, son épouse...
Son épouse !

Elle joint les mains.

Hélas, Seigneur, pardon, pardon ;
je ne sais vraiment ce que je dis.
Envoie-moi ta paix, qui guérit et apaise.

Elle marche un instant, et médite en silence.

Et Signe, ma sœur...? C'est elle que j'irais
pousser vers la tombe avant le temps?
Cependant...? Qui sait? Elle est encore jeune ;
elle ne doit pas l'aimer profondément.

Nouveau silence; elle prend le petit flacon, le regarde longuement, et dit à voix basse :

Voilà ce flacon... ; avec lui je pourrais... ;
mon mari serait à jamais endormi.

Effrayée.

Non, non, je le jette au fond de la rivière !

Va le jeter par la fenêtre, mais s'arrête.

Pourtant,... je pourrais en ce moment-ci même...

Murmure avec un mélange d'effroi et de ravissement.

Quel charme puissant, quelle séduction
ne réside pas dans le péché !

Le bonheur me semble avoir bien plus de prix,
qui s'achète au prix du sang et du salut.

Bengt, son bol de bière vide à la main, entre par la galerie; son visage est flamboyant, ses pas sont incertains.

BENGT, *jette son bol sur la table à gauche.*

Eh bien, voilà une fête dont on demandera des nouvelles dans tout le pays.

Il aperçoit Margit.

Ah, te voilà? Tu es revenue à toi. Ça me fait plaisir.

MARGIT, *qui a fait disparaître le flacon.*

La porte est fermée?

BENGT, *s'assied près de la table à gauche.*

J'ai veillé à tout. J'ai accompagné les derniers hôtes jusqu'à la barrière. Mais qu'est donc devenu Knut Gäsling cette nuit?... Donne-moi de l'hydromel, Margit! J'ai soif. Remplis-moi cette coupe-là.

MARGIT, *va prendre un broc d'hydromel dans une armoire, et remplit la coupe qui se trouve devant lui, puis passe à droite avec le broc.*

Tu m'interrogeais sur Knut Gäsling.

BENGT

J'avais lieu de le faire. Ce vantard,... ce bravache! Je ne peux pas oublier qu'il m'a menacé hier matin.

MARGIT, *pose le broc sur la table à droite.*

Il a dit bien pis en partant, cette nuit.

BENGT

Vraiment? C'est bon. Je vais le tuer.

MARGIT, *avec un sourire méprisant.*

Hm...

BENGT

Je vais le tuer, te dis-je ! Je n'ai pas peur de me rencontrer avec dix compagnons de son espèce. La hache de mon grand-père est accrochée dans le *stabbur*, là, dehors ; le manche est incrusté d'argent, et quand j'arriverai la hache levée... !

Il frappe un coup de poing sur la table et boit.

Demain je m'équiperai, je partirai avec tous mes hommes et je tuerai Knut Gäsling.

Il finit sa coupe.

MARGIT, *à voix basse.*

Oh, être obligée de vivre ici avec lui !

Elle va sortir.

BENGT

Margit, viens ici un peu ! Remplis-moi ma coupe encore.

Elle s'approche; il veut l'attirer sur ses genoux.

Ha, ha, ha, tu es jolie, Margit ! Je t'aime.

MARGIT, *se dégage.*

Laisse-moi !

Elle va vers la droite avec la coupe.

BENGT

Tu n'es pas aimable ce soir. Ha, ha, ha ; tu ne m'en veux pas tant que ça.

MARGIT, *à part, en remplissant la coupe.*

Si ce pouvait être la dernière coupe que je t'offrirais.

Elle laisse la coupe et va sortir à gauche.

BENGT

Écoute, Margit. Il y a une chose dont tu peux remercier le ciel, c'est que je t'aie épousée avant le retour de Gudmund Alfsön.

MARGIT, *s'arrête à la porte.*

Pourquoi cela?

BENGT

Oui, car son bien n'est pas la dixième partie du mien. Et, j'en suis bien sûr, il t'aurait demandée en mariage, si tu n'avais pas été châtelaine à Solhaug.

MARGIT, *s'approche, et jette un regard sur la coupe.*

Le crois-tu?

BENGT

J'en jurerais, Margit. Bengt Gautesön a de bons yeux. Mais il peut prendre Signe.

MARGIT

Et tu crois qu'il...?

BENGT

Qu'il la prendra? Oh oui, puisqu'il ne peut pas t'avoir. Mais si tu avais été libre, alors... Ha, ha, ha, Gudmund est comme les autres ; il est jaloux de moi, parce que je suis ton mari. C'est pourquoi tu me plais tant, Margit... Donne la coupe ! Pleine jusqu'au bord !

MARGIT, *passe à droite à regret.*

Tu vas l'avoir tout de suite.

BENGT

Knut Gäsling aussi a demandé Signe en mariage ; mais lui, je vais le tuer. Gudmund est un brave garçon ; il l'aura.

Imagine-toi, Margit, comme nous vivrons bien ensemble en voisins. Nous serons invités les uns chez les autres, et nous resterons, de pleines journées, chacun sa femme sur les genoux, à boire et à bavarder sans fin.

MARGIT, *manifeste une lutte intérieure de plus en plus vive; sans s'en rendre compte, elle a pris dans sa main le flacon, en disant :*

Oui ; oui.

BENGT

Ha, ha, ha ; au commencement, je crois que Gudmund ne sera pas trop content de me voir, quand je te prendrai dans mes bras ; mais il ne tardera pas à s'y faire, je pense.

MARGIT, *à part.*

C'en est trop, il n'y a pas moyen de supporter cela !...

Elle verse dans la coupe le contenu du flacon, va vers la fenêtre, jette le flacon dehors, et dit sans regarder Bengt :

Ta coupe est pleine.

BENGT

Eh bien, donne-la-moi !

MARGIT, *lutte, anxieuse, hésitante; elle dit enfin :*

Ne bois plus cette nuit !

BENGT, *riant et se renversant dans son fauteuil.*

Bon ; tu m'attends, peut-être?

Lui cligne de l'œil.

Tu peux y aller ; je vais venir tout de suite.

MARGIT, *soudain résolue.*

Ta coupe est pleine...

Elle l'indique du doigt.

La voilà.

Elle sort rapidement à gauche.

BENGT, *se lève.*

Elle me plaît. Je ne regrette pas de l'avoir épousée, quoiqu'elle n'eût pas d'autre bien que cette coupe et ses parures de fiancée.

Il va vers la table près de la fenêtre et prend la coupe. Un valet arrive du fond, en hâte et effrayé.

LE VALET, *crie.*

Sire Bengt, sire Bengt, dépêchez-vous de partir le plus vite que vous pourrez ! Knut Gäsling se dirige ici avec une suite armée.

BENGT, *dépose la coupe.*

Knut Gäsling? Qui dit cela?

LE VALET

Plusieurs de vos hôtes l'ont vu au bas du chemin, et ils sont revenus en courant pour vous avertir.

BENGT

Bien ; alors, moi aussi je vais... ! Va me chercher la hache de mon grand-père !

Il sort au fond avec le valet. Un moment après, Gudmund et Signe entrent doucement par la porte à droite.

SIGNE, *bas.*

Alors, il le faut !

GUDMUND, *de même.*

Le danger imminent
nous contraint.

SIGNE

Hélas, en fugitive,
quitter le pays où je suis née... !

Elle s'essuie les yeux.

Cependant, je ne me plaindrai pas ;
puisque c'est pour toi que je m'en vais.
Gudmund, si le roi te gardait sa faveur,
je voudrais rester chez ma sœur.

GUDMUND

Et demain
Knut Gäsling viendrait avec l'arc et l'épée,
te prendrait sur la croupe de son cheval,
et ferait de toi sa femme.

SIGNE

Oh, fuyons ! Mais où nous diriger?

GUDMUND

J'ai, non loin d'ici, un ami sur le fjord ;
il nous donnera un vaisseau. Sur la mer,
nous naviguerons vers les côtes danoises.
Oh, comme il fait bon vivre là, je t'assure ;
là tu aimeras te bâtir un foyer ;
tu verras pousser les fleurs les plus jolies
sous les grands hêtres ombreux.

SIGNE, *fond en larmes.*

Pauvre chère sœur,... adieu, adieu !
Toi qui m'as soignée, choyée, comme une mère,
as conduit mes pas, et adressé au ciel
ses ferventes prières pour mon bonheur...

Écoute, Gudmund,... buvons dans cette coupe,
et qu'elle ait nos vœux ; espérons que bientôt
elle aura l'humeur de nouveau claire et gaie,
et que Dieu guérira son tourment.

Elle prend la coupe.

GUDMUND

C'est cela ; buvons à sa santé.

Saisi.

Non, arrête !

Il lui prend la coupe.

Je connais cette coupe.

SIGNE

C'est la coupe de Margit.

GUDMUND, *la regarde de près.*

Par le ciel,...
oui, je me souviens... Quand je partis d'ici,
le cidre brilla dans cette coupe ;
elle y but à mon joyeux retour,
dont elle n'a eu qu'ennui et que chagrin.
Non, Signe, jamais ne bois cidre ni bière
avec cette coupe !

Il jette le contenu par la fenêtre.

Il faut partir !

Bruit et cris dehors au fond.

SIGNE

Chut !... Gudmund, j'entends que l'on marche et l'on parle !

GUDMUND, *écoutant.*

Oui, c'est Knut Gäsling !

SIGNE

Dieu ait pitié de nous !

GUDMUND, *se place devant elle.*

Ne crains rien ; je défendrai ma fiancée !

Margit entre vivement par la gauche.

MARGIT, *écoutant le bruit.*

Qu'est-ce qu'il y a? Est-ce que mon mari...?

GUDMUND ET SIGNE

Margit !

MARGIT, *les aperçoit.*

Gudmund ! Et Signe ! Vous êtes là?

SIGNE, *s'avance vers elle.*

Margit,... chère sœur !

MARGIT, *effrayée en voyant la coupe que Gudmund a gardée à la main.*

La coupe ! Qui l'a vidée?

GUDMUND, *embarrassé.*

Vidée...? Moi et Signe, nous voulions...

MARGIT, *crie.*

Grâce, grâce ! Au secours ! Ils meurent !

GUDMUND, *pose la coupe.*

Margit !...

SIGNE

Mon Dieu, qu'est-ce que tu as?

MARGIT, *remonte au fond.*

Au secours, au secours ! Personne ne viendra donc au secours !

Un valet vient en hâte de la galerie.

LE VALET, *crie, effrayé.*

Dame Margit ! Votre mari... !

MARGIT

Lui ! Est-ce qu'il a bu, lui aussi...?

GUDMUND, *à part.*

Ah, je comprends...

LE VALET

Knut Gäsling l'a tué.

SIGNE

Tué !

GUDMUND, *tire son épée.*

Pas encore, j'espère...

Il dit à voix basse à Margit :

Sois tranquille ; personne n'a bu à la coupe.

MARGIT

Alors, Dieu soit loué, qui nous a tous sauvés !

Elle s'affaisse dans un siège à gauche. Gudmund se hâte de sortir au fond.

UN AUTRE VALET, *l'arrête à la porte.*

Vous venez trop tard. Sire Bengt est mort.

GUDMUND

C'était donc vrai.

LE VALET

Les hôtes et vos gens se sont rendus maîtres des agresseurs. Knut Gäsling et ses hommes sont prisonniers. Les voici.

Les compagnons de Gudmund, les hôtes et les valets amènent Knut Gäsling, Erik de Hägge et plusieurs des hommes de Knut enchaînés.

KNUT, *pâle et calme.*

Homicide, Gudmund. Qu'est-ce que tu dis de ça?

GUDMUND

Knut, Knut, qu'as-tu fait?

ERIK

C'est un simple accident, j'en prêterai serment.

KNUT

Il courait vers moi la hache levée ; j'ai voulu me défendre, et j'ai donné un grand coup, par mégarde.

ERIK

Nombreux sont ici ceux qui l'ont vu.

KNUT

Dame Margit, exigez telle réparation que vous voudrez ; je suis prêt à la payer.

MARGIT

Je n'en réclame aucune. Que Dieu nous juge tous. Si, pourtant,... j'exige une chose ; abandonnez votre méchant dessein sur ma sœur.

KNUT

Jamais plus je n'essaierai d'acquitter ma funeste promesse. Croyez-moi, je me corrigerai. Pourvu que je ne subisse pas une peine honteuse pour ce que j'ai fait.

A Gudmund.

Si tu revenais aux honneurs, parle en ma faveur auprès du roi.

GUDMUND

Moi? Avant la fin du jour, il faut que j'aie quitté le pays.

Stupeur parmi les hôtes; Erik les met au courant à voix basse.

MARGIT, *à Gudmund.*

Tu pars? Et Signe t'accompagne?

SIGNE, *avec prière.*

Margit !

MARGIT

Soyez heureux tous deux !

SIGNE, *à son cou.*

Chère sœur !

GUDMUND

Merci, Margit. Et maintenant, adieu.

Écoutant.

Chut ; j'entends des sabots de chevaux.

SIGNE, *inquiète.*

Il arrive des étrangers !

UN VALET, *à la porte au fond.*

Des gens du roi sont là. Ils demandent Gudmund Alfsön.

SIGNE

Oh, Seigneur mon Dieu !

MARGIT, *sursaute, effrayée.*

Des gens du roi !

GUDMUND

Alors, tout est fini ! Oh, Signe, te perdre maintenant..., c'est la plus affreuse douleur que je pouvais subir.

KNUT

Non, Gudmund, tu vendras chèrement ta vie ; délie-nous ; nous sommes tous prêts à combattre pour toi.

ERIK, *regarde au dehors.*

Inutile ; ils sont trop nombreux.

SIGNE

Ils viennent ! Oh, Gudmund, Gudmund !

Le messager du roi entre au fond avec sa suite.

LE MESSAGER

Au nom du roi je suis chargé de venir vous chercher, Gudmund Alfsön.

GUDMUND

Bien. Mais je suis innocent, j'en fais un serment solennel !

LE MESSAGER

Nous le savons tous.

GUDMUND

Comment cela?

Mouvement dans l'assistance.

LE MESSAGER

J'ai l'ordre de vous inviter à venir comme hôte chez le roi. Il vous offre son amitié comme précédemment, et, en outre, un beau fief.

GUDMUND

Signe !

SIGNE

Gudmund !

GUDMUND

Mais expliquez-moi...?

LE MESSAGER

Votre ennemi, le chevalier Audun Hugleiksön, a péri.

GUDMUND

Le chancelier !

LES HÔTES, *à mi-voix, entre eux.*

Péri !

LE MESSAGER

Il y a trois jours, sa tête est tombée à Bergen.

Baissant la voix.

Il avait outragé la reine de Norvège.

MARGIT, *va se placer entre Gudmund et Signe.*

Donc le châtiment suit aussitôt le crime !
Protecteurs et bons, des anges ont jeté
cette nuit sur moi un regard secourable,
et ils m'ont sauvée avant qu'il fût trop tard.
Je sais maintenant que la vie contient plus
que la joie terrestre et l'empire du monde.
J'ai senti l'affreux remords et la terreur
dont on est saisi, quand l'âme est en péril...
Je vais au couvent de sainte Sunniva...

Gudmund et Signe veulent parler.

Silence ! Rien ne peut m'ébranler.

Elle unit leurs mains.

Gudmund,... conduis-la chez toi, et mariez-vous.
Votre union est pure ; Dieu la bénit !

Elle fait un signe d'adieu et passe à gauche. Gudmund et Signe veulent la suivre. Margit les arrête d'un geste, sort, et ferme la porte derrière elle. Au même instant le soleil se lève et jette une clarté dans la salle.

GUDMUND

Signe,... mon épouse !... Vois, le jour se lève ;
c'est le jour de notre jeune amour !

SIGNE

Mes meilleurs rêves, mes plus beaux souvenirs,
je les dois à toi et au son de ta harpe.
Mon noble chanteur,... en tristesse ou en joie,
tu n'as qu'à toucher ta harpe de ton mieux ;
crois-moi, il y a des cordes en mon sein
qui te répondront à plaisir ou douleur.

CHŒUR *d'hommes et de femmes.*

L'œil de lumière veille sur la terre,
protège avec amour les pas des hommes pieux,
fait descendre ses doux rayons consolateurs;...
loué soit le Seigneur en haut des cieux!

OLAF LILJEKRANS

NOTICE

Lorsque Ibsen, en 1870, écrivit la lettre déjà plusieurs fois citée, où il passait en revue toute son œuvre, les deux seules pièces qu'il ne nomme même pas furent *le Tertre du Guerrier* et *Olaf Liljekrans*. Celle-ci est pourtant intéressante à plus d'un titre.

Elle l'est notamment, par ce fait qu'il l'avait ébauchée dès 1850, ce qui permet d'apprécier le chemin qu'il a parcouru de vingt-deux à vingt-huit ans.

En 1850, la pièce s'appelait *la Gelinoîte du Justedal*. Ce titre n'était pas, d'ailleurs, de son invention : Andreas Faye, dans ses *Légendes populaires norvégiennes*, l'avait mis en tête de la première histoire qu'il raconte au sujet de « la mort noire », c'est-à-dire la grande peste qui arriva en 1348 à Bergen et ravagea la Norvège au point que la population de certains districts fut anéantie. Le bétail du Justedal étant arrivé par troupeaux dans la paroisse voisine de Vaage, les gens de Vaage se rendirent dans le Justedal.

Mais partout où ils allèrent, ils trouvèrent les gens morts et les maisons vides. Enfin, comme ils avaient visité presque toutes les fermes et voulaient retourner chez eux, doutant qu'ils rencontreraient personne de vivant, ils aperçurent soudain, dans le bois de Birkehaug, une fillette qui,

à la vue d'étrangers, s'était enfuie en forêt. Ils crièrent après elle, mais, effrayée, elle s'enfonça plus profondément dans les bois pour se cacher. Ils résolurent de s'emparer d'elle, à quoi ils réussirent à grand'peine. Elle était farouche et sauvage comme un oiseau, c'est pourquoi elle fut appelée la gelinotte. Ils pouvaient aussi peu comprendre son langage qu'ils pouvaient se faire entendre d'elle. Ils emmenèrent la fillette à Vaage, où elle fut élevée et se conduisit bien... Lorsque la gelinotte eut grandi, elle retourna dans son lieu de naissance, où elle se maria et vécut jusqu'à sa mort..

Ce que la légende fournissait à Ibsen était maigre, comme on voit. Mais l'idée d'une jeune fille totalement ignorante de la vie le séduisait, et tout de suite il lui associa un autre personnage romantique, le vieux ménétrier qui descend parfois dans le pays habité, mais qui vit en sauvage dans les bois. Ces deux êtres semblent familiers avec les forces mystérieuses de la nature exprimées par les elfes, qu'évoque le nom même de la jeune fille, Alfhild : Ibsen n'eut pas de peine à trouver ce nom. Le vieux ménétrier n'est d'ailleurs pas de son invention. Il l'a pris chez Welhaven, où ce type existe en double exemplaire dans son recueil *Halvhundrede Digte* (Cinquante poèmes), de 1848, et s'appelle une première fois Harald de Reine (titre de poème), et une seconde fois Knud le chanteur, dans le poème « Le tilleul des elfes ». Ibsen a choisi le nom de Knud le chanteur, mais, par inadvertance, il a écrit Harald tout le long de la première scène du manuscrit de 1850, où le personnage est simplement calqué.

Et l'écriture n'est pas plus personnelle. Ibsen écrit en pentamètres ïambiques non rimés, évidemment parce qu'il tient d'Oehlenschläger que ces vers sont, par excellence, ceux qui conviennent au théâtre. Et en trois endroits — le chant d'Alfhild, le récit de Bengt suivi de l'entrée de Knud, et le chœur d'elfes du second acte, il a des vers plus lyriques, mais dans

les deux premiers de ces passages il adopte le rythme, si fréquent chez Welhaven, des vers du type ïambique-anapestique alternativement tétramètres masculins et trimètres féminins, et rimés, et ces parties ont exactement même ton que « Le tilleul des elfes » ; et dans le chœur des elfes il a emprunté au même Welhaven une strophe de sept vers du type trochaïque dactylique, deux masculins trimètres et rimés, deux trimètres féminins et rimés, deux féminins dimètres et rimés, et le dernier tétramètre, qui rime avec les troisième et quatrième vers. (« Une nuit de printemps » dans les *Nouvelles poésies* de 1845). Ibsen s'écarte seulement de ses modèles en ceci, que deux scènes sont écrites en prose.

Mais il fallait inventer une histoire. Naturellement, un jeune chasseur rencontre Alfhild dans les bois, et une idylle commence. Cet amour est contrarié parce que le père du chasseur a un mariage en vue pour son fils, il veut lui faire épouser Mereta, jeune fille qu'il a élevée, et dont la médiocre fortune doit être grossie d'un héritage inattendu, et il est, avec le prêtre de la paroisse, seul à le savoir. Mereta, d'ailleurs, considère le jeune chasseur Björn comme son frère, et aime un autre paysan : la conclusion d'un double mariage est donc prévue, malgré les difficultés que causera l'autoritarisme du père. Un autre motif consiste en ce que ce père avait autrefois un frère, qui a disparu, et se sent responsable de cette ancienne affaire. Un lien devait exister entre ce passé mystérieux et la situation présente, mais il n'est pas précisé, car sur les quatre actes que devait avoir la pièce, le manuscrit n'atteint pas la fin du second, et il paraît probable qu'Ibsen n'est pas allé plus loin. Tout ce que l'on peut dire est que le nom du frère de Bengt ne figure pas dans la liste des personnages, en sorte que, s'il reparaît, comme on doit le présumer, c'est l'un

des personnages qui révélera son identité avec lui, et celui-là ne peut etre que Knud le chanteur. Si l'on admet que le plan d'Ibsen comportait ce retour, on constate ainsi une imitation de plus, car un tel scénario est analogue à celui de maint roman de Mauiits Hansen.

On observera que, malgré le point de départ et l'inspiration romantiques, et malgré le chœur d'elfes, la fable est conçue et la pièce est écrite dans un esprit réaliste. Entre l'ingénuité lyrique d'Alfhild et le monde très positif où elle va pénétrer, le contraste ne saurait être plus violent. On dirait que se révèle en Ibsen un dualisme, ou peut-être un conflit inconscient entre les tendances de sa nature.

Cette ébauche est médiocre. Rien, notamment, n'y fait sentir que l'action se passe au quatorzième siècle, et non au dix-neuvième. Et l'auteur n'a pas acquis l'habileté de facture qui lui permettrait de faire servir chaque scène à plusieurs fins. Il devait s'en rendre compte. Pourtant, rien ne montre qu'il se trouvait devant une impasse, et que son plan ne tenait plus. Il aurait pu continuer. C'est pourquoi je pense que son arrêt ne tient pas aux difficultés qu'il rencontrait à écrire sa pièce. Il s'y était mis peu après son baccalauréat, en juillet 1850, et il devait sans doute en avoir écrit ce que nous en avons [1], lorsqu'il assista, le 26 septembre 1850, à la première du *Tertre du Guerrier*. On se rappelle quelle impression déprimante lui causa cette représentation, malgré l'accueil assez bienveillant du public, parce qu'il comprit que son petit acte était mauvais.

[1] Cette précision sur la date de la composition de *la Gelinotte du Justedal* n'est qu'une construction hypothétique. On sait seulement, par la date portée sur le manuscrit, que la pièce est de 1850. Toutefois, elle ne peut être antérieure au baccalauréat, on ne connaît aucune autre occupation d'Ibsen en juillet-août, et il fut, au contraire, fort occupé pendant son premier trimestre d'étudiant.

Il semble alors avoir même renoncé à écrire pour la scène, et il ne s'y risqua de nouveau que dix-huit mois plus tard [1].

Mais son sujet lui plaisait, et lorsqu'il fut obligé, par sa situation au théâtre de Bergen, à écrire une nouvelle pièce, Alfhild devint Anne de *la Nuit de la Saint-Jean*, autre ingénue lyrique, ignorante du monde, qui vit dans la nature et les légendes, et le scénario même de *la Gelinotte* reparaît aussi dans la comédie de 1852, car la belle-mère d'Anne a aussi préparé pour sa fille un mariage d'intérêt, comme Bengt pour son fils, et, comme Bengt, elle éprouve remords, ou au moins inquiétudes, à propos d'un fait ancien.

Et l'on peut observer, confondant les œuvres et la vie, que le charme qui séduisit Ibsen en Rikke Holst venait de sa jeunesse, de son caractère ingénu et spontané, de tout ce qui faisait d'elle une « enfant de plein air », comme Alfhild et Anne. Tout cela montre un aspect de la nature d'Ibsen sur lequel je crois qu'il était bon d'insister, — d'autant plus qu'il se manifestera peu par la suite.

Signe, dans *la Fête à Solhaug*, est un nouvel exemplaire d' « enfant de plein air ». Et nous arrivons à *Olaf Liljekrans*, où Ibsen va reprendre l'Alfhild même de sa pièce inachevée de 1850, sept ans plus tard.

Il était alors, au printemps de 1857, encore plongé dans l'étude des chansons populaires, et le succès qu'il venait d'obtenir avec *la Fête à Solhaug* était bien fait pour l'encourager à s'en inspirer de nouveau. Dans le recueil de Landstad, il y en avait une qui racontait comment Olaf Liljukrans, traversant la forêt pour aller inviter les gens à sa noce prochaine, fut arrêté par les elfes, dont la reine lui offrit sa plus jeune fille. Olaf

[1] V. tome II, p. 59 et p. 373.

s'enfuit et mourut des coups infligés par les elfes [1]. Mais un fiancé ainsi séduit la veille du mariage serait bien plus intéressant, si la séductrice, au lieu d'une elfe, était un être réel, une fille des bois naïve, comme Alfhild. Ne prend-on pas Alfhild pour une houldre, dans *la Gelinotte du Justedal?* Tel est le résultat de la combinaison d'une légende d'Andreas Faye avec une chanson de Landstad. Olaf a une mère qui a combiné pour lui, comme le Bengt de *la Gelinotte* pour son fils Björn, un mariage d'intérêt. Mais, tandis que Björn ignore les projets de son père, Olaf est fiancé. Seulement, son mariage ne lui plaît pas, il s'ennuie, et c'est pourquoi il erre dans les bois, où il oublie tout dans les bras d'Alfhild.

Quant au conflit dramatique, on ne peut comparer la pièce nouvelle avec l'ébauche, dont les deux derniers actes n'ont pas été écrits. Là encore, une chanson populaire est intervenue. C'est « la Vengeance de la petite Kersti », la maîtresse de sire Per, qui se marie. Elle met le feu à la maison de la noce [2]. Alfhild, traitée de concubine par Olaf ramené chez lui et résigné au mariage projeté, exercera cette vengeance dans un moment de désespoir.

Et tout le long de la pièce, comme dans *la Fête à Solhaug*, beaucoup d'autres chansons du recueil de Landstad fourniront un vers, une image, un détail quelconque. Par moments, tel dialogue ou telle tirade est comme un travail de marqueterie, et se compose de morceaux habilement juxtaposés. On trouvera l'indication des emprunts les plus importants dans les notes à la fin du volume, d'après l'étude du professeur Fredrik Paasche [3]. Il a montré qu'Ibsen, à l'affût de tout ce qui était

[1] V. la chanson à l'Appendice, p. 543.
[2] V. l'Appendice, p. 547.
[3] « Olaf Liljekrans », dans *Maal og Minne*, 1909.

chanson populaire, en a aussi utilisé une sur « la petite Torö », publiée dans les *Annales de l'Université*, ainsi qu'une autre, suédoise, apparentée à celle-là, et qu'il a sans doute connue par des feuilles volantes qui circulaient. C'est là qu'est pris le motif, qui revient à plusieurs reprises, du caractère gracieux ou lugubre de la mort.

Par ses sources, sa composition, son style, *Olaf Liljekrans* apparaît donc tout d'abord comme une suite, ou une répétition de *la Fête à Solhaug*, en même temps que, par l'essai inachevé de 1850, la pièce se rattache aux poèmes écrits dès le temps de Grimstad « dans la direction nationale » ou à un poème comme « Un samedi soir dans le Hardanger » de 1851. Si l'on intercale dans la série *la Nuit de la Saint-Jean*, ainsi que les articles de critique et les prologues où Ibsen prône « une poésie populaire aux fleurs exquises », on voit que la chaîne est ininterrompue. Le romantisme national semble, à cette date, être l'élément essentiel de son œuvre, tandis que *Catilina* et *Madame Inger d'Östraat* y sont des exceptions. Cependant *la Nuit de la Saint-Jean* montre chez son auteur une disposition d'esprit assez ironique précisément à l'égard du romantisme national, et dès 1851, critiquant une pièce « nationale », il faisait observer que le véritable écrivain national doit « communiquer à son œuvre cette modalité qui nous vient des fjelds et des vallées, des coteaux et des rives, mais avant tout de notre propre cœur. » Et c'est par là que *Olaf Liljekrans* diffère profondément de *la Fête à Solhaug*. Celle-ci était surtout un exercice littéraire, une des pièces d'Ibsen où il a le moins mis de lui-même. *Olaf Liljekrans*, au contraire, est une œuvre très personnelle.

Je ne veux pas dire par là, bien entendu, que l'on y puisse

[1] V. tome II, p. 289.

trouver des révélations sur aucune circonstance de sa vie intime. Ibsen est un homme qui médite sur la vie, et ces méditations sont ce qu'il peut exprimer de plus personnel. Mais il lui arrive parfois de s'identifier partiellement avec un de ses personnages, et il a consciemment fourni un trait à la figure d'Olaf. La mère d'Olaf est une personne autoritaire, intéressée, très fière de sa noblesse et jalouse d'en exercer tous les droits. Son fils est un rêveur que ne peut satisfaire la réalité vulgaire, c'est pourquoi il est attiré vers la liberté idéale que représente la nature romantique d'Alfhild. Seulement, dominé par sa mère, habitué à être passif, il est, de plus, retenu dans les liens de la vie traditionnelle et correcte par la peur du scandale. L'esprit de soumission est en lui, même quand tout son instinct proteste, et il faut à la fois sa passion pour Alfhild et le péril de mort qui la menace, pour qu'il se décide à la révolte. La tendance à se créer par la pensée un monde où il s'isole, où il échappe à la vie courante, et en même temps le désir de tenir sa place correctement dans celle-ci, avec la crainte d'être pris en faute et mal jugé, autant de traits qu'Ibsen a prêtés à Olaf.

Le monde fantastique où se meut la pensée commune d'Alfhild et d'Olaf dépasse singulièrement le romantisme national. Ils forment un rêve d'amour et d'universelle bonté que fait ressortir Mme Kirsten, parfait représentant de la contrainte sociale. Sous cette forme symbolique est ainsi révélé d'avance tout un aspect de l'œuvre future d'Ibsen.

Et un problème plus précis est posé dans la scène où la fiancée d'Olaf, qui s'est enfuie dans la forêt avec celui qu'elle aime, rencontre l'obstacle imprévu des réalités les plus élémentaires : comment pourra-t-on se nourrir? La scène sera développée dans *la Comédie de l'Amour*.

Ibsen, qui était fiancé depuis peu de mois, et à qui sa situa-

tion économique ne permettait pas d'entrevoir le moment où il pourrait se marier, avait sujet de réfléchir aux nécessités matérielles et de rêver d'un monde chimérique où elles seraient abolies. *Olaf Liljekrans* est le premier fruit de ses réflexions. Les fiançailles ont ouvert une période nouvelle de sa vie. Si la pièce appartient, par la fable et par la forme, à une période antérieure, elle inaugure, par son vrai sujet, une série d'œuvres très différentes des précédentes.

On est alors naturellement tenté de rechercher quel a été le résultat de ces réflexions. Les deux auteurs[1] qui, sans voir, ou du moins sans mentionner qu'elles avaient pour point de départ les fiançailles récentes, ont le mieux cherché à dégager « l'idée » de la pièce, sont d'accord pour signaler que le romantisme s'y désagrège, et qu'Olaf, et même Alfhild, y deviennent finalement réalistes. Les deux critiques citent longuement la scène IV du second acte, et considèrent comme la conclusion de l'auteur la dernière tirade d'Olaf : la vie est brillante comme les étoiles, mais seulement quand on la regarde de loin. C'est le pessimisme qui consiste à contempler un idéal, et à constater avec douleur qu'il est inatteignable.

Certes, Ibsen avait déjà, dans *la Nuit de la Saint-Jean*, condamné l'idéalisme romantique de Paulsen, mais il s'agissait alors d'un idéalisme mal compris, et c'était l'ironie qui convenait, pour l'opposer à l'idéalisme ingénu d'Anne et au bon sens de Birk, qui s'accordaient sans peine. Ici, le problème est beaucoup plus profond, et c'est chez Alfhild et Olaf eux-mêmes qu'il y a dissonance et conflit, — un peu entre eux, mais surtout en chacun d'eux, — et comme ils sont les personnages qu'Ibsen place bien au-dessus des autres, ce conflit

[1] Valfrid Vasenius : *Henrik Ibsen, ett skaldeporträtt*, pp. 87 sqq. — Henrik Jæger : *Henrik Ibsen og hans Værker*, pp. 18 sqq.

est douloureux. Ainsi à la fois par la nature du problème et par la manière dont il est posé, la pièce est éminemment « ibsénienne ».

On conçoit que dans une œuvre aussi personnelle on ait eu à signaler moins d'influences et réminiscences que dans *la Fête à Solhaug*, — sauf, bien entendu, l'imitation constante des chansons populaires. Je dois mentionner, toutefois, que le professeur Paasche[1] signale une influence de *Das Käthchen von Heilbronn* de Kleist. Il ne la trouve pas dans ce détail matériel que, dans les deux pièces, un cortège nuptial se forme, pour lequel deux fiancés se présentent : les conditions où le fait se produit lui ont évidemment paru trop différentes dans les deux scènes. Il la trouve en ceci que Alfhild et Olaf, de même que Käthchen et le comte Friedrich, ont rêvé l'un de l'autre avant de se connaître, et il observe que ce motif de rêve où s'annonce le futur objet aimé existe déjà dans *le Tertre du Guerrier* de 1854 et dans *Madame Inger d'Östraat*, c'est-à-dire dans la plupart des pièces écrites après le voyage de 1852, tandis qu'il n'existe pas dans *la Gelinotte du Justedal* de 1850. Mais Blanka, Eline et Alfhild n'ont « rêvé » que dans le sens d' « imaginé », et Ibsen, qui était sensible à l'ironie et connaissait bien *l'Amour sans bas*, de Herman Wessel, aurait évité les « rêves de tragédie ». Le seul qui s'en rapproche dans ses pièces est celui d'Olaf, qui a bien eu lieu pendant son sommeil sous un tilleul, et qui renferme une sorte d'obscure prophétie. Cela est bien différent des deux rêves compliqués, simultanés, et merveilleusement concordants de Käthchen et du comte vom Strahl, procédé qu'Ibsen condamnait certainement. Je ne crois donc pas qu'il y ait, même dans le rêve d'Olaf, une influence de Kleist, tandis

[1] Fredrik Paasche : *Gildet paa Solhaug-Ibsens nationalromantiske Digtning*, pp. 88-96.

que le motif des deux fiancés pour une même noce a très bien pu être suggéré par la dernière scène de *Das Käthchen von Heilbron*, bien qu'utilisé d'une tout autre façon. Mais ceci est sans importance, parce que cela n'implique aucune parenté entre les deux auteurs.

Et plus importante et plus nette est l'influence de Scribe, dont l'élève a imité les plus fâcheux procédés au second acte, dans les méprises de Mme Kirsten, d'Alfhild et de Hemming.

La tendance d'Ibsen au réalisme, très nette dès ses débuts, s'affirme dans *Olaf Liljekrans*, où tout, y compris les rêves, a son explication naturelle. Il n'y a plus de chœur d'elfes, comme dans *la Gelinotte*, ni d'apparitions et de nisse, comme dans *la Nuit de la Saint-Jean*. Ce réalisme si rigoureusement observé est singulier dans une pièce qui est un conte en forme de drame, et qui produit quand même l'effet d'une féerie. Certes, on est très loin de Kleist et de Hertz, ainsi que de Heiberg et de Hostrup. Ibsen suit ici ses propres voies, sans doute parce que le succès de *la Fête à Solhaug* lui avait donné plus de confiance en lui-même, mais surtout, je pense, parce que le contenu personnel de son sujet était plus grand. Son accentuation du réalisme, évidemment voulue, pouvait tenir aussi à l'accusation de plagiat, lancée le 16 mars contre sa pièce précédente. Le plan d'*Olaf Liljekrans* était alors certainement déjà conçu, mais il restait à l'écrire, et il fallait marquer les différences. Or, c'était précisément par l'absence du fantastique que *la Fête à Solhaug* différait le plus manifestement de *la Maison de Svend Dyring*, — par là, et par cette « légère atmosphère d'été » dont Ibsen parle dans la préface à la seconde édition de sa pièce, — et comme la pièce nouvelle devait être beaucoup plus sombre, il était d'autant plus nécessaire d'être rigoureusement réaliste.

Cette note plutôt triste qui domine dans *Olaf Liljekrans* est d'ailleurs atténuée par les personnages d'Arne de Guldvik et Hemming, qui sont comiques. Ceci est nouveau chez Ibsen. Son Paulsen de *la Nuit de la Saint-Jean* était ridicule, et Ibsen l'a traité avec une ironie méprisante. Arne et Hemming sont simplement comiques et n'excitent qu'un sourire plutôt bienveillant. Ces personnages n'existaient pas dans *la Gelinotte du Justedal.*

Le ménétrier Thorgjerd est Knud le chanteur. Au lieu d'un nom emprunté à un poème de Welhaven, il porte celui du meunier Thorgejr Audunssön, l'ami d'Ole Bull autrefois chanté par Welhaven et par Ibsen lui-même. On ne voit guère en lui d'autre changement. Seulement, tandis que, dans l'ébauche inachevée de 1850, il devait, semble-t-il, intervenir de façon décisive dans l'action, il n'est plus que spectateur. Il a élevé Alfhild. Grâce à lui, elle n'est pas la petite sauvage du conte d'Andreas Faye, qui sait à peine parler. A part cela, il n'a aucun lien avec les faits. Pourtant, son rôle est essentiel. Et c'est lui qui prononce les vers :

Un ménétrier n'a maison ni demeure...

déclaration étrange, si l'on songe qu'Ibsen, nouveau fiancé, mais poète avant tout, la prenait à peu près à son compte. Il a dû la lire à Susannah, et la lui faire accepter.

Il ne prévoyait sans doute pas, lorsque l'idée lui vint de combiner la légende de Faye avec la chanson d'Olaf Liljukrans, qu'il serait amené à écrire une œuvre aussi profondément personnelle. De là résulte le grave défaut de la pièce. Le contenu s'adapte mal au cadre. *Madame Inger d'Östraat* était un drame psychologique dont le sens était faussé, la portée diminuée, parce qu'un jeu d'intrigues convenait mal à ce genre. L'erreur

est ici analogue, mais, cette fois, beaucoup plus grave. La féerie, le lyrisme, l'atmosphère moyenâgeuse, tout ce qui devait, primitivement, constituer l'intérêt essentiel de la pièce, concourt à empêcher que l'idée, d'ailleurs un peu confuse, soit bien comprise, et, tout en admirant les vers d'Ibsen, les spectateurs ont dû être fort déconcertés par cette mixture.

Il avait un vif sentiment de la particulière importance du succès pour son avenir, car le succès de *la Fête à Solhaug* serait ainsi confirmé, ou réduit au souvenir d'une heureuse exception. C'est pourquoi il demanda et obtint une sorte de congé, et rentra à Bergen, laissant Herman Laading diriger seul la série des représentations données à Trondhjem. Il put ainsi consacrer plus de temps que d'habitude à sa nouvelle pièce, et sans être dérangé.

Et il monta sa pièce avec soin. On a de lui une série de dessins rehaussés de couleurs [1] qui représentent Mme Kirsten, Olaf Liljekrans (en deux états), Alfhild, Arne de Guldvik et Ingeborg. Les expressions paraissent indiquer qu'Ibsen les a figurés chacun à un moment bien déterminé de la pièce, Olaf probablement dans la scène X du second acte, lorsqu'il doit choisir entre Alfhild et Ingeborg, et sa mère dans la scène du jugement.

Le public était impatient de voir si le jeune instructeur tiendrait les promesses de l'année précédente, et l'on se battit pour s'assurer des places à la première. Un journaliste qui devait rendre compte de la représentation n'y a pas réussi, et est obligé d'énoncer sèchement : « L'auteur a été honoré de rappel par le public [2]. »

[1] Dispersés entre le Musée du théâtre de Bergen, la Société d'histoire du théâtre d'Oslo et la collection du professeur Francis Bull, et reproduits dans *Oslo illustrerte*, 1928, nº 21.

[2] *Bergensposten*, nº 298, du 4 janvier 1857.

Mais ce n'était là qu'un aimable accueil de politesse. La pièce n'avait pas plu, et elle n'eut qu'une seconde représentation.

Ibsen fut très déprimé après la première, moins à cause de l'échec, puisqu'il ne fut pas immédiatement sensible, mais parce qu'il comprit les défauts de sa pièce [1].

La presse fut sévère. A Bergen, un seul compte rendu fut publié, par un journal nouveau [2].

Et un inconnu, qui signait « n-s » envoya une lettre à un journal d'Oslo [3], où il disait :

> ...mais je n'ai vu la pièce qu'une fois, et cela ne suffit pas pour se débrouiller dans tout le pêle-mêle qui s'y trouve. Le jugement que je viendrais à porter ne serait d'ailleurs pas très favorable à l'auteur, qui, s'il possède une riche source poétique, semble manquer, par contre, de la connaissance des hommes et de la connaissance du monde.

C'est à cet article qu'Ibsen répondit (V. tome III, p. 200).

Il est singulier que, malgré la pénible impression que lui avait causée la première, il ait tout de suite envoyé sa pièce à Borgaard, directeur du Théâtre de Christiania. Ou peut-être l'avait-il envoyée avant? car il écrivit le 17 avril 1857 à Botten-Hansen : « J'ai présenté, il y a quelques mois... » Et quelques jours plus tard, le 28 avril, c'est au sujet de la publication d'*Olaf Liljekrans* qu'il écrit au même Botten-Hansen. Mais elle ne fut ni jouée ni publiée.

Deux ans plus tard, Ibsen eut l'idée de la transformer en opéra, qu'il appela d'abord *Alfhild*, et qui devint *l'Oiseau du Fjeld :* c'est le morceau dont il a écrit un acte et une page, et que l'on trouvera dans le présent volume à la suite d'*Olaf*

[1] V. t. III, p. 190.
[2] *Bergens Tidende.*
[3] Lettre du 13 janvier, insérée dans *Aftenbladet*, n° 22, du 27 janvier.

Liljekrans. Il proposa ce livret à un compositeur, Urbye, qu'il avait connu à Trondhjem, par lettre du 18 juillet 1861, mais déclara en 1862 à Urbye que le sujet ne convenait pas pour un opéra.

La pièce, jouée seulement deux fois, et à Bergen, et non publiée, fut oubliée totalement, et ce fut seulement lorsque Ibsen fut devenu célèbre que des critiques ou historiens de littérature songèrent à la rechercher. Le Finlandais Valfrid Vasenius fut le premier qui en donna, en 1882, une analyse. Et plusieurs éditions de l'ensemble des œuvres d'Ibsen parurent sans qu'on la repêchât. Elle ne fut publiée pour la première fois que dans le tome X (supplémentaire) des Œuvres complètes *(Samlede Værker)*, en 1902.

LA GELINOTTE DE JUSTEDAL

Pièce nationale en quatre actes

PERSONNAGES

BENGT DE BJERKEHOUG, *riche propriétaire-cultivateur.*
BJÖRN, *son fils.*
MERETA, *sa pupille.*
EINAR, *jeune propriétaire-cultivateur.*
ALFHILD, *jeune fille.*
MOGENS, *prêtre.*
KNUD, *vieux ménétrier.*
PAAL, *vieux chasseur.*
INGEBORG *et autres serviteurs à Bjerkehoug.*

PREMIER ACTE

(Contrée montagneuse sauvage; à gauche, un vieux chalet de pacage, au fond, de hautes montagnes qui s'étagent.)

BJÖRN ET PAAL *descendent le versant avec des arcs et un attirail de chasseurs sur le dos; c'est le soir.*

PAAL

Il nous faudrait nous dépêcher, si nous voulons atteindre Bjerkehoug pendant qu'il fait jour, Björn; il fera bientôt sombre.

BJÖRN

On a bien le temps, viens,
assieds-toi là, reposons-nous sur cette pierre.

PAAL

Non, tu es fatigué?

BJÖRN

Oh, ce n'est pas ça, Paal.
Mais c'est si beau ici, et il y fait si frais,
regarde, ce fjeld rouge y luit comme de l'or,
on dirait que ce sont les esprits des montagnes
qui veulent nous montrer tout leur riche trésor.

PAAL

Voilà que tu reviens encore à tes idées
d'esprits de la montagne, et de houldre, et Dieu sait
tous les noms qu'on leur donne...

BJORN

Hé mais, croirais-tu donc
qu'on n'en rencontre plus?

PAAL

Oh, que l'on en rencontre,
sûrement je le sais, tout aussi bien que toi,
mais c'est précisément pourquoi, Björn, il faudrait
n'en dire rien à cette heure, au coucher du soleil.

BJÖRN

Parce que tu te dis qu'il pourrait bien se faire
qu'il en apparaisse?

PAAL

Oui, peut-on jamais savoir...
j'ai bien vu ça déjà...

BJÖRN

Tu l'as vu?

PAAL

Oui, parbleu...
et c'était il n'y a pas longtemps...

BJÖRN

Où donc ça?

PAAL

Ici, droit vers le nord, au chalet, j'y étais
le soir, un samedi, cet été.

BJÖRN

Tu étais
venu là en galant, sans doute...

PAAL

Oui, à peu près,
Gunborg, qui, autrefois a failli devenir
ma fiancée... d'ailleurs, il n'en a rien été...
elle habite au chalet, là-bas...

BJÖRN

Elle, la vieille
que ce matin nous avons vue...

PAAL

Oui, celle-là,
tout de même elle n'est pas si vieille, et, de plus,
fait magnifiquement la crème caillée cuite.

BJÖRN

C'est bien possible,... mais qu'est-ce que tu as vu?

Il sort ses provisions pendant que Paul continue.

PAAL

Eh bien, écoute-moi..., tu vas bientôt savoir... ;
c'était au crépuscule, à peu près comme ça,
je montais à pas lents et je réfléchissais...
et comme je marchais, voilà que s'envola
dans les sapins, près de moi, une gelinotte...

BJÖRN

Et alors?

PAAL

Bon, je tends mon arc en un instant
...l'oiseau était parti...

BJÖRN

Je le crois volontiers.

PAAL

Oui, écoute-moi bien...

Baissant la voix.

comme je regardais,
la houldre était debout sur la colline, juste
à l'endroit où s'était enfuie la gelinotte.

PAAL

Bah, c'était sûrement Gunborg, qui...

BJÖRN

Crois-tu donc
que je ne sais pas voir si je suis en présence
de la houldre ou d'un être chrétien,... non, voyons,...
je sais bien qui c'était,... et puis, la gelinotte?...
je jurerais que cet oiseau était un trold.

BJÖRN

Et quel air avait-elle, était-elle jolie?

PAAL

Oh, elle était bien faite, il n'y a pas à dire,
mais ça, je n'y ai pas regardé de si près...

BJÖRN

Oui, tu as décampé?

PAAL

C'est, dans un pareil cas,
ce que l'on peut faire de mieux ; car les gens disent
que la houldre est toujours à l'affût ; quand elle a
l'occasion, elle attire à soi les gars solides...

BJÖRN

Ça doit être plutôt les jeunes !

PAAL

Oui, peut-être,
je ne suis pas encore un vieillard, tout de même,
une trentaine d'années plus tôt, je n'étais
encore qu'un gamin,...

BJÖRN

Enfin, c'est bien possible.

PAAL

Et trente ans, ce n'est pas un âge, évidemment.
Ah, certes oui, c'était le mieux de décamper,
tu te rappelles bien l'histoire d'Ejvind Bolt...

BJÖRN

Oui, jusque dans le fjeld la houldre l'attira,...

PAAL

Elle l'y a laissé pendant bien des années,
et lorsque après longtemps il est enfin sorti,
nul dans tout le pays ne l'a plus reconnu.

BJÖRN

Eh, bien, qu'y avait-il là de si déplorable?

PAAL

Toi, tu aurais envie, peut-être, de la suivre,
si la houldre venait t'appeler...

BJÖRN

Pourquoi pas!

PAAL

C'est ce que je pensais ;... j'ai remarqué combien
tu as l'esprit hanté de légendes et contes
depuis ces derniers temps, et c'est pourquoi tu erres
par ici, çà et là, du matin jusqu'au soir ;
quand je t'ai rencontré, hier,... voyons, dis-moi,
où avais-tu été?

BJÖRN

Peux-tu le deviner?

PAAL

Sans doute, haut dans la montagne !

BJÖRN

Encore plus loin,...
je revenais du Justedal !...

PAAL

Miséricorde !...
de la haute vallée où jamais un chasseur
n'a mis le pied depuis si nombreuses années ;
elle a été, depuis la mort noire, un désert.

BJÖRN

Mais oui, je le sais bien...

PAAL

Et, à ce que l'on dit,
il paraît qu'il y a des revenants, ce sont
les fantômes des morts restés sans sépulture.

BJÖRN

Oh, ça se pourrait bien !

PAAL

Et tu n'en as rien vu?

BJÖRN

Rien vu,... mais entendu...

PAAL

Quoi,... tu as entendu,...

BJÖRN

Peuh... vent dans les sapins et gazouillis d'oiseaux,
et tout ce que toujours on entend dans les fjelds...

PAAL

Et c'est tout ce que tu?...

BJÖRN

Écoute, il vaudra mieux
n'en pas parler maintenant, Paal, si tard, le soir.

PAAL

La vallée appartient toute à la houldre, on dit.

BJÖRN

La houldre possède?...

PAAL

Oui, c'est là qu'elle fait paître
son très vaste troupeau...

BJÖRN

Oui, je veux bien le croire,
moi, je n'en ai rien vu...

PAAL

Et cependant, les filles
des pacages m'ont raconté à ce sujet
qu'elles ont entendu souvent, les soirs d'été,
la houldre qui sonnait dans sa trompe, là-haut.

BJÖRN *bondit.*

Elles l'ont entendue?

PAAL

Hé,... qu'est-ce qui te prend?

BJÖRN

Non, ce n'est rien ; alors, elles disent entendre
l'appel lancé sur la colline par la houldre?

PAAL

Parfaitement, et ce n'est pas plus tard qu'hier,
que je l'ai entendue là-bas, de ce chalet ;
tu vois la hutte, là, qui est abandonnée,...
c'est parce que pas une fille n'oserait
coucher ici dans la montagne...

BJÖRN

C'est étrange !
Mais, tiens, voici la corne, et buvons une goutte...
on n'est pas si pressés, nous coucherons ici
aussi bien qu'ailleurs.

Il boit et tend la corne à Paal.

PAAL

Allons, comme tu voudras !

Il boit.

Oui, tu es devenu bien farouche, vraiment,
ne te plais nulle part comme ici, en forêt ;
enfin, chacun son goût, et puisque c'est ton gré
de rester cette nuit ici, je vais chercher
un banc qui servira de lit dans la cabane.

Il se lève.

BJÖRN

Bon, vas-y,... moi, je resterai sur cette pierre
pour nettoyer mon arc, qui est rouillé...

PAAL

Très bien,
mais il faut te hâter, car la soirée s'avance.

Il entre au chalet.

BJÖRN, *après un silence.*

J'ai beau lutter là contre autant que je peux, non,
je ne peux pas me libérer de ces idées !
N'ai-je pas entendu distinctement l'appel
qu'avec sa trompe elle lançait de la colline ;
dès la première fois que je l'ai entendue,
j'ai eu le sentiment qu'une force invisible
m'obligeait à monter là-haut ;... et chaque jour,
j'ai dû m'y diriger, contre ma volonté.
...Hé, n'est-ce pas,

Il écoute.

...mais non, ce n'était qu'un coucou,
il chantait tout là-haut, dans la cime du pin,
c'est un présage de bonheur, à ce qu'on dit,
espérons que c'est vrai,... chut, qu'y a-t-il par là?...
j'entends venir des pas,... c'est un chasseur, bien sûr.

HARALD *venant de la colline, son violon à la main.*

Bonsoir.

BJÖRN

Bonsoir de même,... où comptes-tu aller,
si tard dans la soirée?

HARALD

En bas, dans le pays !

BJÖRN

Tu demeures sans doute de l'autre côté
de la montagne?

HARALD

On peut le dire, si l'on veut,
et pas plus, cependant, de ce côté qu'ailleurs,
j'ai mon foyer partout, au hasard des rencontres.

BJÖRN

Tu veux dire par là?

HARALD

Je circule partout,
et ne reste jamais nulle part bien longtemps,
je suis ménétrier, comme tu l'as bien vu ;
je vais chanter n'importe où l'on veut bien m'entendre.

BJÖRN

Tu n'as pas de foyer?

HARALD

N'a-t-on pas un abri
sous chacun des sapins, sur le coteau boisé?

BJÖRN

Oh, tu as bien raison, certes, quand on est jeune,
ça va bien ;... seulement...

HARALD

Ne parle donc pas d'âge !
sache que l'on peut vivre, au besoin, cent hivers,
et être tout aussi jeune encore, mon garçon !

BJÖRN

Tu tiens là des propos étranges !

HARALD

C'est possible,...
cela vient de ce que tu ne me comprends pas ;...
mais je suis obligé de poursuivre ma route...
Ce sentier ne conduit-il pas à Bjerkehoug?

BJÖRN

A Bjerkehoug? Ce soir, est-ce là que tu vas?

HARALD

C'était mon intention, je n'y suis pas allé
depuis bien des années, c'est pourquoi j'aimerais
m'assurer s'il y a, comme autrefois, encore
place auprès du foyer pour le voyageur las.

BJÖRN

Tu peux en être sûr...

HARALD

Oui, je le crois aussi !

BJÖRN

Eh bien, adieu... que le chemin ne te paraisse
pas trop long...

HARALD *s'arrêtant.*

Pas trop long, comment peut-il sembler?...
quand on marche en forêt avec l'humeur qu'il faut,
la compagnie n'y manque pas, tu peux m'en croire,
ou peut-être tu trouves que c'est solitaire,
ici, où pourtant bois et fjelds sont pleins de vie !
Ce n'est pas ton avis?... mais c'est comme je dis,
et si tu n'entends pas, et si tu ne vois pas,
c'est que tout simplement tu ne possèdes pas
les sens, ouïe et vue, qui conviennent !... Bonsoir !

Il sort.

BJÖRN *le suit des yeux.*

C'est bien singulier, ce qu'il vient là de dire,
quelle était son idée,... je ne la comprends pas...

On entend des sons de trompe au fond.

Voilà que ça résonne encore dans le fjeld.

Il écoute.

Je reconnais les sons,... oui, c'est elle, c'est elle.

Il écoute dans une attente muette. On entend de nouveau la trompe, et Alfhild apparaît au fond sur un sommet.

ALFHILD *chante sans remarquer Björn.*

Comme c'est calme au fjeld et dans les bois,
seul le ruisseau bruit sur les pierres,
et la merlette siffle un chant tout triste,
ce soir, des branches du bouleau.

Et tout en bas, sous le feuillage vert,
le merle siège dans le nid,

il est joyeux et ravi d'écouter
les sons de cette chère voix.

Elle fait quelques pas et aperçoit Björn; surprise, elle reste un instant immobile, puis disparaît derrière les arbres.

BJÖRN

Elle était belle, en haut du coteau de bouleaux,...
la trompe dans sa main, elle a dit sa chanson,
oui, elle était jolie,... et quel charme en sa voix !
les filles du pays ne lui ressemblent guère.
Oui, dans ce qu'il disait, le vieux avait raison :
la forêt et le fjeld sont vraiment pleins de vie ;
je veux aller causer avec lui dès ce soir.

Il crie vers le chalet.

Lève-toi, nous allons nous remettre en chemin !

PAAL

Qu'est-ce donc qui se passe,... y a-t-il du gibier !

BJÖRN

Certainement, mais viens, et retournons chez nous.

PAAL

C'est donc que tu auras encore mal visé,
comme il t'est arrivé souvent, ces derniers temps !

BJÖRN

Je n'ai pas seulement tiré.

PAAL

Encore mieux.

BJORN

Rien qu'un oiseau de fjeld...

PAAL

Gelinotte, peut-être.

BJORN

Toute pareille à celle que tu avais vue,
elle a soudain, là-haut, disparu dans les arbres !

PAAL

Ah, tu vois maintenant,... avais-je pas raison?...
heureusement, je tiens de l'acier dans ma main,
et les esprits des monts ne peuvent nous toucher !

BJÖRN

Bien sûr, mais viens, allons... dépêche-toi, partons !

Ils sortent à gauche.

(Une salle antique en poutres à Bjerkehoug ; le siège d'honneur domine ; au fond, l'âtre contre l'un des murs, une porte à l'autre.)

MERETA ET INGEBORG *entrent; celle-ci porte une corne d'hydromel.*

MERETA

Pose la corne ici sur la table, Ingeborg,
car notre hôte a vraiment besoin d'un passe-temps,
si nous ne voulons pas qu'il s'ennuie trop ici.

INGEBORG

Oh, quant à ça, tu n'as pas à t'inquiéter ;
je ne me trompe guère, en disant que le jeune
Einar passerait bien sa vie à Bjerkehoug...

MERETA

Qu'est-ce que tu veux dire?

INGEBORG

Oh, il y a longtemps
que tu t'es aperçue de ce que je veux dire.

Elle sort au moment où Einar entre.

EINAR

Eh bien, voilà encor que tu m'as planté là,
et me laisses tout seul...

INGEBORG

Oh, c'était seulement
pour te chercher ici de quoi te rafraîchir,
Einar, tu as causé si longtemps avec moi
que, sûrement, tu dois avoir la gorge sèche.

EINAR

Tu ne vas pas partir, tu n'as jamais le temps
d'écouter seulement ce que j'ai à te dire.

MERETA

Non, ce serait aussi le plus sage, vraiment.

EINAR

Tu te moques de moi, tu ne veux pas me croire,
tu mets ma loyauté en doute...

MERETA

Oh, tais-toi donc,
la loyauté n'est pas ce qu'on apprend en ville,
et c'est là que tu as vécu dès ton enfance...

EINAR

Crois-tu que j'aie jamais oublié, Mereta,
la jolie fleur de la vallée.

MERETA

Ah oui, je vois
comme tu as appris l'art du parler habile ;
ici, on s'y entend mal.

EINAR

Je ne croyais pas
que je viendrais ici à Bjerkehoug, le jour
où tu entendrais mal les paroles sincères.

MERETA *gaiement.*

Ne nous disputons pas là-dessus davantage,
n'est-ce pas ; viens plutôt, et soyons bons amis !

EINAR *veut lui prendre la main.*

Mereta !

MERETA

Non, tiens-toi tranquille, jeune Einar,
Crois bien que nous non plus ne t'avons oublié,
je voudrais que tu voies notre petit pommier,...
tu l'as planté dans le jardin, voilà sept ans.

EINAR

Oh, et tu t'en souviens?

MERETA

Oui, j'y jette un coup d'œil
tous les jours,... il a nom : l'arbre d'Einar, bonsoir.

Elle sort.

EINAR

Non, je ne parviens pas à savoir où j'en suis,
tantôt, moqueuse, elle me repousse en riant...
tantôt elle paraît m'attirer, au contraire,
et l'on dirait que je lui plais tout à souhait.

Entre Mogens.

MOGENS

La paix soit avec toi ! mon fils, es-tu seul ici, j'ai un message pour maître Bengt ; saurais-tu où je pourrais le trouver?

EINAR

Il ne tardera sûrement pas à venir.

MOGENS

Bon, j'attendrai donc. *(Il s'assied.)* Eh bien, te voilà de nouveau devenu notre voisin,... tu as pris la direction de la ferme de ton père...

EINAR

Oui, révérend père, j'en ai assez de la vie d'homme du roi, je veux maintenant rester un peu tranquille...

MOGENS

Tu as raison, *beati sunt agricolae*,... mais qu'est-ce que tu as là dans cette corne,... hé, de l'hydromel,... je crois qu'une petite goutte me fera du bien. *(Il boit.)* ...Oui, oui, Bengt de Bjerkehoug a de bonnes choses dans sa cave, mais elles ne se montrent

pas souvent,... on ne mène pas ici une vie aussi gaie qu'au temps de feu le vieux Thormod, Ejnar !...

EINAR

Non, c'est ce qu'il me semble aussi, Bengt a l'air sombre et triste, par moments.

MOGENS

Oui, tu peux le dire, pourvu que ça n'empire pas,... ce sont les péchés et la frivolité de la jeunesse qui pèsent sur l'âge mûr,... c'est qu'il est un enfant du monde, un de ceux qui mettent *rumores ante salutem,* comme on dit.

EINAR

C'est sans doute depuis le temps où son frère Alf est parti?...

MOGENS

Oui, c'est bien ça...

EINAR

Mais comment ça s'est-il passé?...

MOGENS

Oh, je peux bien le dire,... personne ici n'est sans doute au fait,... tu es un brave garçon et ton père a toujours eu la main large et donné toutes sortes de cadeaux au couvent. *(Il boit.)* Vois-tu, Alf était le fils aîné, il était paisible et avait l'âme pieuse, tandis que Bengt était farouche et violent, tout comme Björn ; or, Alf devait avoir la ferme après la mort du père, et Bengt ne pouvait se faire à cette idée, car il était un enfant du monde, et toujours il excitait l'esprit du père contre Alf...

EINAR

Mais ce fut surtout lorsque Alf se maria...

MOGENS

Oui, justement... le père était contre le mariage, mais Alf voulut faire à sa tête, cette fois-là, et lorsqu'il se présenta devant son père après le mariage, le vieux le maudit et jura qu'il ne le reverrait jamais,... ça, on ne peut pas nier que c'était Bengt qui en était cause,... Dieu lui pardonne...

EINAR

Et Alf, qu'est-il devenu?...

MOGENS

Nul ne le sait, les mariés sont partis et ne sont pas revenus, les gens, dans le pays, disent que les esprits des montagnes les ont pris, mais il est probable qu'Alf est monté à une cense qu'il possédait là-haut, dans les fjelds, et puis, la mort noire est venue, elle a emporté tout le monde, par là, et depuis lors, personne n'osa y mettre les pieds...

EINAR

Oui, je l'ai entendu dire...

MOGENS

Et depuis ce temps-là, il n'a pas fait bon à Bjerkehoug,... le vieux est mort bientôt après, et Bengt ne veut avoir l'air de rien,... mais le souvenir d'Alf le ronge, je le vois bien ; c'est un homme riche,... et Björn pourra être plus riche encore, suivant ce qu'il en sera entre lui et Mereta.

EINAR

Mereta... est-ce que Björn pense à...

MOGENS

Ça, je n'en sais rien, mais son père y pense...

EINAR, *mi en aparté.*

Ah, je comprends pourquoi il m'a refusé...

MOGENS

Que dites-vous?... Chut, le voilà qui vient.

Il se lève.

EINAR

Alors, je m'en vais...

Il sort à gauche pendant que Bengt entre par le fond.

BENGT

Ah, maître Mogens, vous voilà!... vous avez les papiers, je pense.

MOGENS

Les voici au complet.

BENGT

Et il n'y a pas d'autre héritier que Mereta?

MOGENS

Pas d'autre; c'est une chance pour elle, car le bien de feu son père n'était pas grand...

BENGT

Non, vous avez raison.

MOGENS

Et maintenant, il n'y a rien qui empêche le mariage, il me semble...

BENGT *sursautant.*

Comment, prêtre ! croyez-vous que c'est pour cela que j'ai tenu l'affaire secrète, croyez-vous que l'héritage de la tante...

MOGENS

Bien loin de là,... mais les gens, dans le pays...

BENGT

Je ne me soucie pas de cela, « tout droit » est ma devise ;... Björn l'épousera,... j'ai tenu l'affaire secrète parce que telle était ma volonté, maintenant on le saura, parce que telle est ma volonté...

MOGENS

Mais si Björn ni Mereta n'en savent rien...

BENGT

A quoi bon ! Björn n'est-il pas mon fils, n'a-t-elle pas été ma pupille, ...est-ce qu'il irait, comme Alf... *(D'une voix soudain altérée.)* Dieu soit avec lui, j'ai payé des messes pour lui,... j'ai donné des cierges d'autel et d'autres présents au couvent...

MOGENS

En cela vous avez agi comme un bon chrétien...

BENGT

Et tout de même,... mais ne parlons plus de cela,...

Il se dirige vers l'âtre.

Eh bien, qu'est-ce qui vous rend si gais?

EINAR

Oh, nous nous racontons des contes et légendes.

MERETA

Viens, père, et assieds-toi. Tu vas entendre...

BENGT

Non,
je ne peux supporter cette vieille coutume
qui trouble le sommeil, donne de mauvais rêves...

MERETA

Mais grand-père aimait bien raconter des histoires,
et toujours son sommeil était calme...

BENGT

Vraiment?...

MERETA

Oh, te rappelles-tu, Einar, en notre enfance,
quand nous restions ici pendant les soirs d'hiver,
j'étais assise sur les genoux de grand-père...

EINAR

Et de Knud le chanteur il nous parlait souvent.

MERETA

Oh oui, Knud le chanteur, c'était si amusant...

MOGENS

Qui est Knud le chanteur?

MERETA

C'est un ménétrier
qui s'en va de pays en pays, et qui chante!

EINAR

Il n'est jamais venu ici.

MERETA

Pas que je sache,
je ne l'ai jamais vu.

BENGT

Non, je le pense bien,
puisque tout cela n'est qu'un conte, rien de plus...

MERETA

Non pas, il vit encore... demande donc à Paal...

BENGT

Oh, Paal,... il a bien vu aussi la houldre, lui...

MERETA

Mais tu nous as conté Knud le chanteur toi-même...

BENGT

Oui, autrefois...

MERETA

Ne peux-tu pas te rappeler,
moi et Björn et Einar assis autour de toi,...
comme tu étais gai en disant cette histoire,
oh, père, conte-la.

BENGT *lui caresse la joue.*

Allons, je le veux bien.

Ils s'asseyent.

Un ménétrier s'en allait loin
par les bois et vaux profonds,

dans toute maison où il entrait,
on l'écoutait en silence ;...
ses cordes rendaient un son exquis,
semblable au chant de la houldre,
et les oiseaux gazouillaient ravis,
et tournaient en joyeux cercles.
Souvent, à la noce, en plein vacarme,
la foule gaie se taisait,
car droit et haut se dressait un homme
se préparant à chanter ;
...ou, assis près de l'âtre, il chantait,
calmant les plus lourds tourments,
ni fjelds ni fjords n'arrêtaient sa marche,
il allait partout, bien loin !

KNUD *entre lentement.*

La paix de Dieu soit avec vous, les hommes et les femmes,
La paix de Dieu soit avec tous, qui êtes dans la salle !

BENGT

Paix de Dieu de même, qui es-tu, toi qui arrives si tard ici, tu as dû faire un long chemin !

KNUD

Je m'appelle Knud, et j'ai mon toit
au taillis, comme les lièvres !
Ma salle, c'est le frais bois de pins,
je m'y sens comme chez moi,
j'y chante joyeux, et m'accompagne,
et l'oiseau connaît ma voix.
Mais souvent une force secrète
me chasse des bois riants,

je couche alors dans le bas pays,
et parfois dans la vallée.
J'arrête mes pas à quelque ferme,
et là, je touche mes cordes,
je chante mon chant, puis, dis adieu,
ne suis nulle part longtemps.

EINAR

Tu circules alors par le froid et le gel.

MERETA

Le pauvre vieux, dans quel dénument il doit vivre.

KNUD

Non, je n'ai pas besoin d'argent, ni d'or non plus,
jamais encore je n'ai chanté pour un salaire.

BENGT

Sieds-toi, du moins, repose-toi près du foyer...

KNUD

Oui, je vous remercie...

MERETA

Tiens, je vais t'apporter
un breuvage excellent, et qui donne des forces.

Elle lui présente la corne d'hydromel.

KNUD

Merci, merci, aimable enfant...

Il boit.

EINAR

Et puis, il faut
nous chanter maintenant une gaie chanson, vieux !

KNUD

C'est à quoi je suis prêt, du moment qu'on demande...

BENGT

Mais pas une de ces vieilles légendes sur
les esprits des montagnes et...

KNUD *se lève.*

Tu ne crois pas
à nos contes...

BENGT

Cela n'est bon que pour les femmes
et les enfants...

EINAR

Mais pas du tout... raconte et chante !

BENGT *avec fierté.*

Oui, si tu veux chanter, dis-nous une chanson
sur mes vaillants aïeux, les poèmes sur eux
ne manquent pas...

KNUD

Fort bien, j'en sais même une aussi
où c'est d'autres parents qu'il s'agit... et peut-être
voudrez-vous l'écouter,... c'est sur Alf et Ingjerd !

BENGT *recule en sursaut.*

Maudit homme, tais-toi ! Ah, tu veux m'outrager !

MERETA

O père, calme-toi !

EINAR

Qu'est-ce donc qui vous prend?

KNUD

C'était à bonne intention...

MOGENS

Arrête, vieux.

KNUD

La chanson, vous aurez avantage à l'entendre !...

BENGT

Si tu n'avais pas bu l'hydromel dans ma corne,
et n'avais reposé à mon foyer, c'est comme
un chien que je t'aurais chassé de la maison !

KNUD

Allons, il n'y a donc plus place ici pour moi,
mais, Bengt de Bjerkehoug, écoutez avec calme !
laissez-moi seulement chanter, vous en aurez
avantage vous-même, ainsi que tous les vôtres...

MOGENS

Je crois vraiment qu'il a perdu l'esprit...

BENGT

Tais-toi,
je ne me soucie pas d'entendre tes chansons...
si tu as quelque chose à me faire savoir,
énonce-le brièvement.

KNUD

Non, mon pouvoir
en mes cordes réside ; et je ne peux agir
que par le conte et par le chant,... pas autrement...

Björn et Paal entrent.

MERETA

Et voici Björn qui est de retour !

BJÖRN

Ah, voilà
le vieux ménétrier !

KNUD

Tiens, c'est toi, mon garçon,
tu fais partie de la maison, dans cette ferme...,
c'est un endroit où il ne fait pas bon...

BENGT

Björn, tu
connais ce vieux...

BJÖRN

Je l'ai rencontré dans le fjeld.

BENGT, *méfiant.*

Et l'aurais-tu, peut-être, envoyé par ici?

BJÖRN

Il a dit lui-même qu'il voulait venir te voir.

MERETA

Oh, ne te fâche pas...

BENGT

Tais-toi,... laisse-moi faire,...

KNUD

Je m'en vais, car il ne fait pas bon en cet endroit,
malheur à la maison d'où le chant est exclu,
le bonheur ne peut s'y fixer,... allons, bonsoir.
Encore une fois, vous aurez de mes nouvelles.

Il sort.

PAAL, *effrayé.*

Pour l'amour de Dieu, vous ne l'avez pas chassé
de la maison, patron?...

BENGT

Et pourquoi pas, vraiment?
je ne veux pas l'entendre...

PAAL

Eh bien, par saint Olaf,
voilà de beau travail que vous avez fait là...

BENGT

Que veux-tu dire?

MERETA

Qui est-il?

PAAL

Avez-vous vu
Les cordes d'or tendues sur son violon?

EINAR

Oui,
il me semble, en effet !

PAAL

C'était Knud le chanteur !

Émotion parmi les serviteurs.

BJÖRN

Lui !... C'est Knud le chanteur !

BENGT

Qu'est-ce que tu racontes !

PAAL

Oui, comme je le dis !

MERETA

Es-tu tout à fait sûr?

PAAL

Oui, certes, mon vieux père a souvent raconté
ses histoires ;... partout où il vient, il apporte
le bonheur, si l'on veut écouter ses légendes,
mais si on le rebute et si on le renvoie,
il n'apporte alors que malheur à la maison !

BENGT

Certes, nous en avons déjà suffisamment,...
mais il est tard ; il est grand temps que vous alliez
vous coucher ;

Mereta et les filles sortent.

voulez-vous venir, maître Mogens,
j'ai encore à causer quelque peu avec vous.

Bengt et le prêtre sortent.

PAAL

Je vais aller aussi me coucher et dormir ;...
mais ce Knud le chanteur !... que va-t-il advenir !...

Il sort.

Björn s'assied dans une posture méditative.

EINAR *se place devant lui.*

Björn, qu'est-ce que tu as?

BJÖRN

Je ne sais pas moi-même !

EINAR

Quelque épreuve t'a-t-elle affecté aujourd'hui?

BJÖRN

Est-ce un bonheur ou un malheur, je n'en sais rien ;...

Il se lève.

mais ce doit être l'un des deux,... écoute moi,
je vais te le confier... là-haut, parmi les fjelds
qui montent vers le Justedal, j'ai rencontré
une femme, elle est jeune et belle...

EINAR, *riant.*

Et c'est là-haut,
ça ne peut pas, vraiment, passer pour un malheur !

BJÖRN

Non, écoute-moi bien, c'était dans le désert
où jamais fille de pacage ne se risque...

EINAR

C'est alors sûrement qu'elle s'est égarée...

BJÖRN

Non, ...elle n'était pas pareille aux autres filles...
parmi les arbres elle était debout, chantant,
puis elle disparut soudain...

EINAR, *marmottant.*

C'est à croire
que ça pourrait être la houldre...

BJÖRN

Plusieurs fois
je l'avais entendue qui soufflait dans sa trompe,...
mais aujourd'hui, après l'avoir bien vue, Einar,...
il faut que je retourne au fjeld...

EINAR

Écoute, Björn,
je te conseille la prudence, méfie-toi,
ne va pas te coiffer des filles de pacage...

BJÖRN

Mais puisque je te dis...

EINAR

Bien, de la houldre, alors!
Mais écoute-moi, Björn, ceci est très sérieux,...
ton père a sûrement des vues d'une autre sorte,
et l'union qu'il voudrait voir se réaliser
est entre toi et Mereta...

BJÖRN

Oh, impossible,

il ne m'en a jamais dit un mot ;... elle et moi,
nous ne nous regardons que comme frère et sœur.

EINAR

Mais, écoute-moi, Björn.

BJÖRN

Non, non, c'est inutile,
cela ne se peut pas, je ne pense qu'à celle
que j'ai vue aujourd'hui.

EINAR

C'est de la folie, Björn,
je suis presque tenté de croire que tu es
ensorcelé par quelque charme de magie !

BJÖRN

Il peut en être, Einar, tout ce que tu voudras,...
je ne résiste plus, car j'ai vraiment lutté,
mais ça ne sert à rien, depuis le premier jour
où j'ai entendu la trompe, je pense à elle,
j'ai eu beau demander à Dieu et saint Olaf
de me donner assez de force, rien n'y fait,
il me faut remonter là-haut la retrouver !...

ACTE II

(Site sauvage, mais beau, dans le Justedal ; arbres et fjelds au fond et sur les côtés, à gauche, un petit creux de rocher caché par des branches et des feuilles.)

BJÖRN *entre.*

Voilà le soir qui vient, et je n'ai fait qu'errer
le jour entier dans la forêt, sur les collines,
et suivre les brisées du renne aux fonds pierreux,
puis sous le sombre toit des sapins sur les fjelds.
Et voici la vallée, cette belle vallée
qui est enclose dans d'abrupts pans de rochers.
Quand, sur l'autre versant, par hasard il arrive
au chasseur d'approcher ces montagnes sauvages,
il est tout étonné de trouver parmi elles
une belle vallée avec fleurs et bocages.
Je me tenais là-haut au sommet de la croupe,
lorsque j'ai entendu d'abord les sons si purs ;
que faut-il en penser, on dit que tout jeune homme,
lorsqu'il entend pour la première fois le chant
de la houldre, s'arrête, et l'écoute en silence,
et qu'ensuite jamais il ne peut l'oublier.

Sons de trompe.

Qu'est-ce que c'est ! Ah, oui, c'est sa trompe,... elle est là,
je la vois elle-même qui vient entre les arbres !

ALFHILD *entre.*

Alfhild n'est pas heureuse aujourd'hui, comme hier,
il n'était nulle part, oh, il ne viendra plus,...

Elle l'aperçoit.

Oh mais si, le voilà...

Elle court à lui.

il ne faut plus que tu
abandonnes Alfhild si vite...

BJÖRN, *surpris.*

Belle fille,
qui es-tu?...

ALFHILD

Non, vas-tu demander qui est Alfhild,...
tu le sais bien,... il faut que tu restes ici,
ne pas partir en hâte, comme cette nuit !

BJÖRN, *étonné.*

Cette nuit? Que veux-tu dire? je n'étais pas
au fjeld cette nuit...

ALFHILD

Oh, tu es parti si tôt...

BJÖRN

Que veux-tu dire?

ALFHILD

Écoute, je vais raconter ;
mais viens ici t'asseoir sur l'herbe près de moi.

Ils s'asseyent sous un arbre au premier plan.

C'était bien singulier, mais, dis-moi, tu connais
bien les elfes?

BJÖRN

Non, non...

ALFHILD

Tu ne les connais pas,
les petits, les charmants elfes, eux qui se jouent
parmi les fleurs de la forêt, au moment où
se ferme le grand œil derrière la colline.

BJÖRN

Oui, je sais maintenant, mais raconte, raconte !

ALFHILD

Quand l'obscurité vient, Alfhild ferme les yeux,
ils arrivent alors, et ils jouent autour d'elle,
ils apportent des fleurs,... oh comme elle est contente,...
toutes les fleurs de la forêt, ils les possèdent...
mais cette nuit les elfes ne sont pas venus...

BJÖRN

Et pourquoi pas?

ALFHILD

Alfhild ne le sait pas non plus,
ils ont peut-être eu peur de toi, comme elle, quand
elle t'a vu sur la colline, tout d'abord...
Oh, Alfhild, depuis lors, n'a plus pensé qu'à toi,
puis, tu es revenu ; et nous avons marché
à travers la forêt,... Alfhild était heureuse !...
mais voilà qu'aujourd'hui tu n'as plus été là !...

BJÖRN

Tu n'as fait que rêver !

ALFHILD

Qu'est-ce que tu veux dire?
Mais tu ne devras pas, ce soir, partir encore...

BJÖRN

Il ne faut pas partir?

ALFHILD

Non, non, il ne faut pas!
la petite fleur bleue qui pousse sur le fjeld
près des racines des sapins, tu la connais...

BJÖRN

Certes, je la connais...

ALFHILD

Oui,... quand arrive le soir,
la source de lumière est là, sur le coteau,
et luit sur ses pétales, et les petits points
lumineux de là-haut luisent tous à la fois,...
et la petite fleur, alors, est si contente!
hélas! avec la nuit les voilà tous partis,
et la petite fleur, alors, n'est plus contente,
elle ferme ses pétales et elle pleure...

Vivement en lui prenant la main.

Oh, dis, tu resteras ici, car Alfhild est
tout à fait comme la fleurette bleue du fjeld!...

BJÖRN

Oui, oui, je resterai, mais raconte-moi donc
comment tu es venue ici, n'as-tu personne
qui vive auprès de toi ici?

ALFHILD

Que veux-tu dire?

BJÖRN

N'as-tu donc pas de père et n'as-tu pas de mère?

ALFHILD

Oh si, seulement ils ne sont plus près d'Alfhild !
ils dorment maintenant ;... ils ne reviendront plus.
Oui, quand Alfhild était une petite fille,
alors elle était chez son père et chez sa mère ;
mais il y a longtemps, bien longtemps de cela.

BJÖRN *à part.*

C'est donc qu'ils sont sûrement morts, la pauvre enfant !

ALFHILD

Oh, ma mère était si bonne,... et mon père aussi,
il te ressemblait...

BJÖRN

Et, depuis, tu as vécu
toute seule ici.

ALFHILD

Mais non, Alfhild n'est pas seule,
vois, il y a des fleurs, et les petits oiseaux,
et Alfhild les connaît très bien, tous tant qu'ils sont,
et puis Alfhild a son troupeau de moutons blancs
et de chèvres, qui sont dans le fjeld maintenant ;
et les elfes aussi habitent dans ces bois,
quand elle est contente, ils viennent jouer avec elle.

BJÖRN

Et il n'y a ici personne...

ALFHILD

Si, parfois,...
Le vieux père d'Alfhild vient aussi quelquefois...

BJÖRN

Ton vieux père !... Comment, tu disais tout à l'heure
qu'il n'était plus ici...

ALFHILD

C'est l'autre, celui-là,
oh, ne connais-tu pas ce vieil homme qui sait
tant de jolies histoires ; quand il les raconte,
Alfhild s'assied ici, elle écoute, et ce qu'elle
n'a pas compris, elle le prie de l'expliquer,
mais puisque maintenant tu es venu ici,
elle entendra plutôt ce que tu as à dire.

BJÖRN

Mais avec lui pourquoi ne t'emmène-t-il pas,
pourquoi te laisse-t-il seule dans la vallée?

ALFHILD

Oh, non, jamais Alfhild ne l'a interrogé
là-dessus ;...

Elle réfléchit et dit soudain :

mais, dis-moi ;... j'y pense maintenant,...
Alfhild pourrait-elle être ailleurs que dans ces bois?...

BJÖRN

Oui, tu peux, Alfhild,... si tu viens avec moi
à mon foyer...

ALFHILD *heureuse.*

Oh, tu as aussi un foyer,
vallée avec des fleurs et des bois, comme ici?

BJÖRN

Oui, Alfhild, j'ai cela ; veux-tu m'accompagner...

ALFHILD

Oh, elle te suivra bien volontiers, Alfhild !...

Knud arrive lentement, sortant de la forêt.

KNUD

Bonsoir, mon Alfhild !

ALFHILD, *courant à lui.*

Père ! oh, comment, tu arrives
si tard...

KNUD

Il me fallait venir te voir ce soir.

Il aperçoit Björn.

Tiens, c'est toi,... comment donc es-tu venu ici?

BJORN, *surpris.*

J'étais à la chasse, et...

ALFHILD

Oh père, il a promis
qu'il ne va plus jamais abandonner Alfhild.

KNUD

Tu as promis cela?

BJÖRN

Oui, vieux, je l'ai promis.

ALFHILD

Et il dit qu'il a un foyer, une vallée
comme ici, et c'est là qu'il veut conduire Alfhild ;
...oh, elle le suivra bien volontiers, Alfhild,
elle ne peut rester ici quand il s'en va !...

KNUD

Tu veux la mener à la maison de ton père?

BJÖRN

C'est bien mon intention...

ALFHILD

Et il faut que tu viennes,
père, et chanter pour lui tout ce que tu as chanté
jusqu'ici pour Alfhild...

KNUD

Je le ferai, enfant,
et sur toi je saurai bien veiller...

BJÖRN

Mais, dis-moi,
pourquoi l'as-tu laissée seule dans la vallée,
abandonnée ici...

KNUD

Je ne suis pas le maître
de son destin ; c'est dans mes cordes seulement,
ainsi que dans mon chant, que mon pouvoir réside.

BJÖRN

Dis-moi donc qui tu es, singulier vieillard?

KNUD

Cela, je ne peux pas te le dire, mon fils,
mais je saurai veiller et sur toi et sur elle !

ALFHILD

Et ne voudras-tu pas venir avec nous, père?

KNUD

Non, je ne le peux pas, Alfhild, il vaut que j'aille
d'une maison à l'autre,... où l'on trouve maint cœur
qui a besoin de réconfort, mainte poitrine
qu'oppresse la douleur qui en elle fermente,
et le tumulte qui s'agite au sein du peuple,
il me faut l'exprimer au moyen de mes cordes !

Il sort.

BJÖRN

Alors, tu vas venir avec moi?...

ALFHILD

Oui, je viens !...
oh oui, tu seras bon sûrement pour Alfhild,
quand elle aura quitté cette belle vallée,
car elle n'aura rien, non, rien d'autre que toi.

BJÖRN *lui prend la main.*

Oui, sois-en sûre, Alfhild, je serai bon pour toi,...
Oh oui, comme je vais t'aimer toute ma vie...

ALFHILD

Que feras-tu?... m'aimer? qu'est-ce que tu veux dire?

BJÖRN

Que je vais être bon pour toi, et penserai
uniquement à toi tous les jours de ma vie...

ALFHILD

Oh maintenant Alfhild est heureuse, elle croit
qu'elle t'a bien compris, mais, écoute, il faudra
m'aimer toujours, alors...

BJÖRN

Toujours, Alfhild...

ALFHILD

Car Alfhild, sans cela, sûrement en mourrait ;
écoute, deux pigeons avaient bâti leur nid
à la cime d'un pin, là en bas du coteau ;
arriva un pigeon étranger, avec qui
l'un des deux s'est enfui, et l'autre, qui restait,
attendit son retour tant le jour que la nuit,...
hélas, le fugitif n'est jamais revenu,
...le pigeon dut mourir, alors...

BJÖRN

Non, Alfhild, non !
tu peux te reposer sur moi sans crainte, mais...
qu'est-ce que tu écoutes donc...

On entend une musique douce.

ALFHILD, *à voix basse.*

Entends-tu
que les elfes légers chantent autour de nous !

BJÖRN

C'est seulement le vent du soir...

ALFHILD

Les entends-tu,
comme, parmi les fleurs, ils chuchotent,... écoute !...

Pendant le chœur qui suit, Alfhild écoute en silence, tout en exprimant ses sentiments selon les paroles du chant, et Björn la considère avec un étonnement inquiet.

CHŒUR D'ELFES

Les elfes murmurent ce soir
leur dernier salut amical,
nous n'allons plus, au clair de lune,
danser sous la rosée des feuilles,
nous irons
dans le calme
soir tremper les fleurs de nos larmes.

Si nous ne pouvons pas te suivre,
tendrement nous pensons à toi,
vers notre paisible domaine
un jour tu monteras encore,
nous pourrons
dans le calme
soir saluer encore Alfhild!...

La musique s'éteint peu à peu.

BJÖRN, *à mi-voix.*

Tu chuchotes, Alfhild, viens, qu'est-ce que tu as,
j'éprouve une impression étrange,... allons-nous-en...

ALFHILD *lui prend la main.*

Alfhild te suit, maintenant qu'elle a chuchoté
son adieu aux petits elfes et à ses fleurs...

Ils sortent.

(La cour de Bjerkehoug ; des arbres au fond, à gauche on voit le mur de la maison.)

PAAL *entre et rencontre Mereta.*

Non, non, ça ne va pas à Bjerkehoug,... bon Dieu, est-ce que c'est ça de la gaieté, une nuit de Saint-Jean, j'avais réussi à les mettre un peu en train là-haut sur la butte...

MERETA

Et alors?...

PAAL

Et voilà qu'arrive Bengt Alfsen, et ce fut un silence comme dans une église.

MERETA

Oui, Paal, je l'ai bien remarqué, tout le monde a peur de lui...

PAAL

Je ne sais ce qu'il y a, tous l'évitent, même Björn, son propre fils...

MERETA

Dieu, tu crois?

PAAL

Il y a longtemps que je l'ai remarqué...

MERETA

Et c'est pour ça qu'il erre à la chasse dans les fjelds, et ne reste jamais tranquille à la maison...

PAAL

Oui, c'était la raison, d'abord, mais depuis...

MERETA

Mais depuis? Quoi donc?...

PAAL

Oh, ce n'était rien,... ne m'interrogez plus, voilà Bengt Alfsen...

MERETA

Alors, je m'en vais...

Elle sort.

BENGT ALFSEN *entre.*

Avec qui est-ce que tu parlais là?

PAAL

C'était votre pupille.

BENGT

Et pourquoi est-elle partie quand elle m'a vu arriver?

PAAL

Elle avait quelque chose à faire dans la maison, a-t-elle dit.

BENGT

Ah,... c'est toujours comme ça quand j'arrive ;... c'est la même chose avec tout le monde, quand les servantes sont près de

l'âtre à filer, si j'entre, elles ont aussitôt quelque chose à faire dans la cuisine ou la cave...

PAAL

Bengt Alfsen, c'est votre faute...

BENGT

Tais-toi, je ne veux plus entendre parler de ça.

PAAL

Oh, je peux bien me taire ; mais ce que j'en disais, c'était pour votre bien...

BENGT

C'est bon, c'est bon ;... tu n'as pas vu maître Mogens ce soir...

PAAL

Il était à l'office au crépuscule...

BENGT

Eh bien, va le chercher,... dis-lui que je l'attends.

PAAL

J'y vais.

Il sort.

BENGT *après un silence.*

Je ne suis plus gaillard et fort comme j'étais,
je sens comme un poids qui pèse sur mes épaules,
les gens doivent bien voir que quelque chose cloche
en moi,... puisqu'ils s'en vont dès qu'ils me voient venir ;
mais ce prêtre !... parbleu, qu'est-ce donc qu'il devient,
ça me remet parfois de causer avec lui ;...
...ah oui, tu te le fais payer cher, mon frère Alf !...

Il regarde autour de lui.

Hé, ça remue dans les arbres... oh, saint Olaf!

Il fait le signe de la croix et entre dans la maison.
Einar et Mereta entrent.

EINAR

Pourquoi refuses-tu de danser avec moi?

MERETA

C'est que je ne veux pas,... voilà, c'est ma raison.

EINAR

Ah, tu n'agis pas bien envers moi, Mereta.

MERETA

Ouida! Et qu'as-tu donc à réclamer?

EINAR

Voyons ;...
rien, c'est bien évident, tu sais fort bien, pourtant,
que je t'aime...

MERETA

Et alors tu te mets en colère
si seulement je cause un peu avec un autre.

EINAR

Ah oui, causer... et rire, et chuchoter...

MERETA, *gaiement.*

Ha, ha...
plus je vois que ta mine se renfrogne, plus
cela m'amuse...

EINAR

Hé oui, je le vois, Mereta.
J'étais de même aussi quand je suis arrivé,
mais en ces quelques jours je me suis bien changé...
Écoute, Mereta...

MERETA

Ah, non, ne reviens pas
encore à ces balivernes...

EINAR

Allons, c'est bien,
tu ne m'entendras plus...

Il va pour sortir.

MERETA

Hé, tu t'en vas, Einar !

EINAR

Adieu, Mereta.

MERETA, *mutine.*

Oui, et bon voyage, alors...

Au moment où il est près de la sortie.

Tout de même, attends donc, que nous causions un peu...

EINAR *se retourne.*

Qu'est-ce que tu veux...

MERETA

Viens, allons,... écoute, Einar,
tu promets, n'est-ce pas, de ne plus me tenir
de ces propos d'amour...

EINAR, *sombre.*

C'est bien, je le promets...

MERETA

Et si je ris un peu de toi, tu n'auras pas
l'air renfrogné...

EINAR

Oh non, fais comme tu voudras...

MERETA

C'est parfait, grand merci, alors tu peux partir...
mais je vais seulement t'offrir pour le voyage
un petit cadeau...

EINAR

Et qu'est-ce que c'est...

MERETA

Regarde !

Elle lui tend la main.

Tiens, le voilà,... ma main et ma foi !

EINAR *la prend dans ses bras.*

Mereta !

C'est vrai, ce que tu dis?...

MERETA

Oui, oui, c'est vrai, Einar !

Bengt et Mogens entrent.

Ah, mon Dieu, voilà père !

BENGT

Hé, là, qu'est-ce que c'est?

EINAR

Bengt Alfsen, écoutez !...

BENGT

Tais-toi, c'est inutile,
j'ai bien vu ce qui s'est passé,... toi, Mereta,
il te conviendrait mieux de dépenser ton temps
avec les servantes, qu'avec le jeune Einar.

Mereta sort.
A Einar.

Et toi, mon cher, je peux, en deux mots, t'informer
qu'il ne te sert à rien de briguer la faveur
de Mereta, j'ai pris à cet égard, déjà,
d'autres décisions,... venez, maître Mogens.

Ils sortent.

EINAR

C'était donc vrai, ce que le prêtre m'avait dit.
Après tout, soit ! J'ai l'affection de Mereta,
et elle saura bien parvenir à ses fins.
Et je compte, d'ailleurs, sur l'aide de la chance.

Paal, plusieurs ménétriers, des paysans et paysannes entrent en musique.

OLAF LILJEKRANS

PIÈCE EN TROIS ACTES

PERSONNAGES

Madame Kirsten Liljekrans.
Olaf Liljekrans, *son fils.*
Arne de Guldvik.
Ingeborg, *sa fille.*
Hemming, *son valet.*
Thorgjerd, *vieux ménétrier.*
Alfhild.
Gens de la noce.
Parents d'Arne de Guldvik.
Servantes et valets de Madame Kirsten.

L'action se passe au moyen âge dans un district montagneux.

PREMIER ACTE

(Versant couvert d'arbres qui monte vers des étendues de fjelds plus hautes ; dans une crevasse profonde un torrent descend du fond et disparaît à droite ; sur ce fleuve, quelques vieux troncs d'arbres couchés, et autres restes d'un pont délabré. De grands blocs de rochers sont épars sur le devant de la scène, on aperçoit au loin les cimes de hauts fjelds neigeux. Le paysage est plongé dans un crépuscule rose, la lune se montre plus tard.)

SCÈNE PREMIÈRE

THORGJERD, *debout sur un roc près du fleuve, écoute les chœurs que l'on entend hors de la scène.*

CHŒUR DES GENS DE MADAME KIRSTEN,
du fond de la forêt à gauche.

Avec des chants pieux et jeux de cloches
nous avançons dans la vallée;
puisses-tu nous entendre, éveille-toi,
chrétien, de ce sommeil ensorcelé.

PARENTS D'ARNE DE GULDVIK, *au loin, hors de la scène à droite.*

La route nous mène
au lieu de la noce;
le poulain court léger sur le versant!

Sous les fers résonne
la forêt touffue,
où chevauchent les joyeux compagnons!

GENS DE DAME KIRSTEN, *un peu plus près.*

A notre appel, que tu sois enchaîné
sur la colline ou dans le fjeld,
éveille-toi, sors, libère ton âme
des malins elfes du bocage!

Thorgjerd disparaît dans la crevasse où court le torrent; après un vif intermezzo l'on entend plus près :

PARENTS D'ARNE

Que rires et chants abrègent la route,
chantons la nuit des mariés!

GENS DE DAME KIRSTEN

C'est triste d'errer tout un jour si long,
épiant taillis et rochers.

PARENTS D'ARNE, *très près, mais toujours hors de la scène.*

Au repas de noce, aux jeux, à la danse
se rendent valets et servantes.

GENS DE DAME KIRSTEN, *plus près qu'avant.*

Olaf Liljekrans! Olaf Liljekrans!
D'où ce sommeil si long et si profond?

SCÈNE II

ARNE DE GULDVIK *paraît au fond à droite de l'autre côté du torrent avec ses parents, hommes et femmes, des ménétriers, etc.; ils sont tous en costumes de fête. Aussitôt après* HEMMING *entre du même côté.*

UN HOMME DU CORTÈGE

Voilà le chemin.

UN SECOND

Non, le voici !

UN TROISIÈME

Pas du tout, ça doit être là.

ARNE DE GULDVIK

Allons, bon, nous voilà encore arrêtés !...

Il appelle :

Hemming ! Où est Hemming?

HEMMING, *entrant.*

Voilà.

ARNE

N'ai-je pas dit qu'il fallait que tu restes à portée pour être à ma disposition?

HEMMING

C'était Mlle Ingeborg... elle voulait... et alors...

ARNE, *contrarié.*

Mlle Ingeborg ! Mlle Ingeborg ! Es-tu la servante de Mlle Ingeborg? tu es mon écuyer, tu dois me servir ; n'es-tu pas nourri et payé pour cela? Allons, dis-nous le chemin, nous sommes arrêtés.

HEMMING, *incertain.*

Le chemin? Dame, je ne connais pas trop cet endroit-ci, mais...

ARNE

Bon, c'est bien ce que je pensais, voilà tout le profit que j'ai de toi ! Alors il nous faudra rester cette nuit dans ce désert, aussi vrai que je m'appelle Arne de Guldvik.

HEMMING, *qui vient d'apercevoir les restes du pont.*

Non, ce ne sera pas nécessaire. On peut traverser ici.

ARNE

Que ne l'as-tu dit tout de suite?

Tous passent le torrent et descendent sur le devant de la scène.

ARNE, *regardant autour de lui.*

Oui, je m'y retrouve. Le torrent est ici la limite entre les terres de Dame Kirsten et les miennes.

Il désigne du doigt la gauche.

Sa demeure est par là, dans le bas ; dans une heure ou deux nous pourrons nous mettre à l'aise dans la maison de la noce, mais il faut nous dépêcher.

Il appelle.

Ingeborg !... Hemming, où est-elle encore, Ingeborg?

HEMMING

En arrière, en haut de la colline.

Il indique la droite.

Elle s'amuse avec ses demoiselles d'honneur ; elles prennent des branches vertes aux putiers et se poursuivent avec en jouant et riant.

ARNE, *mécontent, mais baissant la voix.*

Hemming, ce mariage me rend malade, tellement il me cause de mauvais sang.

Il regarde au dehors, vers la droite.

Les voilà qui courent, vois-tu? non, regarde donc ! C'est elle qui a eu l'idée de passer par la montagne, au lieu de prendre la route, nous arriverons plus tôt, disait-elle, et malgré ça... ouf ! c'est à en devenir fou ; elle ira dès demain à l'autel ; est-ce là les usages courtois auxquels elle devait s'appliquer? Que dira Dame Kirsten, quand elle trouvera ma fille si mal élevée.

Hemming veut parler.

Oui, car c'est ce qu'elle est ; elle est mal élevée, je te dis.

HEMMING

Maître, vous n'auriez jamais dû marier votre fille dans la famille de Dame Kirsten ; Dame Kirsten et les siens sont de noble condition, et...

ARNE

Tu es bête, Hemming. Noble, noble ! oui, on est bien avancé, ça n'engraisse ni ne nourrit personne. Si Dame Kirsten est noble, moi je suis riche ; j'ai de l'or au fond de ma caisse et de l'argent dans mon armoire.

HEMMING

Oui, mais vos voisins font gorges chaudes de l'accord que vous avez conclu avec elle.

ARNE

Ha, ha, qu'ils en rient, cela vient de ce qu'ils sont jaloux de moi.

HEMMING

Ils disent que vous avez renoncé à votre droit légal pour marier Mlle Ingeborg avec Olaf Liljekrans; oui, je ne devrais sans doute pas le dire; mais on vous a chansonné.

ARNE

Tu mens, il n'y a personne qui ose chansonner Arne de Guldvik. Je suis puissant; je peux les chasser de leur maison et de leur terre pour peu que bon me semble. Des chansons satiriques! oui, tu t'entends bien aux chansons!... S'ils ont fait des chansons, c'est en l'honneur de la mariée et de son père.

S'emportant.

C'est d'ailleurs une pauvre chanson, tout à fait pitoyable, je t'assure; il n'est pas un homme qui s'y connaît, celui qui l'a composée, et si je mets un jour la main sur lui, je...

HEMMING

Hé, maître! vous la connaissez donc? Quelqu'un s'est-il risqué à vous la chanter?

ARNE

Chanter, chanter; ne me retiens pas ainsi avec ton bavardage.

Aux autres.

En route, mes amis, il ne faut pas nous attarder, si nous voulons atteindre la maison de la noce avant minuit. Vous auriez dû entendre ce que raconte Hemming. Le bruit court, et c'est sûr, dit-il, que Dame Kirsten a passé cinq pleines journées à brasser et faire la cuisine pour nous recevoir avec honneur; n'est-ce pas, Hemming?

HEMMING

Oui, maître.

ARNE

Il dit qu'elle n'a pas vase d'argent si précieux qu'elle ne le mette sur la table bien poli et reluisant ; elle n'a pas préparé de banquet aussi magnifique depuis que le roi, il y a vingt ans, a été l'hôte de son défunt mari ; n'est-ce pas, Hemming?

HEMMING

Oui, maître.

A voix basse.

Maître, c'est mal avisé de parler ainsi ; Dame Kirsten est orgueilleuse de sa naissance ; elle estime que ce mariage est un honneur pour vous, et vous ne pouvez guère savoir comment elle compte se comporter envers ses hôtes.

ARNE, *bas.*

Peuh,... des bêtises.

Aux autres.

Il dit que Dame Kirsten ne tient pas en place ; nuit et jour elle circule de la cave à l'office. N'est-ce pas...?

Il s'arrête court, en regardant à gauche.

Hemming, qu'est-ce qu'il y a? Regarde qui vient là?

HEMMING, *avec un cri.*

Dame Kirsten Liljekrans !

TOUS, *stupéfaits.*

Dame Kirsten !

SCÈNE III

Les précédents. DAME KIRSTEN, *arrivant de gauche avec ses valets.*

DAME KIRSTEN, *à ses gens, sans voir les autres.*

Un peu plus loin seulement encore, et je suis bien sûre qu'on le trouvera.

Interdite, à part.

Arne de Guldvik ! Que le ciel m'assiste maintenant !

ARNE, *se dirigeant vers elle.*

Dieu vous protège, Dame Kirsten Liljekrans !

DAME KIRSTEN *se ressaisit et lui tend la main.*

Qu'il vous protège de même.

A part.

Ne saurait-il rien?

ARNE *continue, de bonne humeur.*

Et heureuse rencontre sur nos limites ! Oui, ça me fait plaisir ; mais l'honneur que vous me faites est presque trop grand.

DAME KIRSTEN

Que voulez-vous dire?

ARNE

Je veux dire que vous me faites un trop grand honneur en parcourant des lieues à travers bois et déserts pour me souhaiter la bienvenue sur vos domaines.

DAME KIRSTEN

Non, maître Arne...

A part.

Il ne sait rien encore !

ARNE

Et cela en un jour comme celui-ci, où vous avez tant à faire ; car c'est chez vous que le mariage de nos enfants aura lieu, puisque ma maison est trop loin de l'église, et pourtant vous venez à ma rencontre avec tous vos valets.

DAME KIRSTEN, *confuse.*

Je vous en prie, ne parlez plus de cela.

ARNE

Si fait, j'en veux parler à voix haute ; les gens du district ont dit que vous vous vantez de votre haute naissance, que vous parlez de moi et des miens avec dédain, et que vous aviez seulement conclu l'accord pour en finir avec les longs démêlés dont vous étiez excédée, maintenant que vous êtes veuve et prenez de l'âge ; et sans cela, jamais vous n'auriez...

DAME KIRSTEN

Pourquoi écoutez-vous ce que les mauvaises langues peuvent inventer. Nous ne voulons plus penser aux démêlés qui se sont produits depuis le temps du chef de votre famille. Je trouve que nos lignées en ont suffisamment souffert, la vôtre comme la mienne. Regardez autour de vous, maître Arne. Les pentes que voilà ne sont-elles pas à comparer aux pâtis les plus sauvages, et pourtant, du temps de nos pères, cet endroit-ci était populeux et fertile. Un pont coupait le torrent, et une route joignait Guldvik à la maison de mon père. Mais ils ont poussé en avant, des deux côtés, avec le feu et l'épée ; ils ont détruit tout ce qu'ils trouvaient, car ils se jugeaient trop proches voisins. Aujourd'hui toutes sortes d'herbes poussent sur la route,

le pont est démoli, et il n'y a que les loups et les ours qui habitent ici.

ARNE

Oui, on a fait contourner le fjeld à la route ; elle en est bien allongée, et l'on pouvait mieux se surveiller de part et d'autre ; mais nous n'avons pas besoin de ça maintenant, et ça vaut mieux pour nous deux.

DAME KIRSTEN

Certainement, certainement ! Mais Ingeborg, la mariée, où est-elle? Je ne la vois pas, non plus que les demoiselles d'honneur ; ne serait-elle pas...

ARNE

Elle nous suit ; elle va venir tout de suite. Mais... écoutez, Dame Kirsten. Je vais vous dire une chose, autant maintenant que plus tard, bien que vous le sachiez déjà sans doute, je pense. Ingeborg a parfois des caprices, des lubies,... je vous jure que, si elle les a, elle est tout de même bien élevée.

DAME KIRSTEN, *saisie.*

Oui, et alors?

A part.

Est-ce que, elle aussi...

ARNE

Il faut que vous refréniez ça ; moi, comme père, je n'y réussirais guère, mais vous trouverez bien moyen.

DAME KIRSTEN

Vous pouvez y compter.

A part.

Et Olaf qui est invisible.

HEMMING, *qui a regardé dehors à droite.*

Voici Mlle Ingeborg.

A part.

Comme elle est belle en tête du groupe !

DAME KIRSTEN, *bas à ses gens.*

Pas un mot de ce que nous sommes venus faire ici.

UN VALET

Vous pouvez y compter.

HEMMING, *à part, soupirant et regardant toujours à droite.*

Heureux Olaf, qui la possédera !

SCÈNE IV

LES PRÉCÉDENTS. INGEBORG *et les demoiselles d'honneur. traversent le pont.*

INGEBORG, *encore au fond.*

Pourquoi courir et vous séparer de moi? C'est inutile ; on ne fera rien avant que j'arrive.

Elle aperçoit Dame Kirsten et sa suite.

Dame Kirsten, vous êtes là ! Bien, ça me fait plaisir.

A la suite, en passant vite.

Je vous salue tous !

A Dame Kirsten, en regardant tout autour.

Mais Olaf, où est-il?

DAME KIRSTEN

Olaf !

A part.

Malheur, ça va éclater maintenant.

ARNE

Tiens, c'est vrai, Olaf ! Ha, ha, ha ! Il faut que je sois aveugle ; heureusement, la mariée voit mieux ; je n'ai pas fait attention à l'absence du marié ; mais je comprends maintenant comment il se fait que nous nous rencontrions ici,... c'est lui qui est cause de...

DAME KIRSTEN

Lui... vous croyez... vous savez que...

ARNE

Je crois que le temps lui a paru trop long là-bas dans la salle de fête. Hé oui, je me rappelle bien ma propre noce ; j'étais jeune, moi aussi, dans ce temps-là. Il a eu grand désir de voir la mariée le plus tôt possible, et il vous a priée de l'accompagner.

DAME KIRSTEN

Certes, il avait grand désir de voir la mariée, mais...

INGEBORG

Eh bien?

DAME KIRSTEN

Olaf n'est pas ici avec nous.

HEMMING, *s'approchant.*

Pas ici !

ARNE

Et pourquoi pas?

INGEBORG

Parlez, je vous prie !

DAME KIRSTEN, *gênée, plaisantant.*

Vraiment, il paraît que la mariée aussi est impatiente !

Suivez-moi, suivez-moi à la maison de la noce, je pense bien qu'on l'y trouvera !

HEMMING, *bas, à Arne.*

Maître, rappelez-vous, je vous ai prévenu !

ARNE, *avec méfiance à Dame Kirsten.*

Répondez d'abord, et nous vous suivrons.

DAME KIRSTEN

Eh bien... il est sorti à cheval pour aller à la chasse.

Se mettant en marche.

Venez maintenant, voilà que la nuit s'obscurcit.

INGEBORG

A la chasse?

DAME KIRSTEN

Hé, cela peut-il vous étonner? Vous connaissez la chanson :

Chevalier aime chevaucher aux bois
pour essayer chevaux et chiens!

INGEBORG

Tient-il si peu à sa jeune fiancée qu'il passe les jours de la noce à la piste du gibier?

DAME KIRSTEN

Vous parlez pour rire maintenant. Venez, venez !

ARNE, *qui depuis un moment a observé Dame Kirsten et sa suite.*

Non, attendez, Dame Kirsten. Je n'oserais pas sans doute me mesurer avec vous pour l'esprit, mais pourtant je dis-

tingue clairement ceci : que vous cachez le véritable objet de votre venue ici.

DAME KIRSTEN, *touchée juste.*

Moi ! Comment pouvez-vous croire?

ARNE

Aux manières de tous, je vois qu'il y a quelque chose que vous ne voulez pas dire. Vous êtes singulièrement soucieuse, et vous vous donnez l'air d'être disposée à plaisanter ; seulement ça ne sonne pas comme il faut.

DAME KIRSTEN

Ce n'est pas nouveau, que vous ayez sur moi et les miens de mauvaises pensées.

ARNE

Possible, mais ce ne fut jamais sans juste raison.

Avec éclat.

Aussi vrai que je vis, vous me cachez quelque chose !

DAME KIRSTEN, *à part.*

Quel sera le résultat de ceci?

ARNE

Je me suis laissé duper par vous, mais je vois clair maintenant. Vous disiez être venue me saluer à la limite de nos terres ; comment saviez-vous que nous étions passés par les montagnes? C'est Ingeborg qui l'a voulu, lorsque nous avons quitté Guldvik, et nul ne pouvait vous en informer.

Comme Dame Kirsten ne répond pas.

Vous vous taisez, je le pensais bien.

HEMMING, *à voix basse.*

Voyez-vous, maître. Croirez-vous à ce que je dis maintenant?

ARNE, *de même.*

Silence !

DAME KIRSTEN, *qui s'est ressaisie.*

Eh bien, maître Arne, je vais vous parler franchement ; que la chance gouverne la suite.

ARNE

Dites-nous, alors...

INGEBORG

Que voulez-vous dire?

DAME KIRSTEN

L'accord entre nous a été conclu avec parole donnée et serrement de mains, je vois ici beaucoup d'hommes hono rables qui peuvent en témoigner : Olaf, mon fils, devait épouser votre fille, la noce devait avoir lieu chez moi demain...

ARNE, *impatient.*

Oui, oui, c'est ça !

DAME KIRSTEN

Honte à celui qui rompt sa parole, mais...

ARNE ET LES INVITÉS

Quoi donc ! Parlez !

DAME KIRSTEN

Le mariage ne peut avoir lieu demain, comme il était convenu.

ARNE

Ne peut avoir lieu?

DAME KIRSTEN

Il faut attendre.

HEMMING

Ha, quel affront !

INGEBORG

Pas de noce !

ARNE

Maudite soyez-vous pour cette trahison !

LES INVITÉS *menaçants, plusieurs tirant leurs couteaux et se précipitant sur les gens de Dame Kirsten.*

Vengeance ! Vengeance sur la famille Liljekrans !

LES GENS DE DAME KIRSTEN *levant leurs haches et se disposant à la défense.*

Frappons ! A bas les hommes de Guldvik !

DAME KIRSTEN *se jette entre les combattants.*

Arrêtez, arrêtez, je vous en prie. Maître Arne, écoutez-moi jusqu'au bout, avant de juger ma conduite.

ARNE, *qui a cherché à calmer ses parents, s'approche de Dame Kirsten et dit en baissant la voix, tout en s'efforçant de réprimer l'émotion à laquelle il est tout de même visiblement en proie.*

Pardonnez-moi, Dame Kirsten, j'ai été trop prompt à me mettre en colère. Si j'avais réfléchi, j'aurais dû comprendre que tout cela était une plaisanterie, je vous en prie, n'allez pas me contredire, il faut que ce soit ça ! Pas de noce demain... comment cela pourrait-il se faire ! Si vous avez besoin de bière ou d'hydromel, si vous manquez d'argent ou de linge à fleurs, prenez-en chez moi.

DAME KIRSTEN

Ce n'est pas dans une famille misérable que vous mariez votre fille, maître Arne. Présentez-vous à la noce avec tous

vos parents et amis, venez trois fois plus nombreux, si vous le voulez,... vous trouverez chez moi logement et bonne chère autant que vous voudrez. Ne croyez jamais qu'un aussi vil motif pourrait m'empêcher...

ARNE

Vous avez changé d'avis, peut-être?

DAME KIRSTEN

Pas davantage. Quand j'ai donné ma parole, je suis prête à la tenir, et cela, aussi bien aujourd'hui que demain ; car telle a toujours été la coutume dans ma famille. Mais en cette affaire, ce n'est pas de moi que cela dépend ; quelqu'un manque...

INGEBORG

Quelqu'un? Et qui? Si la fiancée est prête, il me semble que...

DAME KIRSTEN

Pour un mariage il faut être deux, le fiancé aussi bien que la fiancée...

ARNE ET LES INVITÉS

Olaf !

INGEBORG

Mon fiancé !

DAME KIRSTEN

Oui, lui, mon fils... il s'est enfui cette nuit, abandonnant maison et fiancée.

LES INVITÉS

Enfui !

ARNE

Enfui ! Lui !

DAME KIRSTEN

Aussi vrai que j'espère la grâce du ciel, je n'y suis pour rien.

ARNE, *avec une sourde colère.*

Et le mariage devait avoir lieu dès demain ! Ma fille s'habille dans tous ses atours, j'ai envoyé prévenir dans tout le district, mes parents et amis arrivent de loin pour prendre part à la fête.

S'emportant.

Ah, prenez garde, si Arne de Guldvik devient la risée de ses voisins ; vous n'y gagnerez guère, je vous le jure.

DAME KIRSTEN

Ce serait tout à fait mal fondé, si vous pouviez croire que...

ARNE

Ne dites pas ça, Dame Kirsten, ne dites pas ça. Nous avons un vieux compte à régler ensemble, nous deux ; ce n'est pas la première fois que vous tendez des pièges adroits à moi et aux miens. La famille de Guldvik a dû longtemps pâtir quand vous et les vôtres méditiez ruses et perfidies. Nous avions la puissance, nous avions biens et argent ; mais vous étiez trop malins pour nous. Vous saviez nous séduire par de belles paroles et des façons de dire,... ce sont là des marchandises que je ne suis guère capable d'estimer comme il convient.

DAME KIRSTEN

Maître Arne, écoutez-moi !

ARNE, *continuant.*

Je vois clairement aujourd'hui que je me suis conduit comme l'homme qui construisait sa maison sur la glace : le dégel venu, elle a sombré. Mais vous en aurez peu de joie. Je veux m'en tenir à vous, Dame Kirsten, il faut que vous répondiez pour votre fils, c'est vous qui avez présenté sa demande, c'est votre affaire de tenir la parole qui m'a été donnée ! J'ai été un fou, dix fois un fou, de me fier à votre langue insinuante. Ceux qui me voulaient du bien m'ont averti, mes ennemis se moquaient de moi ; mais je n'ai guère fait attention aux uns ni aux autres. J'ai mis mes vêtements de fête, j'ai réuni parents et amis ; en jouant et chantant nous nous sommes dirigés vers la maison de la noce, et voilà... voilà le marié déguerpi.

INGEBORG

Je n'irai pas à l'église avec celui qui m'estime si peu.

ARNE

Silence !

HEMMING, *bas à Arne.*

Mlle Ingeborg a raison, le mieux est que vous rompiez l'accord.

ARNE

Silence, dis-je !

DAME KIRSTEN, *à Arne.*

Certes, vous avez pleinement de quoi être en colère ; mais si vous m'accusez d'imposture, vous me faites tort plus que de raison. Vous croyez que je me livre avec vous à un jeu astucieux ; mais dites-moi, qu'est-ce qui pourrait nous y induire, moi et mon fils? N'aime-t-il pas In-

geborg? où pourrait-il se choisir une meilleure fiancée? N'est-elle pas belle et fière? Son père n'est-il pas puissant et riche? Sa famille n'est-elle pas honorablement citée, aussi loin qu'on la connaisse?

ARNE

Alors, comment Olaf a-t-il pu...

DAME KIRSTEN

Le sort qui m'est échu est pire que vous ne pensez. Vous aurez pitié, non courroux, quand vous allez l'entendre... Depuis ce matin, au lever du soleil, j'ai parcouru ces hauteurs pour le retrouver.

ARNE

Ici?

DAME KIRSTEN

Oui, ici, car il faut que vous sachiez... vous en serez effrayés... mais peu importe... Olaf est au pouvoir des esprits de la montagne !

LES INVITÉS

Ensorcelé !

INGEBORG, *en même temps.*

Dieu m'en garde !

ARNE

Que dites-vous là, Dame Kirsten !

DAME KIRSTEN

Il est ensorcelé ! Ça ne peut pas être autre chose... Il y a trois semaines, lorsque la bière des fiançailles eut été bue à Guldvik, il ne rentra que tard le lendemain à la maison. Il était pâle et sombre, et silencieux comme jamais

je ne l'avais vu. Et les jours passèrent, il parlait peu, il restait au lit la plupart du temps, et détournait la tête ; mais quand venait le soir, il semblait pris d'une étrange inquiétude, il sellait son cheval et partait loin, montant les collines ; mais personne n'osait le suivre, et personne ne savait jamais où il se rendait. Croyez-moi, ce sont de méchants esprits qui l'ont séduit ; grand est le pouvoir qu'ils exercent par ici ; depuis l'époque où la grande peste s'est répandue dans le pays, le fjeld, ici, n'a jamais été bien sûr ; il ne se passe presque aucun jour sans que les filles de pacage entendent des jeux bizarres et de la musique, bien que nul être humain ne circule aux endroits d'où viennent ces bruits.

ARNE

Ensorcelé ; est-ce que c'est concevable, une chose pareille.

DAME KIRSTEN

Plût à Dieu que ce ne le fût pas ; mais je ne veux plus en douter. Voilà trois jours qu'il n'est rentré à la maison.

ARNE

Et nulle part vous n'avez appris où il va?

DAME KIRSTEN

Hélas, non, ce n'est pas facile. Un chasseur, hier, l'a vu par ici ; mais il était sauvage et farouche comme le renne ; il avait cueilli toutes sortes de plantes et il les jetait autour de lui, et en même temps il murmurait des paroles bizarres. Dès que l'on m'eut dit cela, je suis partie avec mes gens, mais nous n'avons rien trouvé.

INGEBORG

Et vous n'avez rencontré personne qui aurait pu vous dire...

DAME KIRSTEN

Vous savez bien que ce versant est désert.

ARNE, *qui a aperçu Thorgjerd, qui monte du torrent.*

Voilà pourtant quelqu'un, je vais l'interroger.

HEMMING, *inquiet.*

Maître, maître !

ARNE

Quoi donc?

HEMMING

Laissez-le ; ne voyez-vous pas qui c'est?

LES INVITÉS ET LES GENS DE DAME KIRSTEN *chuchotant entre eux.*

Thorgjerd le ménétrier ! Thorgjerd le fou !

INGEBORG

Il a appris les chants du nixe.

HEMMING

Laissez-le, laissez-le !

ARNE

Non, quand il serait le nixe lui-même...

SCÈNE V

Les précédents. THORGJERD. *(Celui-ci est parvenu presque au bout de la scène à gauche; aux derniers mots d'Arne, il se retourne soudain, comme s'il avait été interpellé.)*

THORGJERD, *se rapprochant.*

Que me veux-tu?

ARNE, *interdit.*

Qu'est-ce que c'est?

HEMMING

Vous voyez bien.

ARNE

Laisse-moi faire.

A Thorgjerd.

Nous cherchons Olaf Liljekrans, l'as-tu rencontré par ici aujourd'hui?

THORGJERD

Olaf Liljekrans?

DAME KIRSTEN

Voyons, tu le connais bien.

THORGJERD

N'est-ce pas un de ces méchants hommes des districts, là-bas?

DAME KIRSTEN

Méchants?

THORGJERD

Ils sont tous méchants par là! Olaf Liljekrans maudit le petit oiseau qui chante sur le toit de la maison de sa mère.

DAME KIRSTEN

Tu mens, ménétrier!

THORGJERD, *avec un sourire malin.*

Alors, tant mieux pour lui.

ARNE

Comment cela?

THORGJERD

Vous demandez Olaf Liljekrans? S'est-il égaré par ici? Êtes-vous à sa recherche sans pouvoir le trouver?

DAME KIRSTEN

Oui, oui !

THORGJERD

Alors tant mieux pour lui ;... si c'était mensonge, ce que j'ai dit, il ne manque de rien.

INGEBORG

Dis-nous ce que tu sais !

THORGJERD

Je n'en finirais pas.

Avec malice.

Esprits et elfes règnent par ici. Rassurez-vous. Si vous ne le trouvez pas, il est au jeu des elfes ; celui qui aime le petit oiseau leur plaît bien, et vous avez dit qu'Olaf... Retournez, retournez chez vous. Olaf est dans la montagne, il ne manque de rien.

DAME KIRSTEN

Maudit homme ! tu oses dire cela !

THORGJERD, *avec une expression hagarde et à demi pour lui-même.*

Un jeune garçon j'ai été, autrefois,
je dormais sous les bois des coteaux.
Une fois, c'était vers le temps de minuit,
vinrent là neuf filles elfes!
...Comme par un soir embaumé, luit la lune,
comme la phosphorescence au fond de l'eau,
ainsi brillaient les belles vierges magiques,
dansant sur les rives du torrent.

Elles me tendirent la corne d'oubli,
il me fallut la vider trois fois,...
c'est pourquoi je reste au val
et rêve des rêves si charmants!

Tout d'un coup il semble se réveiller; aux autres.

C'est une chanson qu'Olaf pourra chanter un jour ou l'autre,... croyez-moi !... adieu !

Il s'en va.

ARNE, *à Dame Kirsten.*

Ne faites pas attention à ce qu'il dit.

THORGJERD, *s'approche de nouveau.*

Maintenant je m'en vais pour jouer des danses. Olaf Liljekrans est dans la montagne, c'est là qu'aura lieu sa noce... Il faut que Thorgjerd le fou soit de la partie, lui qui sait faire danser tables et bancs, pour peu qu'il touche les cordes de son violon. Mais vous, méfiez-vous, rentrez ; il ne fait pas bon pour vous ici ; n'avez-vous pas entendu ce qui se dit :

Je connais bien un val charmant,
les elfes y sont maîtres!
Méfie-toi bien, quand jouent les elfes,
ils savent t'enjôler!

Méfie-toi bien, quand jouent les elfes,
ils t'attirent au jeu;
tout ce que tu entends et vois
te hante à tout jamais!

Avec un brusque accès de joie sauvage.

Mais il y a ici des gens de noce,... ha, ha ! Chaque femme a sa plus belle jupe, chaque homme sa plus belle veste,...

je comprends maintenant. Olaf Liljekrans est de noce dans le district aussi, il a une fiancée, là aussi ! Bon, vous avez déjà connu pareille histoire ! Je sais qu'un jour... il y a de nombreuses années... mais je m'en souviens bien.

Après un silence, il continue, de plus en plus égaré.

Sire Alvar s'était fiancé à Ingrid,
la petite était adroite fille;
on but à sa noce avec liesse et jeux
trois jours de fête sans arrêter!
Habile et jolie était la mariée,
parmi les hôtes nombreux elle dansait;
le nixe était là, ce génie malfaisant,
il était assis au bord du lit,
sur le bois de lit comme un ménétrier,
et frappait les cordes au pouvoir magique!
Alors dansèrent en rond tables et bancs,
aussi légers que garçons et filles!

Et hors de la salle le nixe est sorti,
il ne sert à rien de le cacher,...
et comme il jouait toujours du violon,
la mariée ne put que le suivre!

Avec fougue et d'un air triomphant.

Chevaliers, valets, restaient ensorcelés,
le marié regardait au loin;
le nixe fit le lit de petite Ingrid,
son lit de noces dans le torrent rapide.

Il reste soudain tranquille, et dit à voix basse, à demi fredonnant, comme un refrain :

Jamais je n'oublierai cette chanson-là... Mais vous, rentrez, la nuit vient, et, le soleil disparu, la forêt appartient aux autres. Adieu, je porterai votre salut à Olaf, là où il est... dans la montagne !

Il entre dans les bois à gauche.

SCÈNE VI

LES MÊMES, *moins* THORGJERD.

ARNE, *à Dame Kirsten.*

Il ment ! Ne le croyez pas !

HEMMING

C'est pourtant vrai, cette histoire de la mariée qui est partie le soir des noces.

ARNE

Hé, il y a longtemps de ça, ces choses-là n'arrivent plus ! Et nous voulons tous nous entr'aider à sa recherche.

INGEBORG

On ne m'a pas chanté à mon berceau que je courrais les bois et les champs pour retrouver mon fiancé.

ARNE

Silence !

INGEBORG

S'il est par magie retenu dans le fjeld, que celle qui a fait cela le prenne ; j'entends ne pas partager l'esprit et le cœur de mon fiancé.

HEMMING, *bas et d'un ton pénétré.*

Dieu vous bénisse pour ces paroles !

INGEBORG, *avec un regard fier et dédaigneux.*

Qu'est-ce que c'est?

ARNE

Veux-tu te taire, te dis-je.

Aux Invités.

Vite, maintenant, mes amis ! Répandez-vous, cherchez-le sur toutes les collines, dans tous les taillis ! Partons ! C'est bien ! Demain nous boirons à la noce !

Les Invités et la suite de Dame Kirsten sortent des deux côtés en divers groupes.

ARNE, *bas à Dame Kirsten.*

Il faut qu'on le trouve ! Ce me serait une éternelle honte si le mariage...

DAME KIRSTEN

Venez, venez avec moi !

INGEBORG, *bas à Hemming, qui est tout découragé.*

Pourquoi ne vas-tu pas avec les autres? Tu devrais me retrouver mon fiancé, plutôt que de rester là, et me bénir pour des paroles qui ne disent guère ce que je pense.

ARNE, *près de sortir.*

Venez, venez !

INGEBORG, *à Hemming, qui va pour sortir.*

Attends, Hemming, attache mes boucles de souliers.

Dame Kirsten et Arne sortent à gauche.

SCÈNE VII

INGEBORG, HEMMING

INGEBORG, *avance le pied.*

Vois-tu, attache-la bien !

Hemming s'agenouille et le fait. Pendant qu'il y est occupé, Ingeborg chante.

Sire Hjalmar partit pour l'île de Sjælland,
il y a laissé sa jeune vie;
dans la haute salle, en l'attendant, siégeait
la belle Ingeborg, sa jeune femme.

Elle avance l'autre pied.

Tiens, attache aussi celle-là solidement !

Elle continue à fredonner.

Et quand lui parvint la funèbre nouvelle,
elle en fut si triste et abattue
que le ceinturon de sa taille éclata,
la boucle d'argent de son soulier rompit.

C'est bien ce qui m'est arrivé lorsque j'ai appris que mon fiancé était ensorcelé par les esprits.

Épiant l'impression qu'elle va produire sur Hemming.

C'est pour cela que mes boucles ont rompu !

Impatiente, voyant qu'il ne manifeste rien

Tu entends, Hemming, je dis que c'est pour cela...

HEMMING, *toujours occupé comme ci-dessus.*

Oui, oui, j'entends bien !

INGEBORG

Tu entends, tu entends !... On ne s'en douterait pas, à te voir ! Voyons, pourquoi baisses-tu la tête? T'est-il arrivé quelque ennui?

HEMMING

Exigez-vous que je vous dise franchement...

INGEBORG

Oui, certainement.

HEMMING

Alors il faut que vous sachiez...

INGEBORG, *vite.*

Oh non, ce n'est pas nécessaire !

Froidement.

Bon, les souliers sont arrangés.

Elle s'éloigne de quelques pas; Hemming se lève. Elle fredonne, en le regardant d'une manière discrètement provocante.

Et quand lui parvint la funèbre nouvelle,
elle en fut si triste et abattue,
que de ses deux yeux le torrent s'échappa,
et le sang jaillit à flots du fond du cœur!

Négligemment.

Heu, il n'en a pas été de même pour moi ; mais cela viendra peut-être...

Elle se tourne soudain vers lui, et dit vivement :

Et alors il dit : « Dieu vous bénisse pour ces paroles », tout comme si...

HEMMING

Ah, mademoiselle Ingeborg, vous étiez si gentille avec moi autrefois ; mais maintenant, depuis que vous êtes devenue une grande demoiselle,... et surtout, je crois bien, depuis que vous avez donné votre parole et vous êtes fiancée...

INGEBORG

Après?

HEMMING

Oh, non, rien !...

Un silence.

Vous rappelez-vous que nous sommes déjà venus ici?

INGEBORG, *sèchement.*

Je ne me rappelle rien du tout !

HEMMING

Vous aviez couru après votre chèvre bigarrée, et je devais vous accompagner, comme je faisais toujours,... oh, il y a longtemps, mais je me le rappelle comme si c'était aujourd'hui ; juste en bas d'ici est la tourbière qui...

INGEBORG, *s'approche.*

Est-ce cette fois-là que nous avons entendu l'ours?

HEMMING

Oui, justement.

INGEBORG, *s'animant de plus en plus.*

J'ai retrouvé la chèvre.

HEMMING

Non, c'est moi qui l'ai trouvée.

INGEBORG

Oui, c'est bien ça ; là-haut sous l'éboulis de pierres.

HEMMING

Et alors vous avez pris votre jarretière.

INGEBORG

Et je l'ai attachée.

HEMMING

Oui, car nous voulions cueillir des fraises.

INGEBORG

Oui, là-bas sur la colline. Et tu m'avais fait un panier en écorce de bouleau.

HEMMING

Et c'est alors que nous avons entendu...

INGEBORG

l'ours, ha, ha, ha ! Nous devions traverser la tourbière, à l'endroit où ça enfonçait le plus...

HEMMING

Et je t'ai prise sur mon bras.

INGEBORG

Et tu as sauté avec moi d'une motte à l'autre.

Riant.

Comme nous avions peur, tous les deux !

HEMMING

C'est surtout pour toi que j'avais peur.

INGEBORG

Et moi pour...

Elle s'arrête brusquement et continue à le regarder, tandis que son visage prend un aspect impérieux et offensé.

Qu'est-ce que tu es là à me raconter? Pourquoi ne t'en vas-tu pas? Est-il convenable de parler ainsi à la fille de ton maître? Va, va, tu avais à trouver mon fiancé !

HEMMING

Hélas, j'oubliais votre fiancé, j'oubliais que vous êtes la fille de mon maître.

INGEBORG

Si tu le trouves, je te promets un pourpoint brodé à Noël, tellement je serai contente.

HEMMING

Je ne veux pas de pourpoint ; je ne sers ni pour or ni pour argent, ni pour le couvert ou pour des vêtements de chevalier. Mais je m'en vais maintenant ; je vais faire mon possible, puisque je sais que ça vous fera plaisir.

INGEBORG, *qui est montée sur une pierre, où elle cueille des branches de putier en fleurs.*

Hemming, quelle est la fortune de mon fiancé?

HEMMING

Je ne saurais dire quelle est sa fortune ; mais la chanson dit de son grand-père :

Il peut bien vêtir de brocart d'or, s'il veut,
cent servantes pour sa fiancée!

Olaf Liljekrans n'est pas si riche que ça, mais il possède maison et biens.

INGEBORG, *toujours occupée.*

Et toi, que possèdes-tu?

HEMMING, *soupirant.*

Ma pauvreté, c'est tout !

INGEBORG

Ce n'est pas beaucoup, Hemming.

HEMMING

Non, ce n'est pas beaucoup, mademoiselle Ingeborg.

INGEBORG, *fredonne, tournée d'un autre côté, et occupée comme précédemment.*

Mon cœur n'est guère porté vers celui
qui possède maison et biens!
Bien mieux me plaît le pauvre garçon,
à lui va ma pensée, il est mon ami!

HEMMING, *au comble de la joie.*

Ingeborg ! Si c'est vrai, ce que tu dis, je dois dix fois me louer de ma pauvreté.

INGEBORG, *tourne la tête et dit froidement :*

Je ne te comprends pas ; ce que je chantais n'était qu'une vieille chanson.

Elle descend de la pierre, tenant les branches de putier à la main, et s'approche de lui en le regardant fixement.

Mais je connais une autre chanson, que je vais te dire :

Dans la cour du roi se tient le bon coursier;
le prétendant qui a cœur de chevalier
regarde le cheval gris, regarde l'isabelle,
et au plus rapide il attache la selle.

Il hisse l'amie au dos du coursier,
elle est résolue, elle le suit sans crainte.
Il chevauche avec elle bien loin, vers l'île,
elle est prête à vivre et mourir avec lui!

HEMMING, *comme hors de lui.*

Ingeborg, Ingeborg ! rien ne m'effraiera plus ! Ni que tu as un fiancé, ni que tu es la fille de mon maître !... aussi vrai que je vis, je t'enlèverai cette nuit !

INGEBORG, *avec emportement, tout en luttant avec son envie de sourire.*

Que Dieu me garde ! Qu'est-ce qui te prend? A quoi penses-tu là? Tu veux enlever la fille de ton maître? Il faut que tu sois malade ou fou pour avoir une pareille idée ! Mais que ceci soit oublié... pour cette fois. Va-t'en, et remercie le ciel d'en être quitte à si bon compte ; car tu aurais bien mérité d'être battu...

Elle lève ses branches, mais les abaisse, et dit en changeant de ton :

...et mon bracelet d'or... tiens, prends-le.

Elle lui jette un bracelet qu'elle a ôté de son bras, et se hâte de sortir à gauche.

SCÈNE VIII

HEMMING. *Aussitôt après,* OLAF LILJEKRANS, *venant du fond. La lune se lève.*

HEMMING

Ce bracelet d'or, elle me l'a donné,
elle a donc encore de l'amitié pour moi !

Ce n'était pas vrai, ce n'était qu'une feinte,
quand elle prenait l'air si fort offensé.
Je tenterai tout, j'oserai tout risquer !

Découragé.

Et pourtant, je suis un si pauvre garçon,
et demain on va la mener à l'autel !

Vite.

Mais le marié erre aux forêts sauvages,
oh, s'il se pouvait qu'il ne revînt jamais !

Il veut se hâter de sortir, mais s'arrête avec un cri.

Olaf ! Le voilà !

Olaf arrive lentement entre les rochers du fond. Il marche, rêveur, tête nue, les mains pleines de fleurs qu'il effeuille et répand sur son chemin; toute son allure, dans ce qui suit, indique un esprit égaré.

OLAF, *sans voir Hemming.*

Si je pouvais comprendre
ces paroles étranges, troublante énigme !

Il va pour sortir à gauche.

HEMMING

Sire Olaf, sire Olaf ! Où va votre chemin?
Écoutez donc, sire Olaf !

OLAF, *se réveillant à demi.*

C'est toi, Hemming?
Ne m'arrête pas !

HEMMING

A quoi pensez-vous donc
d'errer dans ces bois pendant trois jours entiers?

Il le regarde de plus près.

Quels jeux singuliers vous occupent ici,...
blanches sont vos joues, et pâle votre front !

OLAF

Ne sois pas surpris de me voir les joues blanches,
trois nuits j'ai mené un étrange combat ;
ne sois pas surpris si j'ai le front très pâle,
trois nuits j'ai été au jeu des elfes !

HEMMING

Ah, mon Dieu !

OLAF

Ma tête est prise de vertige.
Je n'ai souvenir du ciel ni de la terre !

HEMMING, *anxieusement.*

Sire Olaf, je vous conduis chez votre mère !

OLAF

Chez ma mère ! Où donc se trouve sa maison?
Il me semble ici avoir ma vraie demeure.
Les bois se sont faits mon foyer familial,
Chants des hauts sapins, murmure du torrent,
je les comprends mieux que la voix de ma mère.

Avec un ravissement croissant.

Hein, c'est beau, ici, c'est calme, n'est-ce pas !
Vois, ma haute salle est parée pour la fête.
Vois les petites perles étincelantes !

Vivement, en le saisissant par le bras.

Ne marche pas là, Hemming ! ne bouge pas !
Tu marches sur les brillants colliers !

HEMMING

Ce n'est rien que la lune qui luit
sur les feuilles chargées de rosée !

OLAF

Ce sont des petites perles, dis-je !

Écoutant.

Mes ménétriers, les comprends-tu, Hemming?
Entends-tu la chanson séduisante?

HEMMING

Vous vous trompez, c'est le torrent qui murmure.

OLAF

Je le dis, c'est chant et jeu, en vérité.
Je connais le son qu'a la corde plaintive.
Tiens, regarde, Hemming ! Aperçois-tu, là-bas,
ces vierges blanches qui entrent dans la danse?

HEMMING

Mais non, sire Olaf, ce sont brumes qui glissent
au long du torrent...

A part.

Que Dieu vienne à mon aide !

OLAF

Ce sont des servantes pour la noce ;
bientôt va venir ma fiancée !

HEMMING

Votre fiancée ! Vous savez...?

OLAF, *continuant.*

Vers le soir,
quand le ciel pâlit et l'oiseau se repose,
elle va venir ici, jeune et splendide !

HEMMING, *fait le signe de la croix.*

Ah, par tous les saints ! alors, c'est pourtant vrai !

OLAF

Sais-tu quand, Hemming, je l'ai d'abord trouvée?
Un soir, je quittai Guldvik à cheval, tard,
il me semble bien qu'on avait banqueté.
J'étais d'humeur sombre, et le cœur oppressé,
j'étais mortifié, je ne sais plus pourquoi.
Je montai donc seul à cheval les collines,
vers minuit je vins à passer le torrent,
alors j'entendis comme des sons de harpe,
qui se répandaient sur les champs et les prés,
c'était comme un chant séduisant et plaintif,
je joignis les mains, j'essayai de prier,
mais langue et pensée à la fois me trahirent ;
j'étais alléché, je dus me mettre en route.
Cela résonnait, tantôt pleurs, tantôt rires,
parfois exprimant la joie, puis de nouveau
comme si un cœur était près de se rompre,
comme si une affre aiguë, mortelle, atroce,
émanait des chants magiques dont les flots
m'entouraient !... Mon souffle était tout haletant !
J'en avais les sens et l'esprit égarés ;
une force douce et puissante à la fois
semblait m'attirer vers les bois du coteau,
je dus y monter en dépit de moi-même.

Et toujours ces sons captivants sur ma route...
plus ne me souviens jusqu'où j'ai chevauché.

HEMMING, *à part.*

Et la fiancée dont parlait le ménétrier, elle aussi, devait suivre...

OLAF

Je m'éveillai quand mon cheval s'arrêta,
mes regards surpris errèrent alentour ;
tout était si beau et charmant ! Mais l'endroit
m'était inconnu, où j'étais arrivé !
c'était une vallée où le calme et l'ombre
étaient répandus ainsi qu'une rosée.
La lune jouait sur la rive du lac,
elle semblait rire en se plongeant
dans ces eaux fraîches et ondulées !
J'étais accablé, j'avais la tête lourde,
j'avais grande envie de sommeiller ;
au pied d'un tilleul je me couchai par terre
dans ces aimables bois chuchotants !

HEMMING

Sire Olaf, sire Olaf, comment avez-vous osé...?

OLAF, *continuant.*

Puis j'entrai dans la danse des femmes-elfes ;
et la plus belle m'offrit une couronne
de blancs nénuphars, de nivéoles bleues,
de ses yeux très doux me regarda dans l'âme,
et me murmura des mots mystérieux
qui ne sortiront jamais de ma mémoire :

« Olaf Liljekrans, sache où croît le bonheur,
sache quand la paix est à gagner pour toi !
Parmi toutes les petites plantes,
la plus belle il te faudra trouver,
et la dépouiller pétale par pétale,
pour la disperser à tous les vents,...
le bonheur— alors, sera enfin trouvé !

HEMMING

Vous avez dormi et rêvé !

OLAF

Depuis lors,
je me suis senti à l'étroit chez ma mère !
Passant pierrailles et coteaux, je montai
vers le beau bocage avec flèches et arc !
J'y ai de nouveau rencontré la femme-elfe.

HEMMING, *recule étonné.*

Comment, éveillé, vous avez rencontré...?

OLAF

Je pris mon anneau de fiançailles, avec lui
je tirai en l'air au-dessus de sa tête ;
elle est désormais à jamais enchaînée !

HEMMING

C'est la fiancée qu'ici vous attendez?

OLAF

C'est la fiancée, qui sera bientôt là.

HEMMING, *à part.*

L'âme ensorcelée, il a l'esprit malade ;
Madame Kirsten va tout savoir !

A voix haute.

Et vous ne craignez donc pas de circuler
par ici?

OLAF

On est tranquille et il fait bon,
de si doux rêves on est ici bercé !

Il va lentement se placer au milieu des rochers qui sont à droite au premier plan.

HEMMING

Dès demain doit avoir lieu sa noce,
mais il se soucie peu de sa fiancée,
il n'a pas soupçon, qu'elle est tout près,
et encore moins, qu'elle aime un autre !...
La tête troublée, il erre dans les bois,
tandis qu'Ingeborg m'a donné cet anneau !
Ce qu'ici j'ai vu, sa mère l'entendra ;
la fin de ceci, aux saints de la savoir !

Il sort à gauche.

SCÈNE IX

OLAF LILJEKRANS, *il revient de la droite.*

OLAF, *tout en dépouillant quelques fleurs qu'il a cueillies dehors.*

« Parmi toutes les petites plantes
la plus belle il te faudra trouver
et la dépouiller pétale par pétale,

pour la disperser à tous les vents,...
le bonheur, alors, sera enfin trouvé ! »
Je me sens troublé par ce discours étrange.
La plus belle plante? Où est-ce qu'elle pousse?
A quoi la connaître? Est-ce par la douceur
du parfum, l'éclat des feuilles, qu'elle est belle?
Ou peut-être par quelque pouvoir secret
qu'indéfiniment je chercherais en vain?
Ainsi mainte épée dont la lame est rouillée
possède une valeur précieuse et cachée ;
ainsi une harpe oubliée dans un coin
y reste accrochée, sans qu'on y prenne garde,
bien que la magie du monde tout entière
soit enclose dans ses cordes poussiéreuses.

SCÈNE X

OLAF LILJEKRANS, ALFHILD, *elle vient du fond. Elle est vêtue d'une manière fantastique et parée de feuillages tressés et de fleurs; elle regarde autour d'elle avec inquiétude, jusqu'à ce qu'elle découvre Olaf, et alors elle accourt, joyeuse, vers lui.*

ALFHILD

Oh, reste, reste ! ne me quitte pas !

OLAF, *comme soudain animé.*

Alfhild ! ma jeune, charmante fiancée !

ALFHILD

Olaf, mon beau chevalier ! Je n'ai pas pu attendre, il m'a fallu venir au-devant de toi !

OLAF

Mais pourquoi crains-tu toujours de venir ici?

ALFHILD

Je t'ai bien dit, jamais je ne suis sortie de la vallée, avant que tu sois venu m'y trouver. Mon père a dit que des puissances malignes règnent par ici : c'est seulement dans les montagnes que je peux circuler en sécurité. Oh, que règnent toutes les puissances qui voudront, tu es là, c'est assez pour moi ! Viens, que je te regarde dans les yeux. Voilà, je t'ai de nouveau.

OLAF

Tu m'as ! Hé oui, Alfhild, femme rusée et charmante, c'est vrai que tu m'as de nouveau. Tu as ensorcelé mon esprit si fortement ; conduis-moi où tu voudras, bien loin, dans le fjeld rocheux, profondément sous la colline, dans le tertre d'herbe verte, où musique et chant résonnent si délicieusement le soir, au fond du torrent, sous la cascade, où il y a des harpes pour les grands lais plaintifs ; chez toi, où que ce soit, je suis prêt à me rendre !

ALFHILD

Pourquoi parles-tu ainsi? Tu dois être mieux au fait que ce que tu dis là... Des esprits et des elfes règnent dans la colline et le fjeld, et au fond du torrent habite le nixe, père l'a dit. Crois-tu que je suis un elfe, ou bien...

OLAF

Tu es la plus belle du monde ; sois ce que tu voudras, pourvu que tu sois à moi !

ALFHILD, *souriant.*

Si j'étais une elfe, tu t'en trouverais mal, je t'assure !

OLAF

Moi !

ALFHILD

Oui, toi. Quand tu suivrais à cheval le sentier solitaire, je m'avancerais vers toi, je te tendrais le breuvage d'oubli dans la corne d'or où j'aurais exercé ma magie, et tu oublierais ciel et terre, tu oublierais où tu es né, comment tu t'appelles et où demeurent les tiens, tu ne te rappellerais qu'une chose, une seule, qui serait tout ton désir et toute ta pensée.

OLAF

Sûrement, alors, tu es l'elfe ! Car dès le premier moment tu as exercé sur moi ta magie.

ALFHILD

Comment cela?

OLAF

Je chevauchais sur le versant, tout en bas, où court le torrent,... il faisait nuit, des chants et des airs plaintifs résonnaient étrangement autour de moi...

Je perdis mon sentier, j'arrivai loin, très loin dans les montagnes, je trouvai la délicieuse vallée où nul n'a pénétré, qui n'a réjoui les yeux de personne, avant les miens...

Là, je tombai dans un lourd sommeil, mais les femmes-elfes jouaient alentour, et m'entraînèrent dans leur jeu...

Et lorsque je m'éveillai, j'avais l'esprit chagrin ; je rentrai chez moi, mais je ne pouvais plus me plaire là-bas ; il me semblait que j'avais perdu en chemin le meilleur et le plus précieux de la vie, qu'un magnifique trésor m'avait

été pris, si seulement j'allais le chercher et le trouver...

Il me fallut monter à la vallée, je ne pouvais pas me tenir tranquille...

Tu t'avanças vers moi, belle et ardente comme te voilà ; je te pris la main, je te regardai dans les yeux... ciel et terre, tout le charme du monde était dans tes yeux !...

Alors, j'oubliai amis et famille !...

Ce fut le premier breuvage !...

Je revins la nuit suivante, je te pris par la taille, je te pressai sur ma poitrine, la splendeur du ciel était dans cet embrassement...

...Alors, j'oubliai mon nom et la maison de mes pères...

Ce fut le second breuvage !...

Et je vins la troisième nuit, il me fallait venir, je baisai tes lèvres rouges, mes yeux pénétrèrent ton âme... C'était plus que la splendeur du monde ! J'oubliai plus que Dieu et foyer, plus que ciel et terre, je m'oubliai moi-même !

Il tombe à ses pieds.

Alfhild ! Alfhild !

ALFHILD

Si c'est un breuvage d'oubli, ce que tu racontes là, je me suis moi-même, alors, ensorcelée avec. Il m'est arrivé comme au ménétrier qui a appris les chansons du nixe pour séduire celle qu'il aimait ; il a tant usé d'enchantements que l'enchantement a fini par envoûter son propre esprit, et jamais il n'a pu s'en libérer.

Elle s'arrête et reste songeuse.

OLAF, *se relevant.*

A quoi songes-tu?

ALFHILD

Haut dans le fjeld il y a un précipice tellement escarpé que l'aigle n'y peut agripper sa serre ; un bouleau isolé s'y dresse, il y profite mal, et son feuillage est pauvre ; mais il incline ses branches vers la vallée, qui est bien loin ; on dirait que son désir tend vers ses frères du frais bocage luxuriant, comme s'il voulait les rejoindre dans la chaude vie ensoleillée d'en bas...

Telle que le bouleau du fjeld a été ma vie, mon désir a tendu au loin, bien, bien longtemps, avant que j'aie su que tu existais. La vallée me paraissait trop étroite, et je ne savais pas que derrière les fjelds était une autre vallée comme la mienne. Chevaliers et dames qui venaient me voir chaque nuit, ne me suffisaient pas, et ils ne m'ont rien dit de la vie là-bas !

OLAF

Chevaliers et dames? Mais tu m'as dit que tu n'y as jamais rencontré personne.

ALFHILD

Personne comme toi ! Mais tous les soirs mon père m'a chanté ses chansons, et quand il faisait nuit et que mes yeux se fermaient, tous ceux qui vivent dans les chansons de mon père arrivaient et venaient me voir. Preux chevaliers, belles dames étaient parmi eux, faucon en main, et montés sur de fiers coursiers. Ils dansaient sur le pré, jouaient et plaisantaient, partout où ils allaient ; les elfes, de chaque fleur, écoutaient en silence, ainsi que les oiseaux, de la branche où ils s'étaient endormis. Mais au lever du jour, tous étaient partis, j'allais seule, je me parais

de fleurs et de feuilles vertes ; car je savais qu'ils reviendraient la nuit suivante. Hélas, cette vie, pourtant, ne me suffisait pas ; un désir immense emplissait ma poitrine, jamais il n'aurait été satisfait, si tu n'étais venu !

OLAF

Tu parles de ton père ; jamais je ne l'ai vu dans la vallée.

ALFHILD

Il vient rarement maintenant, il n'est pas venu depuis le soir de notre première rencontre.

OLAF

Mais, dis-moi, qui est-il?

ALFHILD

Tu m'as dit que tu as chevauché une nuit d'été sur le versant où court le torrent ; là, tu as entendu des chants étranges que tu n'as compris qu'à demi, mais qui te hantent, si bien que tu ne les oublieras jamais.

OLAF

Oui, c'est cela.

ALFHILD

Tu as entendu les chansons de mon père ! C'est avec elles que j'ai grandi. Certes, je ne les ai pas comprises complètement, moi non plus ; elles me semblaient être le trésor le plus précieux, être la vie même ; aujourd'hui elles comptent peu pour moi ; elles ne sont que l'annonce de toute la splendeur qui devait venir. En toutes il y avait un beau chevalier ; je me le représentais comme ce qu'il y avait de mieux et de plus magnifique dans toutes les vallées, ce qu'il y avait de mieux et de plus magnifique

si loin que puisse voler l'oiseau, si loin que puisse voguer le nuage. Olaf! c'était toi, je te reconnais bien! Oh, il faut que tu me racontes ta maison, et la vallée lointaine d'où tu viens; ça doit être riche et clair, là-bas; ce doit être là que mes oiseaux s'envolent, quand les feuilles tombent; car lorsqu'ils reviennent vers moi, ils ont tant de choses singulières à raconter, tant de merveilles à chanter, que toutes les plantes bourgeonnent et fleurissent, tous les arbres verdissent, et le grand, admirable soleil se lève de bonne heure et se couche tard, pour bien écouter tous ces beaux contes et chants. Mais, je ne comprends guère tout ce qu'ils content, il faut que tu me l'expliques, il faut que tu m'éclaires sur tout ce qui interroge et demande réponse en moi.

OLAF

Je ne suis guère capable de répondre à ta question sur ma maison. Chez moi? Si j'ai été chez moi ailleurs qu'ici, je ne m'en souviens guère. C'est déjà pour moi comme un rêve confus, qu'on oublie au moment du réveil. Mais, viens, loin d'ici, plus bas, est un district où il me semble que je circulais, avant de t'avoir vue, où il me semble qu'habite ma famille. Entends-tu le torrent qui gronde et appelle, suivons-le; au bout, à la cascade, nous pourrons voir le district auquel... autrefois j'appartenais. Viens, viens!

ALFHILD

Mais oserai-je...

OLAF

Sois tranquille, je te protégerai.

ALFHILD

Je suis prête ; je le sais bien, même si je ne voulais pas ; où tu vas, il faut que je te suive.

Ils sortent à droite.

CHŒUR DES GENS DE LA NOCE ET DE LA SUITE DE DAME KIRSTEN, *au loin dans la forêt à gauche.*

Méfie-toi bien, libère ton âme
des malins elfes du bocage!

SCÈNE XI

DAME KIRSTEN ET HEMMING, *entrant à gauche.*

HEMMING

Il était ici ;... regardez... non, il est parti !

DAME KIRSTEN

Et il disait attendre la fiancée qui allait venir?

HEMMING

Oui, mais qui voulait-il dire, je n'ai pas bien pu le comprendre, car ses paroles étaient singulièrement confuses. Il ne pensait pas à Ingeborg, c'est sûr.

DAME KIRSTEN

Silence, mon bon Hemming, silence sur ce qu'il a dit ! Tu as bien fait de m'informer seule de sa présence ici. Tu en seras amplement récompensé, mais il faut d'abord mettre la main sur lui...

HEMMING, *regardant vers la droite.*

Regardez, là, au clair de lune, sur la pente près du torrent... oui, je crois bien...

DAME KIRSTEN

Chut, chut, c'est Olaf !

HEMMING

Ils sont deux ; une femme est avec lui...

DAME KIRSTEN

Esprits du ciel !

HEMMING

Il indique le district, comme si... ils s'y dirigent tous deux !

DAME KIRSTEN

Va chercher sire Arne et nos gens. Nous nous rencontrerons ici ; j'y amènerai Olaf.

HEMMING

Mais oserez-vous...?

DAME KIRSTEN

Fais ce que je dis ; mais pas un mot de ce que tu as vu et entendu. Tu peux dire qu'Olaf est monté par ici pour chasser le renne et l'ours, et qu'il s'est égaré dans le fjeld.

HEMMING

Vous pouvez compter sur moi, Dame Kirsten.

Il sort à gauche.

DAME KIRSTEN

Serait-ce donc vrai? Des esprits malins auraient-ils pris pouvoir sur lui? Non, je peux bien le faire croire à Arne de Guldvik, mais je n'y crois guère moi-même ; on dit pourtant que c'est arrivé parfois aux temps d'autrefois. Mais

ce sont des femmes-elfes de chair et de sang qui... Voilà qu'il descend au torrent, il faut me dépêcher !

Elle sort à droite à mi-hauteur de la scène.

CHŒUR, *au loin dans la forêt à gauche.*

Avec les chants pieux et jeux de cloches
nous avançons dans la vallée;
puisses-tu nous entendre, éveille-toi,
chrétien, de ce sommeil ensorcelé.

SCENE XII

OLAF ET ALFHILD, *entrant à droite au fond.*
Plus tard, DAME KIRSTEN

ALFHILD

Oh, il faut m'en dire encore davantage !
mon âme reçoit tes paroles, telle une rosée fraîche,
tes mots ont un charme qui me fait si bien comprendre
toutes les runes de mon désir !...
Une nuit d'été, au fjeld désert, t'es-tu jamais assis
près du lac profond, qu'on ne peut mesurer?
N'y as-tu pas vu les lumières du ciel,
ces yeux pénétrants qui savent plus que tu ne peux scruter,
plus que tu ne peux dire, aurais-tu mille bouches.
. . . .
Souvent je m'y suis assise ; et dans mes mains je voulais
ces profondes et scintillantes énigmes... [prendre
j'étendais la main voulant les voir de près,
elles se voilaient alors, comme des yeux qui pleurent,...
il devenait vain d'épier et chercher...
. . . .

C'était autrefois tout pareil en mon âme.
Je voulais saisir de nombreuses énigmes;
elles me leurraient comme l'étoile au lac profond,
plus je les voulais sonder, plus elles m'échappaient!

OLAF

Et ne suis-je pas devenu, moi, une énigme insondable?
Suis-je encore Olaf Liljekrans, le fier chevalier,
le noble orgueilleux qui se vantait de sa haute lignée,
méprisant l'amour et le chant des oiseaux!
N'importe, j'exclus ce que j'étais de ma mémoire!
Je suis bien heureux, cela, je le comprends...
ta prédiction est fausse... annonçant le bonheur
quand j'aurais trouvé la plus belle petite plante.
Le bonheur, je l'ai déjà!

ALFHILD

Je ne t'ai rien prédit.
Mais dis,... parle encor sur la vie du pays d'en bas.

OLAF

Que la vie d'en bas suive son propre cours,
c'est ici qu'est mon foyer, près de ma noble,
ma charmante épouse. Alfhild, parle toi-même,
n'est-ce pas ici comme une haute salle
élevée pour nous sous les ombrages verts!
Sur tous les sentiers, fleurit la campanule,
vois, c'est une fête ici, joie et délices,
plus qu'en ma poitrine il n'en saurait tenir,
Écoute le chant grave du torrent qui cascade;
oh, c'est ce qui fait qu'en même temps je ris et pleure!

L'étrange chanson, et le jeu séducteur
m'ont rendu si gai, si joyeux et ardent !

Il la prend passionnément dans ses bras.

Au pays d'en bas j'adresse mon adieu !
c'est ici que je veux dresser mon lit de noce ;
c'est au monde entier que mon adieu s'adresse,...
je veux enlacer ma belle fiancée !

ALFHILD, *recule avec inquiétude.*

Olaf !

OLAF, *s'arrête soudain, comme saisi d'un souvenir confus et douloureux.*

Ah, quel mot ai-je dit là ! ma fiancée !
Alfhild... quand ici je vins pour la première fois,...
dis... peux-tu... peux-tu te rappeler le premier soir?
Ce que je cherchais... qu'était-ce donc,... et que voulais-je?
Étais-je venu te prendre... et te mener... en bas?
Étais-je monté t'inviter au mariage...?

ALFHILD

Qu'est cela? Mariage? Oh, je ne comprends pas?...

OLAF

Chez Arne fut bue la bière de nos fiançailles. C'est ça?
On devait aller à l'autel trois semaines plus tard...
mais il me semble bien que... non, j'ai le front brûlant !
Je ne veux plus penser à cela !

CHŒUR, *faiblement, du fond de la forêt.*

Olaf Liljekrans! Olaf Liljekrans!
D'où ce sommeil si long et si profond?

ALFHILD

Olaf, entends-tu?

OLAF

Tu l'entends aussi?

ALFHILD

Qu'est-ce donc?

OLAF

Un vieux souvenir, et presque oublié,
qui parfois prend voix quand je viens par ici !
Il me veut du mal, il veut me rappeler en bas.

DAME KIRSTEN, *à part, en entrant du fond, sans être vue des deux autres.*

Les voici ! Il parle ; si je pouvais comprendre... !

Elle s'approche et écoute.

OLAF, *avec une violence croissante.*

Oui, c'est bien, j'irai ; mais je n'irai pas seul !
Je convoquerai ici dames et chevaliers,
pour chercher ma fiancée à cheval, en chantant !
Mon plus vif coursier aura la selle d'or,
chanteurs, violons, seront en tête du cortège,
puis chevaucheront prêtre et maître d'hôtel,
on priera tous gens des pays à la fête !
Des pages tiendront en main ton destrier,
les chemins seront jonchés de plantes odorantes,
très bas saluera le paysan de franc alleu,
sa femme à la grille viendra te faire révérence !
par tout le pays les cloches sonneront, disant :
Olaf Liljekrans mène chez lui sa fiancée !

CHŒUR DES INVITÉS, *vivement mais faiblement dans la forêt à gauche.*

La route nous mène
au lieu de la noce;

le poulain court léger sur le versant!
Sous les fers résonne
la forêt touffue,
où chevauchent les joyeux compagnons!

DAME KIRSTEN, *à part, pendant le chœur.*

Dieu soit loué ! Hemming a raconté... !

ALFHILD, *enthousiaste.*

Ils arrivent, oh, je les entends déjà !
Quel aimable chant ! Olaf, regarde, vois !

DAME KIRSTEN

Olaf, mon fils !

Elle se hâte vers lui, sans être vue d'Alfhild, qui continue à regarder à gauche.

OLAF

Dieu me garde ! qu'y a-t-il?
Ma mère !

DAME KIRSTEN

Mon pauvre enfant, mon enfant égaré !
Te voici sauvé des filets du Malin !
C'est Arne qui vient, et Ingeborg, ta femme !

OLAF, *avec un cri, et comme se réveillant.*

Ingeborg !... Avec ce nom vous me brisez ma vie !
Futile apparence était donc mon bonheur !
Oh, que vous ayez dû m'annoncer cela !

Découragé.

Ma chère mère, j'ai fait un si beau rêve ;
voici le réveil, et maintenant, tout est fini !

SCÈNE XIII

LES PRÉCÉDENTS, ARNE, INGEBORG, HEMMING, *Gens de la noce et Suite de Dame Kirsten, entrant par la gauche.*

ARNE

Mes compliments, Dame Kirsten. Vous l'avez trouvé, me dit-on.

DAME KIRSTEN

Mais oui, je l'ai trouvé... Rentrons, maintenant.

ARNE, *à Olaf.*

Et vous n'avez eu aucun mal?

OLAF, *distrait.*

Moi ! Que voulez-vous dire?

DAME KIRSTEN, *l'interrompant.*

Pas du tout, sire Arne ! Il s'est égaré à la chasse et...

INGEBORG, *montrant Alfhild.*

Mais cette jeune femme...?

DAME KIRSTEN

Une enfant pauvre ! Elle lui a offert un gîte.

ARNE

Mais personne n'habite par ici.

DAME KIRSTEN

Quelques-uns tout de même. Mainte famille isolée reste encore dans les fjelds depuis la peste.

ARNE

Eh bien, venez. Les chevaux attendent au bas de la côte.

OLAF, *douloureusement, avec un regard vers Alfhild.*

Ma mère, je ne peux pas !

DAME KIRSTEN, *à voix basse, avec fermeté.*

Il le faut ! Ce serait pour toi une éternelle honte, si...

ARNE

Que dit-il?

DAME KIRSTEN

Il est encore malade et las, ça passera, venez !

(Avec un regard significatif sur Olaf.)

La jeune femme vient avec nous.

INGEBORG

Vous voulez qu'elle... !

DAME KIRSTEN

Elle l'a bien soigné ; il convient de l'en récompenser.

ARNE

Et demain a lieu la fête.

DAME KIRSTEN

Demain ! Je le jure hautement !

ARNE

J'ai votre parole.

HEMMING, *bas et triomphalement, en sortant le bracelet.*

Et moi, j'ai le bracelet d'or rouge d'Ingeborg !

INGEBORG, *lui prend le bracelet et dit d'un air détaché.*

Mon bracelet ! Tiens, c'est toi qui l'as, Hemming. Merci, je le garderai moi-même maintenant.

Hemming reste un moment interdit, puis il suit à pas lents les autres, qui sortent tous à gauche, sauf Alfhild.

SCÈNE XIX

ALFHILD. *Aussitôt après,* THORGJERD, *venant du fond.*

ALFHILD, *a considéré la scène précédente avec un étonnement muet et enfantin, mais sans observer l'action; lorsque tous sont partis, au bout d'un moment elle tressaille, comme sortant d'un rêve.*

Les voilà partis. Puis-je le croire, est-ce donc vrai?
Oui, ils étaient là ; la lune éclairait, j'ai bien vu.
Je les revois là ; ils vont descendre, après la côte,
et je suis la fiancée, il faut, il faut les suivre !

Elle va vite vers la gauche.

THORGJERD, *au fond.*

Alfhild, mon enfant ! Pourquoi viens-tu ici?
Je t'ai pourtant dit...

ALFHILD

Oh, mon père chéri,
je vais m'envoler libre comme les vents,
je ne peux plus être enfermée dans les fjelds !

THORGJERD, *s'approche.*

Qu'est-il arrivé?

ALFHILD, *ravie.*

Il est venu !

THORGJERD

Qui donc?

ALFHILD.

Le beau chevalier ! Il veut me mener chez lui !
Aussi, je comprends maintenant le désir inquiet
qui depuis longtemps étreignait ma poitrine !
Nous étions assis maint soir près du torrent,
du roi tu chantais la fille, au fjeld ensorcelée !
La fille du roi, mon père ; c'est moi-même ;
mais le chevalier, il a vaincu le trold !...
Je suis libre enfin, je sais ce que je veux :
aller vers le jeu bigarré de la vie !
Ses discours étaient un chant qui me donnait des ailes ;
plus aucun pouvoir ne peut me lier ni contraindre !

THORGJERD

Pauvre enfant, tu veux aller vers le pays d'en bas ;
non, demeure ici, tu y perdrais la paix du cœur !

ALFHILD

Mon père, il le faut ! Les plus beaux de tes chants
seront désormais pour moi comme une brume !

THORGJERD

Eh bien va, Alfhild, sois heureuse en ton rêve,
et sur toi ton père va veiller.
Mais de tout garçon astucieux méfie-toi,
qui leurre avec de belles paroles !

ALFHILD

Où se trouve Olaf, il faut que j'aille,
dehors, loin dans les claires vallées !

Son château s'y dresse tout doré !
Oh, je le connais par tes chansons ;
il est chevalier, fils de roi, preux, hardi,
et moi, pauvre Alfhild, je suis sa fiancée !
Pauvre, non, la princesse je suis,
oh, mieux que cela, je suis celle qu'il aime.

On entend le Chœur au loin dans les halliers.

Écoute, il appelle et corne et trompe sonnent !
Adieu donc, fleurs, bois, et pentes de pierrailles,
adieu, ma vallée, tu m'es trop resserrée,
allégresse et chants du vaste monde me font signe !
Demain, vers l'église, ornée de brocart d'or
je chevaucherai comme sa fiancée !
au coussin d'honneur nous siégerons ensemble...
maintenant enfin va commencer ma vie !

Elle sort rapidement à gauche. Thorgjerd la suit des yeux, songeur. Le Chœur se perd dans le lointain pendant que le rideau tombe.

ACTE II

(La cour, chez Mme Kirsten. A droite par rapport aux spectateurs on voit le bâtiment principal avec une lucarne dans le toit ; fenêtres ou portes ne sont pas visibles. Plus loin vers le fond, du même côté, petite église aux murs en troncs droits, avec un cimetière. A gauche, stabur et autres communs. Des deux côtés au premier plan, de simples bancs de pierre. — Après-midi.)

SCÈNE PREMIÈRE

MADAME KIRSTEN. *Valets et servantes occupés aux préparatifs du banquet.*

MADAME KIRSTEN

Et que l'on ne manque ni de tonneaux ni de cruches.

A part.

On a eu du mal et j'ai durement lutté avant d'en arriver là ; aussi, je veux maintenant donner un banquet dont on se souviendra.

A une servante.

Veillez bien à ce que la table de la noce... mais non, je le ferai moi-même. Le vin sera versé dans les aiguières d'argent, les grandes cornes à boire seront remplies de cidre velche, la bière n'est que pour les valets, ainsi que

l'hydromel brassé chez nous,... et, dites donc, voyez s'il y a assez de bougies de cire jaune à l'église, les fiancés ne se présenteront à l'autel que tard dans la soirée, on les y accompagnera de la salle du banquet en les éclairant avec des torches rouges. Allez maintenant, tous, et prenez soin de l'ouvrage dont je vous ai chargé, chacun de vous.

Les gens sortent.

Dieu le sait, ce mariage coûte plus cher que mes moyens ne le permettent ; mais Ingeborg apporte une bonne dot, et de plus..., oh oui, Arne se laissera bien diriger et manier à mon bon plaisir, une fois qu'il sera...

Elle regarde à droite.

Voilà Olaf ! Si seulement je savais qu'il...

SCÈNE II

MADAME KIRSTEN, OLAF *vient de la maison en costume de fête; il est pâle et songeur.*

OLAF, *à part.*

Hier et aujourd'hui ! Entre les deux il n'y a que la nuit du solstice d'été, et pourtant il me semble qu'automne et hiver m'ont engourdi l'esprit depuis le temps où je me promenais dans les collines... chez elle, chez Alfhild !

Il aperçoit Madame Kirsten.

Ah, ma chère mère, vous êtes là !

MADAME KIRSTEN

C'est bien, mon fils. Paré d'or et de soie, j'en suis bien

aise. A te voir, maintenant, on reconnaît qui est le marié, ce soir. Je vois que tu as pris un bon repos.

OLAF

J'ai dormi, mais cela m'a peu reposé ; car j'ai rêvé.

MADAME KIRSTEN

Un fiancé doit rêver, c'est un vieil usage.

OLAF

C'est fini de mon meilleur rêve, n'y pensons plus.

MADAME KIRSTEN, *détournant la conversation.*

Nous aurons une joyeuse journée, je pense.

OLAF

Il ne semble pas que mon jour de gloire soit au gré du ciel.

MADAME KIRSTEN

Comment cela?

OLAF

Il tourne à l'orage ; voyez-vous comme il se couvre de lourds nuages à l'ouest.

MADAME KIRSTEN

Les torches de la noce brilleront d'autant mieux quand tu iras à l'église, ce soir.

OLAF, *marche quelque temps de long en large ; enfin il s'arrête devant sa mère et dit :*

Si je m'étais fiancé à la fille d'un pauvre homme sans bien et sans lignage,... dites-moi, ma mère, qu'auriez-vous fait?

MADAME KIRSTEN, *le dévisage d'un regard aigu.*

Pourquoi le demandes-tu?

OLAF

Répondez-moi d'abord. Qu'auriez-vous fait?

MADAME KIRSTEN

Je t'aurais maudit et serais morte de chagrin!... Mais dis-moi, pourquoi le demandes-tu?

OLAF

Oh, ce n'était qu'une idée en l'air, je n'y pensais guère.

MADAME KIRSTEN

Je dois bien le croire; car tu as toujours gardé le respect de ta lignée, mais sois content et en joie maintenant; demain, Ingeborg sera installée ici comme ta femme, alors tu trouveras le calme et le bonheur.

OLAF

Le calme et le bonheur. Il manque une chose pour cela.

MADAME KIRSTEN

Que veux-tu dire?

OLAF

La plus belle plante que je devais dépouiller feuille à feuille et disperser à tous les vents.

DAME KIRSTEN

Ce rêve absurde;... n'y songe plus.

OLAF

Peut-être cela me vaudrait-il mieux, si je le pouvais.

DAME KIRSTEN

Dans la chambre des dames se tient ta fiancée au milieu de ses filles, tu ne lui as guère parlé aujourd'hui. Ne veux-tu pas la rejoindre?

OLAF, *songeur.*

Oui, oui. Où est-elle?

DAME KIRSTEN

Dans la chambre des dames, comme je te l'ai dit.

OLAF, *avec animation.*

Il ne faut pas que rien lui manque désormais. Je lui offrirai des souliers à boucles d'argent ; elle portera des broches et des anneaux. Elle quittera ses guirlandes de fleurs fanées, je lui donnerai à porter une chaîne d'or.

DAME KIRSTEN

De qui parles-tu?

OLAF

D'Alfhild !

DAME KIRSTEN

Je parlais d'Ingeborg, ta fiancée. Olaf, Olaf ! Tu m'inquiètes et me fais peur, tu es si bizarre. Je serais presque tentée de croire vraiment qu'elle t'a ensorcelé.

OLAF

C'est ça ! Oui, c'est vrai, ma mère ! j'ai été ensorcelé. J'ai pris part aux jeux des filles elfes ; j'ai été heureux et ravi tant qu'ils ont duré, mais maintenant... Pendant bien, bien des années, je serai lourd de douleur et de chagrin toutes les fois que m'en reviendra le souvenir.

DAME KIRSTEN

Si elle était sorcière, flammes et bûcher lui seraient assurés ; mais elle est une femme maligne et perfide, qui t'a séduit par de belles paroles.

OLAF

Elle est pure comme la mère de Dieu elle-même !

DAME KIRSTEN

Oh, voyez-vous ça ! Mais quoi qu'il en soit, rappelle-toi que demain, tu es un homme marié ; ce serait honte et péché si tu faisais encore attention à elle.

OLAF

Je le comprends bien, tout à fait bien, ma mère !

DAME KIRSTEN

Et Ingeborg, à qui tu t'es fiancée et qui t'aime, oui, Olaf, qui t'aime de cœur... le châtiment du ciel te frapperait si...

OLAF

C'est vrai, c'est bien vrai !

DAME KIRSTEN

Je ne veux pas parler de notre situation ; mais tu dois bien considérer que la fille d'Arne peut nous aider beaucoup à rétablir nos affaires ; notre famille a fortement décliné, et si la moisson manque cette année, je ne serais guère surprise de nous voir obligés de prendre en main le bâton de mendiant.

OLAF

Je le sais bien.

DAME KIRSTEN

Avec l'argent d'Arne on peut remédier à tout ; tu peux obtenir une place honorable parmi les gens du roi. Réfléchis bien ; si tu as promis à Alfhild plus que tu ne peux tenir... et il me semble observer quelque chose de ce genre chez elle, si muette qu'elle soit à ce sujet, parle-lui-en. Dis-lui, bon, dis-lui ce que tu voudras ; elle ne partira pas d'ici les mains vides, tu peux le lui promettre. Tiens, la voici qui vient. Olaf, mon fils, pense à ta fiancée et à ta fière lignée, pense à ta vieille mère, qui devrait mourir de honte, si... sois homme, Olaf ! Maintenant je rentre et vais voir comment on met la table du banquet.

Elle entre dans la maison.

SCÈNE III

OLAF, *seul.*

OLAF, *regardant à droite.*

Elle est joyeuse comme un jeune chevreuil
qui joue à côté de la biche ;
bientôt elle tordra ses petites mains,
écrasée par la douleur et le chagrin !
Bientôt je dois briser sa foi sereine,
et la réveiller de tous les rêves,
puis... puis nous devrons nous séparer, tous deux.
Pauvre Alfhild ! c'est une coupe amère à vider.

Méditant.

Que m'était l'honneur, que m'était la puissance,
que m'était mon lignage, là-haut, près d'elle !

En ses yeux me semblait reposer
un trésor meilleur que n'en connaît le monde !
J'avais oublié la misère et les luttes,
mais dès cette nuit, sitôt rentré ici,
assis au haut bout de la table ancestrale,
quand devant ma mère il fallut m'avancer...

S'interrompant.

Hé oui, je suis né d'une très noble dame,
Alfhild sans famille a son foyer au fjeld.
Elle convient mal à Olaf Liljekrans.
Je devrai lui dire... oh non, je ne peux pas !
Et pourtant... ce soir... oui certes, il le faut,
il faut qu'elle entende... ah quel amer tourment !

SCÈNE IV

OLAF, ALFHILD *venant de l'église.*

ALFHILD, *accourant vers lui, joyeuse.*

Olaf, oh, tu m'as conduite en ce pays
où je foule des fleurs, comme autrefois le sable.
C'est ici, chez toi, une île si jolie
où je peux vivre en joie et mourir sans péché !
Je comprends si peu, j'ai tant à questionner,
il faut m'expliquer tant d'énigmes étranges...
est-ce ici toujours printemps vert ou été?

OLAF

Hélas, Alfhild !

ALFHILD

Non, ne réponds pas encore !
Vois-tu la maison qui a flèche et girouette?
je m'y suis rendue ce matin pour jouer ;
tout, ici, dehors, était liesse et bruit ;
mais dans la maison, oh, comme c'était calme.
Je franchis la porte, et je vis une salle...
quel air, là dedans, de paisible douceur ;
un jour d'aube pâle était frais et charmant,
homme et femme, tous étaient agenouillés.
Et très haut, très haut, une vierge debout,
voguant sur des nuages blancs,
avait sur les joues l'éclat du sang des roses,
ou l'éclat du ciel lorsque l'aurore point.
Sa robe était bleue, lumineux son visage,
elle portait dans ses bras un elfe ravissant,
et de petits anges autour d'elle s'ébattaient,
qui tous, souriant, me regardaient en bas,
sur le bord des nuages penchés.

OLAF, *à part.*

Malheur à moi ! j'ai joué un jeu funeste,
il va me falloir briser tout son bonheur !

ALFHILD

Oh, dis-moi, Olaf, à qui est la maison,
qui se trouve là dedans chez soi?

OLAF

Quiconque a le cœur bon et pur, comme toi,
quiconque est enfant par l'humeur et l'esprit.
Tu vois là l'église, elle appartient à Dieu.

ALFHLID

Le père infini ! Ah, tu veux plaisanter !
Sa maison est haut par delà les étoiles,
où nage le cygne blanc des nuages,
si haut qu'aucun œil ne peut le voir, sinon
celui de l'enfant, lorsqu'il sommeille et rêve !...
Mais tu dis, l'église ! Alors, mais oui, c'est là
que nous nous rendrons, en cortège de fête,
comme fiancés !

OLAF, *à part.*

Le moment est venu,
je n'ose dissimuler davantage !

ALFHILD

Ah, profondément empreint en mon esprit
reste chaque mot de ce que tu m'as dit !
Mon cœur en est plein d'allégresse et de chants ;
n'importe où je vais, soit dehors, soit dedans,
partout leur lumière éclaire mon sentier,
comme, au toit de la nuit, les petits clous d'or !
Tout le monde, as-tu dit, y sera invité,
Chantre et prêtre, d'abord, chevaucheront en tête,
des chevaliers mèneront mon destrier à la main,
sur tous les chemins des roses fleuriront,
chaque lis s'inclinera sur le passage,
les petites fleurs salueront la mariée !

OLAF

Ai-je dit...

ALFHILD

Oh, tu te le rappelles bien !
Regarde, c'est toi qui as tout ordonné,

vois les tilleuls droits, tout verts près de l'église,
les roses se sont toutes épanouies
et se bercent comme elfes en beaux atours.
Jamais de là-haut l'œil lumineux du ciel
n'a brillé aussi délicieusement ;
jamais les oiseaux n'ont eu si jolis chants !
C'est que leur chanson est pour les mariés !
Oh, tu m'as causé si bienheureuse joie :
je pourrais presser terre et ciel sur mon sein !
Sur le sol n'existe aucune herbe si humble
que je puisse oser la fouler sous mes pieds,
nul insecte infime et qu'on a peine à voir
dont je n'aie senti la joie et la douleur !
L'éclat du printemps m'a toute pénétrée ;
il ondule et bruit comme un bois sous l'orage !

OLAF, *à part.*

Et bientôt l'affreux serpent de la douleur
va te ronger, toi, exquise jeune femme !

ALFHILD

Que la vie est belle !

Elle s'agenouille les mains tendues.

O père, qui habites
si loin dans le ciel ! Si j'avais des paroles,
si j'avais la langue des anges,
haut s'élèverait mon chant pour te louer ;
mais je ne peux pas ; tu es beaucoup trop grand,
je ne peux que m'incliner à terre devant toi...
merci à toi qu'on ne sait nommer ! Sois loué
pour tout ce qu'ici je perçois et apprends !

Elle se lève.

Certes, la vie est charmante chez Olaf,
aller à la mort est presque aussi charmant !

OLAF

Quoi ! Dis-tu charmant d'être mis au cercueil?

ALFHILD

Je ne sais ce que tu dis, mais j'ai bien réfléchi
et j'ai demandé à mon père ce qu'est la mort ;
en réponse, il m'a chanté une chanson :

« *Quand l'enfant de l'homme est pris de souffrance*
et voudrait un sommeil qui le berce,
un elfe aux blanches ailes vient alors
le délivrer de son mal et sa peine.

Le petit elfe avec de blanches ailes
prépare un lit douillet,
il fait avec des lis de petits draps,
des oreillers avec des roses rouges.

Sur les oreillers il porte l'enfant,
il le porte sur son bras,
et l'emmène chez lui au ciel,
dans le char doré des nuages.

Et je te dirai en vérité ceci,
nombreux sont les petits au ciel,
qui parsèment sur les oreillers de roses
des perles blanches et bleues.

Et puis, le petit enfant d'homme s'éveille,
il s'éveille à la joie du ciel,...
mais tous ces plaisirs et ces réjouissances,
personne ici-bas n'en sait rien. »

OLAF

Alfhild, cela eût mieux valu, si ta vie
s'était écoulée en paix là-haut, au fjeld.
Ta joie fanera comme la fleur coupée,
ta foi périra...

ALFHILD

Comme épouse d'Olaf
je suis brave et forte ainsi que la cascade !
Tu es près de moi, arrive que voudra,
avec toi bonheur et avec toi tristesse.

Écoutant.

Olaf, entends-tu ces plaintes lamentables
où semble gémir si profonde douleur !

Au dehors, à droite, on entend en sourdine le CHŒUR *qui suit des porteurs d'un cercueil.*

Portons le petit mort
au calme du tombeau,
ces vivres pour les vers,
nous les couvrons d'humus.
Voilà un triste ouvrage :
en pleurs, chantant le deuil,
porter le court cercueil
au triste, ultime seuil!

ALFHILD, *incertaine et anxieuse.*

Qu'est cela, Olaf ! Qu'est cela? Dis-le-moi !

OLAF

Un enfant porté au séjour de la mort
suivi de sa mère et ses cinq sœurs et frères.

ALFHILD

De la mort ! Où donc sont les oreillers rouges,
et les lis des draps, et le mort, où est-il?

OLAF

Non, je ne vois pas d'oreiller rouge ou bleu,
mais je vois bien les planches noires ;
sur paille et copeaux, c'est là que dort le mort.

ALFHILD

Sur paille et copeaux?

OLAF

Parfaitement, c'est tout.

ALFHILD

Et l'elfe, où est-il, qui le tient dans ses bras
et l'emporte dans le char du ciel chez lui?

OLAF

Je vois seulement la mère au cœur brisé,
avec les petits suivant le noir cercueil.

ALFHILD

Et les perles bleues et blanches, que les anges
sèment au jardin du ciel, où donc sont-elles?

OLAF

Je vois seulement les larmes que les frères
et sœurs, arrêtés devant la tombe, pleurent.

ALFHILD

Et le lieu exquis, où est-il, le séjour
où le mort sommeille et rêve?

OLAF

Tu le vois. Les gens l'enfoncent dans le trou,
et ils jettent de la terre par-dessus.

ALFHILD, *calme et songeuse, après un silence.*

Telle n'était pas la mort dans le chant de mon père.

OLAF

C'est bien vrai ; ces joies et grandes réjouissances,
personne ici-bas n'en sait rien...
On t'a dit le roi du coteau, dont le trésor
brille comme l'or rouge toutes les nuits ;
si tu veux le prendre, y toucher de tes mains,
tu ne trouves plus que paille et que gravier ;
or, écoute-moi, Alfhild ; souvent on trouve
que la vie se comporte de même ;
ne l'approche pas de trop près, tu peux bien
t'y brûler tes petites mains.
Sans doute, elle luit comme étoiles au ciel,
mais à condition que tu la voies de loin.

Il aperçoit Dame Kirsten dehors à droite.

Ma mère... elle va te dire... moi, je rentre.
Qu'en ton âme les anges versent leur paix !

Il se dirige vers la maison, mais est arrêté par Dame Kirsten. Le ciel est chargé de sombres nuages, le vent commence à bruire dans les cimes des arbres. — Alfhild est plongée dans de profondes réflexions.

SCÈNE V

LES PRÉCÉDENTS, DAME KIRSTEN

DAME KIRSTEN, *à voix basse.*

Eh bien, mon fils, n'est-ce pas, tu lui as bien dit...?

OLAF

Tout ce que mes lèvres étaient capables de prononcer, je l'ai dit. Dis-lui le reste maintenant, et ensuite, ma mère, que jamais, jamais plus je ne la voie.

Il jette un regard sur Alfhild, et sort près de la maison.

DAME KIRSTEN

Cette folie sera bientôt extirpée, si...

Comme si une idée lui venait soudain.

Mais si je... Ha, ha, si cela réussissait, il serait guéri, j'en réponds. Mais Alfhild?... Ah, bah, peu importe, il faut essayer.

ALFHILD, *à part.*

Peines et douleur existent donc ici,
soit ; je ne veux pas renoncer pour cela.
Le monde ne peut m'en vouloir gravement,
Et Olaf est là, qui est fidèle et m'aime !

DAME KIRSTEN, *s'approche.*

On dirait que tu as l'esprit lourd de sombres pensées.

ALFHILD

Oui, oui, cela tient à ce que je viens d'apprendre.

DAME KIRSTEN

Par Olaf?

ALFHILD

Mais oui, par Olaf, il m'a dit...

DAME KIRSTEN

Je le sais, Alfhild, je sais ce qu'il a dit.

A part.

Il lui a parlé de son mariage, à ce que je vois.

Haut.

Et dès ce soir cela aura lieu.

ALFHILD

Qu'est-ce qui aura lieu?

DAME KIRSTEN

Le mariage !

ALFHILD, *vivement.*

Ah oui, je le sais !

DAME KIRSTEN

Tu le sais, et n'en es pas plus peinée que cela?

ALFHILD

Non, pourquoi en serais-je peinée?

DAME KIRSTEN, *à part.*

Elle médite quelque projet, c'est évident.

Haut.

Eh bien, c'est tant mieux pour nous tous. Mais dis-moi, quand la fête sera finie, que penses-tu faire?

ALFHILD

Moi? Je n'y ai guère songé.

DAME KIRSTEN

Je veux dire, as-tu l'intention de rester ici, ou retournes-tu chez toi?

ALFHILD, *la regarde avec étonnement.*

J'ai l'intention de rester !

DAME KIRSTEN, *à part.*

Voilà ce que c'est, elle pense à le retenir dans ses filets, même marié. Eh bien, nous serons en conflit sur ce point.

Haut.

Alfhild, je te veux tout le bien possible, et si tu as confiance en moi...

ALFHILD

Oui, je l'ai, certes !

DAME KIRSTEN

Bon, alors tu me laisseras veiller à ton bonheur. Je prendrai soin de toi du mieux que je pourrai, et si tu y consens, tu te rendras dès ce soir en mariée à l'église.

ALFHILD

Oui, je le sais bien.

DAME KIRSTEN, *interdite.*

Tu le sais ! Qui te l'a dit?

ALFHILD

Olaf lui-même.

DAME KIRSTEN

Olaf !

A part.

Olaf aurait-il...? Oui, vraiment, il a eu la même idée que moi : la marier pour se séparer d'elle. Ou bien peut-

être pour... enfin, peu importe, une fois qu'elle sera mariée, et que, de même, Olaf sera marié de son côté, ce...

Haut.

Allons, c'est bien, Alfhild, puisque Olaf t'a dit nos intentions à ton sujet, il est inutile que je... Mais dépêche-toi maintenant, entre là dans le stabbur, ma propre robe de noce y est accrochée, tu vas la porter !

ALFHILD, *avec une joie enfantine.*

Vraiment ! Ta propre robe de noce !

DAME KIRSTEN

Fais comme je te dis. Entre là et habille-toi aussi magnifiquement qu'il te plaira.

ALFHILD

Et j'aurai aussi une couronne de mariée?

DAME KIRSTEN

Bien entendu ! Couronne et anneaux d'argent et rubans filés d'or rouge. Tu en trouveras assez dans des caisses et des armoires.

ALFHILD

Des anneaux d'argent et des rubans filés d'or rouge !

DAME KIRSTEN

Va, va, et dépêche-toi tant que tu pourras.

ALFHILD

Oh, ce ne sera pas long.

Elle bat des mains.

J'aurai couronne de mariée et rubans filés d'or rouge !

Elle sort en courant à gauche.

SCÈNE VI

DAME KIRSTEN, *seule.*

DAME KIRSTEN

La vilaine, la maudite femme ! Elle est toute contente et gaillarde, bien qu'elle sache qu'Olaf en mènera une autre à l'autel. Mais cela fait très bien mon affaire ; tout va plus aisément que je n'aurais cru. Elle a l'air innocent comme un enfant, et pourtant elle peut accepter pour mari le premier venu que je lui choisirai. Et moi qui pensais qu'elle aimait vraiment Olaf ; s'il n'a pas encore acquis la preuve de ses vrais sentiments, il l'aura bientôt. Il va la connaître à fond, il saura pourquoi elle a voulu le séduire et le charmer, et alors, oh, elle ne sera plus alors un danger pour lui.

Souriant.

Tiens ! Olaf pensait, pour s'en libérer, au même moyen que moi ; je ne le jugeais pas si malin... mais où trouver le garçon qui sera disposé à... Bah, elle est jolie, et avec de l'argent, plus une petite terre..., Olaf en aurait-il déjà parlé à quelqu'un? Ce n'est pas vraisemblable !... Bon, je vais donc m'en charger. Je ne manque pas de valets sur le domaine, et...

Elle regarde à droite.

Hemming ! Si j'essayais avec lui ! Mais il les a vus ensemble, hier, dans la montagne, et il doit bien savoir qu'il y a quelque chose entre eux deux. Tout de même... il est d'humble condition, et de plus, pauvre et de caractère faible... on verra, on verra !

SCÈNE VII

DAME KIRSTEN, HEMMING, *entrant par la droite.*

HEMMING, *à part.*

Nulle part Ingeborg n'est visible; elle me fera mourir, c'est sûr. Hier elle était douce et bonne envers moi, elle me donnait son bracelet; mais ensuite elle me l'a repris, et aujourd'hui elle ne veut même pas jeter un coup d'œil de mon côté.

DAME KIRSTEN, *bas, en s'approchant.*

Il me faut être un peu prudente.

Haut.

Tiens, Hemming, c'est toi? Tu circules volontiers seul, je remarque; tu te tiens à l'écart des servantes et des jeunes valets; quand j'observe cela, je comprends bien que ce n'est pas sans sérieux motif.

HEMMING

Non, haute dame, quel pourrait...

DAME KIRSTEN

Si, Hemming, tu as quelque chagrin secret; ton humeur n'est pas gaie!

HEMMING, *saisi.*

Pas gai? Moi?

DAME KIRSTEN, *souriant.*

Il y a ici aujourd'hui une jeune et jolie femme qui te convient fort.

HEMMING

Par tous les saints!

DAME KIRSTEN

Et elle te voit d'un bon œil.

HEMMING

Moi... Qui? Je ne sais qui vous voulez dire.

DAME KIRSTEN

Non, Hemming, ne parle pas ainsi, tu n'as pas à rougir devant moi. Oh, je vois clair, crois-moi.

HEMMING, *à part.*

Ciel ! il faut qu'elle se soit aperçue aux manières d'Ingeborg que...

DAME KIRSTEN

J'ai bien vu que cette noce te cause peu de joie. Le cortège pour se rendre à l'église te déplaît, parce que tu voudrais y prendre part toi-même comme marié, mais tu ne vois pas comment faire.

HEMMING, *tout effaré.*

Ah, dame Kirsten, ma haute, noble dame ! Ne vous fâchez pas !

DAME KIRSTEN, *étonnée.*

Moi? Pourquoi me fâcherais-je?

HEMMING, *continuant.*

J'ai lutté sans cesse, de toutes mes forces, contre ce néfaste amour, et je crois qu'elle en a sûrement fait autant.

DAME KIRSTEN

Elle? Elle t'a donc dit qu'elle t'a en gré?

HEMMING

Oui, presque !

DAME KIRSTEN

Fort bien, fort bien, vous avez donc parlé de cela ensemble?

HEMMING

Oui,... mais seulement une fois, une seule fois, je le jure !

DAME KIRSTEN

Une fois ou dix, ça m'est égal.

A part.

Ils sont donc déjà d'accord ; c'est vraiment une chance d'avoir rencontré Hemming ; je ne m'étonne plus qu'Alfhild ait été si disposée à se présenter à l'autel.

Haut.

Hemming, je te dois beaucoup, parce que tu as retrouvé mon fils et m'as été d'ailleurs serviable ; je peux maintenant te revaloir cela, je te soutiendrai de tout mon pouvoir pour l'affaire dont nous venons de parler.

HEMMING, *bouleversé de joie.*

Vous ! Vous ferez cela, dame Kirsten ! Ah, par Dieu et les saints, j'ose à peine y croire.

Il s'arrête.

Mais sire Olaf, votre fils ! Que pensez-vous qu'il dira?

DAME KIRSTEN

Il n'y mettra pas obstacle, je saurai y veiller.

HEMMING, *naïvement.*

Oui, vraiment, c'est aussi le mieux pour lui, car elle n'a pas pour lui tendresse de cœur.

DAME KIRSTEN, *souriant.*

C'est bien ce que j'ai remarqué, Hemming.

HEMMING

C'est vrai ! Oui, vous êtes si intelligente, madame Kirsten ! Et moi qui croyais être seul à l'avoir remarqué.

Inquiet.

Mais pensez-vous que sire Arne consentira?

MADAME KIRSTEN

Ton maître? Je saurai lui faire entendre raison, j'y parviendrai bien.

HEMMING

Vous croyez? Oh, mais je suis un si pauvre manant.

MADAME KIRSTEN

J'y porterai bien remède, si messire Arne n'y est pas lui-même disposé.

HEMMING

Merci, merci, madame Kirsten ! Le ciel vous récompensera pour votre bonté.

MADAME KIRSTEN

Mais tu ne diras mot de notre conversation.

HEMMING

Je le promets.

MADAME KIRSTEN

Tiens-toi donc prêt. Les hôtes ne vont pas tarder à se réunir ici, ne t'éloigne donc pas.

Elle se dirige vers la porte du stabur et épie Alfhild.

HEMMING, *à part.*

Non, ceci est pour moi comme un étrange rêve illusoire. Ingeborg et moi, nous serions l'un à l'autre ! Ah, cela peut-il être vrai? Jamais je n'ai osé pousser si haut mes pensées ;... il me semblait, tous les matins, avoir commis un acte téméraire, lorsque j'avais seulement rêvé de cela, la nuit... Hm, je sais d'ailleurs fort bien que ce n'est pas du tout pour moi que Mme Kirsten se donne tant de mal. Elle a une idée en tête ; il s'agit pour elle de rompre la convention avec sire Arne, et comme elle a remarqué qu'Ingeborg me veut du bien, cela va lui servir de prétexte. Hé oui, j'ai bien souvent prévenu mon maître, mais il ne veut pas me croire.

ARNE, *appelant du dehors à gauche.*

Hemming ! Hemming !

MADAME KIRSTEN, *descend au premier plan.*

Ton maître appelle ! Va ! Je causerai avec lui plus tard ; il laissera faire. Crois-moi, il accompagnera son valet à l'église en même temps qu'il y conduira sa fille.

HEMMING

Merci, merci, madame Kirsten ! Vraiment vous faites une bonne action pour nous tous.

Il sort à gauche.

MADAME KIRSTEN, *se parlant à elle-même.*

Elle est si jeune et pourtant si astucieuse ; elle a coqueté avec Hemming, tout en faisant accroire à mon fils que... Bon, il ne tardera pas à connaître ses impostures. Mais il faut d'abord que je trouve sire Arne ; il aime beaucoup Hemming, et ne veut pas du tout s'en séparer ; Hemming

semblait d'ailleurs craindre que cela pût être un empêchement ; mais ils peuvent parfaitement rester ensemble, bien que Hemming se marie... Hemming voit d'ailleurs plus clair dans l'affaire que je ne le supposais. Que dira Olaf à cela, demandait-il ; il a donc observé qu'Alfhild tient encore au cœur de mon fils. Bon, il a bien vu, mais s'il prend Alfhild, il se taira, et une fois Alfhild mariée,... je connais Olaf, il a toujours tenu extrêmement à l'estime des gens du district, et par suite il sera bien... oui, oui, ça doit aller, ça réussira.

Elle sort à droite.

SCÈNE VIII

HEMMING *arrive de droite avec un bol de bière caché sous son sarrau,* ARNE *le suit avec précaution et aux aguets.*

ARNE

Il n'y a personne?

HEMMING

Non, vous pouvez venir, maître.

ARNE

Mais il me semblait entendre Mme Kirsten.

HEMMING

Elle est partie, vous pouvez venir.

ARNE, *s'assied sur le banc à gauche.*

Passe-moi le bol ici. Hemming, c'est heureux que la noce ait lieu ce soir. Demain je rentre chez moi. Oui, je le ferai. Je ne resterai pas un jour de plus dans la maison de Mme Kirsten.

HEMMING

Non, maître, y a-t-il de nouveau désaccord entre vous?

ARNE

Ça ne suffit pas, à ton avis, qu'elle et tous ses nobles parents se moquent de moi ; au dîner ils riaient et plaisantaient entre eux parce que je ne pouvais me résoudre à manger de tous ces maudits plats étrangers. Et qu'est-ce que nous avons eu à boire avec? Du vin doux et du cidre, qui vont me rester sur l'estomac pendant huit jours. Non, alors, j'apprécie ma bonne bière brassée à la maison.

Il boit et ajoute à voix basse avec amertume.

De ceci j'ai envoyé à cette sale femme trois tonneaux pleins, et qu'a-t-elle fait? Elle les a flanqués à ses valets, et je suis obligé de me cacher ici pour boire une gorgée, oui, Hemming, me cacher comme un voleur pour boire ma propre bière, afin que ces gens ne me traitent pas de paysan grossier qui ne se connaît pas aux boissons distinguées.

HEMMING

Hé oui, maître, je vous ai bien prévenu.

ARNE

Oh... prévenu ! Tu es bête, Hemming, crois-tu que je ne m'en suis pas aperçu moi-même ; mais attends un peu, attends un peu !

Avec colère.

Donner ma bonne bière rafraîchissante aux valets, comme si elle n'était pas digne d'être mise sur la table d'un seigneur...

HEMMING

Oui, Mme Kirsten se conduit mal avec vous, c'est certain.

ARNE, *lui tend le bol.*

Tiens, assieds-toi, et bois !

Hemming s'assied.

Écoute, Hemming, je voudrais être à la maison.

HEMMING

Oui, je ne me plais pas ici dans le manoir de la noce.

ARNE

Non, j'aime mieux ma vieille salle de Guldvik ;... quand nous étions assis tous deux, le soir, à jouer aux échecs, avec le pichet de bière entre nous...

HEMMING

Pendant que Mlle Ingeborg, assise au métier à tisser, brodait des roses et toutes sortes de fleurs sur la toile...

ARNE

Et chantait en même temps d'une voix si douce que je me sentais redevenir jeune et vif. Oui, Hemming, sitôt le mariage fait, nous retournerons bien vite à notre vie habituelle.

HEMMING

Mais il n'y aura personne qui tissera et chantera en même temps.

ARNE

Non, c'est vrai. Ingeborg ne sera pas là. Cela me sera

très pénible ; elle est violente et autoritaire, mais elle me manquera, et ce sera dur.

Il réfléchit.

De temps en temps, je pourrais bien lui rendre visite ici... Mais non, je ne veux pas ! Ici, on se moque de moi, on chuchote derrière mon dos, je le vois bien.

HEMMING

Mais si vous vouliez, on pourrait encore revenir là-dessus.

ARNE

Revenir là-dessus. Tu es bête, Hemming, tu parles toujours de revenir...

Il lui tend le bol.

Tiens, bois, ça te fera du bien. Revenir là-dessus ; non, non,... jamais ! Ce sont des génies malfaisants qui m'ont soufflé l'idée de m'allier à Mme Kirsten. Mais maintenant c'est fait ; les nobles parents se comporteront comme ils voudront, mais mes voisins ne se gausseront pas de moi,... puisque j'ai donné ma parole, je la tiendrai.

Découragé.

Si seulement je savais qu'Olaf sera bon pour elle, je vais l'en prier...

Vivement.

Il faut qu'il le soit, sans quoi, avec mes vieux poings, je le rouerai de coups.

HEMMING

Oui, vous ferez bien d'y avoir l'œil, car Olaf n'en fait pas grand cas, je suis sûr.

ARNE

Ah, tu crois?

HEMMING

Vous rappelez-vous Alfhild, la pauvre fille qui est descendue de la montagne avec nous hier?

ARNE

Oui certes. Elle est jolie !

HEMMING, *se lève.*

C'est aussi l'avis d'Olaf.

ARNE

Qu'est-ce que cela veut dire?

HEMMING

Olaf l'aime ! Souvent il est allé la voir là-haut ; ce que vous conte Mme Kirsten, il ne faut pas du tout y croire.

ARNE

Et ce que tu me contes, j'y crois encore moins. Tu es mal disposé pour Ingeborg, parce qu'elle te nargue, c'est pourquoi tu la vois avec dépit faire ce beau mariage ; oui, oui, je te connais bien.

HEMMING

Non, patron, pourriez-vous croire que... !

ARNE

M'insinuer qu'Olaf Liljekrans aime cette pauvresse ! Un noble seigneur de haut lignage comme lui ! C'est comme si l'on voulait prétendre qu'Ingeborg, ma fille, aurait des vues sur toi.

HEMMING, *confus.*

Sur moi... comment avez-vous pu aviser...

ARNE

Non, je ne m'avise pas ! Mais l'un est aussi absurde que l'autre. Tiens, bois, et ne parle plus de ça.

Il se lève.

Voici Mme Kirsten avec les invités. Qu'est-ce qui va se passer maintenant?

HEMMING

Ils vont tous se réunir ici, après quoi ils accompagneront les mariés à la table de banquet, puis à l'église.

ARNE

Ah, quel maudit usage ! A l'église le soir ; est-ce donc un acte ténébreux de se marier, aujourd'hui?

SCÈNE IX

Les précédents, MADAME KIRSTEN, OLAF, INGEBORG, *invités, valets et servantes entrent peu à peu de différents côtés.*

MADAME KIRSTEN, *à part.*

Je n'ai pas trouvé Olaf seul ; mais à la réflexion, cela vaut mieux qu'il n'en sache rien avant que cela ait lieu.

Bas à Hemming, qui a chuchoté avec Ingeborg.

Eh bien, Hemming, comment crois-tu que ton maître est disposé?

HEMMING, *bas.*

Hélas, madame Kirsten, je n'ai guère confiance, si vous n'intervenez pas.

MADAME KIRSTEN

Non, nous en viendrons bien à bout.

Elle se mêle aux invités.

INGEBORG, *bas à Hemming.*

Que veux-tu dire? Quel est ce charmant espoir dont tu parles?

HEMMING

Hélas, je n'ose y croire moi-même. Mais Mme Kirsten nous est favorable. Elle va bientôt vous montrer que...

INGEBORG

Chut ! on s'approche.

OLAF, *bas.*

Dites-moi, ma mère, comment est-elle?

MADAME KIRSTEN

Mais... comme je le prévoyais.

OLAF

Elle saura donc se consoler?

MADAME KIRSTEN, *souriant.*

Il semble. Attends un peu ! Dès ce soir tu pourras t'en assurer.

OLAF

Que voulez-vous dire?

MADAME KIRSTEN

Je veux dire que c'est une rusée coquine. Toutes ses belles paroles ont été fraude et imposture.

OLAF

Non, non, ma mère !

MADAME KIRSTEN

Nous verrons bien ! Alfhild est enchantée, voilà ce que je sais.

OLAF

Tant mieux pour moi, si cela était !

MADAME KIRSTEN, *haut et distinctement.*

Maître Arne de Guldvik ! Le moment est venu où, je pense, nous avons tous aspiré.

HEMMING, *à part.*

Ça va éclater maintenant !

MADAME KIRSTEN

La paix de l'église va bientôt rayonner sur nos enfants qui vont être unis pour une longue vie de commune affection.

HEMMING, *à part, interdit.*

Comment?

MADAME KIRSTEN

Nous sommes d'accord sur les conditions. Mais je pense que nous les confirmerons encore verbalement et par serment.

HEMMING, *comme précédemment.*

Terre et ciel ! Va-t-elle me lâcher?

ARNE

Ce n'est pas nécessaire ; je tiendrai parole comme un honnête homme.

MADAME KIRSTEN

Je le sais bien, sire Arne, mais ce ne sera pas long. D'abord à jamais seront finies toutes dissensions et que-

relles entre nos familles,... et pour les pertes et dommages causés par les anciens conflits de part et d'autre, personne n'exigera compensation ; chacun les supportera de son mieux. N'est-ce pas, nous promettons cela !

TOUS

Nous le promettons !

Échange de poignées de mains entre les parents des deux fiancés.

HEMMING, *bas.*

Honte à toi, qui m'as menti si effrontément !

MADAME KIRSTEN

Ensuite doit être mentionné ce que nous avons convenu, savoir que la limite entre les domaines de sire Arne et les miens sera transférée sur ses terres aussi loin que des hommes droits et impartiaux l'ont estimé juste et équitable.

ARNE

Oui, oui, qu'il en soit ainsi !

MADAME KIRSTEN

Nous le promettons donc?

LES INVITÉS

Nous le promettons !

Échange de poignées de mains comme ci-dessus.

MADAME KIRSTEN

Enfin sire Arne donne en dot à sa fille tout l'argent, le linge et autres biens meubles qui ont été déclarés et inscrits à la fête des fiançailles, lesquels doivent tous se trouver ici dans la maison, depuis le jour où la demoiselle

Ingeborg sera installée ici comme épouse de mon fils, ce qui a lieu ce soir. Nous sommes d'accord là-dessus?

LES INVITÉS

Nous le promettons et en sommes témoins !

Poignées de mains.

MADAME KIRSTEN

Que fiancé et fiancée se donnent donc la main pour se rendre au banquet, puis à l'église.

ARNE, *à part.*

Ha, ha, Hemming peut bien voir maintenant, si Mme Kirsten me dupe.

HEMMING, *bas.*

Oh, c'en est donc fait de moi ; quel fou j'étais de compter sur elle.

MADAME KIRSTEN

Mais en ce jour de joie, nous devons rendre heureux autant de gens que nous pourrons. Aussi ai-je une prière à vous adresser, sire Arne !

ARNE

Parlez ! Si je peux vous complaire, je le ferai volontiers.

HEMMING, *à part.*

Qu'est-ce qu'elle se propose maintenant?

MADAME KIRSTEN

Il y a encore deux jeunes gens qui voudraient bien monter à l'autel ce soir ; ils sont d'accord, à ce que j'entends dire. La mariée, je m'en charge, mais le marié, il

faut que vous veniez à son aide ; il s'agit de Hemming, votre valet, et d'Alfhild !

INGEBORG, *avec un cri.*

Hemming !

OLAF, *de même.*

Alfhild !

HEMMING

Oh, malheur, malheur ! je comprends maintenant...

LES INVITÉS, *en même temps.*

Hemming et Alfhild ! La fille du fjeld !

Rires et chuchotements.

OLAF

Alfhild ! Vous voulez la marier à... Non, non, cela ne sera pas ! Jamais ! Jamais !

MADAME KIRSTEN

Silence !... Olaf, mon fils ! tais-toi, je t'en supplie !

ARNE, *à part.*

Qu'est cela ! Oui, vraiment, Hemming avait raison, il y a quelque chose entre Olaf et Alfhild.

Chuchotant.

Hé, madame Kirsten, je comprends votre conduite. Je sais maintenant pourquoi Olaf a passé trois jours dans la montagne, et il faut maintenant que Hemming vous débarrasse de la fille. Ha, ha !

MADAME KIRSTEN, *se forçant pour être calme.*

Sire Arne, comment pouvez-vous croire cela?

ARNE, *bas.*

Oh, je vois clair ! Et je pense maintenant que j'ai ample motif à rompre l'accord.

MADAME KIRSTEN, *bas, effrayée.*

Rompre l'accord ! Je vous conjure ! Voulez-vous nous déshonorer tous ?

Ils parlent ensemble à voix basse.

HEMMING, *à Ingeborg avec qui, pendant ce temps, il a chuchoté.*

Voilà ce qu'il en est, je vous le jure ! Mme Kirsten et moi ne nous sommes pas compris.

INGEBORG

Mais dis-le alors ! Il le faut ! Je te l'ordonne !

HEMMING

Non, non, je n'ose pas ; elle verra bien alors que c'est à vous que je pensais.

INGEBORG

Eh bien, je le ferai.

A voix haute.

Hemming n'ira pas à l'autel avec Alfhild ;... il est trop brave homme pour épouser la concubine d'un autre.

OLAF, *avec un cri.*

Déshonorée !

LES INVITÉS

La concubine !

ARNE, *à Ingeborg.*

Que dis-tu ?

MADAME KIRSTEN

Dieu nous assiste !

OLAF

Malédiction sur moi ! Elle est déshonorée !

INGEBORG

Oui, je dis le mot bien haut : Elle est la maîtresse d'un autre ! Me contredise, qui l'osera !

ARNE

Ingeborg !

A part.

Qu'est-ce qu'il lui prend?

MADAME KIRSTEN, *à part.*

Voilà l'histoire ! C'est elle, c'est elle qui aime Hemming !

Bas et résolument à Arne.

Avez-vous encore l'intention de rompre l'accord? Vous voyez vous-même à la conduite de votre fille quelle raison j'avais de vouloir marier Hemming !

ARNE, *stupéfait.*

Ma fille ! Comment pouvez-vous imaginer qu'elle...

MADAME KIRSTEN

Ne prenez donc pas des airs comme ça ! Ingeborg a un faible pour votre valet ; et je pense maintenant que j'ai ample motif à rompre notre accord !

ARNE

Rompre, rompre... ! A quoi pensez-vous ! Me faire pareil affront !

MADAME KIRSTEN, *moqueuse.*

Oui, car sans cela c'est vous qui le feriez !

ARNE, *vite.*

Non, non, j'ai réfléchi ; le mieux est que nous nous taisions tous les deux !

MADAME KIRSTEN, *à part.*

C'est bon, j'ai réussi maintenant ! Je connais Olaf. Une femme qu'on insulte ne le tentera pas !

SCÈNE X

LES PRÉCÉDENTS, ALFHILD, *sans être vue, sort du stabur en superbe costume de mariée avec la couronne et les cheveux épars.*

ARNE, *à part.*

Quelle maudite journée pour moi ! Oh, c'est tout de même un chien rusé, ce Hemming ! Il savait qu'Ingeborg avait un faible pour lui, 'est pourquoi cela lui agréait si mal qu'Olaf l'eût pour femme.

MADAME KIRSTEN, *qui, pendant ce temps, a repris son sang-froid.*

Et maintenant, à la salle du banquet ! Nous pourrons penser à Hemming plus tard... Olaf, prends la main de la mariée !

ARNE, *malgré lui, voyant Ingeborg chuchoter avec Hemming.*

Où est la mariée? Avance-toi, avance-toi !

ALFHILD ET INGEBORG, *ensemble,*
chacune saisissant une des mains d'Olaf.

Me voici !

LES INVITÉS

Quoi, elle prend Olaf?

Surprise générale.

MADAME KIRSTEN, *à part.*

Il a donc poussé si loin les choses !

Haut à Alfhild.

Tu te trompes ! Ce n'est pas ton fiancé !

ALFHILD

Si fait, c'est bien Olaf !

INGEBORG, *retirant sa main.*

Lui a-t-il donc promis... !

MADAME KIRSTEN, *avec emportement.*

Olaf n'est pas ton fiancé, te dis-je. Dis-le-lui toi-même, mon fils !

Olaf se tait. Les parents de Mme Kirsten se regardent d'un air confus. Ceux d'Arne s'approchent, sombres et menaçants. Mme Kirsten élève la voix.

Olaf Liljekrans ! Réponds à voix haute et claire ! On est en droit de l'exiger de toi.

OLAF, *désespéré, luttant contre lui-même.*

Qu'il en soit comme vous le voulez, ma mère ! Oui, par tous les saints, je répondrai. Alfhild, tu te trompes. Je ne suis pas ton fiancé.

Montrant Ingeborg.

Voici ma fiancée.

ALFHILD, *comme pétrifiée, recule d'un pas, et le regarde fixement.*

Elle ! Ta...

OLAF, *avec une excitation croissante.*

Alfhild, va-t'en d'ici. Va, retourne bien loin dans la montagne ; cela vaut mieux pour toi. J'ai été malade et j'ai

eu l'esprit troublé lorsque je suis monté là-haut ! Ce que je t'ai dit, je me le rappelle mal ! Je ne le sais pas et ne veux pas le savoir ! Entends-tu, je ne veux pas !... Tu peux garder la couronne d'or. Garde tout l'argent et l'or dont tu es vêtue. Et tu en auras davantage, dix fois davantage... Eh bien, pourquoi me regardes-tu ainsi?

Alfhild prend la couronne et les différents bijoux et les dépose aux pieds d'Olaf, tout en continuant à le fixer sans arrêt.

Peut-être t'ai-je fait croire que tu serais ma fiancée ce soir, peut-être tu m'as cru ! Peut-être as-tu pensé qu'Olaf Liljekrans épouserait une... une... comment est-ce que vous l'avez appelée?

Il trépigne.

Ne me regarde pas comme ça, te dis-je ! Je te connais bien, tu m'as ensorcelé ! J'ai oublié de quelle famille j'étais ; j'ai oublié ma fiancée, ma promise, qui est là.

Il prend violemment Alfhild par le bras.

Regarde-la, Alfhild ! Ha, ha, ha, c'est elle que j'aime !

Alfhild tombe à genoux et se couvre le visage de ses mains.

Lève-toi, Alfhild, lève-toi, te dis-je ! Si tu oses te désoler ainsi, je vais te tuer !... Pourquoi ne te réjouis-tu pas? Sois furieusement gaie comme moi !... Et vous autres ! Pourquoi êtes-vous là, muets, à vous regarder entre vous? Riez, riez donc, et que cela résonne fort !... Alfhild, pourquoi ne réponds-tu pas? Ne t'en ai-je pas encore dit assez? Ha, ha, dites-lui donc aussi une parole, vous autres ! Dites aussi votre mot, Mme Kirsten le veut ! Moquez-vous d'elle, insultez-la, piétinez-la !

Avec un rire grinçant.

Ha, ha, ha ! Puisqu'elle est la concubine d'Olaf !

Alfhild s'affaisse par terre de telle sorte qu'elle reste étendue près du banc de pierre à gauche. Un fort éclair illumine la scène, le tonnerre roule; pendant ce qui suit les ténèbres et l'orage vont croissant jusqu'à la fin de l'acte.

Voyez, voyez ! J'aime cela ! On s'accorde avec nous, là-haut ! C'est maintenant que je veux aller à l'église avec ma fiancée ! Venez, mademoiselle Ingeborg ! Mais d'abord nous voulons boire, oui, boire, boire ! Apportez cruches et cornes... non, entrons... ! Allumez dans l'église ! Que l'orgue joue des danses... non des psaumes lamentables... pfuh, non, des danses !

Éclair et tonnerre.

Ha, ha, le ciel a appris qu'Olaf Liljekrans célèbre ses noces !

Il se précipite à droite.

ARNE

Que le Christ me protège ! Il a perdu la raison.

MADAME KIRSTEN

Non, soyez tranquille ; ce sera bientôt passé,... je le connais.

Elle entraîne Arne.

ARNE, *bas, menace Hemming en passant.*

O, Hemming, Hemming ! Tu es un chien rusé !

Les invités sortent muets et maussades à droite; les domestiques à gauche.

INGEBORG, *retient Hemming.*

Hemming, je n'irai pas à l'église avec Olaf Liljekrans.

HEMMING

Hélas, comment l'empêcher?

INGEBORG

Au besoin, je dirai non, non devant l'autel, au vu de tout le monde !

HEMMING

Ingeborg !

INGEBORG

Tiens mon cheval sellé, tout prêt !

HEMMING

Quoi ! Vous voulez... !

INGEBORG

Je veux ! Je ne sais que maintenant combien tu m'es cher, maintenant que je risque de te perdre. Va, fais comme je te le dis et préviens-moi le moment venu.

Elle sort à droite.

HEMMING

Oui, maintenant je suis fort ; maintenant j'oserai n'importe quoi !

Il sort à gauche.

SCÈNE XI

ALFHILD, *plus tard* HEMMING, INGEBORG *et d'autres à différents moments*

ALFHILD, *reste longtemps couchée immobile, la tête dans ses mains. Enfin elle se relève à demi: elle regarde autour d'elle d'un air égaré se lève, et dit avec un rire muet, entrecoupé :*

Tel faucon au bras de la reine repose,
tel autre est en proie à grand'peine et douleur !

Tel oiseau se pare de plumes bleues et rouges,
tel autre n'a rien que son vêtement gris !
Je savais déjà qu'un flot de pleurs brûlants
est un réconfort quand le monde est hostile ;
mais ici le mal subi est si atroce
que j'en pourrais rire jusqu'à en mourir !

Il fait tout à fait sombre. Les fenêtres de l'église sont éclairées. Alfhild s'avance vers la maison, et écoute, pendant que l'on entend en sourdine le chœur suivant, chanté à l'intérieur.

CHŒUR DES INVITÉS

Heur et salut aux deux fiancés,
joyeux et gais ils siègent ici,
sire Olaf est un preux chevalier,
belle Ingeborg est femme accomplie!

HEMMING, *entre par la gauche en se faufilant pendant le chœur.*

Le cheval est sellé ! Maintenant un signe furtif à Ingeborg, et en route !

Il sort à droite derrière la maison.

ALFHILD

Les hanaps d'argent sont bus en son honneur,
haut à son côté siège la fiancée ;
sur l'autel on allume les cierges jaunes,
à cheval bientôt ils iront à l'église !
Là ils sont assis à la table de fête,
des propos plaisants sont échangés entre eux !
Dans la nuit d'orage il me faut rester seule,
car tous m'ont, hélas, exclue, abandonnée !

La tempête, Olaf, me tire les cheveux !
Et la pluie, Olaf, me fouette le visage !
Ah, peux-tu me voir, Olaf, Olaf, souffrir
une si cruelle et indicible peine !

Elle rit.

L'orage et la pluie ne sont que peu de chose,
bien moins douloureux que les traits qui me piquent
ici dans mon côté gauche...
Mon foyer, mon père, j'ai renoncé à tout
pour suivre l'ami de mon cœur, mon Olaf !
Il m'a bien juré que je serais sa femme !
Et je suis venue... l'amour de Dieu au cœur ;
mais il m'a chassée, repoussée loin de lui ;
oh, quelle souffrance, et son rire éclatait !
Pendant qu'on festoie, il me faut, dans la nuit
d'orage, rester comme un chien à la porte.
Je veux m'en aller. Loin d'ici, loin d'ici !

Elle va pour sortir, mais s'arrête.

Non, je ne peux pas ; je ne saurais partir,
ici je devrai gémir, ici rester !
Dans les champs, les fleurs ne peuvent guère
elles-mêmes se déraciner !
J'ai pris fortement racine près d'Olaf,
qu'il se montre à moi ou faux ou cordial !

Silence. — Les valets entrent par la gauche avec des torches.

ALFHILD, *comme prise d'inquiétude.*

Où allez-vous? Où, où? Qu'est-ce qui va se passer?

UN VALET

Hé, voyez, c'est Alfhild ; elle est encore là.

ALFHILD

Oh, dites-le-moi ! Qu'est-ce qu'il y aura, qu'est-ce qui va se passer?

LE VALET

La bénédiction ! Tu n'as pas envie de la voir?

ALFHILD, *avec une angoisse fiévreuse.*

La bénédiction ! Oh non, non ! retardez-la, jusqu'à demain seulement ! La bénédiction donnée, c'en est fait de moi, je le sais !

LE VALET

Retarder ! Non Alfhild, ce n'est au gré ni du fiancé ni de la fiancée.

UN AUTRE

Songe donc ! Si tu étais la fiancée, tu ne voudrais pas attendre.

Rires.

PREMIER VALET

Nous descendons à la porte de l'église et nous allons éclairer avec les rouges torches nuptiales, quand le cortège à cheval quittera la maison.

SECOND VALET

Viens avec nous, Alfhild, tu auras aussi une torche à porter !

PLUSIEURS

Oui, oui, fais cela ! C'est le jour de gloire de sire Olaf !

Rires.

ALFHILD, *prend une des torches.*

Oui, oui, j'irai ! Comme la plus humble dans vos rangs, je vais me tenir là, et alors, quand il me verra, quand je

le supplierai, quand je lui rappellerai tout ce qu'il a promis et juré,... oh, dites-moi, dites-moi, ne croyez-vous pas qu'il m'aimera de nouveau ! Le croyez-vous? Oh, dites oui, dites oui ! Dites que vous le croyez !

LES VALETS

Ha, ha, ha ! Il le fera, pour sûr, allons, viens !

Ils sortent à droite derrière la maison.

ALFHILD, *avec un jaillisement de larmes.*

Tous, tous et chacun, ils se moquent de moi !
Le roc même, au bord du fjeld, n'est pas plus dur ;
il permet du moins à la mousse d'y vivre ;
nul n'est aussi bon pour moi !... je dois périr !

Éclair et tonnerre.

Pour moi le ciel même est hostile et méchant,
il déverse sur ma tête sa colère ;
mais n'a pas d'éclair pour écraser celui
qui par fourberie a trahi sa promesse !

On entend les sons d'orgue de l'église.

Voici les petits anges de Dieu qui chantent !
à l'autel sacré ils appellent Olaf !
et je vais rester à la porte de l'église
à me lamenter en guenilles dorées !

Elle brandit sa torche.

Non, ô toi là-haut ! je ne le ferai pas !
ne me tente plus, sinon je te renie !

Elle s'arrête court et écoute l'orgue.

Les anges de Dieu chantent ! Leur chant pourrait
même du tombeau faire surgir un mort !
Oh, que ma poitrine est pleine à éclater !

Elle s'agenouille et se tourne vers l'église.

Arrêtez ces doux accords !
Arrêtez ce chant s tendre et si aimable !
Sinon, vers l'autel vous attirez Olaf !

Chuchotant avec la plus vive angoisse.

Taisez-vous ! oh, taisez-vous ! rien qu'un instant !
car il est plongé dans un sommeil d'oubli !
ne l'éveillez pas, sinon il va se rendre
à l'église, et moi... je souffrirai la mort !

*L'orgue résonne plus fort à travers l'orage.
Alfhild bondit désespérée et hors d'elle.*

Les anges de Dieu m'ont tous abandonnée !
ils insultent à ma douleur !
Ils le font sortir ;... ils s'emparent de lui !
Ha, ha ! S'il me faut errer dans la nuit noire,
il fera clair dans ta chambre nuptiale !

Elle jette la torche dans la lucarne ouverte du toit et tombe à terre. — Ingeborg et Hemming s'avancent rapidement derrière la maison.

HEMMING

Maintenant il est temps ! Le cheval est sellé derrière le stabur.

INGEBORG

Et tous les valets sont en bas à la porte de l'église, n'est-ce pas ?

HEMMING

Oui, oui, soyez tranquille ; et à la maison du festin j'ai bien fermé portes et lucarnes ; il y a de solides anneaux de fer ; personne ne peut sortir !

INGEBORG

Eh bien, partons ! Montons vers la vallée dont Alfhild a parlé !

HEMMING

Oui, là-haut ! Personne ne nous y cherchera !

Ils sortent en hâte à gauche. Alfhild reste un certain temps étendue immobile. Soudain on entend vacarme et cris dans la maison; les flammes s'échappent à travers le toit.

ALFHILD, *bondit désespérée.*

Ça brûle, ça brûle !... Aha, je me rappelle !
il faisait trop noir... j'en étais irritée !
tout à l'heure, Olaf, c'était toi qui riais,
c'est Alfhild qui rit maintenant, vive et gaie !...
Détresse et péril au foyer nuptial,
la fiancée brûle au bras du fiancé !

Les valets se précipitent sans torches et restent comme pétrifiés. Olaf apparaît à la lucarne, qu'il cherche à élargir d'un effort désespéré.

OLAF

Alfhild ! C'est donc toi ! J'aurais dû le savoir !
Tu seras vêtue désormais d'or et martre,
si tu peux me sauver de ce grand danger !

ALFHILD, *avec un rire farouche.*

Oui, je sais comme tu tiens bien ta parole !
va donc à l'église avec musique et prêtre !
célèbre ta noce, oublie ta concubine !
Alfhild de son mieux t'a rendu ses honneurs,...
elle a fait flamber la torche nuptiale !

Elle se précipite dehors au fond. Les valets se hâtent de porter secours; une partie du toit s'effondre, on voit Olaf tout en haut, entouré de flammes, au moment où le rideau tombe.

ACTE III

(Une vallée claire et fleurie, avec une luxuriante végétation d'arbres, et entourée de hauts fjelds couverts de neige. Au deuxième plan, un calme lac de montagne ; à gauche, un piton de fjeld qui tombe à pic au bord du lac. Du même côté, plus près du premier plan, une antique maison de poutres presque entièrement cachée par les arbrisseaux et l'herbe qui l'enserrent. L'aube luit sur les fjelds ; dans la vallée même, le jour n'a encore qu'à peine paru ; le soleil se lève au cours des scènes suivantes.)

SCÈNE PREMIÈRE

ALFHILD *dort étendue et à demi couchée parmi les buissons près de la maison; une musique discrète exprime ses rêves divers.* OLAF *descend de la colline à droite. Sur son costume de noce il porte un sarrau grossier.*

OLAF

C'était ici ; je reconnais la place verdoyante au bord du lac. C'est sous ce tilleul que j'ai rêvé mon étrange rêve. Je me trouvais là, sur cette pente, au pied du fjeld, lorsque pour la première fois Alfhild est venue à moi ; j'ai mis mon anneau de fiançailles à la corde de mon arc et j'ai tiré ;... ce coup a été un tir magique ; c'est le tireur qui a été atteint.

C'est singulier, quand j'erre par ici, haut au-dessus du

district, on dirait qu'un autre air m'environne, qu'un sang plus vif circule dans mes veines, mon humeur change et mes idées prennent un cours nouveau.

Où est-elle maintenant?

Je la retrouverai, je le veux ! Il faut bien qu'elle monte ici ; elle n'a nul foyer là-bas, dans le vaste monde froid. Et moi... ne suis-je pas aussi un exilé sans foyer là-bas? Ne suis-je pas devenu un étranger dans la maison de ma mère, un étranger parmi mes parents, dès le premier moment où je l'ai vue?

Est-elle donc une sorcière, cultive-t-elle des arts secrets qui...?

Ma mère ! Hm... il me semble bien que cela ne me serait pas bon de lui laisser diriger ma conduite ; elle me souffle des idées dont mon cœur est déçu. Non, non, je veux retrouver Alfhild, lui demander pardon, et alors...

Il s'arrête et regarde à gauche.

SCÈNE II

OLAF, ALFHILD *toujours dormant;*
THORGJERD *entre à gauche derrière la maison.*

OLAF

Bonne rencontre, étranger !

THORGJERD

Merci, j'en dis autant. Tu es dehors de bonne heure.

OLAF

Ou tard ; de bonne heure dans la journée ou tard dans la nuit.

THORGJERD

Tu dois être d'en bas dans les terres, toi, à ce que j'imagine.

OLAF

Ma famille est de là-bas. Et toi?

THORGJERD

L'endroit auquel on s'attache, c'est de là qu'on est ; c'est pourquoi je vis surtout ici ;... mes voisins ne me causeront aucun tort.

OLAF

Je l'ai observé.

THORGJERD

Tu es donc venu quelquefois par ici?

OLAF

J'y ai chassé une biche cet été ; mais à bien y regarder, c'est une fille de roi qui a reçu un sort.

THORGJERD, *le regarde fixement.*

C'est une chasse dangereuse.

OLAF

Pour le chasseur?

Thorgjerd fait signe que oui.

Oui, c'est précisément ce que je me disais moi-même ; il me semblait que j'avais reçu un coup magique à cette chasse.

THORGJERD

Adieu, et bonne chance !

OLAF

Blâme et honte à toi ! Si l'on souhaite chance à un chasseur, le gibier ne vient pas à sa portée.

THORGJERD

Lorsque le coup atteint le chasseur lui-même, la meilleure chance pour lui est de n'en pas avoir.

OLAF

Tu parles sensément.

THORGJERD

Mais oui, il y a beaucoup à apprendre par ici.

OLAF

Certes ! C'est ici que j'ai appris ce que je sais de mieux.

THORGJERD

Adieu ! Je porterai ton salut à tes parents.

OLAF

Tu te diriges vers le bas pays?

THORGJERD

C'était mon intention. On y mène joyeuse vie ces jours-ci, à ce que j'ai appris. Un puissant chevalier célèbre ses noces...

OLAF

Tu aurais dû être là cette nuit ; la meilleure liesse a pris fin maintenant.

THORGJERD

Je pense que j'arriverai encore à temps.

OLAF

Peut-être ! Mais tu aurais dû tout de même être là cette nuit, tu n'as encore jamais vu salle de fête aussi chaude et brillante.

THORGJERD

C'est parfait pour qui était dedans.

OLAF

Je sais telle qui a dû rester dehors.

THORGJERD

Ah, oui, dehors,... c'est la place des pauvres.

OLAF

Je connais telle qui a dû rester dehors, et se trouvait en situation à la fois meilleure et pire que ceux qui étaient dedans.

THORGJERD

Il faut que je descende, je vois ; je ferai danser les gens. Je vais prendre mon instrument, et...

OLAF

Tu es ménétrier?

THORGJERD

Et non des moindres. Je vais prendre mon instrument dans sa cachette près de la cascade ; je voudrais que tu entendes ces cordes-là. Un jour, assis au pied du lit, j'en ai joué jusqu'à chasser la fiancée de la salle de noces ; elle s'est enfuie par monts et par vaux... N'as-tu jamais entendu la chanson de la petite Ingrid? Celui dont le jeu a su arracher la mariée aux bras de son fiancé peut bien

avec son violon ramener la fille chez son père. Adieu. Si tu restes ici, nous nous verrons quand je redescendrai.

Il sort à droite près du lac.

SCÈNE III

OLAF, ALFHILD.

OLAF

Ah, si c'était... Oui certes, je ne peux en douter. Alfhild a dit elle-même que son père jouait du violon si délicieusement, qu'après l'avoir entendu on ne pouvait jamais l'oublier. Il a parlé de Mlle Ingrid, qui a disparu le soir de ses noces, il y a longtemps,... un jeune ménétrier était là, Thorgjerd, il s'appelait, il l'aimait, disait-on. Depuis, on a conté sur lui bien des histoires singulières ; parfois, debout au centre du bas pays, son jeu avait un tel charme que tout le monde en pleurait ; mais nul ne connaissait sa demeure. Alfhild... oui, elle est sa fille ! C'est ici qu'elle a grandi, dans cette vallée déserte dont personne n'a rien su pendant de longues années ; et Ingrid, qui a disparu... il a bien dit...

Il aperçoit Alfhild.

Alfhild ! La voilà ! Elle s'est enfuie ici en costume de mariée. C'est donc ici que tu vas t'éveiller après la nuit de noce ; combien cruel a été pour toi mon jour de gloire ! Tu voulais aller vers la vie, disais-tu ; apprendre à connaître toute la splendeur du monde. Ton voyage a été bien pénible ; mais maintenant tout va s'arranger. Elle

remue ; elle semble gémir de douleur et d'angoisse ;... quand tu te réveilleras, ce sera la joie et l'allégresse !

ALFHILD, *rêvant encore à demi.*

Ça brûle, ça brûle ! Il est là, sauvez-le !
Portez-lui secours ! Il ne faut pas qu'il meure !

Elle bondit épouvantée; la musique cesse.

Où suis-je? Il me semble... mais oui, le voilà !

Elle court à lui.

Olaf Liljekrans, sauve-moi de mes rêves !

OLAF

Alfhild, aie confiance, et tranquillise-toi !

ALFHILD, *recule craintive et inquiète.*

Veux-tu me tromper par de douces paroles?
Ton cœur est méchant, ta bouche souriante,
ne m'attire pas dans un sommeil magique !

OLAF

Reprends tes esprits, Alfhild, reviens à toi !
C'est bien moi, Olaf, c'est ton ami de cœur !
grave fut l'affront ; j'ai agi contre toi ;
et toujours, pourtant, je t'aimais dans mon cœur !
Veule j'ai été, aveuglé, envoûté,...
c'est pourquoi je t'ai mortellement blessée !
Alfhild, si tu peux pardonner ma conduite,
je jure bien haut d'être digne de toi !
En baisant tes joues j'effacerai tes pleurs,
je te soutiendrai, aplanirai ta voie,
je saurai calmer le chagrin qui te ronge,
et guérir le mal cuisant dont ton cœur souffre !

ALFHILD, *se plaignant avec douceur.*

Je te connais bien, je comprends ton piège.
Mais, tu sais, je suis devenue clairvoyante.
Tu veux me duper, tu veux me faire croire
que c'est toi qui fais l'angoisse de mon âme.
Tu veux que je croie avoir appris par toi
la joie qui exalte et l'atroce douleur !
Tu ne pourras pas, car je te connais bien,
que ce soit à l'aube ou le soir que tu viennes.
Je te connais bien ; car je lis sur ton front
les marques du traître. Et tel n'était pas l'autre !

OLAF

L'autre ! Qui veux-tu dire?

ALFHILD

Celui qui est mort !
C'est pourquoi j'éprouve un si amer chagrin.
Ne m'entends-tu pas? Ils étaient deux, sais-tu ;
c'est pourquoi jamais je n'aurai calme et paix !
L'un s'était épris d'amour tendre pour moi,
l'autre, comme toi, était méchant et faux ;
vers la fin d'un soir d'été l'un vint à moi,
et mon cœur alors s'épanouit en fleurs ;
L'autre m'attira aux profondeurs du fjeld,
où jamais été ni soleil ne rayonnent !
Tu es le méchant, l'astucieux Olaf ;
l'autre, qui pour moi était pris d'amour tendre,
l'autre, à qui toujours je penserai sans cesse,
je l'ai fait périr dans les flammes !

Elle s'affaisse sur une pierre près de la maison et éclate en sanglots.

OLAF

Il t'a pris ta paix, ravi ta quiétude,
ne permets donc plus qu'il habite ton cœur !

ALFHILD

Ah, quand je serais descendue dans la tombe,
je sens que mon deuil m'y accompagnerait !
Je ne m'en doutais guère,... je te le jure,
je m'imaginais lui être peu clémente ;
je vois aujourd'hui que c'est peine mortelle,
et je ne peux pas quand même l'oublier !

Court silence.

Dis-moi, as-tu des cordes en ta poitrine?
Je le crois ; tu as du charme dans la voix ;
Du charme... malgré la fourbe qui s'y mêle.
Si tu le peux, donc, va, courant le pays,
chanter sur Alfhild une chanson plaintive
aux filles d'en bas ; tu n'as qu'à écouter :

J'étais hier une petite biche
qui parcourait les forêts verdoyantes;
tous les chasseurs s'en venaient dans les bois
et me chassaient avec faucon et chiens!

J'étais hier un innocent oiseau
abrité sous des branches de tilleul;
de ma cachette ils m'ont tous délogée,
et ils m'ont jeté des pierres.

J'étais hier un pigeon sauvage,
qui n'a jamais ni trêve ni repos;
ils vinrent tous avec carquois et arcs,
et de leurs flèches m'ont percé le cœur!

OLAF, *douloureusement ému.*

Ah je voudrais sous une motte verte
être inhumé pour l'éternel repos!
Chaque mot que tu dis est comme un arc
qui de ses flèches me perce le cœur!

ALFHILD, *saute avec une joie enfantine.*

Oui, c'est ce qu'il faut, c'est ainsi que c'est juste !
Oui vraiment, tu as des cordes en ta poitrine !
Il faut chanter ainsi ; alors, on verra bien
que tout mon chagrin t'étreint aussi toi-même,
que ton propre mal est égal à celui
que tu voulais peindre en paroles plaintives !

Elle s'arrête et le regarde tristement.

Mais non, ta chanson ne doit pas en parler ;
la douleur d'Alfhild ne touchera personne !
Où je suis allée, et d'où je suis venue,
jamais, hors d'ici, nul ne l'entendra dire !
Chante, bien plutôt, sur Olaf Liljekrans,
qui fut entraîné dans la danse des elfes !
Chante sur Alfhild, dont le charme perfide
lui fit oublier soudain sa fiancée ;
chante sur le deuil et le grand désespoir
lorsqu'en son cercueil gît Olaf Liljekrans,
chante la détresse et la douleur extrême
quand on emporta les trois morts de la salle !
L'un était Olaf, l'autre son épousée !
Et sa mère aussi dut mourir de chagrin.

OLAF

Oui, Olaf est mort, c'est comme tu le dis ;
mais je te serai un aussi bon ami,
où que tu ailles et où que tu demeures ;
et je resterai toujours à ton côté !
Si dure que soit ma peine pour mes torts,
la punition même me sera douce.
Je me sentirai soulagé, consolé,
à rester chez toi dans ces vallées désertes !
Du lever du jour au coucher du soleil,
je suivrai tes pas, fidèle comme un chien !
Vêtant mes remords de paroles plaintives,
je les clamerai tant que tu y croiras.
Tout moment heureux qu'ici tu as vécu,
dans ton souvenir je saurai l'évoquer !
Chaque plante en fleur te le rappellera,
ainsi, par leur chant, qu'hirondelle et coucou !
Et les arbres, tous, qui verdoient dans les bois,
te célébreront par leurs mille murmures !

ALFHILD

Arrête ! Oui, tu veux m'enjôler de nouveau ;
t'enfuir loin de moi, cela vaudrait bien mieux !
Tes paroles sont des mensonges si beaux,
ton cœur est si plein de pensées insidieuses !
Que veux-tu ici? Qu'y es-tu venu faire?
Me feras-tu croire que tu t'y reconnais?
Autrefois, c'était un lieu superbe, ici,
maintenant l'éclair d'anathème a frappé !
Autrefois, ici, quand j'errais toute seule,
toute la ramure avait si bonne odeur !

Les oiseaux chantaient, toutes les fleurs s'ouvraient,
quand tu m'étreignis et m'appelas ta femme !
Mais maintenant... tout a brûlé cette nuit ;
les arbres comme le taillis sont brûlés ;
les herbes flétries, le feuillage brûlé,
chaque fleur n'est plus que poussière qui vole !...
Au fond du ciel bleu le soleil ne rit plus,
muets sont devenus tous les petits oiseaux !
Oui, je le vois bien, en une seule nuit
le monde est devenu vieux !... Lorsque, là-bas,
j'allais, délaissée, mourant de peine et honte,
le décor doré de la vie a pâli.
Rien n'est plus vivant que fourbe et trahison ;
c'est ce qu'en mon jour de noce Olaf m'apprit !
Mon père a menti, lui qui me faisait croire
qu'au séjour des anges on porte le mort ;
mais plus vraie était la parole d'Olaf ;
c'est dans le sol noir qu'on enfouit le mort !

Elle s'écrie avec la plus profonde douleur.

J'en peux témoigner, oui, tu t'y connaissais ;
je suis enfouie dans le sol noir moi-même.

OLAF

Alfhild, tes paroles tombent, écrasantes !
O Dieu, ton esprit était si frais et jeune...
pardonne mon crime, et oublie ton malheur !

ALFHILD, *avec une forte et croissante expression d'égarement.*

Chut, ne me dis rien. Regarde, Olaf, regarde !
Voilà qu'on emporte un cadavre à la tombe ;

mais il n'y a là ni mère, ni cinq frères,
d'oreillers non plus, pas plus rouges que bleus,...
sur paille et copeaux Alfhild est étendue !
Dans le char du ciel je ne monterai pas
pour me réveiller dans les bras de Dieu Père.
Je n'ai pas de mère au cœur prêt à se rompre,
près du noir cercueil, je n'ai personne en deuil ;
je n'ai petits ni grands, dans le vaste monde,
qui pleurent sur moi près de la tombe.
Aucun ange ne répand des perles bleues
au jardin du ciel devant mes pas,
et jamais je n'atteindrai le lieu exquis
où le mort sommeille et rêve !

OLAF

Alfhild !

ALFHILD

Voici qu'on m'enfonce dans le trou
et que par-dessus on jette de la terre !
Et il faut qu'ici je reste avec ma peine,
que je vive et souffre, alors que je suis morte :
je dois savoir que tout est fini pour moi,
et ne peux pourtant oublier, m'affranchir ;
je dois entendre l'homme que j'ai aimé
passer sur ma tombe en allant à l'église !
Il me faut l'entendre en proie aux rouges flammes
sans même pouvoir alléger sa détresse !
Oh que ma poitrine affreusement se serre !
Les anges de Dieu ne pensent plus à moi !
Aucun d'eux n'entend mes plaintes, mes prières...

je suis hors la vie dont les portes sont closes...
oh, déterrez-moi ! Que je ne gise pas ici !

Elle sort rapidement à gauche.

OLAF

Alfhild ! Alfhild ! Oh ! Seigneur, qu'ai-je fait?

Il la suit en hâte.

SCÈNE IV

INGEBORG, HEMMING *entre par la droite au bout d'un court moment.*

INGEBORG

Voilà, nous sommes arrivés en haut ! Comme c'est charmant et clair et paisible.

HEMMING

Oui, nous allons bien vivre ici ensemble !

INGEBORG

Mais remarque bien que tu es mon valet, rien d'autre,... tant que mon père n'aura pas donné son consentement.

HEMMING

Il ne le donnera jamais !

INGEBORG

Sois tranquille, nous trouverons bien un moyen... Mais maintenant il faut que nous pensions à choisir une maison où habiter.

HEMMING

Il n'en manque pas ici. Dans toute la vallée il y a des maisons désertes ; tout reste encore comme lorsque les der-

niers hommes sont morts dans la grande peste, il y a tant d'années.

INGEBORG

Ici, je me plais bien ! Et il y a là-bas une telle vieille maison ; nous avons l'eau tout près, et la forêt, sûrement, est pleine de gibier. Tu sais pêcher et chasser ; oui, nous mènerons une vie délicieuse !

HEMMING

Oui, certes, une vie délicieuse ! Je chasse et je pêche, pendant que tu cueilles des baies et t'occupes de la maison.

INGEBORG

Moi, je...? Non, il faut que tu t'en charges !

HEMMING

Bon, bon, comme tu voudras. Oh, nous vivrons une vie agréable !

Il s'arrête et ajoute, un peu penaud.

Mais à bien réfléchir ;... je n'ai ni arc ni instruments de pêche.

INGEBORG, *de même, avec une expression de découragement.*

Et j'y songe, il n'y a pas de servantes ici qui puissent me donner un coup de main.

HEMMING

Je le ferai bien volontiers.

INGEBORG

Non, merci bien... Et tous mes bons vêtements... Je n'ai rien pris d'autre que la robe de mariée que je porte.

HEMMING

C'était peu réfléchi de ta part !

INGEBORG

C'est bien vrai, Hemming. Aussi tu vas te glisser une nuit à Guldvik et emporter en fait de vêtements et autres objets tout ce dont j'ai besoin.

HEMMING

Et je serai pendu comme voleur !

INGEBORG

Non, tu prendras bien tes précautions, je l'exige.

Avec inquiétude.

Mais quand viendra la longue nuit d'hiver? Il n'y a pas de gens par ici, nous n'entendrons jamais danses ni chant... Hemming, allons-nous rester ici, ou bien...

HEMMING

Bon, dans quel autre endroit pourrions-nous nous réfugier?

INGEBORG, *impatiente.*

Oui, mais des gens ne peuvent pas vivre ici.

HEMMING

Mais si, ils peuvent vivre !

INGEBORG

Non, tu vois toi-même qu'ils sont tous morts ! Hemming, je pense que le mieux est que je redescende chez mon père.

HEMMING

Et moi, qu'est-ce que je deviendrai?

INGEBORG

Tu iras à la guerre !

HEMMING

A la guerre ! Où je serai tué !

INGEBORG

Sûrement non ! Tu accompliras une action d'éclat, tu seras fait chevalier, et mon père n'aura plus rien contre toi.

HEMMING

Oui, mais si l'on me tue?

INGEBORG

Bon, nous avons le temps d'y penser. Aujourd'hui et demain il faudra bien rester ici ; tant que les invités sont dans la maison en fête et consomment les provisions de la noce,... ils nous chercheront, et parcourront sans doute le district ; ici nous pouvons être tranquilles, et...

Elle s'arrête et écoute.
Dehors à droite on entend au loin ce qui suit :

CHŒUR

En chasse à la recherche
d'Alfhild, l'affreuse femme,
pour notre deuil et peine
sa vie nous répondra!

HEMMING

Ingeborg, Ingeborg ! Ils nous poursuivent !

INGEBORG

Où nous réfugier?

HEMMING

Comment puis-je savoir...

INGEBORG

Entre dans la maison ; arrange la porte de façon qu'on puisse la bien fermer du dedans.

HEMMING

Oui, mais...

INBEBORG

Fais comme je dis ! Pendant ce temps-là je vais monter le coteau et voir s'ils sont loin.

Elle sort à droite.

HEMMING

Allons, bien ! Pourvu qu'ils ne nous attrapent pas !

Il entre dans la maison.

SCÈNE V

OLAF, *arrive de la forêt à gauche. Aussitôt après,* INGEBORG, *venant de droite.*

OLAF, *regarde autour de lui et appelle d'une voix étouffée.*

Alfhild ! Alfhild ! Nulle part visible ! Elle a échappé à ma vue comme un oiseau dans la forêt, et moi...

INGEBORG

Ils sont tout près d'ici et...

Elle s'arrête effrayée.

Olaf Liljekrans !

OLAF

Ingeborg !

HEMMING, *entr'ouvre la porte, passe la tête et aperçoit Olaf.*

Sire Olaf ! Bien ! Alors je suis perdu !

Il se hâte de rentrer.

INGEBORG, *à part.*

Il a sans doute couru à cheval en avant.

OLAF, *à part.*

Elle doit être venue ici avec son père pour me chercher.

INGEBORG, *à part.*

Mais je ne les suivrai pas !

OLAF, *à part.*

Je ne bouge pas d'ici !

INGEBORG, *haut, s'approchant.*

Olaf Liljekrans ! Tu me tiens maintenant ; mais tu as tort si tu penses à me contraindre.

OLAF

Ce n'est guère mon intention.

INGEBORG

Alors, pourquoi viens-tu ici, accompagné de mes parents?

OLAF

Moi, je viens...? C'est toi, au contraire, qui...

INGEBORG

Voilà une invention dont je ne suis pas dupe ; je viens de voir toute la troupe...

OLAF

Qui? Quoi donc?

INGEBORG

Mon père et nos parents.

OLAF

Ici?

INGEBORG

Parfaitement, tout près !

OLAF

Ah, ma mère est avec eux, alors.

INGEBORG

Oui, elle y est sûrement ; mais comment cela peut-il t'effrayer?

OLAF

Hé, c'est moi qu'ils cherchent !

INGEBORG

Non, c'est moi !

OLAF, *étonné.*

Toi !

INGEBORG, *commence à comprendre.*

Ou bien... attends un peu... Ha, ha, ha, quelle idée me vient !... Écoute, veux-tu que nous soyons sincères entre nous?

OLAF

Oui, c'était justement mon intention.

INGEBORG

Bon, alors, dis-moi, à quel moment es-tu monté ici?

OLAF

Cette nuit !

INGEBORG

Moi aussi !

OLAF

Toi !

INGEBORG

Mais oui ! Mais oui ! Et tu es parti sans que personne n'en ait rien su?

OLAF

Oui !

INGEBORG

Moi aussi !

OLAF

Mais alors, dis-moi...

INGEBORG

Chut, notre temps est mesuré ! Et tu t'es enfui parce que tu n'avais pas grande envie de m'accompagner à l'autel?

OLAF

Non, comment peux-tu croire...

INGEBORG

Si fait, je peux bien le croire. Tu n'as qu'à dire ; nous devions être sincères, n'est-ce pas.

OLAF

Eh bien oui, c'est pour cela que...

INGEBORG

Bien, bien, j'en ai fait autant !

OLAF

Toi, Ingeborg !

INGEBORG

Et maintenant tu ne veux pour rien au monde que l'on trouve ta trace.

OLAF

Oui, je ne peux pas le nier !

INGEBORG

C'est comme moi ! Ha, ha, ha, comme c'est drôle ; je te fuyais, et tu me fuyais ! Tous deux nous nous sommes enfuis ici, et nous nous rencontrons juste au moment où nos familles sont à notre poursuite ! Écoute, Olaf Liljekrans, c'est bien entendu, nous ne nous trahirons pas !

OLAF

C'est entendu !

INGEBORG

Et maintenant, il faut nous séparer !

OLAF

Je comprends !

INGEBORG

Car s'ils nous trouvaient ensemble, ils...

OLAF

Oui, il serait plus difficile pour toi de te libérer de moi !

INGEBORG

Adieu. S'il m'arrive un jour de me marier, tu seras mon garçon d'honneur.

OLAF

Et si cela m'advient, tu me rendras bien le même service.

INGEBORG

Ça va de soi. Adieu, adieu, et ne m'en veux pas.

OLAF

Certes non ; je te tendrai la main où que nous nous trouvions !

INGEBORG

Moi de même ! Où que nous nous trouvions... sauf à l'autel.

Elle entre dans la maison, Olaf dans la forêt à droite au fond.

SCÈNE VI

MADAME KIRSTEN, ARNE DE GULDVIK, *gens de la noce, paysans et valets entrant à droite.*

MADAME KIRSTEN

Bien, ici nous commencerons la chasse. Que nos gens se dispersent et cherchent autour du lac ;... elle devra comparaître ici, et alors... malheur à elle ! je ne suis pas en humeur d'indulgence et de pitié.

ARNE

Que ferez-vous donc?

MADAME KIRSTEN

Je prononcerai l'arrêt sur elle... à l'endroit même où on la trouvera ! Le crime qu'elle a commis sur mon domaine, j'ai le droit et le pouvoir de le punir à mon gré.

ARNE

Oui, à quoi cela sert-il? Ce qui est perdu n'en sera pas moins perdu.

MADAME KIRSTEN

Non, mais je me serai vengée sur elle, et ce n'est pas un mince avantage. Il faut que je me venge, pour que je puisse supporter toute la honte qu'elle m'a causée et survivre à ma perte. L'orage de cette nuit a détruit toute

ma moisson, il ne reste pas un épi intact dans les champs, tandis qu'ici, où elle a dit elle-même qu'elle demeure, tout est en fleur et luxuriant comme jamais je ne l'ai vu ! N'est-ce pas l'effet de secrets artifices?1 Ele a si fortement capté Olaf dans ses rets diaboliques, que cette nuit, dans la tempête déchaînée, il s'est enfui du district pour la suivre. Elle a brûlé ma maison de fond en comble, elle avait barré au dehors toutes les lucarnes et les portes ;... c'est un miracle de Dieu que les valets nous aient secourus à temps !

ARNE

Ah, Dieu ait pitié de nous ! j'ai tout de même peur que cela ait coûté deux vies auxquelles je tenais tant,... Ingeborg et mon valet Hemming !

MADAME KIRSTEN

Non, non, sire Arne, il ne faut pas encore désespérer tout à fait. Il se peut qu'Ingeborg ait échappé ; nous en sommes tous sortis intacts, nous autres, malgré la perfidie de cette maudite sorcière ;... Ingeborg, égarée par la terreur, se sera enfuie n'importe où.

ARNE

Peuh, oui, passe pour Ingeborg ; mais Hemming, on n'en aura jamais de nouvelles, j'en suis sûr !

MADAME KIRSTEN

Pourquoi cela?

ARNE

Oh, il était devenu un si malin diable, ces derniers temps ! Il ne savait qu'inventer. Il s'est laissé périr dans

les flammes rien que pour se venger de moi, il savait bien que je ne peux pas me passer de lui. Oh, je le connais !

MADAME KIRSTEN

Oui, de toute façon, c'est Alfhild qu'il faut prendre ; elle sera interrogée, jugée, exécutée ; j'ai assez de crimes à lui imputer.

ARNE

Et je peux en citer d'autres, s'il en est besoin ; elle a volé dans l'écurie mon cheval pommelé cette nuit ; ce matin il manquait avec selle et mors.

MADAME KIRSTEN, *à part.*

Ingeborg et Hemming disparus, et son cheval aussi ; si j'étais à sa place, je sais bien ce que je penserais.

Haut.

Maintenant, partons, et séparons-nous en petits groupes ; le premier qui apercevra Alfhild soufflera dans une corne ou une trompe ; les autres écouteront et se dirigeront d'après le bruit, jusqu'à ce que nous soyons rassemblés.

Ils sortent de divers côtés.

ARNE, *qui est resté seul en arrière.*

Et moi qui ne connais pas cet endroit, comment est-ce que je m'y retrouverai?

Il appelle.

Hemming, Hemming !

Il s'arrête.

Ah, c'est vrai, il est...

Branlant la tête.

Hm ! Hm ! C'était bien vilain de sa part.

Il sort à droite.

SCÈNE VII

ALFHILD *s'avance le long du lac à gauche; elle porte un petit paquet.*

ALFHILD

J'ai assez gémi, je suis vidée de larmes;
il faut m'arrêter, je suis lasse à mourir!

Elle s'affaisse sur une pierre au premier plan.

Je dirai d'abord mes adieux à mon père!
Puis je m'en irai dans le désert du fjeld!
Où que j'aille, ici, en bas, je vois Olaf;
il me faut monter, si je veux m'endurcir!
il faut oublier, rayer le dur savoir,
il faut endormir tous les chers souvenirs!
Si superbe, hélas, j'imaginais la vie!
Rien n'est vérité, tout n'est qu'illusion,
tout est vanité, fantômes et mensonges;
on ne peut rien prendre et saisir dans ses mains,
on ne doit rien voir d'un œil trop éveillé,
rien n'est ferme et droit quand on le connaît bien!

On entend des sons de trompe venant de la forêt.

J'apporte l'argent hérité de ma mère;
je veux l'enfouir dans la terre!
je veux l'enfouir sous le pied du bouleau,
où j'ai autrefois été avec Olaf!

Elle ouvre le paquet et sort une couronne de mariage et d'autres bijoux.

Ma mère a porté la couronne d'argent;
le monde, elle aussi, l'a séduite et ravie,

elle aussi a cru au pouvoir de l'amour.
A-t-elle eu aussi un si amer réveil?
N'est-ce qu'ironie, les chansons de mon père
sur le riant amour qui fait le cœur content?
En ce cas, hélas, il aurait dû s'en taire ;
ses chants m'ont ravi le calme de la vie,
ses chants dans mon sein ont élevé un temple
à la joie du monde,... en ruine maintenant !

On entend de nouveau la trompe.

L'argent par lui-même est un noble métal,
il ne pourrit pas comme paille en automne ;
quand il resterait mille années dans la terre,
il serait brillant, jamais il ne se perd !
La joie de vivre est comme paille en automne,
la douleur est l'argent, le noble métal !

Elle range les bijoux dans le paquet.

Mon père m'a parlé d'un trésor magique
d'où tombaient chaque nuit neuf perles brillantes ;
mais il avait beau en pondre si grand nombre,
le rouge trésor demeurait aussi riche !
Ma douleur pour moi est un trésor magique ;
il en coulera, la nuit comme le jour,
non pas neuf... mais bien mille petites perles,
et ce beau trésor jamais ne se perdra !

Prend une fleur et la considère tristement.

Toi, petite fleur, c'était jadis ma foi
que tu pouvais te réjouir de la vie ;
j'avais imaginé qu'il t'était donné
de te savoir vivre, et d'en être joyeuse !...

je me disais que tu m'étais une amie
qui souriais quand je venais près de toi ;
je me disais que ton œil versait des larmes
aux jours de printemps, quand le soleil baissait,...
je me disais que tu t'épanouissais
quand l'aube naissait, pour remercier ton Dieu !
Mais le monde m'a renseignée maintenant,
tu ne le sens pas, si je te foule aux pieds.
J'ose t'arracher sans le moindre remords ;
tu n'as jamais su que tu étais vivante.
Le monde, vraiment, m'a instruite beaucoup !
Jadis je suivais la marche des nuages,
volais en rêvant sur leurs vastes parcours,
et les appelais les grands cygnes du ciel !
Jadis je croyais que les branches de l'arbre
s'éployaient quand je marchais, pour m'ombrager,
je croyais aussi les rocs du fjeld vivants.
Hélas, j'ai subi un triste changement.
Aujourd'hui, je sais ;... l'homme est seul qui puisse être
tordu de douleur ou bercé par la joie.
Il n'est pas d'ami parmi les fleurs, les branches,
il me faut porter ma douleur toute seule.

Elle se lève.

Eh bien donc ! Montons vers la glace et la neige,...
la tombe, ici ou là, est le seul refuge !

Elle va pour sortir

SCÈNE VIII

ALFHILD, MADAME KIRSTEN, *plus tard* OLAF LILJEKRANS, ARNE, *gens de la noce, paysans et valets entrent de divers côtés.*

MADAME KIRSTEN

La voilà ! Ne bouge pas, Alfhild ! N'essaye pas d'échapper, sinon nous tirons sur toi.

ALFHILD

Que me veux-tu ?

MADAME KIRSTEN

Tu l'apprendras assez tôt !

Elle indique le paquet.

Que portes-tu là ?

ALFHILD

L'héritage de ma mère.

MADAME KIRSTEN

Montre ici ! Voyez-vous ça ! Une couronne d'argent ! Vraiment, Alfhild, si tu es la fille unique de ta mère, j'ai grand'peur que la couronne de mariée ne soit plus nécessaire dans sa famille.

Aux valets.

Attachez-la ! Elle reste là avec un air insouciant ; personne ne peut savoir ce qu'elle médite.

Alfhild est liée.

MADAME KIRSTEN, *à voix haute, et avec une fureur contenue.*

L'audience est ouverte. Comme tous vous savez, j'ai titre et droit légal de défendre mes domaines, et de rendre sentence selon la loi du pays sur quiconque me cause

dommage sur mon propre sol. C'est ce que tu as osé faire, Alfhild, et c'est pourquoi tu es ici comme accusée devant ton juge. Défends-toi, si tu peux, mais n'oublie pas qu'il y va de la vie.

ARNE

Écoutez, madame Kirsten...

MADAME KIRSTEN

Excusez-moi, sire Arne. Je suis dans mon droit, et je le maintiendrai.

A Alfhild.

Avance et réponds-moi.

ALFHILD

Interroge-moi, je répondrai.

MADAME KIRSTEN

Nombreuses et graves sont les accusations portées contre toi. Avant tout je te dénonce ici pour avoir séduit mon fils, Olaf Liljekrans, au moyen d'arts impies, en sorte que ses vœux et sa pensée se sont détournés de la fiancée à laquelle il s'était engagé,... si bien que, le cœur malade, il ne trouvait jamais le calme chez lui, et montait ici dans cette vallée inconnue qui était ton séjour. Tout cela n'a pu se passer de la façon ordinaire ; c'est pourquoi tu es inculpée de magie, défends-toi, si tu peux.

ALFHILD

A cela je n'ai que peu à répondre. Tu appelles magie cette force étrange qui a attiré Olaf ici. Tu as peut-être raison ; mais cette magie ne provenait pas de Satan ;... tout instant qu'Olaf a passé ici, l'œil de Dieu a dû le contem-

pler ; toute pensée que j'ai consacrée à Olaf, les anges de Dieu ont dû la connaître, et ils n'ont pas eu à en rougir.

MADAME KIRSTEN

Assez, assez ! Tu ajoutes des blasphèmes à ton crime. Malheur à toi, Alfhild, chaque parole pèse dans la balance. Mais c'est ton affaire.

Aux autres.

Soyez témoins de sa réponse.

Elle se tourne vers Alfhild.

Je t'accuse ensuite d'avoir de nouveau, cette nuit, par les mêmes artifices mystérieux, attiré Olaf ici, et de l'y tenir caché !

ALFHILD

Là, tu as raison. Il est secrètement caché ici !

MADAME KIRSTEN

Tu l'avoues?

ALFHILD

Oui, mais si puissante que tu sois, tu ne peux le libérer. Peut-être cela vaudrait-il mieux pour moi, si tu le pouvais ; mais ni toi ni la terre entière n'en a le pouvoir et la force !

MADAME KIRSTEN, *avec éclat.*

Maintenant ta mort est certaine ! Parle, où l'as-tu?

ALFHILD, *pressant les mains contre sa poitrine.*

Ici... dans mon cœur ! Si tu peux l'en arracher, tu t'entends mieux que moi en sortilèges !

MADAME KIRSTEN

Cette réponse ne t'avance à rien ; parle ! Où est-il?

ALFHILD

J'ai répondu !

MADAME KIRSTEN, *avec une exaspération qu'elle refoule.*

Bien, bien !

ARNE, *à ceux qui l'entourent.*

Si Hemming avait été en vie, il aurait bien su tirer d'elle la vérité ; il était devenu si malin dans ses derniers jours.

MADAME KIRSTEN

Voici maintenant la troisième plainte contre toi : tu as mis le feu cette nuit à ma maison, et l'as brûlée de fond en comble. Peut-être y a-t-il eu perte de vies humaines, nous n'en savons rien encore, mais, quoi qu'il en soit, ta cause n'est par là ni aggravée ni atténuée ; car ton intention de nous faire périr tous dans les flammes est évidente. Nies-tu mon accusation d'avoir mis le feu à la maison cette nuit?

ALFHILD

Je ne le nie pas, j'ai mis le feu à ta maison !

MADAME KIRSTEN

Et comment vas-tu pallier ton acte?

Avec une amère ironie.

Tu ne pourras dire que tu as agi sans réflexion. Tu as eu tout le temps, si je me rappelle bien, de te recueillir ; tu étais dehors, personne n'est venu vers toi, personne ne t'a empêché de tout considérer aussi posément que tu le pouvais et voulais. Tu ne diras pas que la gaieté de la salle de fête t'a monté à la tête, ni que le vin t'a excitée ou étourdie ; car tu n'étais pas avec nous à l'intérieur, tu

étais dehors, où il faisait plutôt frais, il y avait un vent froid, qui aurait bien pu calmer tes esprits.

ALFHILD

Oui, j'ai brûlé ta maison cette nuit ; mais toi et Olaf et vous tous, là-bas, vous avez agi pis encore envers moi. Le monde était pour moi une haute salle qui appartenait à Dieu Père. Le ciel en était le toit, les étoiles étaient les lampes qui brillaient à son plafond. J'y étais joyeuse et contente ; mais vous, vous avez jeté un brandon au milieu de cette splendeur dorée ; maintenant tout est mort et desséché !

MADAME KIRSTEN

Ce discours ne te sert guère ! Encore une fois je te demande où est Olaf Liljekrans, mon fils?

ALFHILD

J'ai répondu !

MADAME KIRSTEN

Tu as donc prononcé ta sentence, et je vais la confirmer.

Olaf s'avance sur la pointe de rocher entre les arbres sans être remarqué par les personnes présentes.

OLAF, *à part.*

Alfhild... ! Dieu m'assiste ! Qu'est-ce qu'il y a?

Il se retire sans être vu.

MADAME KIRSTEN

Comme coupable de sortilèges et d'incendie volontaire, tu es, d'après la loi du pays, passible de la mort. Ce châtiment est prononcé sur toi et sera immédiatement exécuté ici même.

ARNE

Écoutez, madame Kirsten...

MADAME KIRSTEN

La sentence est prononcée ! Alfhild subira la mort !

ALFHILD

Fais comme tu voudras ; je ne te contrarierai pas à ce propos. Lorsque Olaf a renié son amour, ma vie s'est éteinte,... je ne vis plus.

MADAME KIRSTEN

Conduisez-la au bord du précipice, là !

Deux hommes font monter Alfhild.

Pour la dernière fois, Alfhild, rends-moi mon fils !

ALFHILD

Je ne réponds plus !

MADAME KIRSTEN

Qu'il soit donc fait comme tu le veux !

Aux hommes.

Précipitez-la ! Non, attendez ! Il me vient une idée.

A Alfhild.

Telle que tu es là, je me rappelle hier, quand tu t'es avancée portant la couronne d'or, et te croyais digne d'épouser Olaf Liljekrans. Eh bien, nous allons voir quel cas on fait de toi ; il y a ici des paysans, des cultivateurs et de nombreuses gens de basse condition ;... peut-être ta vie peut-elle encore être sauvée. Oui, Alfhild, tu me regardes, mais c'est ainsi ; je veux t'être secourable !

Elle se tourne vers les autres.

Vous connaissez tous, n'est-ce pas, la vieille coutume d'après laquelle, quand une femme est condamnée, comme elle, pour un crime capital, sa vie est sauvée et elle est libre, si un homme de bonne réputation se présente, la proclame innocente, et se déclare prêt à l'épouser. N'est-ce pas, vous connaissez cette coutume?

TOUS

Oui, oui !

ALFHILD, *dont les larmes jaillissent.*

Oh, être insultée, si profondément insultée à ma dernière heure !

MADAME KIRSTEN

Eh bien, Alfhild, tu profiteras de cette coutume. Si même l'homme le plus humble de ma suite s'avance et se déclare prêt à t'épouser, tu es libre.

Elle regarde autour d'elle.

N'y a-t-il personne qui se propose?

Tous se taisent.

Mettez-lui la couronne d'argent ; elle sera par-dessus le marché ; peut-être, Alfhild, augmenteras-tu ainsi de valeur?

On met la couronne sur la tête d'Alfhild.

Pour la seconde fois, je demande : n'y a-t-il personne qui veuille la sauver?

Elle regarde autour d'elle. Tous se taisent.

Maintenant l'heure est venue ; je crains que tes instants soient comptés. Écoutez-moi bien, vous, là-haut ! Si personne ne répond à mon troisième appel, faites attention à mon signal, et poussez-la dans le lac ! Sers-toi mainte-

nant de tes sortilèges, Alfhild, vois si, par charmes, tu peux échapper à la mort.

Élevant la voix.

Pour la dernière fois ! Voilà la sorcière et l'incendiaire ; qui la sauve et l'épouse?

Elle regarde autour d'elle. Tous se taisent. — Madame Kirsten lève vivement la main pour faire signe, les hommes saisissent Alfhild; au même instant, Olaf se précipite au bord du rocher en costume de noce complet.

OLAF

Je la sauve et l'épouse !

Il écarte les hommes et délie Alfhild qui tombe avec un cri contre sa poitrine; il l'entoure de son bras gauche et lève le droit d'un geste menaçant.

TOUS, *restent comme pétrifiés en s'écriant :*

Olaf Liljekrans !

MADAME KIRSTEN

Olaf Liljekrans, mon fils, qu'as-tu fait? Tu t'es déshonoré à jamais !

OLAF

Non, je lave le déshonneur et la honte dont je me suis couvert par ma conduite envers elle ! Je veux expier mon crime et ainsi faire mon bonheur.

Il fait avancer Alfhild.

Oui, devant vous tous, à voix haute et claire, je déclare cette jeune femme ma fiancée ! Elle est innocente de tout ce qui lui est imputé, j'ai seul été coupable.

Il plie le genou devant elle.

Et à tes pieds je te prie de pardonner et d'oublier...

ALFHILD, *le relevant.*

Ah, Olaf, tu m'as rendu toute la splendeur du monde !

MADAME KIRSTEN

Tu veux l'épouser ! Fort bien, alors je ne veux plus être ta mère.

OLAF

J'en éprouve une grande douleur, bien qu'il y ait longtemps depuis que vous avez été une vraie mère pour moi. Vous vous êtes servi de moi pour édifier votre propre orgueil, j'ai été faible et me suis laissé faire. Mais aujourd'hui j'ai acquis force et vouloir ; maintenant je tiens ferme sur mes jambes, et je fonde l'édifice de mon propre bonheur...

MADAME KIRSTEN

Mais ne réfléchis-tu donc pas...

OLAF

Je ne veux pas réfléchir davantage, je sais ce que je veux. Je comprends enfin mon étrange rêve. Il m'a été prédit que je trouverais la plus belle fleur, que je l'effeuillerais et la disperserais à tous les vents. Oh, c'est ce qui est arrivé ! Le cœur d'une femme est la plus belle fleur du monde ; j'en ai arraché tous les beaux pétales dorés et les ai dispersés à tous les vents. Mais rassure-toi, Alfhild ! Mainte semence était là, que le chagrin a mûrie, et d'où germera une pleine vie pour nous ici dans la vallée ; car c'est ici que nous allons bâtir et demeurer !

ALFHILD

Oh, maintenant je suis heureuse comme à notre première rencontre.

MADAME KIRSTEN, *à part.*

Ingeborg a disparu, cette riche vallée appartient à Alfhild ; nul autre n'y a droit...

Haut.

Eh bien, Olaf, je ne veux pas m'opposer à ton bonheur. Si tu crois le trouver de cette façon, je... Tu as mon autorisation.

OLAF

Merci, ma mère, merci ! Maintenant il ne me manque plus rien.

ALFHILD, *à madame Kirsten.*

Et tu me pardonnes entièrement mon crime?

MADAME KIRSTEN

Allons, allons ! Peut-être ai-je eu aussi des torts, n'en parlons plus !

ARNE

Et moi? Et ma fille, à qui Sire Olaf était fiancé... Il est vrai que peut-être elle n'existe plus !

OLAF

Si fait, elle existe !

ARNE

Elle vit ! Où est-elle? Où?

OLAF

Ça, je ne peux pas le dire ; mais il est à noter que nous avons tous deux rompu nos fiançailles d'un accord amical.

MADAME KIRSTEN

Vous voyez, maître Arne, que je...

ARNE

Bien, bien, je n'imposerai ma fille à personne. Alfhild était destinée à épouser un chevalier ; il en arrivera peut-être autant à Ingeborg.

Avec dignité.

Nobles seigneurs de haut lignage, écoutez-moi ! Il m'est revenu que je suis tenu, parmi beaucoup d'entre vous, pour un homme peu familier avec les manières et usages de courtoisie. Je vais montrer maintenant que c'est là un mensonge ! On raconte dans les vieilles chroniques que lorsqu'un brave roi perd sa fille, il promet de la donner, avec la moitié du royaume, à celui qui la retrouvera. Je veux faire comme les braves rois d'autrefois ; celui qui retrouvera Ingeborg aura sa main et la moitié de mes biens. Ça vous va-t-il?

LES JEUNES GENS

Oui, oui !

SCÈNE IX

LES PRÉCÉDENTS, INGEBORG *sort vivement de la maison et tire* HEMMING *derrière elle.*

INGEBORG

Me voici ! Hemming m'a trouvée !

TOUS, *étonnés.*

Ingeborg et Hemming ! En ces parages !

ARNE, *vexé.*

Non, va-t-il falloir aussi...

INGEBORG, *se jette à son cou.*

Oh, père, père ! Tu auras beau dire... ; tu as donné ta parole !

ARNE

Ce n'était pas pour lui ! Je comprends maintenant ; c'est lui qui t'a enlevée !

INGEBORG

Non, c'est le contraire, père ! C'est moi qui l'ai enlevé !

ARNE, *effrayé.*

Veux-tu te taire et ne pas dire des choses pareilles ! Es-tu folle?

INGEBORG, *à voix basse.*

Alors, dis oui, tout de suite ! Sinon je raconte à tout le monde que c'est moi qui...

ARNE

Tais-toi, tais-toi ! Bon, je dis oui !

Avance entre eux et regarde Hemming en colère.

Alors, c'est toi qui as volé mon cheval pommelé avec selle et mors?

HEMMING

Ah, maître Arne !...

ARNE

Oh, Hemming, Hemming ! Tu es un...

Il se ravise.

Enfin, tu es le fiancé de ma fille ; passons là-dessus.

INGEBORG et HEMMING

Oh, merci, merci !

SCÈNE X

LES PRÉCÉDENTS, THORGJERD, *un violon à la main, s'est mêlé à la foule pendant les dernières répliques.*

THORGJERD

Hé mais... la vallée est pleine de monde aujourd'hui !

LES PAYSANS

Thorgjerd le ménétrier !

ALFHILD, *se jette dans ses bras.*

Mon père !

TOUS

Son père !

OLAF

Oui, oui, vieillard ! Il y a du monde ici aujourd'hui, et de la joie, et cela va continuer. C'est le mariage de ta fille que l'on célèbre ; par amour elle a choisi son fiancé, d'amour lui ont parlé tes chants,... tu ne seras pas contre nous !

THORGJERD

Que tous les bons génies vous protègent !

ALFHILD

Et tu resteras avec nous !

THORGJERD

Non, non, Alfhild !
Un ménétrier n'a foyer ni demeure,
L'âme errante il va, n'a jamais de repos.
Quiconque en son sein a la magie du chant

est sans feu ni lieu au val ou sur la côte ;
dans les prés verts ou sous la voûte des bois,
il lui faut chanter, faire vibrer la corde,
épier la vie qui habite en secret
le fjord indompté, les flots de la cascade,
épier la vie qui bat dans la poitrine,
vêtir de sons et mots les rêves du peuple,
et interpréter ses idées en germe !

OLAF

Tu viendras pourtant ici chez nous parfois !
Parmi les bouleaux on bâtira la salle ;
ta vie, mon Alfhild, va être sûre ici,
moi et mon amour, nous serons près de toi,
les larmes jamais n'obscurciront tes yeux !

ALFHILD

Oh, je vois enfin combien riche est la vie !
riche comme le plus beau poème de mon cœur !
Si pénible et noir que le chagrin puisse être,
une radieuse aube le suit enfin !

Elle s'agenouille.

Vous m'avez guidée, petits anges de Dieu,
vous m'avez rendu confiance et quiétude !
vous m'avez menée jusqu'au bord de l'abîme,
vous avez soutenu mes pas chétifs et faibles !
Oh, si je ne peux croire avec la raison...
jusqu'au dernier jour je croirai par le cœur !
Oui, puissances célestes, vous veillez encore !
Clair luit le soleil après l'affreux orage ;...
le feu de la vie a sauvé mon amour ;
il peut arriver n'importe quoi ensuite !

Je suis désormais confiante, je suis forte,
et prête aux vicissitudes de la vie !

Avec un regard sur Olaf.

Et lorsqu'un jour nous...

Elle s'interrompt et lève les mains en l'air.

les anges, sur leurs bras,
dans le char du ciel nous porteront chez nous !

Les autres ont formé un groupe autour d'elle; le rideau tombe.

L'OISEAU DU FJELD

Opéra romantique en trois actes

PERSONNAGES

IVAR, *vieux et riche propriétaire-cultivateur.*
INGEBORG, *sa fille.*
SVEND, *un de ses serviteurs.*
KNUD SKYTTE, *jeune propriétaire-cultivateur.*
THORGEJR, *ménétrier.*
ALFHILD.
CHŒUR D'INVITÉS DE LA NOCE.
CHŒUR DE GNOMES.

L'action se passe dans un site montagneux plusieurs années après la Mort noire.

PREMIER ACTE

SCÈNE PREMIÈRE

(Sauvage vallée de fjeld enclose entre d'abrupts monts rocheux ; des amas de neige du fond coule un torrent tumultueux qui disparaît dans un chaos de pierres à droite. Une forêt de bouleaux couvre la montagne de gauche. Tout le paysage est empourpré par le soleil couchant ; peu à peu le crépuscule tombe.)

THORGEJR *est assis près de la cascade et joue,*
ALFHILD *est étendue, songeuse, entre les arbres, à gauche.*

THORGEJR

Le chant qu'entonnent
Les eaux de la chute,...
le vent qui gronde
le long des collines,...
la plainte charmante
d'aiguilles et feuilles,
demande, il me semble,
réponse de lyre !

Le gazon s'ouvre, les gnomes s'avancent doucement et écoutent.

CHŒUR DE GNOMES

Écoutez !
Petit gnome
entre en danse volontiers !
Soir d'été
convient bien
pour se réunir au fjeld !

THORGEJR

Le chant qu'entonnent, etc...

ALFHILD, *rêvant.*

Le chant qu'entonnent
Les eaux de la chute...
enferme, il me semble,
un poids de souffrance ;

la plainte qui gronde
d'aiguilles et feuilles
demande, il me semble,
réponse du cœur !

CHŒUR DE GNOMES *qui se rapprochent doucemen*

Alfhild, si belle !
Chut, silence,...
n'éveillez pas
celle qui rêve !
Les cordes pleurent,
la cascade chante,
la colline soupire,
entrons dans la danse !

Thorgejr joue, Alfhild paraît écouter, rêveuse, tandis que les gnomes dansent et répètent :

Les cordes pleurent, etc...

CHŒUR D'INVITÉS DE LA NOCE, *hors de la scène, à droite, au loin.*

Éveille, éveille-toi, chrétien !
Sors du long sommeil si lourd !

CHŒUR DE GNOMES

Oh, la, la !
Peur, effroi,
envahit le cœur des gnomes !
Vite et tôt,...
cachons-nous
dans la butte, l'abri sûr !

Ils disparaissent.

CHŒUR D'INVITÉS DE LA NOCE, *toujours dehors, mais plus rapproché.*

Éveille, éveille-toi, chrétien !
Sors du long sommeil si lourd !

ALFHILD, *debout, en sursaut.*

Hé, qu'est cela? Suivant la vallée
monte un brillant cortège !
Rien de tel je n'ai vu encore ;
les voilà ; où me cacherai-je !

Elle s'enfuit vers les bois à gauche.
Ivar, Ingeborg, Svend et les invités de la noce entrent par la droite.

CHŒUR D'INVITÉS DE LA NOCE

Sur le roc abrupt et nu
monte déjà l'ombre !
Ce sera bientôt la nuit ;
par-delà sommet et pic,
les glaciers bleuissent !

SVEND

Voulez-vous m'écouter, patron,...
redescendez au plus vite ;
rappelez-vous,... c'est peu sûr, ici !

INGEBORG

Et le jeu du nixe, dit le conte,
abuse quiconque s'égare ici,
si bien qu'on n'en peut ressortir !

IVAR

Niaiseries !

INGEBORG

Rentrons !

LES INVITÉS

Rentrons !

SVEND

Oui, descendez !

INGEBORG

Venez !

LES INVITÉS

Venez !

SVEND

La vallée fut longtemps déserte ;
jamais vous n'atteindrez celui que vous cherchez,...
ah, patron, si vous saviez...

IVAR

Eh bien, qu'y a-t-il?

LES INVITÉS

Parle librement.

SVEND

Si vous connaissiez un peu
ce qu'ici j'ai dû subir !...
Je chassais sur la lande,
bien loin, là-haut, le renne ;
d'un creux sonne un chant
clair, tel que d'une femme !

LES INVITÉS

Maudite est la vallée, depuis que
la peste a marqué front et bouche
du dernier homme, ici !

SVEND

Je guignai vers le roc,
épiai les eaux rapides ;
elle était là...

Il montre au fond l'endroit où est assis Thorgejr ; tous l'aperçoivent, et s'écartent, surpris.

LES INVITÉS

Thorgejr, Thorgejr !

SVEND

Eh bien, patron, jugez maintenant !

LES INVITÉS, *chuchotant entre eux.*

Airs de houldre,
chant de la cascade
l'ont instruit !

THORGEJR *se lève et s'avance.*

Fuyez vite
par la colline,
si vous aimez la vie !

SVEND ET INGEBORG

Écoutez, il menace !

LES FEMMES

Quel malheur d'être venues !

THORGEJR

Les salons du peuple gnome
s'ouvrent quand la nuit arrive !
si danser vous fait envie,
je vais jouer !

IVAR

Du calme ! Du calme !

INGEBORG ET LES FEMMES

Oh, j'ai peur, je tombe en faiblesse !

LES INVITÉS

Descendons vers le pays !
Cet endroit est lieu maudit !

THORGEJR

Maudit, oui, vous dites bien !
L'homme n'ose s'y risquer !
Enterrés depuis longtemps,
les derniers vivants d'ici !
La Mort noire a balayé
partout, et les gens sont morts ;
puis, printemps, hivers, ont passé,
mais le val est désert encore !

LES INVITÉS

Descendons vers le pays ! etc...

THORGEJR *à Ivar.*

Ta fille porte la couronne d'or !

IVAR, *furieux.*

Elle devait aller demain à l'autel ;
mais on ne peut trouver le fiancé !

THORGEJR

La salle de la houldre ferme bien ;
on y oublie le monde et ses peines ;
quiconque y est une fois entré
jamais ne revient
au jour, à la lumière de l'été :

LES INVITÉS

Jamais il ne revient
au jour, à la lumière de l'été !

IVAR

Abattez-le, il nous prédit malheur !

INGEBORG ET SVEND

Du calme ! Du calme !

LES INVITÉS

Continuons encore plus loin,
bien que tout saisis d'effroi !
Knut Skytte, Knut Skytte !
jette un coup d'œil à la porte du roc !
Nous crions ton nom dans la fraîcheur du soir...
ne sommeille plus aux salles de la houldre !

Thorgejr disparaît près du torrent; les autres sortent à gauche; la musique, par douce transition, passe à ce qui suit :

CHŒUR DE GNOMES INVISIBLES

Jamais il ne revient
au jour, à la lumière de l'été !

Alfhild et Knut apparaissent en haut du versant à gauche.

ALFHILD

Là, écoute, loin là-bas !

KNUT

Comme un air de trompe et cloches !
Tous appellent et conjurent
la magie du roc.
Qu'ils appellent, qu'ils conjurent ;
souvenirs abolis peuvent
m'assaillir
à grands cris,...
le pays d'en bas est clos,
plus n'irai jamais !

ALFHILD

Tes paroles, tu sais les rendre
douces comme un chant d'alouette ;
l'oiseau du pin, la feuille du bocage
semblent se taire pour écouter !
Certes, tu es de loin, là-bas,
par delà les bois sombres !
Certes, tu es le beau et bon garçon
que vantent les contes et les chants,...
lui vers qui j'ai tant aspiré
pendant les longues nuits !

Sur la pente bourgeonnaient sorbier et putier,
la baie des tourbières rougissait,
je reposais très bien sous le mur du roc,
j'étais sœur des bêtes des bois ;
le vieux de la cascade m'endormait en chantant
ses délicieuses chansons,...
cela faisait que je vivais contente, heureuse,
et j'oubliais que j'étais seule !

Il a chanté des gens que je n'ai jamais vus,
des femmes, des hommes forts,
et quelque chose à quoi souvent je pense,...
l'amour ; dis, sais-tu ce que c'est?
Il a chanté un val que je ne connais pas,
qu'il appelait le vaste monde,...
cela faisait que tout le long du jour,
je portais un secret tourment !

KNUT

Je possédais une ferme, je possédais de l'or,
on m'a donné une fiancée ;
j'étais pourtant morose et plein de désirs,...
je quittai biens et fiancée !
J'errai à l'aventure... et te trouvai,
toi, ma plus belle joie d'été !
Jamais la route de Knut Skytte n'ira
vers le pays chrétien d'en bas !

ALFHILD, *rayonnante.*

Il est trouvé, il est trouvé,
celui que les cordes
du vieux m'avaient fait désirer ;

que je croyais
entendre au val
par la voix du merle
et de l'étourneau !
Il est trouvé, il est trouvé !
Le printemps d'Alfhild se lève !

KNUT

Elle est trouvée, elle est trouvée !
si fine et si belle,
comme en été la fleur au champ,
Jamais regret
de mon foyer,
tant que je l'aurai
vivante en mes bras !
Elle est trouvée, elle est trouvée !
Le printemps pour moi se lève !

ALFHILD

Il est trouvé, il est trouvé ! etc...

KNUT

Elle est trouvée, elle est trouvée ! etc...

Ensemble.

Ingeborg et Svend, pendant ce qui précède, sont arrivés en haut de la colline, à gauche.

INGEBORG ET SVEND

Il est trouvé, il est trouvé !
Oui, c'est une femme !
qui l'a ici ensorcelé !
Elle l'a, certes,
pris par magie,

et lui a ainsi
fait perdre la tête !
Il est trouvé, il est trouvé !
Un jour affreux pour moi se lève !

ALFHILD

Il est trouvé, il est trouvé !
celui que les cordes, etc...

KNUT

Elle est trouvée, elle est trouvée !
si fine et si belle, etc...

Ensemble.

Ingeborg et Alfhild se hâtent de sortir à gauche sans être vus.

KNUT

Je vais bâtir ici notre doux foyer,
nous y vivrons ensemble,
vivrons libres comme rennes de la lande,
sous la crête du glacier !

ALFHILD

Non, passons l'arête bleue du mont,
je veux sortir, aller en pleine vie !
Ma vallée m'est désormais trop étroite,
au val du monde il y a jeux et chant !

Dehors, dans le monde !
Viens, pour ce voyage
tu seras mon guide fidèle !
Haut sur les croupes
les sentiers serpentent...

comme nues qui passent
et torrents qui courent
nous nous dirigeons vers la vie !

KNUT

Oui, je t'accompagne,
à nul je ne cache
le trésor qu'ici j'ai conquis !
Des femmes viendront
ici te parer ;
des garçons suivront
pour chanter bien haut
la louange d'Alfhild la belle !

CHŒUR DES INVITÉS, *dehors, à gauche*

Il est trouvé, il est trouvé !
Voilà le grand jour qui se lève !

KNUT, *comme revenant à lui.*

Ah, malheur à moi !
mon rêve est fini !

ALFHILD, *avec la plus vive joie.*

Regarde, regarde !
Oh que c'est charmant !
Hommes et femmes, sur ton ordre,
en habits de fête
viennent en chantant
pour te faire honneur
chercher ta fiancée !

Ivar, Ingeborg, Svend et les invités entrent à gauche. Alfhild se tient un peu à l'écart à droite sans être vue, et suit la scène suivante avec la plus vive attention, sans toutefois entendre ce qui se dit.

LES INVITÉS

Voilà le fiancé trouvé,
où il était ensorcelé !
Plus d'inquiétude.
Musique et danse vont dès l'aube
pour la noce résonner !

INGEBORG, *à Svend.*

Vois comme il est abattu !

IVAR, *à Knut.*

Que s'est-il passé?

KNUT, *à part.*

Que répondre?

LES INVITÉS

Ça pourra s'expliquer plus tard.

A Knut.

Rentre maintenant, pour tenir ta parole !

KNUT *bas, et douloureusement, avec un regard sur Alfhild.*

Quelle peine il faut que je lui cause, à elle :

LES INVITÉS

Le prêtre attend et la nappe est mise
pour le repas de noce ;
l'église est près, la route aisée ;
demain sera bénie l'union
du haut du chœur !
Venez... partons !

KNUT, *en lutte avec lui-même.*

Oui, je viens ; mais... elle vient aussi !

Il désigne Alfhild, qui s'avance ; tous reculent, confus.

LES INVITÉS

Ha, une femme ! C'est elle
qui a su le détourner
de sa bien-aimée !

IVAR

Peu importe qui elle est,
qu'elle descende au pays :

A part à Knut.

Cache ce qui t'est arrivé ;
ta fiancée est là !

ALFHILD, *à Thorgejr, qui s'est mêlé à la foule sans attirer l'attention.*

Il est trouvé, il est trouvé,
le trésor qui était déjà
dans ma pensée.

Ensemble.

LES INVITÉS

Oui, c'est elle, sûrement,
qui a su le détourner
de sa bien-aimée.

THORGEJR

Las, ton printemps va se faner ;
L'hiver du monde va venir
et glacer ton rêve !

IVAR ET LES INVITÉS

Oui, qu'elle descende au pays.
A l'église elle ne pourra
cacher qui elle est.

KNUT

Malheur à moi ; Alfhild nous suit.
A l'église je ne pourrai
cacher qui elle est.

Ensemble.

INGEBORG

Je ne veux pas suivre à l'autel
qui voulait ici se cacher
chez sa bien-aimée !

SVEND

La belle Ingeborg deviendra
sa femme, et il me faut cacher
ma peine cruelle.

Le crépuscule est à ce moment au plus sombre, et commence peu à peu à diminuer. Les gnomes se montrent en haut des collines du fond.

ALFHILD

Il est trouvé, il est trouvé,
celui qui, longtemps,
par tes cordes m'a chanté !
Le bonheur du monde,
aimable, m'appelle
par chants de trompe
et de clochettes,

Il est trouvé, il est trouvé.
Le printemps d'Alfhild se lève.

KNUT

L'esprit perdu, ensorcelé,
j'ai longtemps vagué,
j'aimais m'éloigner de la vie ;
une paix sereine
était dans mon sein,
maintenant me piquent,
chagrins cuisants ;
finie, la vie de chasse aux bois ;
un jour affreux pour moi se lève !

INGEBORG ET SVEND

Il est trouvé, il est trouvé ! *Ensemble.*
Ici une femme
l'a par magie ensorcelé !
Après la journée
de demain, je vais
être enchaînée
à la douleur !
Malheur à moi qu'il soit trouvé !
Un jour affreux pour moi se lève !

THORGEJR

Le jour d'épreuve s'est levé !
du jeu de mes cordes
tu as longtemps vécu ici ;
tu vas maintenant
circuler au loin,

connaître les
tourments du monde ;
mais si ton château brûle à fond,
tu me verras au jour d'abois !

IVAR ET LES INVITÉS

Le fiancé est retrouvé !
Il a longtemps
écouté les chants de magie !
Grâce à la journée
de demain pourront
être oubliés
crainte et soucis !
A cette heure de minuit
allons au pays par les bois !

CHŒUR DE GNOMES

Salut à l'heure du départ !
Où tu veux aller
nous ne pouvons t'accompagner !
Tu t'en vas en quête
du bonheur du monde ;
las, tu n'auras
que des soucis !
Ton beau rêve tôt prendra fin,
reviens alors au jour d'abois !

Ensemble.

Les gnomes agitent des fleurs et des branches en signe d'adieu, au moment où Alfhild, ravie, se joint au cortège qui sort à droite, tandis que Thorgeir demeure seul, songeur, près du torrent.

ACTE II

(La cour de la ferme d'Ivar. On voit la maison d'habitation à droite au second plan ; le stabbur et d'autres bâtiments à gauche. Au fond, colline très boisée dominée par des croupes de fjelds. On est vers le soir... Huit filles d'honneur viennent du stabbur avec Ingeborg en costume de mariée.)

LES FILLES

La voilà parée, elle a couronne et broches.

Huit garçons d'honneur sortent de la maison avec Knut Skytte.

LES GARÇONS

A chercher sa femme il est prêt maintenant.

LES DEUX GROUPES ENSEMBLE

Joie aujourd'hui dans la maison de la noce ;
plus rien des soucis qui nous rongeaient hier.

INGEBORG

De pires soucis me rongent aujourd'hui.

Ivar et Svend entrent à droite.

KNUT

Si j'étais là-haut derrière le névé,
au-dessus des cimes
des bois de sapins...

LE CHŒUR

Joie aujourd'hui, etc...

IVAR

La table est-elle mise?

SVEND

Oui, patron !

IVAR

Et la bière est-elle écumante?

SVEND

Oui, patron !

IVAR

Il y a loin jusqu'à l'église ;...
nous devons partir à la nuit ;...
avec des flambeaux de résine
de la maison jusqu'au saint lieu.

LES GUERRIERS A HELGELAND

NOTICE

Les Guerriers à Helgeland est la septième pièce d'Ibsen. Sur les sept, deux sont historiques : *Catilina* et *Madame Inger d'Östraat*, et quatre autres ont un cadre historique : *le Tertre du Guerrier, la Fête à Solhaug, Olaf Liljekrans,* et *les Guerriers à Helgeland.* Une seule pièce a des personnages modernes : *la Nuit de la Saint-Jean.* Et l'on ne connaît que deux autres sujets qu'il a voulu traiter : *Olaf Trygvason,* dont il a écrit en 1849 un acte qui est perdu [1], — sujet historique, — et *la Gelinotte du Justedal,* de 1850, qui est devenu plus tard *Olaf Liljekrans,* et dont l'action est située au quatorzième siècle. Le théâtre historique semblait donc être son vrai domaine, sa spécialité presque exclusive. Et cela provenait évidemment de dispositions qui lui étaient naturelles, encouragées par sa lecture massive du théâtre d'Oehlenschläger [2]. En tout cas l'influence de Hermann Hettner n'y était pour rien, puisqu'il n'a connu *Das moderne Drama* qu'en 1852, après avoir écrit déjà, ou commencé, quatre pièces, toutes de caractère historique.

[1] V. tome I, p. 80.

[2] On doit supposer qu'il avait déjà lu à Grimstad les quatre pièces d'Ochlenschläger dont il cite des personnages dans son poème écrit à sa mort (tome I, p. 148), et d'autres encore, dont la connaissance semble révélée par son *Tertre du Guerrier.*

En même temps qu'il étudiait le livre de l'esthéticien allemand, il composait la seule pièce de sa jeunesse dont l'action soit contemporaine, *la Nuit de la Saint-Jean*, où était évidente l'influence de J. L. Heiberg, qu'il avait découvert l'année précédente, et adopté comme son maître d'esthétique. Il est possible que Hermann Hettner ait alors contribué à le ramener au théâtre historique, bien que l'on doive supposer qu'il y serait revenu de lui-même, tant cela paraissait être sa voie naturelle.

Hettner, qui prônait tellement la tragédie historique, voulait qu'elle fût fidèle à la vérité historique, et qu'elle fût en même temps « une tragédie comme les autres », par quoi il voulait dire qu'elle devait avoir un contenu d'idées. Il est clair que Hettner a dû préciser et fixer la doctrine d'Ibsen sur ce que devait être un drame historique soit par les faits, soit au moins par le cadre. Mais si, dans son voyage d'études, Ibsen a été si satisfait du livre de Hettner, cela tient à ce qu'il y voyait formuler clairement et avec autorité ce qu'il pensait lui-même. Il était tout aussi exigeant, sinon en ce qui concerne la matérialité des faits historiques peu connus, du moins pour ce qui est de l'atmosphère et de la couleur de l'époque représentée, et il s'était visiblement efforcé de satisfaire à cette exigence dans *Catilina* et dans *le Tertre du Guerrier*. Et, d'autre part, dans l'une et l'autre de ces deux pièces, il avait voulu exprimer des idées. Il écrivait à son ami Schulerud, en janvier 1850, qu'il avait remanié son petit acte (qui est devenu *le Tertre du Guerrier*) afin d'en faire « l'habillement d'une idée plus large que celle pour laquelle il était primitivement destiné ». L'idée est donc la raison d'être de l'œuvre. Mais la couleur historique doit être rendue. Pour juger le drame historique, il faut donc l'apprécier sous deux aspects entièrement distincts. Il y a la

pièce, et il y a son « habillement ». Les drames écrits par Ibsen à Bergen montrent assez qu'il attribuait à celui-ci une grande importance, et c'est à quoi le public et la critique ont surtout prêté attention, si bien que l'idée apparaissait avec moins de relief. Mais c'est ainsi qu'il concevait ses pièces historiques, en vertu de principes auxquels il était parvenu spontanément, et que ses études esthétiques avaient confirmés.

On a vu qu'au commencement de 1855, s'étant plongé pour la première fois dans la lecture des sagas islandaises, il avait songé à en tirer une pièce. Qu'y avait-il donc trouvé de si nouveau? Il connaissait déjà le vieux monde nordique, pour lequel il s'était passionné lorsqu'il en avait eu la révélation, d'abord, par Oehlenschläger. Et dès 1851, au plus tard, il avait recouru non pas aux textes, qu'il ne pouvait comprendre, mais à des traductions de la littérature ancienne. Il avait lu l'*Edda*, où sont pris tels détails de son poème « Helge, vainqueur de Hunding » qui ne se trouvaient pas dans le résumé des lais de Helgi donné par P. A. Munch. Et, puisqu'il avait eu en mains une traduction de l'*Edda*, on ne peut guère douter qu'il en avait lu tous les chants, dont la moitié sont consacrés à la légende de Sigurd (ceux de Helgi s'y rattachent). Ceci l'avait naturellement amené à la lecture de la *Volsungasaga*. Et, d'autre part, il avait lu les sagas royales de Snorre. Mais les luttes politiques des anciens rois de Norvège, dit-il dans la préface à *la Fête à Solhaug*, ne lui fournissaient pas alors matière dramatique à son gré, et il est clair que si les vieilles légendes lui plaisaient fort, tout comme les contes populaires, le merveilleux y tenait trop de place pour qu'il en pût tirer un drame, car il était de tendance réaliste, et *la Nuit de la Saint-Jean* renfermait le maximum de ce que l'influence de J. L. Heiberg avait pu le

persuader d'introduire en fait de fantastique dans une pièce, et les personnages, comme l'action, y sont entièrement explicables sans l'intervention du nisse, sauf seulement la transformation d'une fleur en clef. Il en était là, un peu comme dans une impasse, lorsque les quatre volumes des traductions de « sagas généalogiques », de N. M. Petersen vinrent lui suggérer un scénario dont l'essentiel est tiré d'où? De la *Volsungasaga*, lue antérieusement, et qui ne se trouve pas, bien entendu, dans le recueil de N. M. Petersen, où elle n'a que faire.

Il a lui-même fourni l'explication de ce retour à la *Volsungasaga* sous l'influence des sagas islandaises, lorsqu'il dit, dans sa préface à la traduction allemande des *Guerriers à Helgeland*, que beaucoup des histoires et des exploits gigantesques connus par elle y apparaissent réduits à des proportions humaines (p. 411). Les sagas islandaises lui avaient montré que l'on pouvait reprendre la *Volsungasaga* en la dépouillant du merveilleux. En réalité, cette observation d'Ibsen s'applique seulement à l'une des sagas traduites par N. M. Petersen, la *Laxdöla Saga*, où l'on voit une femme de caractère intrépide et fier, Gudrun fille d'Osvif, aimée par deux hommes qui se sont juré la fraternité d'armes. Elle se trouve amenée à épouser l'un des deux, Bodli, bien que ce soit l'autre, Kiartan, qu'elle aime, — Kiartan, qui est le type du viking loyal et sans peur. Des démêlés s'en suivent, et elle finit par demander à Bodli de tuer Kiartan. La *Laxdöla Saga* est l'histoire de la colonisation par les Norvégiens, à la fin du neuvième et au commencement du dixième siècle, de la partie nord-ouest de l'Islande, les personnages sont historiques et tous les faits importants peuvent être datés. Mais Ibsen avait très probablement lu l'étude de C. Hauch sur la Saga de Nial, non moins historique, et où l'esthéticien danois montrait le talent avec lequel l'auteur inconnu de cette

saga avait su tirer d'une histoire donnée un récit savamment composé. Il n'eut pas de peine à reconnaître dans Kiartan et Gudrun, fille d'Osvif, le Sigurd et la Brynhild de la *Volsungasaga*. Il s'agissait donc d'en tirer un nouveau sujet de pièce, sans imiter, bien entendu, Oehlenschläger, qui avait écrit un *Kiartan et Gudrun* (1847), sa dernière œuvre, d'ailleurs assez médiocre.

Dans la *Laxdöla Saga*, lorsque Kiartan, rentré de Norvège en Islande, trouve Gudrun mariée avec son ami, il se résigne et épouse Hrefna, femme douce et soumise, en parfait contraste avec Gudrun. La saga parle peu d'elle, car c'est un genre de femme qui fournit peu au récit. Pourtant, son caractère est bien précisé par son attitude après la mort de Kiartan :

> ...et Hrefna partit vers le nord avec ses frères et elle était accablée de chagrin, et pourtant elle se comporta noblement, car elle ne se faisait pas prier pour parler avec chacun. Hrefna ne se remaria pas après la mort de Kiartan. Elle vécut encore quelque temps après son retour dans le nord, et la tradition rapporte qu'elle mourut de chagrin [1].

Ce personnage n'existait pas dans la *Volsungasaga*, où la femme de Sigurd, Gudrun, fille de Gjuke, montre, au contraire, une nature violente. Et Ibsen adopta aussitôt cette modification de la vieille légende, car le contraste entre la femme à nature de Valkyrie et la femme douce et un peu effacée le ramenait à son début dans l'art dramatique : c'était de nouveau la Furia et l'Aurelia de son *Catilina*. Ibsen dit lui-même, dans la préface à la seconde édition de *la Fête à Solhaug*, que les figures des deux femmes sont ce qui lui est apparu tout d'abord de sa future pièce. Et il ajoute qu'un grand banquet devait y amener des paroles néfastes. Les repas et beuveries en com-

[1] *La Laxdœla Saga*, trad. Fernand Mossé, p. 170.

mun étaient souvent, en effet, dans l'antiquité nordique, l'occasion soit de promesses inconsidérées, soit de querelles au sujet de la comparaison entre les exploits accomplis par les vikings. Une de ces discussions comparatives était particulièrement célèbre, et opposait l'œuvre d'organisation pacifique du roi de Norvège Öistein et les campagnes menées par son frère Sigurd jusqu'en Asie mineure. Ibsen avait lu dans *Snorre* cette scène magnifique, et il s'en est servi lorsqu'il a écrit, plus tard, son œuvre définitive. Mais Sigurd et Öistein ne se brouillent pas, et c'est ailleurs, dans la saga de Nial, qu'une scène beaucoup moins grandiose a suggéré à Ibsen l'idée du banquet fatal. Là, c'est entre femmes que la querelle a lieu, à propos d'une question de préséance, au moment de s'attabler, et la conclusion est que l'invitée se tourne vers son mari : « Il me sert de peu d'avoir pour mari l'homme le plus brave d'Islande, si tu ne venges pas cela, Gunnar ! » Mais comme Gunnar de Hlidarende est un ami fidèle de Njal, son hôte, il blâme sa femme Halgerd, et l'emmène [1]. Une femme altière et violente qui cherche à provoquer une dispute et n'y parvient pas, parce que l'amitié des hommes est trop solide, c'était exactement ce qu'il fallait à Ibsen, et cette scène devait être le centre du drame.

On ne sait rien de plus ni sur le scénario, ni sur l'idée de la pièce qu'il avait conçue en 1855. Ibsen paraît pourtant avoir poussé son ébauche assez loin, car Botten Hansen nous apprend qu'il en avait commencé l'écriture en vers, et c'est évidemment Ibsen lui-même qui le lui a dit. En quels vers? on ne sait. On suppose généralement que ce devait être en « trimètres », parce que, dans son étude « Sur la chanson héroïque », du com-

[1] *La Saga de Nial*, trad. Dareste, XXXV.

mencement de 1857, il a condamné l'emploi du pentamètre ïambique pour des drames antiques, et loué l'emploi qu'Oehlenschläger a fait du vers trimètre pour *Baldur le bon* (et pour *Kiartan et Gudrun*). Ces « trimètres » sont des hexamètres ïambiques non rimés, qui donnent un peu l'impression d'alexandrins parmi lesquels les vers ternaires seraient très nombreux. En somme, tout ce que l'on peut dire sur ce point est pure hypothèse.

Puis, brusquement, il abandonne son projet, ou plutôt le transforme, pour substituer la chanson populaire à la saga comme source d'inspiration. Pourquoi ce changement? Il a dit que son humeur, à ce moment-là, s'accommodait mieux à la chanson qu'à la sombre saga, et c'est bien ce que montre sa biographie. Mais une autre raison, qu'il ne dit pas, contribuait sans doute aussi à le détourner de la saga, c'est celle que, sous l'influence de l'esthétique de J. L. Heiberg, il a exprimée plus tard, précisément dans son essai sur la chanson héroïque : la saga est purement épique, absolument dénuée de tout élément lyrique, elle se prête donc beaucoup moins que la chanson à fournir la matière d'un drame, qui est une combinaison d'épique et de lyrique. C'est pourquoi il devait essayer d'écrire son drame antique en vers, afin d'y introduire un élément lyrique, et c'est pourquoi il devait facilement céder à des influences d'un autre ordre, qui le détournaient d'un sujet trop sinistre.

Et le voici en 1857. Il a, dans l'intervalle, écrit coup sur coup deux pièces pleines des chansons de Landstad et des légendes de A. Faye. Sa pratique devient une théorie, qu'il expose le 2 février dans sa conférence à « l'Association du

[1] *Illustreret Nyhedsblad*, 1863, p. 130.

22 décembre », pour la rédiger ensuite, en la développant, et l'envoyer à Botten-Hansen le 17 avril. Et c'est pendant le temps même où il est absorbé par ce travail qu'il lui faut méditer le sujet et le plan de sa nouvelle pièce. Et en effet, une nouvelle lettre à Botten-Hansen annonce, le 28 avril : « J'ai déjà sur le chantier un nouvel ouvrage dramatique ; il sera, par le contenu et le ton, bien différent de mes pièces précédentes[1]. » Ce « nouvel ouvrage » est certainement *les Guerriers à Helgeland*, et la différence de ton « assez » différente, ce qui est un euphémisme pour dire « très », semble bien indiquer qu'Ibsen a pris son parti de l'écrire en prose, et précisément dans cette prose sobre et dépourvue d'images que l'on appellera son « style de saga ». Il a donc dû prendre son parti aussitôt après avoir écrit son étude sur la chanson héroïque, où il proclame encore la difficulté de se servir de la saga pour un drame, et dit qu'Oehlenschläger lui-même n'a pas pu éviter les fautes qui en résultent. Il est vrai qu'il ajoute qu'un *Hakon Jarl* en prose aurait mieux valu, car « c'est seulement sous la forme nationale que la matière nationale peut être pleinement mise en valeur »[2]. Mais cette idée d'un *Hakon Jarl* en prose est si peu en rapport avec tout le contexte « qu'on est tenté d'y voir une addition faite en mettant l'article au net, et l'indice d'un nouvel espoir qui a surgi dans son esprit : malgré tout, ce ne serait peut-être pas tout à fait impossible ou déraisonnable d'écrire un drame tiré des sagas, si l'on renonçait aux vers, pour les remplacer par la prose, — la prose en style de saga »[3].

[1] *Breve*, I, p. 72.
[2] V. tome III, p. 212.
[3] Fr. Bull, dans *Hundreaarsutgave*, IV, p. 16. On a dit (Chr. Collin : *Bj. Björnson*, II, p. 211) qu'Ibsen aurait adopté la prose à l'imitation de Björnson, qui

Ainsi, tout féru qu'il fût de sa doctrine esthétique, Ibsen lâchait soudain la théorie. Naturellement, il se donnait un prétexte qui lui masquait cet abandon : le style de saga est national. Mais ceci n'était pas une raison, c'était une excuse. On trouve toujours moyen de s'arranger avec les théories esthétiques. Pourtant, il se rendait compte que le lâchage était bien complet, au moins en ce qui concernait la forme : le lyrisme était exclu à la fois par le réalisme et par le style. Où pourrait-il apparaître? Et pourquoi Ibsen éprouvait-il un tel besoin de faire un pareil accroc à ses principes? Je crois qu'il était simplement trop tenté par son sujet, où il voyait un parfait « habillement » pour son idée, et qu'il n'a pas résisté à son désir de le traiter.

Deux ans auparavant, ce n'était pour lui qu'un scénario très dramatique : il a pu l'abandonner sans peine pour une œuvre qui répondait mieux à son humeur du moment, et où la femme douce devenait une jeune fille, Signe. En 1857, il était fiancé, il approchait de la trentaine, sa situation subalterne lui devenait pénible, sa dernière pièce n'avait pas réussi, et l'avenir lui paraissait sombre. Ce sujet qu'il avait entrevu, puis transposé dans un autre ton avant ses fiançailles, il le revoyait tout autre. Brynhild, la femme des sagas par excellence, devenait Susannah Thoresen. Si Susannah, comme Brynhild, ne trouvait pas dans son mari le héros qu'elle avait espéré? Le problème du mariage le hante. Il en a envisagé certains aspects dans *Olaf Liljekrans*. Il tient le moyen d'en montrer d'autres

avait envoyé son petit acte, *Entre les Batailles*, au théâtre de Bergen au commencement de l'hiver. Mais, outre que la direction, n'ayant pas admis la pièce, n'a pas dû la communiquer à Ibsen, on voit que sa décision d'écrire en prose est intervenue plusieurs mois après le moment où l'influence de Björnson aurait dû s'exercer. Le « style de saga » d'Ibsen est d'ailleurs tout différent de celui de Björnson dans *Entre les Batailles*.

avec sa pièce tirée des sagas. La publication récente (1855) du roman de Camilla Collett, *les Filles du Préfet,* a certainement alimenté ses réflexions. Mais la personne même de Susannah est ce qui l'occupe le plus. Il a écrit lui-même : « J'étais fiancé en écrivant *les Guerriers.* Le personnage de Hjördis a été conçu sur le même modèle que Svanhild de *la Comédie de l'Amour.* » Et beaucoup plus tard, répondant à un discours d'Ibsen dans un banquet, Magdalene Thoresen dira : « Tandis qu'il nous fallait des années pour étudier les sagas, tu avais la vraie source, Susannah, où tu pouvais tout trouver », et Ibsen l'interrompait : « Oui, tu as raison. » C'est la présence de Susannah (sans action de sa part) qui lui impose de traiter la saga en drame, et c'est de sa fiancée qu'il veut s'inspirer. Et sans doute, mais ceci est secondaire, le contraste entre les deux femmes du drame se précise parce que Marie, la cadette de Susannah, est justement un type de femme aimable et douce.

Et le voici au travail. Aussitôt les théories sont oubliées, problèmes et modèles passent au second plan. Il s'agit avant tout de faire revivre le passé, d'en donner une image fidèle. Quel passé? Il faut d'abord préciser le temps et le lieu. L'action se passe sous Erik à la hache sanglante, successeur, en 930, de son père Harald aux beaux cheveux, qui avait fondé le royaume de Norvège en se soumettant les petits rois ou chefs régionaux. Plutôt que de se soumettre, beaucoup de ceux-ci avaient quitté le pays, et, notamment, colonisé l'Islande. Mais le drame ne devait pas être historique au sens propre du terme, c'est sans doute pourquoi il est situé à Helgeland, région écartée, loin dans le nord, où les rois de Norvège n'allaient guère. Les hommes de la pièce représentent les principales situations sociales des hommes libres. Sigurd, viking ou « roi de mer »,

vit surtout à l'étranger, en expédition, ou au service du roi d'Angleterre Athelstan. Gunnar, qui fut viking aussi, à l'occasion, a surtout employé ses navires à des expéditions commerciales, souvent dangereuses, et il est maintenant installé chez lui, à Helgeland, cultivant ses terres et exerçant son autorité de *herse* ou chef local héréditaire. Kaare est un simple *bonde*, assez riche, à en juger par l'importance de son troupeau, et dont Ibsen a été obligé de faire un fort vilain personnage pour les besoins de son scénario, et surtout afin de n'avoir pas uniquement des hommes d'un trop noble caractère. A ces trois Norvégiens, il ajoute un Islandais, Örnulf, *landnamsmand*, c'est-à-dire l'un de ces Norvégiens qui, plutôt que de subir la domination de Harald aux beaux cheveux, ont été les premiers à occuper et défricher quelque coin de la terre islandaise.

Cet Örnulf est dessiné surtout d'après Egil Skallagrimsön, le héros de la saga que N. M. Petersen avait mise en tête de son recueil. Il est, comme Egil, un homme loyal, respectueux de la loi, fidèle en amitié, mais toujours prêt à se battre, brutal et âpre au gain. Il est, comme Egil, *landnamsmand*, et descend « des fjords », et il est skalde. Le passage le plus célèbre de la saga d'Egil est sa *drapa*, c'est-à-dire son poème mortuaire en une semblable *drapa*. Souvent, Örnulf fait l'effet d'une copie l'honneur de son fils Bodvar, et Ibsen fera prononcer à Örnulf très habile. Pourtant, Ibsen a dû atténuer la brutalité parfois vraiment trop sauvage d'Egil, ainsi que son avidité. Les traits d'Egil qui lui donnent sa puissante personnalité disparaissent presque dans le drame, où l'on a dit qu'Örnulf figure surtout à titre de représentant d'un type de l'époque choisie. Cette figure serait un peu comme un portrait qu'un peintre ferait aujourd'hui avec le costume et dans la manière d'un autre

temps. Ibsen y montre une étonnante maîtrise, mais certains critiques modernes estiment que la science livresque et l'habileté technique tiennent là trop de place[1].

On voit la méthode du travail d'Ibsen. C'est la même que pour ses deux pièces précédentes, les sagas remplaçant ici les chansons populaires. De même qu'il avait composé le scénario de *la Fête à Solhaug* et d'*Olaf Liljekrans* en combinant des motifs suggérés par diverses chansons, il a puisé à la fois dans la *Volsungasaga,* dans l'épisode de Kiartan et Gudrun de la *Laxdöla Saga,* et dans les sagas de Nial et d'Egil pour y prendre ses personnages et construire son plan. Et de même qu'il avait parsemé ses deux pièces précédentes de menus emprunts faits à diverses autres chansons, il a pris dans les quatre volumes de N. M. Petersen, ainsi que dans Snorre et dans l'*Edda* tous les passages qui pouvaient lui convenir. Telle page des *Guerriers à Helgeland* devient ainsi une sorte de mosaïque. M. Ferd. G. Lynner a noté avec soin et prudence les rapprochements que l'on peut faire[2], en s'efforçant de distinguer les passages pour lesquels l'emprunt est certain, et ceux où il n'est que probable ou seulement possible. On trouvera la plupart de ces rapprochements dans les notes à la fin du volume, où l'on pourra observer qu'ils sont surtout nombreux en ce qui concerne Örnulf et Hjördis, un peu moins dans les répliques de Sigurd et de Gunnar.

Ces deux amis fidèles sont pourtant les seuls personnages du drame qui ont conservé le nom de leurs modèles. Sigurd était un nom fort répandu dans les sagas, il n'y avait aucun inconvénient à le garder ; si, d'ailleurs, le Sigurd de la *Volsunga*

[1] Ainsi Halvdan Koht, *Henrik Ibsen, eit diktarliv,* I, p. 161, et Ferd. Lynner.

[2] *Hærmændene paa Helgeland. Henrik Ibsens forhold til kilderne i den norræne literatur.* (N° VI des Opuscules du séminaire d'histoire littéraire.)

Saga lui a prêté en partie son histoire, c'est plutôt à Kiartan qu'il ressemble par le caractère. Gunnar aussi, par son union avec Hjördis, fait penser au Gunnar de la *Volsunga Saga,* mais son vrai modèle est Gunnar de Hlidarende, le fidèle ami de Nial. Son nom n'était pas rare. Mais Brynhild faisait immédiatement penser à la valkyrie entourée de flammes. Du moment qu'Ibsen la réduisait « à des proportions humaines », il ne pouvait lui laisser ce nom, et il lui a donné celui de la mère de Sigurd vainqueur de Fafner : Hjördis, ce qui pouvait encore fort bien convenir pour une femme à nature de valkyrie *(hjör* = épée ; *disa* = déesse). Örnulf est formé avec *örn* (aigle). Quant à la femme de Gunnar, elle ne pouvait s'appeler Gudrun (rune de bataille), et elle est devenue Dagny (jour nouveau, aube).

Mais tous, que leurs noms soient nouveaux ou conservés, sont différents de leurs modèles. Ibsen leur a donné la personnalité qu'il a voulue, parce qu'elle se prêtait à son objet. Et si Örnulf est moins vivant que le complexe Egil Skallagrimson, je ne crois pas que ce soit parce qu'il est un portrait trop savant, mais plutôt parce que l'individualité qu'Ibsen a voulu lui donner est naturellement moins captivante que celle d'Egil. Örnulf, en effet, est l'homme soumis, avant tout, à la loi et aux usages. Les discussions juridiques tiennent une grande place dans tout ce qu'il dit. Toujours il tient à bien montrer qu'il a, en toutes circonstances, agi correctement. Il est très sensible au qu'en-dira-t-on. Il est venu à Helgeland parce qu'on l'a blâmé de sa négligence à exiger réparation pour l'enlèvement de Hjördis, négligence bien naturelle, puisqu'il n'en veut pas à Gunnar, et même est enchanté d'être débarrassé de sa pupille. Mais il est homme de devoir. Son désir est de réduire l'affaire à une simple formalité, en faisant sa paix avec Gunnar

sans se montrer exigeant, et pourtant il est prêt à risquer sa vie et celle de ses fils, car il ne veut pas que l'on puisse lui reprocher d'avoir subi un tort sans faire valoir son droit, sans quoi il serait « la risée de tous les guerriers » (p. 438). Ce rigorisme d'Örnulf, représentant du respect aux institutions et aux usages établis, lui donne quelque chose de froid et de raide, ce qui rend son allure moins excitante que celle d'Egil.

Seulement, deux raisons concourent à empêcher le lecteur ou le spectateur à bien se rendre compte de ce qui est l'essentiel du caractère d'Örnulf. L'une est qu'il a trop conservé les traits d'Egil. C'est le portrait de vieux viking qui attire surtout l'attention et la détourne de son caractère particulier. L'essai de reconstitution historique est tellement poussé que l'idée de l'auteur n'apparaît pas nettement. L'autre raison est que les institutions et usages auxquels Örnulf tient à conformer si strictement sa conduite sont trop différents des nôtres pour que ce conformisme nous paraisse équivalent à celui d'un homme de nos jours. Nous y voyons un élément de son archaïsme pittoresque, plutôt qu'un principe aussi applicable à une société autrement constituée. C'est ainsi l'aspect historique du drame qui l'affaiblit comme expression d'idées.

A Örnulf s'oppose le *bonde* Kaare. Celui-ci n'est peut-être pas un méchant homme. On voit qu'il sait distinguer entre Hjördis et Gunnar, avec qui sans doute il saurait fort bien s'entendre. Mais il n'a aucun respect pour la loi. Il ne connaît que les faits, et la loi n'est pour lui qu'un fait, dont il faut tenir compte. Ibsen s'intéresse peu à ce personnage, et ne lui a donné que juste assez de place pour mettre l'action en marche et marquer le contraste avec Örnulf.

Car si les autres personnages ne sont pas, comme Örnulf, des fervents rigoristes de la loi et de l'usage, et si leurs actes ont

principalement d'autres mobiles, ils y sont tous, pourtant, soumis en principe. Sigurd éprouve le même sentiment de réprobation morale qu'Örnulf devant les projets de Kaare, bien que celui-ci n'ait guère d'autre moyen de défense. Gunnar et lui ont une réputation bien établie de parfaite correction. Il est clair qu'ils n'abusent pas de leur force tant admirée. Dagny intervient plusieurs fois en faveur de Hjördis évidemment plus par devoir que par sympathie, parce qu'elle est sa sœur adoptive. Et Hjördis elle-même, si violente qu'elle soit, et prête à céder à l'entraînement de ses passions, s'incline devant la loi : « Si tu lui as promis la paix, la promesse doit être tenue », dit-elle à Gunnar (p. 431). Mais elle cherchera ensuite à échapper par ruse à cette obligation. Ainsi, les attitudes des personnages sont diverses à l'égard de la société où ils vivent.

Sigurd et Hjördis ne s'y trouvent pas à leur aise. Elle est pour eux une perpétuelle contrainte, qui a produit sur eux des effets opposés. Sigurd, généreux et bon, est devenu un résigné. Hjördis est prête à la révolte, pour peu qu'elle y voie une issue. Toute la pièce est bâtie pour amener cette révolte et marquer ainsi le contraste entre Sigurd et Hjördis. Le nœud du conflit dramatique, ou, pourrait-on dire, épisodique, se trouve au second acte, dans la grande scène de la réception chez Gunnar. Mais c'est au troisième acte, lorsque Hjördis et Sigurd causent en tête à tête, que se révèle à eux la vérité de leur propre passé, d'où résulte le heurt entre leurs deux natures, qui est en même temps un conflit d'idées. Le second acte est d'un grand effet à la manière romantique, tandis que la scène du troisième acte, passionnée, mais d'allure plus discrète, est déjà dans la manière de maintes scènes capitales des futurs drames modernes d'Ibsen, — et l'on peut dire, le troisième acte tout entier.

Il est d'ailleurs curieux de voir ce troisième acte composé de trois conversations de Hjördis avec Gunnar, Dagny et Sigurd, de même que dans la *Volsunga Saga*, aussitôt après la scène du bain, où le mystère de son mariage a été révélé à Brynhild, elle a trois conversations successivement avec Gudrun, Gunnar et Sigurd. L'ordre des deux premières n'est donc pas le même, et les différences sont grandes, les scènes entre Hjördis et Dagny et entre Brynhild et Gudrun n'ont même rien de commun, mais dans la dernière des trois scènes de l'épopée comme du drame, Sigurd avoue son amour pour la femme de Gunnar, qui s'en étonne, et la question se pose pour eux : si fraudes ou malentendus les ont empêchés d'être l'un à l'autre, pourquoi ne s'uniraient-ils pas, puisque maintenant chacun d'eux sait que son amour est partagé? Ainsi la saga semble ici avoir fourni non plus des personnages et des éléments de l'histoire, mais aussi une scène et la structure d'un acte. Seulement, dans la saga, c'est Sigurd qui dit : « Je voudrais bien que nous puissions coucher dans le même lit, et que tu sois ma femme », et parle d'abandonner Gudrun, à quoi Brynhild répond : « Je ne veux pas de toi ni d'aucun autre », tandis que dans le drame, c'est Hjördis qui voudrait entraîner Sigurd et l'accompagner comme une valkyrie dans sa carrière de viking et de conquérant, et c'est Sigurd qui refuse, car « Gunnar et Dagny se dressent entre nous, et ils ont le droit de s'y dresser. »

Ainsi les rôles sont intervertis, et Ibsen a soin de marquer tout de suite combien la notion de droit est déterminante pour Sigurd. Bien que son histoire soit « triste comme la vie elle-même », il s'est soumis à son sort, et a renoncé non seulement à posséder Brynhild, mais aussi à son ambition, car c'est en Norvège, au premier rang, et non au service du roi d'Angle-

terre qu'il aurait dû exercer son action. Il se résigne et devient fataliste, la norne l'a voulu, il n'y a rien à y faire.

Hjördis comprend les raisons de Sigurd, car elle aussi a « prisé haut l'honneur entre hommes, » et lorsque Sigurd lui demande ce qu'elle ferait s'il tuait Gunnar, elle n'hésite pas : « Je devrais me taire alors, et n'avoir pas de cesse que je ne t'aie fait tuer. » Elle aussi reconnaît la force des obligations morales. Et pourtant, lorsque Sigurd lui dit que « les grandes actions sont gouvernées par le destin », elle proteste : « C'est bien vrai, de mauvaises nornes gouvernent le monde, mais faible est leur pouvoir, si elles ne trouvent pas des aides dans notre propre cœur », et elle parle d'entrer en lutte avec la norne. C'est là que son esprit de révolte s'oppose à l'esprit de résignation de Sigurd.

Cette double disposition l'amène à se contredire. Tantôt elle veut agir rigoureusement selon la loi et l'usage, tantôt résolument contre. Elle ne se soucie pas d'être logique, c'est son instinct qui la guide. Et lorsqu'elle se révolte, elle a, au fond, raison contre Sigurd, car en s'affranchissant de la loi de son temps, elle obéit à une loi plus haute, que Sigurd a trahie : c'est ce qu'elle lui reproche dans la scène du troisième acte, mais plus nettement au quatrième : « Tous les biens, l'homme peut les offrir à son ami cher..., tout hormis la femme qu'il aime ; car s'il fait cela, il brise le filage secret de la norne, et deux vies sont gâchées. » Elle proclame la vérité supérieure aux idées admises, comme le feront, dans les drames futurs d'Ibsen, d'autres femmes évincées, en vertu de considérations secondaires, par l'homme qui les aimait.

On voit que les idées et les problèmes ne manquent pas dans *les Guerriers à Helgeland*, et ce sont bien des problèmes « ibséniens », présentés comme des questions qu'il se pose à lui-

même. Cet aspect de la pièce est masqué par l'effort de reconstitution historique, et, surtout à l'époque où elle a paru, on ne songeait guère à y voir autre chose, mais aujourd'hui un lecteur averti se rend compte qu'Ibsen y a consciemment introduit les pensées dont son esprit était hanté. On peut considérer comme un souvenir très précisément fidèle ce qu'il dit dans la préface à la seconde édition de *la Fête à Solhaug :* « Je trouvai amplement dans les sagas de famille islandaises ce dont j'avais besoin comme habillement humain pour les sentiments, représentations et idées qui m'obsédaient, ou qui, du moins, flottaient plus ou moins clairement dans mon esprit » (p. 40).

Il a toujours dit que ses pièces sont fondées sur quelque chose qu'il a non pas vécu, mais personnellement éprouvé. C'est dire qu'on peut le chercher dans ses œuvres, mais non dans leur fable et les faits. Il est présent dans le caractère et les sentiments de ses personnages. Cela se vérifie dans *les Guerriers.* Ibsen avait fortement tendance à observer strictement, comme Ōrnulf, la loi et l'usage, et cela provenait chez lui, plutôt que d'un principe, de cette crainte du qu'en-dira-t-on, qu'il a introduite comme un élément essentiel de la psychologie du vieil Islandais. Il était ambitieux de haute renommée, comme Sigurd et tant d'autres héros des sagas, avec lesquels, par là, il se sentait de pair. Et comme eux il avait l'habitude de taire ses sentiments profonds. Sigurd, avec son attitude discrète et digne, et pourtant imposante, était pour lui un idéal. Un homme de cette allure devient un résigné, si le sort est contraire, et Ibsen, tout en rongeant son frein avec plus d'impatience, manquait d'initiative et se comportait avec passivité. Il ne cessait d'être passif que pour se mettre en colère, et c'était alors la révolte non tant contre les personnes que contre la loi, l'usage,

la société, avec, à défaut de plans d'action réalisables, les projets les plus chimériques de libération à l'égard de toute contrainte. Par là, il participait de la nature de Hjördis. Et l'on a vu qu'à la fin de son séjour à Bergen, au moment même où il écrivait *les Guerriers*, il était précisément dans une de ses périodes de pessimisme irrité.

Il était ainsi lui-même, en partie, le modèle de la plupart de ses personnages et cela, précisément pour les positions diverses qu'ils prenaient à l'égard des problèmes posés. Mais pour Hjördis, en particulier, on a vu qu'il avait surtout un autre modèle, sa fiancée, Susannah Thoresen, grande liseuse de sagas, et qui lui paraissait une sorte de valkyrie. Elle était « illogique », ainsi qu'il l'écrira plus tard dans la lettre à P. Hansen [1], et cela encore la faisait ressembler à l'héroïne des *Guerriers*. Il ne craignit pas de faire celle-ci vindicative et méchante, puisque le sort mauvais l'avait mise dans un état de sourde irritation qui éclate dans le drame. Mais il sut lui donner une grandeur que l'on ressent dès son entrée en scène, et de plus en plus, d'acte en acte, en même temps que l'on comprend mieux combien elle a été victime. Et au quatrième, son imagination païenne l'emporte, elle veut partir avec Sigurd comme une valkyrie des anciens chants de l'*Edda*, ses propos confinent à la folie, ses incantations ont attiré vers Helgeland la chevauchée des morts qui se rendent au Valhal, et la pièce sort de ce domaine de réalité où Ibsen avait voulu se tenir si strictement : on aperçoit la « chevauchée d'Asgaard » dans le ciel, et Hjördis y figure en tête. Ceci, bien entendu, n'est que l'interprétation superstitieuse de païens qui voient des nuages noirs chassés par le vent, mais la pièce s'achève dans un effet

[1] *Breve* I, p. 213.

grandiose où la nature même prend part. Sa Hjördis meurt dans une sorte d'apothéose.

Ibsen avait aussi une raison d'ordre technique pour ne pas la réduire jusqu'au bout à des proportions humaines. L'élément lyrique étant tout à fait absent des sagas, il croyait que le parti qu'il avait pris d'en tirer une pièce et de l'écrire en prose, dans le style sans images des sagas, était dangereux, et il était certainement préoccupé d'un moyen d'y introduire l'élément lyrique indispensable. Ce souci a sans doute contribué à lui suggérer un quatrième acte dont l'inspiration provient moins des sagas réalistes et humaines que de l'*Edda* mythologique et lyrique.

Mais ces considérations de théorie esthétique perdaient leur valeur une fois qu'il était absorbé par le travail de composition. C'était alors la logique des personnages qui comptait. Or, à son ordinaire, il avait tendu la situation le plus qu'il avait pu, et le résultat, en ce cas, était que Sigurd et Hjördis se trouvaient dans une impasse, car tous deux ne pouvaient plus admettre d'autre solution que leur union, qui était impossible. Elle était impossible dramatiquement, et surtout moralement impossible pour Sigurd, trop soumis aux usages et trop bon pour trahir Dagny, tandis que Hjördis serait prête à le suivre. Ainsi le contraste s'accuse entre eux jusqu'au dernier moment, où ils n'ont plus d'autre ressource que de mourir. C'est Hjördis, naturellement, qui veut cette mort commune, et elle y attache une idée d'union après la mort. Au Valhal elle sera auprès de son héros. Mais ce serait là une sorte de rédemption, qui atténuerait la conclusion du drame, car le caractère du conflit qu'Ibsen a voulu exposer est précisément d'exclure toute conciliation. Il devait donc empêcher cette mort trop consolante. Il s'est alors sans doute souvenu qu'il avait déjà, dans *le Tertre*

du Guerrier, présenté l'idée de l'union après la mort de deux jeunes gens qui s'aiment, mais qu'elle leur cause un accroissement de douleur, lorsque Gandalf observe qu'il ira au Valhal, tandis que Blanka ira au ciel du Christ blanc. Et c'est pourquoi, je crois, il a fait Sigurd chrétien.

On a beaucoup discuté sur la portée du christianisme de Sigurd dans *les Guerriers* [1]. On a voulu y voir, notamment, la justification de l'esprit de renoncement qu'il a montré déjà en enlevant Hjördis qu'il aimait pour la donner à son ami Gunnar, acte peu vraisemblable de la part d'un viking. Mais il dit qu'il est devenu chrétien en Angleterre, chez le roi Athelstan, donc, probablement, après l'enlèvement de Hjördis, et s'il en était autrement, il serait invraisemblable que les autres n'en fussent pas informés. Ce n'est donc pas, dans l'esprit d'Ibsen, le christianisme qui a incliné Sigurd au renoncement et à la résignation, c'est, au contraire, parce que tel était son caractère, qu'il était prédisposé à se faire chrétien.

L'opposition de la douceur chrétienne et de la sauvagerie païenne est un thème fréquent de la littérature nordique pendant la première moitié de dix-neuvième siècle. On le rencontre en Norvège dans *Un soir à Giske* d'Andreas Munch (1855) et dans *le Tertre du Guerrier* d'Ibsen lui-même (1850). Mais cette fois ce n'était pas son sujet. L'opposition de caractères qu'il avait voulue se trouvait seulement symbolisée par l'opposition des religions, et il n'a pas voulu rejeter ce symbole, du moment qu'il pouvait en tirer un effet dramatique utile pour sa dernière scène. Mais il s'est bien gardé de donner au christianisme de Sigurd une importance qui aurait faussé le sens de son drame. C'est pourquoi Sigurd ne se déclare chrétien qu'au

[1] V. surtout V. Vasenius : *Henrik Ibsen, ett skaldeporträtt,* 1882 ; — A. Schack : *Om udviklingsgangen i Ibsens digtning,* 1896 ; — et Fred Lynner, *op. cit.*

moment de mourir, et pour répondre à la phrase de Hjördis : « Maintenant nous sommes l'un à l'autre. » Sa religion n'intervient que là, et s'il est, de tous les personnages du drame, celui qui paraît le moins réussi comme reconstitution historique, la cause n'en est pas dans sa conversion, cela tient uniquement au caractère qu'Ibsen a eu besoin de lui donner pour « habiller » ses idées. Car Sigurd ne répond guère à l'idée que nous nous faisons *a priori* d'un chef nordique. Pourtant, lorsque dans la *Laxdöla Saga* on voit Kiartan, héros d'une force et d'un courage merveilleux, parangon de toutes les vertus d'un viking, se montrer si généreux, si bon, si ennemi de toute violence, et de plus si tristement désabusé, on est obligé de reconnaître qu'Ibsen n'a pas forcé la note. Il est vrai que Kiartan était un nouveau converti. Hjördis, par contre, est d'un bout à l'autre un représentant du paganisme, et les notes indiquant les passages suggérés par les textes anciens sont encore plus nombreuses en ce qui concerne son rôle que celui d'Örnulf.

Et la saga est constamment présente par la langue que fait parler Ibsen à tous ses personnages. Le vocabulaire n'a rien de bien particulier, en dehors des termes spéciaux, techniques, juridiques, ou de folklore, qui sont nombreux. Sous ce rapport, Ibsen n'avait pas encore beaucoup subi l'influence des écrivains qui tendaient à introduire dans la littérature des formes et des mots des dialectes paysans, afin de substituer une langue vraiment norvégienne au danois, ou dano-norvégien, qui était la langue officielle. Son évolution, sur ce point, allait seulement commencer après son retour à Kristiania. Mais son style, dans *les Guerriers*, se signale par sa concision, par les phrases courtes et simples, par la rareté des images, par la fréquence des proverbes et aphorismes, et par les inversions, si nombreuses que cela paraît un peu affecté. C'est cela qui constitue ce

fameux « style de saga » qui fut si remarqué, — d'autant plus qu'on le trouvait aussi dans les premières œuvres de Björnson, qui parurent à peu près en même temps qu'Ibsen composait *les Guerriers : Synnöve Solbakken*, roman paysan (juillet 1857), *Entre les Batailles*, un acte joué le 27 octobre 1857, et *Hulda la boiteuse*, drame en trois actes, en pentamètres ïambiques, achevé vers le 1er novembre 1857. Les deux anciens camarades de l'école Heltberg avaient cherché dans la même voie, chacun de son côté. La saga, évidemment, était dans l'air, et ils avaient tous deux satisfait à un désir latent d'une partie du public.

Ils l'ont fait de manières très différentes. Ibsen a pris directement la saga pour modèle, comme Oehlenschläger dans *la Saga de Völund* (1805) et C. Hauch dans *la Saga de Thorvald le voyageur* (1849). On a dit que celle-ci aurait peut-être déterminé le style des *Guerriers*. Botten Hansen avait parlé avec éloge de ce roman et de son « style de saga » dans *Andhrimner* [1], en sorte qu'Ibsen l'a peut-être lu dès 1851. C'est un essai de pastiche des sagas, à la fois pour la composition et le style. Pourtant, les inversions y sont constantes après une conjonction, comme si c'était une règle, et n'y sont pas fréquentes autrement, tandis qu'Ibsen n'observe que rarement la règle de Hauch, et multiplie les inversions en commençant les phrases par un adverbe, un adjectif, etc. Son style de saga ne vient donc pas de Hauch. Et pourquoi le lui aurait-il emprunté, quand il avait les sagas elles-mêmes, non dans leur texte, qu'il ne savait pas lire, mais dans la traduction de N. M. Petersen, qu'il trouvait excellente, « au moins en ce qui concerne l'accent de la langue? » (p. 41). Il s'est donc livré à un travail pure-

[1] Deuxième trimestre, col. 167.

ment littéraire d'accommodation à l'usage dramatique de la traduction Petersen.

Björnson aussi connaissait des sagas, surtout les sagas royales de Snorre, qu'il avait lues avait passion (traduction Aall). Mais il avait vécu à la campagne, dans un milieu purement paysan, et il voyait un lien entre la concision de la saga et le parler prudent et réservé des paysans, qu'il considérait comme les héritiers des antiques traditions. Son style de saga parut tout d'abord dans les dialogues de son roman paysan moderne, *Synnöve Solbakken*, et il était fait d'après ce qu'il avait entendu, au moins autant que sous l'influence de la saga. Cela suffisait à donner aux œuvres nouvelles de Björnson une importance dans l'histoire de la littérature norvégienne tout à fait particulière. Ibsen s'en rendit fort bien compte, et déclara quelques années plus tard que l'originalité du style de Björnson consiste en ce que « la saga en est le fondement », et que Björnson a été le premier à satisfaire « ce désir qui sommeillait dans le peuple [1] ».

Si l'on recherche les influences littéraires, — en dehors de celle des anciens textes nordiques, — on n'en trouve guère. Oehlenschläger, ici, ne compte plus, et l'on peut dire qu'il devient périmé dans ce qui était, par excellence, son domaine. La conception d'ensemble du drame, en ce qui concerne les idées, est encore assez confuse, mais bien ibsénienne. Quant à la fable, à l'invention des scènes et à tout le détail, les sagas ont tellement accaparé l'esprit d'Ibsen, qu'elles semblent avoir empêché toute autre réminiscence. L'habitude des procédés à la Scribe se révèle un peu dans la manière dont Örnulf s'en va combattre Kaare sans s'expliquer sur ses intentions, ce qui

[1] *Ill. Nyhedsblad*, 1862, v. tome V.

amène la mort de Thorolf par suite d'un malentendu, mais cette influence est en sensible décroissance. Le décor et la matière du sujet, certes, sont romantiques, mais dans la facture comme dans la conception, Ibsen est visiblement en train de s'affranchir de l'école, et de ses maîtres, comme il a fallu qu'il s'affranchît, non sans crainte, de ses théories esthétiques, pour se décider à écrire en prose un drame de saga. Jamais encore il n'avait écrit une œuvre aussi personnelle.

Aussi n'est-il pas étonnant qu'il n'ait pas eu, par la suite, à la corriger, comme il l'a fait pour la réédition de *Madame Inger d'Östraat*, par exemple. La traduction donnée ici est faite d'après l'édition de 1873, ou plus précisément, d'après l' « Édition du Centenaire », qui la reproduit. Mais je n'ai qu'une variante à signaler. P. 527, Hjördis courant vers Sigurd qu'elle vient de tuer, l'appelle : « Sigurd, mon frère. » La première édition, en 1858, portait : « Sigurd, mon mari. » Tous les autres changements concernent l'orthographe, la ponctuation, deux ou trois seulement remplacent quelques mots sans modifier le sens. Et il y avait un numérotage des scènes, avec indication des personnages, qui a disparu.

La pièce, commencée vers le milieu d'avril, a été presque entièrement écrite à Bergen, puisqu'il n'a quitté cette ville que vers la mi-juillet pour aller se rendre compte à Kristiania de ce que serait sa position comme directeur du « Théâtre norvégien. « L'interruption qui en résulta fut assez longue, puisque Ibsen dut rentrer à Bergen pour déménager, retourner à Kristiania, et prendre ses fonctions nouvelles le 3 septembre. La pièce fut présentée au « Théâtre de Christiania » peu après,

« en automne », dit Halvorsen [1]. Ibsen n'avait donc sans doute plus, pour achever son travail, qu'à la réviser et la recopier. Elle appartient bien tout entière à la période de Bergen, par la conception et même pour l'écriture.

Mais avant même sa publication, qui eut lieu en avril 1858, comme supplément à un numéro du *Nouvelliste illustré* de Botten Hansen, et avant sa première représentation, elle suscita une violente et longue polémique, et ceci est une histoire qui appartient à la période suivante. On la trouvera dans le tome V, avec les articles écrits par Ibsen à ce sujet. Je réunirai seulement ici quelques indications sur la critique et les représentations ultérieures, et sur les représentations à l'étranger.

En février 1858, Ibsen envoya sa pièce au Théâtre royal de Copenhague, dont J.-L. Heiberg n'était plus directeur, mais où, comme conseiller littéraire, il devait faire un rapport sur les œuvres présentées. Il la refusa, comme il venait de refuser une pièce de Björnson, *Hulda la Boiteuse*, et cela en des termes qui permettent de se rendre compte de la distance qui existait soudain entre la conception dramatique nouvelle, et celle du maître d'esthétique si admiré par Ibsen [2].

J'ai reçu, avec une lettre de M. le ministre du 28 février, la pièce *les Guerriers à Helgeland*, par M. Ibsen, de Christiania. Cette pièce est aussi, comme plusieurs des tentatives norvégiennes récentes de produire un drame national original, fondée sur la littérature islandaise des sagas, mais tout l'effort fait dans cette voie est à mon avis une erreur, et la voie n'est qu'une fausse route. Les sagas islandaises ont un caractère épique si marqué que l'on ne peut que les abîmer en les mettant sous forme dramatique. La sauvagerie et la grossièreté qu'elles décrivent sont adoucies sous la forme primitive par la présentation épique, parce que le goût des Islandais pour l'histoire et la littérature s'affirme comme un élément

[1] *Norsk Forf.-Lex.*, III, p. 36.

[2] J. L. Heiberg : Prosaiske Skrifter, VII, p. 401.

civilisateur de leur caractère national, à côté de la force physique brutale qu'elles décrivent. Mais dès l'instant qu'on les met en drames, il ne reste que la matière brute, et l'élément adoucissant ne peut l'accompagner, attendu qu'il est lié à la forme primitive, et ne peut être compensé par les nuances qu'un poète d'aujourd'hui, au milieu de la civilisation actuelle, peut offrir pour les remplacer. On doit d'ailleurs reconnaître que les auteurs ne l'essayent pas, et prennent leurs sujets d'une manière si objective qu'on en est presque choqué, vu que dans un drame tout ce qui est rude paraît encore plus rude que dans un récit épique. Ce qui mérite d'être observé dans cet essai et les essais analogues, c'est l'effort pour produire l'illusion par l'imitation du style concis, particulier aux sagas. Ceci donne lieu à certaines formes de construction curieuses, mais dont la pratique, en se faisant courante, devient une bizarrerie et une affectation. Un théâtre norvégien ne sortira certes pas du laboratoire où se font ces expériences-là ; le théâtre danois, heureusement, n'a pas besoin d'y recourir.

Toute la première partie, purement théorique, expose les objections qu'Ibsen se faisait lui-même d'abord. Mais c'est surtout la seconde partie qui est intéressante, en ce qu'elle montre par où les tendances nouvelles heurtaient l'arbitre du goût de la période précédente : c'était le réalisme d'Ibsen qui le gênait, sa « manière objective » de prendre son sujet. Et cette critique est encore intéressante en ceci qu'elle englobe Ibsen et Björnson sans faire entre eux aucune distinction, alors que les critiques d'aujourd'hui ne voient plus guère entre eux que des différences.

Le texte de la censure de Heiberg ne fut évidemment pas communiqué à Ibsen, mais il en connut le résultat, et il a dû savoir que sa pièce avait été arrêtée net par le rapport du censeur. Son admiration pour Heiberg n'en fut aucunement ébranlée. Pourtant, l'arrêt prononcé marquait bien à quel point les idées de Heiberg étaient déjà vieillies et comme il était peu capable de comprendre les œuvres qui ne s'y conformaient pas. C. Hostrup montrait dans une lettre un beaucoup plus libre

jugement : « Tout l'ouvrage est donc une étude superbe, très curieuse, et qui promet, une nouvelle hirondelle du printemps poétique de la Norvège ; Ibsen sera-t-il lui-même l'un des vrais chanteurs du printemps, cela n'apparaît pas encore tout à fait, — bien que tout le présage ; il y a de grandes forces dans cet homme-là, c'est certain, et votre jeune littérature est vraiment vivante [1]. » Hostrup appelait Ibsen une « nouvelle » hirondelle. La première était Björnson, dont il mettait le roman paysan *Synnöve Solbakken* au-dessus de toutes les œuvres de A. Munch et de Welhaven.

Lorsque la pièce parut en librairie, un compte rendu en fut publié par C. Rosenberg [2], qui était un spécialiste danois de l'étude des sagas, et qui a écrit depuis un vaste ouvrage sur « La vie intellectuelle des Nordiques de l'antiquité jusqu'à nos jours », ainsi qu'une tragédie avec chant, *l'Anneau d'Andvare*, tirée de la *Volsunga Saga*. Son jugement est intéressant à ce titre. Lui aussi préfère les œuvres récentes de Björnson. Celles d'Ibsen, « bien que supérieures, comme drames, à celles de Björnson, ressemblent plutôt à des illustrations poétiques pour l'histoire du moyen âge et de l'antiquité qu'à de libres œuvres littéraires », tandis que Björnson a davantage puisé dans la vie. Mais Ibsen a donné de l'ancien temps « un tableau bien plus fidèle que ne l'a fait Björnson et même Oehlenschläger ». Le critique montre les emprunts faits à diverses sagas, il a l'impression que l'auteur « s'est vidé d'un seul coup », du moins en ce qui concerne le traitement de la saga. « Sa pièce n'en conservera pas moins une grande importance à cet égard, parce qu'elle a fait sonner la langue de la seule façon juste pour ce

[1] *Breve fra og til C. Hostrup*, p. 427, lettre de 1858.
[2] *Dansk maanedsskrift*, VIII, 1858, p. 483, signé C. R.

traitement de la saga, ce qui est, certes, d'un immense avantage pour tout poète futur. »

L'article du romancier danois M. Goldschmidt [1], intitulé « Histoires antiques sous forme dramatique », est intéressant par sa critique détaillée des passages où il estime qu'Ibsen a moins fidèlement rendu l'esprit de la saga, bien que son ton soit généralement « simple, bref et intrépide ». Il blâme l'exclamation de Hjördis : « Insultée ! Honnie ! » (p. 435.) Et, en effet, une femme de son caractère, dans les sagas, aurait plutôt dit fort posément quelque chose comme : « Ceci pourrait être ta perte. » Il trouve invraisemblable la lâcheté par amour de Gunnar. L'aparté de Hjördis qui termine le second acte lui paraît peu nordique et pas assez concentré. Au troisième acte, lorsque Sigurd provoque Gunnar en duel, évidemment avec l'intention de ne pas se défendre, il observe que c'est là une transposition de la mort de Kiartan, qui se laisse tuer par Bodli, dans la *Laxdöla Saga*, mais que le fait ainsi transposé perd sa beauté. Il signale avec raison que l'imitation d'Egil Skallagrimsön chantant la drapa n'est pas justifiée, parce que Egil n'avait pas à venger son fils mort en mer, tandis que Örnulf ne devrait songer qu'à la vengeance. Je néglige deux critiques d'un autre ordre. Toutes ses objections ne l'empêchent pas de louer « toute une partie entièrement réussie, savoir : tout ce qui concerne les relations de Sigurd avec sa femme ».

On voit que les Danois considéraient dans *les Guerriers* uniquement l'aspect historique. De l'idée de la pièce il n'est pas question, et l'on examina seulement si la psychologie des personnages est bien conforme à celle des héros des sagas. Il

[1] Paru dans la Revue de Goldschmidt *Nord og Syd* et reproduit dans le journal norvégien *Morgenbladet*, n°s 164 et 165, des 16 et 17 juin 1858, où l'article occupe dix colonnes en tête du journal.

en fut à peu près de même en Norvège, où cependant, de plus, on fut frappé de la puissance dramatique de l'œuvre. Le premier qui en parle fut Björnson, qui l'avait lue en manuscrit, avant qu'elle fût jouée ou publiée. Elle lui déplaisait à beaucoup d'égards, et il ne voulait en dire, dans un intérêt polémique, que le bien qu'il en pensait. Mais ce n'est certes pas un éloge de complaisance qui pouvait s'exprimer ainsi :

La pièce d'Ibsen est, quelle que soit d'ailleurs mon opinion sur elle, *sous le rapport dramatique... la première qui ait encore été écrite en Norvège...* J'avais la fièvre en la lisant, tout le vieil appareil est si habilement adapté au nouveau sujet, la saga, qu'on ne le fera pas une seconde fois, avec une telle perfection dans le moindre détail, car je m'en tiens à mon idée : nous devons chercher dans une autre voie [1].

Éloge restreint, et plein de réserves, mais catégorique en faveur de l'art scénique d'Ibsen, et d'autant plus curieux que le même Björnson, en louant *la Fête à Solhaug* pour d'autres qualités, le trouvait faible comme dramaturge. Cette fois, Björnson avait vu clair, comme le prouve l'histoire des représentations des *Guerriers.*

Après la longue polémique soulevée par la pièce contre le « Théâtre de Christiania », Ibsen la fit jouer au « Théâtre norvégien » qu'il dirigeait. La première eut lieu le 24 novembre 1858, avec succès, et elle obtint neuf représentations (la dernière le 21 août 1859). Après quoi elle fut jouée à Trondhjem par une troupe danoise, puis à Bergen le 4 mars 1859 (cinq représentations). Et enfin elle parvint au « Théâtre de Christiania », où elle fut jouée pour la première fois le 11 avril 1861, et eut cinq représentations avant la fin de la saison. Mais la mauvaise

[1] *Chritiania-Posten,* 21 mars 1858.

volonté de la direction a sans doute limité le succès, car elle ne fut jouée qu'une fois au cours de la saison suivante. Il y eut en outre une représentation de gala donnée le 4 septembre à Klingenberg, à l'occasion des fêtes pour le cinquantenaire de l'Université [1]. Ensuite, quelques années se passent. Reprise en 1868, avec un succès passable. Reprise en 1877, avec un succès meilleur. La pièce est désormais constamment au répertoire, et le « Théâtre de Christiania » en donnera la centième représentation le 20 mars 1896, pour le soixante-huitième anniversaire de l'auteur. De toutes ses pièces, une seule a obtenu sur ce théâtre un plus grand nombre de représentations : *l'Union des Jeunes*.

Ce fut seulement à partir de 1875 qu'elle fut jouée dans les autres pays du nord, d'abord en Danemark, tant à Copenhague que dans les villes de province, puis à Stockholm, puis à Helsingfors. Elle parvint en Allemagne dès 1876, à Munich et à Dresde, et ensuite dans beaucoup d'autres villes, ainsi qu'à Vienne. A Munich, où Ibsen résidait alors, le succès fut énorme, et l'auteur rappelé cinq fois [2]. En 1892 elle fut jouée à Moscou.

On continua longtemps à y voir surtout une reconstitution historique étonnamment réussie et une admirable puissance dramatique. On allait jusqu'à dire que si les grandes idées éthiques y faisaient défaut, c'était sans doute parce qu'elles auraient risqué de nuire au style et au caractère vieux-nordique de l'œuvre [3]. Je note, comme très exceptionnelle, l'appréciation du critique danois Vilhelm Möller, qui voit, derrière le masque antique des personnages, les luttes, espoirs, désirs,

[1] *Ill. Nyhedsblad*, 1er et 8 sept. 1861.
[2] Fr. Ording : *Det lærde Holland*, p. 243.
[3] *Berlingske Tidende*, n° 43, du 20 février 1875.

souffrances et déceptions du poète lui-même, comme s'il nous disait :

...je suis, comme Gunnar, courageux et brave, tout en aspirant à une vie paisible, une vie active et laborieuse dans le calme ; je suis, comme Sigurd, né et élevé pour être un héros, mais brisé, les ailes coupées, réduit à la résignation par une vie à demi gâchée ; et je suis, comme Hjördis, une tempête mugissante, je suis acerbe en paroles, rude en action, et m'efforce vers les possibilités supérieures... Je suis eux tous... et eux tous *à la fois.*

Et il trouve que ce « cri de douleur confus, à tant de voix », conserve tout son profond éclat tragique à la lecture, tandis qu'à la scène les invraisemblances gênent [1].

La présente notice était rédigée, lorsque le professeur Halvdan Koht a publié, sur l'histoire de la pièce d'Ibsen, des renseignements nouveaux et bien inattendus. On savait qu'en 1876 Edvard Grieg, après avoir entendu à Bayreuth les premières représentations wagnériennes, était venu à Gossensasz, dans le Tyrol, où Ibsen passait l'été, et lui avait demandé un livret d'opéra. Ibsen lui avait parlé de *l'Oiseau du Fjeld,* le livret composé sur le sujet d'*Olaf Liljekrans,* mais Grieg voulait autre chose, et l'on en resta là. Ceci est raconté par John Paulsen, qui était arrivé à Gossensasz avec Grieg, et il ajoute [2] :

Beaucoup, beaucoup d'années après ce mémorable été à Gossensasz, Grieg me confia que son cher désir allait enfin être réalisé.

Ibsen voulait tirer pour lui un livret d'opéra des *Guerriers à Helgeland.* Grieg était ravi. *Les Guerriers,* avec leurs scènes très dramatiques et leur allure de saga si marquée, faisaient tout à fait l'affaire.

Quelque temps après, en effet, il reçut d'Ibsen un paquet. C'était le commencement du texte promis...

[1] *Fivvende Blade for Literatur, Kunst og Samfundsspörgsmaal,* II, p. 173.
[2] *Samliv med Ibsen, anden Samling,* 1913, pp. 17-18.

Mais Ibsen, qui avait trop concentré sa pièce, quand il avait voulu transformer *Olaf Liljekrans* en opéra, s'était contenté, cette fois, de mettre en vers, une à une, les répliques des *Guerriers*, et John Paulsen indique que c'est probablement pour cela que la collaboration « s'arrêta soudain ».

Or, on vient de vérifier la rigoureuse exactitude des renseignements donnés par John Paulsen. Mme Bergliot Ibsen ayant remis à la bibliothèque de l'Université d'Oslo quelques manuscrits dont on ignorait l'existence, il s'y est trouvé quatre pages de l'opéra commencé pour Grieg. Le professeur Halvdan Koht en a publié les vingt-huit premiers vers [1], qui commencent par des pentamètres ïambiques rimés, puis blancs, et continuent avec des variations dans le rythme, mais qui surtout montrent qu'Ibsen s'est seulement donné la peine de récrire en vers ses répliques, et c'est pourquoi, dit M. Koht, il était inutile de reproduire entièrement les quatre pages du manuscrit.

Ce manuscrit ne porte pas de date, mais le papier est le même qui a servi aux ébauches des trois dernières pièces d'Ibsen, parues de 1894 à 1899. Et c'est là ce qui est surprenant. Comment Ibsen a-t-il pu avoir l'idée, si tard, de reprendre *les Guerriers* pour en faire un opéra?

[1] *Aftenposten*, 1932, nº 215.

PRÉFACE
A LA TRADUCTION ALLEMANDE

En faisant paraître en allemand un de mes anciens ouvrages dramatiques, il n'est peut-être pas inutile de faire observer que je n'ai pas emprunté le sujet de cette pièce au Niebelungenlied, *mais à la* Volsungasaga *nordique, qui lui est apparentée. Et cela en partie seulement. La base principale de mon œuvre réside en réalité plutôt dans les diverses sagas de famille islandaises encore conservées, où beaucoup des histoires et des exploits gigantesques connus par le* Niebelungenlied *et la* Volsungasaga *souvent apparaissent simplement réduits à des proportions humaines. Je crois pouvoir inférer de là que les situations et événements décrits dans ces deux récits ont été typiques de toute notre vie germanique aux plus anciens temps historiques. Si l'on admet cette présomption, cela détruit sans doute l'objection que la présente pièce aurait abaissé notre monde légendaire national jusqu'à une sphère qui lui est étrangère. A la représentation scénique les personnages de légende idéalisés et en quelque mesure impersonnels sont aujourd'hui moins appropriés que jamais; pourtant, cette considération mise tout à fait à part, je n'avais en somme pour but que de représenter, non pas notre monde de légendes, mais notre vie aux temps anciens.*

Au sujet de la publication de cette édition allemande, qu'il me

soit permis d'adresser mes remerciements les plus empressés à la traductrice pour l'application et l'ardeur avec lesquelles elle a entrepris et mené à bout ce travail qui n'était rien moins que facile. Je remercie également mon très estimé ami, M. le Dr Grandaur, régisseur de l'Opéra royal en cette ville. Ce n'est pas la première fois qu'il a prêté son appui à des écrivains scandinaves, et sans son aide judicieuse, ses conseils et son action, cette entreprise n'aurait guère pu être réalisée si vite ni réussir si bien.

Munich, mars 1876.

A MADEMOISELLE EMMA KLINGENFELD

Ce qu'en langue nordique au pays j'écrivis,
du sud, comme un écho, m'est parvenu ici.

Cela m'est parvenu avec un son plus doux ;
et c'était bien pourtant mon propre chant nordique.

Ce n'était pas l'écho du fjeld couvert de neige ;
c'était l'écho des bois par une nuit d'été.

C'est juste ce qu'il faut pour que son interprète
au skalde ouvre la voie chez le peuple étranger.

LES GUERRIERS A HELGELAND

PIÈCE EN QUATRE ACTES

PERSONNAGES

ÖRNULF DES FJORDS, « *landnamsmand* » *en Islande.*
SIGURD LE FORT, *roi de mer.*
GUNNAR, « *herse* » *et riche* « *bonde* » *à Helgeland.*
THOROLF, *le plus jeune fils d'Örnulf.*
DAGNY, *fille d'Örnulf.*
HJÖRDIS, *fille adoptive d'Örnulf.*
KAARE, « *bonde* » *à Helgeland.*
EGIL, *fils de Gunnar, âgé de quatre ans.*
LES SIX FILS AÎNÉS D'ÖRNULF.
HOMMES D'ÖRNULF ET DE SIGURD.
HÔTES, SERVITEURS, SERVANTES, GENS HORS LA LOI, etc.

(L'action se passe au temps d'Erik à la hache sanglante et au voisinage de la maison de Gunnar à Helgeland dans la Norvège septentrionale.)

ACTE PREMIER

(Côte élevée, qui descend abrupte à la mer, au fond. A gauche, un hangar à bateaux, à droite fjelds et forêt de pins et sapins ; on aperçoit les mâts de deux vaisseaux de guerre dans la baie ; au loin à droite, îlots escarpés ; la mer est très houleuse, on est en hiver, l'air est chargé de neige et le temps est à l'orage.)

SIGURD *monte, venant des bateaux; il est vêtu d'une robe blanche avec ceinture d'argent, manteau bleu, braies, souliers à poils et casque d'acier; il porte à son côté une courte épée.* ÖRNULF *se montre aussitôt après en haut parmi les rochers, vêtu d'une robe en peau de mouton foncée, avec cuirasse et jambières, plus des souliers à poils et braies de laine; il a sur les épaules un manteau de bure brune, dont le capuchon, tiré sur son casque d'acier, lui cache en partie la figure. C'est un homme grand et puissamment charpenté, à longue barbe blanche, vieux et un peu courbé; il est armé d'un bouclier rond, une épée et un épieu.*

SIGURD *entre le premier, regarde autour de lui, aperçoit le hangar à bateaux, s'y dirige vivement, et essaye de forcer la porte.*

ÖRNULF *apparaît sur la montagne, reste interdit à la vue de Sigurd, qu'il semble reconnaître, descend et crie :*

Cède la place, guerrier !

SIGURD, *se retourne, porte la main à son épée, et répond :*

Ce serait bien la première fois !

ÖRNULF

Tu vas le faire, il le faut ! J'ai besoin du hangar pou abriter cette nuit mes hommes qui sont gelés.

SIGURD

Et moi pour une femme harassée.

ÖRNULF

Mes hommes valent plus que tes femmes !

SIGURD

Il faut alors que les proscrits soient à haut prix à Helgeland !

ÖRNULF, *brandissant son épieu.*

Voilà une parole que tu paieras cher !

SIGURD, *tire son épée.*

Ça va mal tourner pour toi, vieillard !

Örnulf se précipite sur lui, Sigurd se défend. Dagny et quelques-uns des hommes de Sigurd arrivent de la côte; les six fils d'Örnulf descendent des montagnes à droite.

DAGNY, *qui est un peu en avant, en robe rouge, manteau bleu et capuchon fourré, crie vers les vaisseaux :*

Debout, tous les hommes de Sigurd ! Mon mari est aux prises avec un étranger !

LES FILS D'ÖRNULF

Au secours du vieux !

Ils descendent.

SIGURD, *à ses hommes.*

Restez où vous êtes ; j'en viendrai bien à bout tout seul !

ÖRNULF, *à ses fils.*

Laissez-moi me battre en paix.

Il assaille Sigurd.

Je veux voir ton sang !

SIGURD

Regarde le tien, d'abord !

Il le blesse au bras, en sorte que l'épieu tombe.

ÖRNULF

Bien frappé, guerrier !

Preste à manier l'épée,
ton coup rude atteint le but ;
devant toi, Sigurd le fort
en est pour sa courte honte !

SIGURD, *souriant.*

La honte alors, est à son honneur !

LES FILS D'ÖRNULF, *avec un cri de surprise.*

Sigurd lui-même ! Sigurd le fort !

ÖRNULF

Mais plus rude fut ton coup, cette nuit où tu as enlevé Dagny, ma fille !

Il rejette son capuchon en arrière.

SIGURD ET SES HOMMES

Örnulf des fjords !

DAGNY, *contente, mais avec une expression d'inquiétude.*

Mon père et mes frères !

SIGURD

Mets-toi derrière moi.

ÖRNULF

Ce n'est pas nécessaire.

Il s'approche de Sigurd.

Je t'ai reconnu sitôt que je t'ai aperçu, c'est pourquoi je t'ai cherché querelle ; je voulais voir si le bruit disait vrai, qui te proclamait le plus hardi lutteur de Norvège. Allons, paix et accord entre nous !

SIGURD

C'est le mieux, si ça peut s'arranger.

ÖRNULF

Voici ma main. Tu es un preux superbe ; nul n'a jusqu'ici échangé coups si droits avec le vieil Örnulf.

SIGURD, *secouant sa main tendue.*

Que ce soient les derniers coups d'épée échangés entre nous. Et je t'offre d'être toi-même juge dans l'affaire entre nous pendante ; es-tu disposé à en régler les conditions?

ÖRNULF

Je le suis, et le différend sera tout de suite accommodé.

Aux autres.

Que tout le monde soit donc instruit de la cause. Il y a cinq hivers, Sigurd et le herse Gunnar étaient en Islande comme vikings, et avaient asile, cet hiver-là, tout près de ma maison. Gunnar, par force et violence, enleva Hjördis, ma fille adoptive ; et toi, Sigurd, tu pris Dagny, mon propre enfant, et tu partis avec elle en bateau. Pour ce rapt, tu es condamné à payer trois cents pièces d'argent, et ton délit sera ainsi réparé.

SIGURD

Modestes me paraissent les conditions que tu offres là ; je donnerai les trois cents pièces, et j'y ajoute un manteau de soie galonné ; c'est un cadeau royal d'Athelstan d'Angleterre, et personne en Islande n'en a porté de plus beau.

DAGNY

Très bien, mon vaillant mari ; et merci à toi, mon père ; me voici enfin le cœur en joie.

Elle serre les mains de son père et de ses frères et cause à voix basse avec eux.

ÖRNULF

Que cet accord soit donc établi entre nous, et Dagny devra désormais être estimée aussi honorable que si elle t'avait été correctement donnée avec le consentement des siens.

SIGURD

Et tu peux maintenant compter sur moi comme sur ta propre famille !

ÖRNULF

Je le peux, j'en suis sûr, et je vais tout de suite éprouver ton dévouement pour moi.

SIGURD

Tu me trouveras prêt ; parle... que demandes-tu?

ÖRNULF

Ton aide en conseil et en action. J'ai mis voile sur Helgeland, ici, pour y chercher le herse Gunnar et en exiger réparation pour le rapt de Hjördis.

SIGURD, *surpris.*

Gunnar !

DAGNY, *de même.*

Et Hjördis,... où peut-on les trouver?

ÖRNULF

Chez eux dans la maison de Gunnar, je pense.

SIGURD

Et cette maison est...?

ÖRNULF

A quelques portées de flèche d'ici ; ne le savais-tu pas?

SIGURD, *avec une émotion contenue.*

Non, certes, Je n'ai guère eu de nouvelles de Gunnar depuis que nous avons quitté l'Islande ensemble. J'ai circulé au loin en viking et j'ai servi de nombreux rois à l'étranger, tandis que Gunnar restait au pays. Je suis arrivé ici à l'aube, poussé par la tempête ; je savais que Gunnar avait ses biens paternels par ici dans le nord, mais...

DAGNY, *à Örnulf.*

Et c'est pour cela que tu as quitté l'Islande?

ÖRNULF

Pour cela, oui.

A Sigurd.

Notre rencontre a été l'œuvre des dieux, là-haut ; ils le voulaient ainsi. Si j'avais eu l'idée de te chercher, je n'aurais pas su où tu étais.

SIGURD, *songeur.*

C'est évident, bien sûr... Mais voyons, cette affaire avec Gunnar,... dis-moi, Örnulf, as-tu l'idée de la mener vigou-

reusement, de tout ton pouvoir, par les moyens de douceur ou de force?

ÖRNULF

Il le faut. Écoute, Sigurd, ce que je vais te dire. Cet été, je suis allé au Thing et il y avait là beaucoup de gens honorables. La session terminée, j'étais assis dans la hutte, à boire avec les gens de mon district, et l'on vint à parler des rapts de femmes ; je dus entendre des paroles moqueuses, parce que je suis resté si longtemps sans me venger de cette offense. Alors je me suis mis en colère, et j'ai juré d'aller en Norvège, de chercher Gunnar et d'exiger réparation ou vengeance, pour le rapt, et de ne pas revenir en Islande avant d'avoir mené mon affaire à bout.

SIGURD

Oui, oui ! Si c'est ainsi, je comprends que l'affaire doit être poussée avec vigueur, s'il le faut.

ÖRNULF

Elle doit l'être ; mais je ne serai pas déraisonnable, et j'entends dire que Gunnar est un homme honorable. Et je suis content, aussi, d'avoir fait ce voyage ; le temps finissait par me paraître long en Islande ; j'avais vieilli et grisonné là-bas sur les eaux bleues, il me semblait que je devais les traverser une fois de plus avant de... ; enfin, bref,... Bergthora, ma brave femme, était morte depuis longtemps, mes fils aînés partaient en viking chaque été, et comme Thorolf grandissait à son tour...

DAGNY, *joyeuse.*

Thorolf en est? Où est-il?

ÖRNULF

Sur le bateau.

Il indique le fond à droite.

Quel garçon tu vas voir là ; il est devenu grand et fort et beau depuis le temps où tu étais à la maison. Il sera un superbe lutteur, Sigurd ; il te ressemblera.

DAGNY, *souriant.*

C'est comme autrefois, je vois ; Thorolf a toujours été ton préféré.

ÖRNULF

Il est le plus jeune et ressemble à sa mère, c'est pour cela.

SIGURD

Mais, dis-moi,... ton affaire chez le herse Gunnar, penses-tu dès aujourd'hui?...

ÖRNULF

Plutôt aujourd'hui que demain. Je me contenterai de réparations raisonnables ; si Gunnar refuse cet accommodement, il devra en subir les conséquences.

Le bonde Kaare entre en courant par la droite ; il est en sarrau de bure grise et large chapeau de feutre; il tient à la main un pieu de clôture brisé.

KAARE

Bonne rencontre, guerriers !

ÖRNULF

Rencontre de guerriers est rarement trouvée bonne.

KAARE

Si vous êtes gens honorables, vous me promettrez sûreté parmi vous ; les gens du herse Gunnar me poursuivent à mort !

ÖRNULF

Le herse Gunnar !

SIGURD

C'est donc que tu as mal agi avec lui !

KAARE

J'ai exercé mon droit. Nous gardions ensemble des troupeaux dans un îlot tout près de terre ; les gens de Gunnar emmenèrent mes meilleures bêtes et l'un des hommes m'insulta, me traitant de serf ; alors, j'ai pris mon arme, et je l'ai tué.

ÖRNULF

C'était un acte légitime.

KAARE

Et ce matin ses gens sont venus chez moi en armes ; j'ai eu de la chance, on m'a prévenu à temps et je me suis échappé ; mais je ne peux espérer qu'un bref délai, car mes ennemis me poursuivent.

SIGURD

J'ai peine à te croire, bonde ! Autrefois j'a connu Gunnar aussi bien que moi-même, et je le sais : jamais il ne fit tort à homme paisible.

KAARE

Gunnar n'est pour rien dans cette fâcheuse aventure ; il est dans le sud du pays ; non, c'est Hjördis, sa femme...

DAGNY

Hjördis !

ÖRNULF, *grommelant.*

Oui, oui, ça lui ressemble assez !

KAARE

J'ai offert réparation à Gunnar pour son serf, et il était disposé à l'accepter, mais Hjördis survint, excita son mari par toutes sortes de paroles outrageantes, et empêcha l'accord ; depuis, Gunnar est parti pour le sud, et ce matin...

SIGURD, *regardant vers la gauche.*

Voilà des hommes en route vers le nord, ne serait-ce pas?...

KAARE

C'est Gunnar le herse lui-même !

ÖRNULF

Rassure-toi, je pense bien que j'arriverai à une transaction.

Gunnar le herse, avec quelques hommes, entre par la gauche. Il est en costume ordinaire, robe brune, braies, manteau bleu et large chapeau; en fait d'armes, il n'a qu'une petite hache.

GUNNAR *s'arrête surpris et hésitant, à la vue des gens rassemblés.*

Örnulf des fjords ! Oui, c'est bien lui !...

ÖRNULF

Tu as bien vu.

GUNNAR, *s'approchant.*

Eh bien, salut et bienvenue sur mon sol, si tu viens en paix.

ÖRNULF

Si tu le veux comme moi, la paix ne sera pas troublée.

SIGURD, *s'avançant.*

Bonne rencontre, Gunnar !

GUNNAR, *avec joie.*

Sigurd... mon frère d'armes !

Il lui serre la main.

Oui, puisque tu l'accompagnes, je suis bien sûr qu'Örnulf vient en paix.

A Örnulf.

Donne-moi la main, vieux ! Il n'est pas difficile de comprendre ce que tu viens faire ici, dans le nord ; il s'agit de Hjördis, ta fille adoptive.

ÖRNULF

Tu l'as dit ; grand affront j'ai subi, lorsque tu es parti d'Islande avec elle sans demander mon consentement.

GUNNAR

Tu viens à bon droit ; ce que le jeune homme a taillé, à l'homme fait de la recoudre. Je t'ai longtemps attendu, Örnulf, à cause de cela, et si des amendes peuvent le faire, nous serons bientôt d'accord.

SIGURD

Je le crois aussi. Örnulf sera raisonnable.

GUNNAR, *avec chaleur.*

Il faut que tu le sois, vieillard ; si tu estimais ma femme à sa vraie valeur, tout mon bien n'y suffirait pas !

ÖRNULF

Je me conformerai à la loi et à l'usage, tu peux y compter. Mais, autre chose encore.

Il montre Kaare.

Tu vois cet homme?

GUNNAR

Kaare !

A Örnulf.

Tu sais donc que nous avons démêlé ensemble?

ÖRNULF

Tes gens ont volé ses bêtes, et pour le vol il faut réparation.

GUNNAR

Pour meurtre également ; il a tué mon serf.

KAARE

Parce qu'il m'insultait.

GUNNAR

Je me suis déclaré prêt à un accord.

KAARE

Mais Hjördis n'y était pas disposée, et ce matin, comme tu étais parti, elle est tombée sur moi et me poursuit à mort.

GUNNAR, *irrité.*

Est-ce vrai, ce que tu dis là ; elle a... ?

KAARE

Vrai d'un bout à l'autre.

ÖRNULF

C'est pourquoi le bonde a demandé mon appui, et il peut y compter.

GUNNAR, *après avoir réfléchi un moment.*

Tu as agi loyalement envers moi, Örnulf ; il convient donc que je me plie à ta volonté. Écoute-moi, bonde Kaare, je consens à ce que le meurtre du serf et tout le dommage qui t'a été causé se compensent.

KAARE *tend la main à Gunnar.*

Les conditions sont bonnes ; je les accepte.

ÖRNULF

Et il sera en paix avec toi et les tiens?

GUNNAR

En paix chez lui et n'importe où il ira.

SIGURD, *indiquant la droite.*

Hé, voyez !

GUNNAR, *ennuyé.*

C'est Hjördis !

ÖRNULF

Avec des gens armés !

KAARE

Elle est à ma recherche !

Hjördis avec un groupe de serviteurs. Elle est en noir, robe, manteau et chaperon; les serviteurs sont armés de haches et d'épées, elle-même tient dans sa main un léger épieu.

HJÖRDIS, *s'arrêtant à l'entrée.*

On est nombreux à se rencontrer ici, paraît-il !

DAGNY, *allant vite à sa rencontre.*

Salut et bienvenue, Hjördis !

HJÖRDIS, *froidement.*

Merci. On m'a déjà dit que tu n'étais pas loin.

Elle s'approche en dévisageant d'un regard aigu les assistants.

Gunnar et... Kaare, mon ennemi... Örnulf et ses fils, et...

Apercevant Sigurd, elle tressaille imperceptiblement, se tait un instant, mais se ressaisit et dit :

Bref, je vois ici beaucoup de visages que je reconnais,... mais je ne sais pas qui est le mieux disposé pour moi.

ÖRNULF

Nous sommes tous bien disposés pour toi.

HJÖRDIS

S'il en est ainsi, tu ne refuseras pas de remettre Kaare à la discrétion de mon mari.

ÖRNULF

Ce n'est pas nécessaire.

GUNNAR

Il y a paix et accord entre nous maintenant.

HJÖRDIS, *avec une ironie comprimée.*

Accord? Ah oui, je sais que tu es un habile homme, Gunnar ! Kaare a trouvé des amis bien accompagnés, et je comprends qu'il t'a paru plus sûr...

GUNNAR

Il est inutile de m'exciter avec des paroles moqueuses.

Avec autorité.

Kaare est en paix avec nous !

HJÖRDIS, *se contraint.*

C'est bien ; si tu lui as promis la paix, la promesse doit être tenue.

GUNNAR, *fortement, et toutefois sans éclat.*

Il le faut, et elle le sera !

ÖRNULF

Et un autre accord était à demi conclu, avant ton arrivée.

HJÖRDIS, *tranchante.*

Entre toi et Gunnar?

ÖRNULF, *avec un signe d'assentiment.*

Il te concernait.

HJÖRDIS

Je sais peut-être ce qu'il concernait ; mais je te dis ceci, mon père nourricier, jamais ne se répandra la nouvelle que le herse Gunnar s'est laissé effrayer par ton arrivée avec une troupe armée en ce pays ; si tu étais venu dans notre maison en voyageur solitaire, la querelle aurait pu s'aplanir plus aisément.

GUNNAR

Örnulf et ses fils viennent en paix.

HJÖRDIS

C'est possible, mais l'histoire se répandra, autrement racontée, et toi-même, Gunnar, tu ne comptais pas si fer-

mement sur la paix hier, lorsque tu as envoyé Egil, notre fils, vers le sud, aussitôt que tu as appris qu'Örnulf était dans le fjord avec un navire de guerre.

SIGURD, *à Gunnar.*

Tu as envoyé ton fils vers le sud?

HJÖRDIS

Oui, afin d'être tranquille, au cas où Örnulf nous assaillerait !

ÖRNULF

Tu ne devrais pas plaisanter avec cela, Hjördis ; ce qu'a fait Gunnar pouvait être un acte prudent, si tu empêches l'accord.

HJÖRDIS

La chance régit la vie. Arrive ce qui doit ; mais j'aime mieux mourir que sauver la vie par un lâche accord.

DAGNY

Sigurd paye amende et ne sera pas moins considéré pour cela.

HJÖRDIS

Sigurd doit le mieux savoir ce que son honneur peut supporter.

SIGURD

Et je n'aurai jamais besoin qu'on me le rappelle.

HJÖRDIS

Sigurd est un pourfendeur fameux, mais Gunnar accomplit un exploit plus hardi, lorsqu'il tua l'ours blanc qui défendait ma porte.

GUNNAR, *avec un regard gêné vers Sigurd.*

Bon, bon, ne parlons pas de ça !

ÖRNULF

C'est vrai, c'est le plus bel exploit que personne ait accompli en Islande, et c'est pourquoi...

SIGURD

Eh bien oui, Gunnar peut d'autant plus facilement s'accommoder sans qu'on le dise lâche.

HJÖRDIS

S'il y a amende à payer, il y a aussi amende à réclamer. Gunnar, je te rappelle ce qu'un jour tu m'as promis !

GUNNAR

Inconsidérée fut cette promesse ; exiges-tu qu'elle soit tenue?

HJÖRDIS

Il faut qu'elle soit tenue, si nous devons vivre sous le même toit après cette journée. Sache donc, Örnulf, que si réparation est donnée pour l'enlèvement de ta fille adoptive, tu devras aussi payer parce que tu as tué Jökul, mon père, et as pris tous ses biens !

ÖRNULF

Jökul a péri dans un duel loyal ; ta famille m'a fait un pire affront lorsqu'elle t'envoya en Islande sans dire qui tu étais et me persuada de t'adopter.

HJÖRDIS

C'était un honneur et non un affront d'élever la fille de Jökul.

ÖRNULF

Discordes sans fin en résultèrent, voilà ce que je sais.

HJÖRDIS

Pires discordes peuvent te survenir maintenant, si...

ÖRNULF

Je ne suis pas venu ici pour me quereller avec des femmes !... Gunnar, écoute mes derniers mots ; es-tu disposé à réparer l'enlèvement?

HJÖRDIS, *à Gunnar.*

Rappelle-toi ce que tu as promis !

GUNNAR, *à Örnulf.*

Tu l'entends, j'ai fait une promesse, et il faut que je...

ÖRNULF, *furieux.*

Assez, assez ! Jamais on ne me reprochera d'avoir donné réparation pour un meurtre loyal !

HJÖRDIS, *avec force.*

Alors nous te défions, toi et les tiens !

ÖRNULF, *avec une colère croissante.*

Et qui a le droit, ici, de demander réparation pour Jökul? Où sont ses parents? Aucun n'est vivant ! Qui est son représentant légitime?

HJÖRDIS

C'est Gunnar en mon nom !

ÖRNULF

Gunnar ! Oui, si tu étais mariée avec lui avec le consen-

tement de ton père adoptif, ou s'il avait donné réparation pour l'enlèvement, il serait légitime représentant, mais...

DAGNY, *inquiète et suppliante.*

Père, père !

SIGURD, *vite.*

N'achève pas !

ÖRNULF, *élevant la voix.*

Si, bien haut ce sera dit ! Femme enlevée n'a pas de mari légal !

GUNNAR, *avec violence.*

Örnulf !

HJÖRDIS, *dans un éclat de fureur.*

Insultée ! Honnie !

D'une voix vibrante.

Ça... tu t'en repentiras !

ÖRNULF, *continuant.*

Femme enlevée n'est à considérer que comme concubine d'après la loi ! Si tu veux obtenir des conditions plus honorables, il te faut...

HJÖRDIS, *se contraignant.*

Non, Örnulf, je sais mieux ce qui convient.. Si je ne suis à considérer que comme la concubine de Gunnar,... eh bien, soit, il faut alors qu'il s'illustre en action,... qu'il s'illustre tellement en action, que ma situation ne me cause aucune honte ! Et méfie-toi maintenant, Örnulf ; ici nos chemins se séparent, et je ferai porter les armes contre toi et les tiens aussi souvent que cela se pourra, ta vie sera toujours menacée, et de même celle de quiconque...

Avec un regard perçant sur Kaare.

Le bonde Kaare ! Ah oui, Örnulf a pris ta cause en mains, et il y a paix entre nous, mais je ne te conseillerai pas de venir chez nous trop tôt ; l'homme tué a beaucoup de vengeurs, et il pourrait facilement arriver que... bon, je t'ai averti du danger, tires-en les conséquences. Viens, Gunnar, il faut nous préparer maintenant. Tu as accompli un exploit célèbre en Islande, mais il faut ici un exploit plus grand, afin que ta... que ta concubine n'ait pas honte de toi et d'elle-même !

GUNNAR

Réfléchis un peu, Hjördis ; il est malséant de se comporter ainsi !

DAGNY, *suppliante.*

Reste, ma sœur adoptive,... reste ; je ferai entendre raison à mon père !

HJÖRDIS, *sans l'écouter.*

A la maison, à la maison ! Jamais il ne me fut prédit que j'aurais à vivre comme misérable concubine ; mais si je dois supporter cette vie et cette honte, si je dois les supporter un seul jour de plus, il faut que mon mari fasse un acte... un acte qui le rende plus célèbre que tous les autres hommes !

Elle sort à droite.

GUNNAR, *à voix basse.*

Sigurd, il faut que tu me promettes une chose ; nous causerons ensemble avant que tu quittes le pays.

Il sort avec ses hommes à droite. L'orage a cessé pendant ce qui précède; le soleil de midi se montre comme un disque rouge peu au-dessus de la mer.

ÖRNULF, *menaçant.*

Cette conduite te coûtera cher, ma fille adoptive !

DAGNY

Père, père ! Tu n'as pas de mauvaises intentions !

ÖRNULF

Laisse-moi, toi ! Eh bien, Sigurd, il faudra plus que des amendes, maintenant, entre moi et Gunnar !

SIGURD

Que comptes-tu faire?

ÖRNULF

Je n'en sais rien ; mais on entendra parler au loin de la visite d'Örnulf des Fjords à Gunnar.

SIGURD, *avec une calme fermeté.*

C'est possible ; mais je te le déclare, Örnulf, jamais tu ne porteras d'arme contre lui, tant que je serai en vie !

ÖRNULF

Vraiment ! Et si je le veux !

SIGURD

Cela ne sera pas,... même si tu le veux.

ÖRNULF, *vivement.*

Bien ; si tu te mets du côté de mes ennemis, je me risquerai quand même à marcher contre vous tous.

SIGURD

Écoute-moi bien, Örnulf ; tu ne verras pas le jour où nous serons en lutte, nous deux ; il y a entre nous accord

honorable, Dagny m'est plus chère qu'armes et or, et jamais je n'oublierai que tu es son plus proche parent.

ÖRNULF

J'attendais cela de toi, brave Sigurd !

SIGURD

Mais Gunnar est mon frère d'armes ; nous nous sommes juré paix et amitié. Au combat et dans la vie paisible, ensemble nous avons couru la chance, et il m'est le plus cher de tous les hommes ; la guerre ne lui plaît pas, si vaillant qu'il soit ;... c'est bon, moi, vous me connaissez tous, vous savez que je n'ai pas peur de la bataille ; mais ici je m'avance, Örnulf, et je demande accommodement pour Gunnar. Cède-moi dans cette affaire !

ÖRNULF

Je ne le peux pas ; je serais la risée de tous les guerriers si je rentrais les mains vides en Islande.

SIGURD

Tu ne partiras pas les mains vides. Dans la baie, ici, sont mes deux longs navires, avec toutes les marchandises que j'ai gagnées dans mes excursions ; il y a là de nombreux dons royaux, des caisses de bonnes armes et autres biens précieux ; prends l'un des bateaux, choisis ce que tu voudras, ce sera à toi avec tout ce qui se trouve à bord,... que ce soit l'amende pour Hjördis, et laisse Gunnar tranquille.

ÖRNULF

Brave Sigurd, tu veux faire cela pour Gunnar !

SIGURD

Pour un ami sûr nul ne saurait trop faire.

ÖRNULF

Donner la moitié de tes biens !

SIGURD, *avec instance.*

Prends le tout, les deux vaisseaux, tout ce qui est à moi, et laisse-moi partir avec toi en Islande comme le plus pauvre de tes compagnons ; ce que je donne, je peux le regagner ; mais si tu entres en guerre contre Gunnar, je n'aurai plus jamais un jour de joie. Eh bien, Örnulf, que réponds-tu?

ÖRNULF, *réfléchit.*

Deux bons navires longs, des armes, objets précieux,... on n'a jamais trop de biens, mais...

Vivement.

Non, non,... Hjördis m'a menacé ; je ne veux pas ! Ce serait déshonorant de prendre ce qui t'appartient !

SIGURD

Mais écoute donc d'abord...

ÖRNULF

Non, te dis-je ! Je dois moi-même défendre mon droit ; que la chance décide.

KAARE, *s'approchant.*

Ce sont conseils d'ami que donne Sigurd ; mais si tu veux défendre ton droit à toutes forces, j'ai des conseils meilleurs. Ne compte sur aucune réparation tant que Hjördis aura son mot à dire ; mais tu peux te venger, si tu veux m'écouter.

ÖRNULF

Venger? Que conseilles-tu donc?

SIGURD

Du mal, je le vois bien !

DAGNY, *à Örnulf.*

Ne l'écoute pas !

KAARE

Hjördis m'a déclaré proscrit, par ruse elle en veut à ma vie ; si tu promets de me défendre après coup, j'irai cette nuit dans la maison de Gunnar et je ferai périr les gens dans les flammes. Ça te va-t-il?

SIGURD

Misérable !

ÖRNULF, *calme.*

Si ça me va? Sais-tu, Kaare, ce qui m'irait mieux?

Éclatant.

Ce serait de te couper le nez et les oreilles, lâche serf ! Tu connais mal le vieil Örnulf, si tu crois qu'il sera de moitié dans une telle vilenie !

KAARE, *qui a reculé.*

Si tu ne fonds pas sur Gunnar, il fondra sur toi !

ÖRNULF

J'ai des poings et des armes pour l'empêcher.

SIGURD

Et maintenant, loin de nous ! Des gens loyaux ont honte de ta compagnie !

KAARE, *sur le point de sortir.*

Bien, bien, je verrai à me défendre de mon mieux ; mais je dis ceci : vous le regretterez, si vous procédez avec ménagement ; je connais Hjördis,... et je saurai bien l'atteindre !

Il descend à la mer.

DAGNY

Il médite une vengeance. Sigurd, il faut empêcher ça !

ÖRNULF, *maussade.*

Oh, qu'il fasse ce qu'il voudra ; elle ne mérite pas mieux !

DAGNY

Tu ne penses pas ce que tu dis ; rappelle-toi que tu l'as élevée.

ÖRNULF

Funeste fut le jour où je l'ai prise sous mon toit ; cela s'annonce comme le disait Jökul.

SIGURD

Jökul?

ÖRNULF

Jökul, son père. Lorsque je lui donnai le coup mortel, il tomba de son long sur l'herbe, me regarda, et dit ces vers :

Vainqueur de Jökul partout
pâtira par sa famille;
qui possède ses trésors
n'aura guère à s'en réjouir!

Lorsqu'il eut dit, il se tut un moment, se mit à rire, et mourut.

SIGURD

Il ne faut pas faire attention à ça.

ÖRNULF

Hé, hé, qui sait ! Une histoire avérée conte que Jökul, un jour, a donné à ses enfants un cœur de loup à manger, en sorte qu'ils ont été d'humeur farouche ; Hjördis en a eu sûrement sa part, ça se voit...

Il s'arrête, regardant vers la droite.

Gunnar !... Allons-nous, tous deux, nous rencontrer encore !

GUNNAR, *s'avance.*

Oui, Örnulf, tu peux penser de moi ce que tu voudras ; mais je ne peux pas me séparer de toi comme ton ennemi.

ÖRNULF

Quelle est ton intention?

GUNNAR

Te tendre la main en signe de paix avant ton départ. Écoutez-moi tous ; venez chez moi et restez-y comme hôtes tant qu'il vous plaira. On n'y manque ni de place pour coucher ni de vivres ; et il ne sera question de notre différend ni aujourd'hui ni demain.

SIGURD

Mais Hjördis?

GUNNAR

Se plie à ma volonté ; elle a changé d'idée en revenant, et a trouvé comme moi que nous pourrions bien nous accorder, si vous vouliez venir chez nous.

DAGNY

Oui, oui, c'est cela qu'il faut !

SIGURD, *hésitant.*

Je ne sais tout de même pas si...

DAGNY

Gunnar est ton frère d'armes ; vraiment, si tu hésites, c'est que je te connais mal.

GUNNAR, *à Sigurd.*

Tu m'as montré ton amitié partout où nous avons été ; tu ne vas pas être contre moi cette fois-ci !

DAGNY

Et quitter le pays, alors que Hjördis reste, la haine au cœur ;... non, non, nous ne devons pas faire cela !

GUNNAR

J'ai fait grand tort à Örnulf ; tant qu'il ne sera pas réparé, je ne serai pas en paix avec moi-même.

SIGURD, *vivement.*

Je peux faire pour toi n'importe quoi d'autre, Gunnar, mais non demeurer ici !

Il se ressaisit.

Je suis homme lige du roi Athelstan, et je dois le rejoindre en Angleterre dès cet hiver.

DAGNY

Mais tu le pourras tout aussi bien !

GUNNAR

Nul ne sait quel sort l'attend ; peut-être est-ce la dernière fois, Sigurd, que nous nous rencontrons, et alors tu regret-

teras, à la longue, de me m'avoir pas aidé en ceci aux limites du possible.

DAGNY

Et de longtemps tu ne me verras joyeuse, si tu mets à la voile aujourd'hui.

SIGURD, *résolu.*

Eh bien, soit ! Il en sera comme vous le désirez, bien que... mais c'est décidé maintenant ; voici ma main ; je reste, et j'irai chez toi et Hjördis.

GUNNAR, *lui serre la main.*

Merci, Sigurd, j'en étais sûr... Et toi, Örnulf, tu dis comme lui?

ÖRNULF, *rechigné.*

J'y réfléchirai ; gravement Hjördis m'a offensé ;... je ne répondrai pas aujourd'hui.

GUNNAR

C'est bon, vieux guerrier, Sigurd et Dagny sauront bien dérider ton front. Maintenant je vais préparer le banquet ; la paix avec vous en attendant, et soyez les bienvenus dans ma salle !

Il sort à droite.

SIGURD, *à part.*

Hjördis a changé d'idée, a-t-il dit ! Alors il la connaît mal ; je croirais plutôt qu'elle médite...

Il s'interrompt et se tourne vers les hommes.

Venez tous avec moi aux navires ; je vais choisir de beaux cadeaux pour Gunnar et ses gens.

DAGNY

Des cadeaux pris dans ce que nous avons de mieux. Et toi, mon père,... je ne te laisserai pas tranquille avant que tu aies cédé.

Elle descend avec Sigurd et les hommes vers la mer au fond.

ÖRNULF

Cédé? Oui, si Gunnar n'avait pas de femme chez lui,... ha, si je savais comment la frapper, elle!... Thorolf, te voilà ici!

THOROLF, *qui est entré vivement.*

Comme tu vois! Est-ce vrai ce qu'on dit, que tu t'es rencontré avec Gunnar?

ÖRNULF

Oui!

THOROLF

Et que tu es en guerre avec lui maintenant?

ÖRNULF

Hm, au moins avec Hjördis.

THOROLF

Alors, rassure-toi; tu vas être vengé!

ÖRNULF

Vengé? Qui me venge?

THOROLF

Écoute; j'étais sur le bateau, un homme est venu en courant, un bâton à la main, et a crié : « Si tu appartiens au navire d'Örnulf, salue-le de la part du bonde Kaare, et dis-lui que je vais maintenant nous venger tous les deux. » Puis il

est monté dans une barque et s'est éloigné à la rame, disant : « Vingt proscrits sont sur le fjord ; avec eux j'irai vers le sud, et vers le soir, Hjördis ne pourra plus se vanter de sa progéniture. »

ÖRNULF

Il a dit cela ! Ha, ha, je comprends ; Gunnar a renvoyé son fils, Kaare est en querelle avec lui...

THOROLF

Et il court à la rame et va tuer le gamin !

ÖRNULF, *ayant pris une rapide décision.*

En route, tous ! C'est une proie que nous disputerons !

THOROLF

Que penses-tu faire?

ÖRNULF

J'ai mon idée ; ce sera moi, et non Kaare, qui me vengerai !

THOROLF

Je vais avec toi !

ÖRNULF

Non, tu accompagneras Sigurd et ta sœur chez Gunnar.

THOROLF

Sigurd? Est-il ici dans le pays?

ÖRNULF

Tu vois là ses navires ; nous avons conclu un accord ;... tu l'accompagneras.

THOROLF

Chez tes ennemis?

ÖRNULF

Va toujours au banquet, Hjördis apprendra maintenant à connaître le vieil Örnulf ! Mais, Thorolf, il ne faut parler à personne de l'idée que j'ai maintenant ; à personne, tu m'entends !

THOROLF

Je le promets !

ÖRNULF, *lui prend la main et le regarde tendrement.*

Allons, adieu, mon beau garçon ; conduis-toi bien dans la salle du banquet, et fais-moi honneur. Ne dis pas de paroles inutiles, mais ce que tu diras, que ce soit tranchant comme le fil de l'épée. Sois courtois, tant qu'on se comportera bien avec toi, mais si l'on t'irrite, ne va pas te taire. Ne bois pas plus que tu ne peux supporter, mais ne repousse pas la corne, si on te l'offre avec modération, afin que l'on ne te considère pas comme un garçon efféminé.

THOROLF

Non, sois tranquille !

ÖRNULF

Bien, va donc au banquet chez Gunnar. Je viendrai aussi au banquet, et de la manière la plus inattendue.

Gaiement aux autres.

En route, louveteaux ; aiguisez vos dents,... vous allez avoir du sang à boire.

Il sort avec ses fils aînés à droite au fond. Sigurd et Dagny arrivent de la côte en superbes costumes de fête, suivis de deux hommes qui portent une caisse; les hommes s'en retournent aussitôt.

THOROLF, *regardant son père.*

Les voilà qui partent pour se battre, tous, et je ne dois pas en être ; c'est ennuyeux d'être le plus jeune de la famille... Dagny, je te salue, ma sœur !

DAGNY

Thorolf ! Génies bienfaisants,... mais tu es un homme !

THOROLF

Hé, je pense bien qu'en cinq ans...

DAGNY

Oui, tu as raison.

SIGURD, *lui tend la main.*

Örnulf aura en toi un solide gaillard, si je ne me trompe.

THOROLF

S'il voulait seulement me mettre à l'épreuve, je...

DAGNY, *souriant.*

Mais il te ménage plus que tu ne voudrais ; je me le rappelle bien, il a pour toi presque trop d'affection.

SIGURD

Où est-il allé?

THOROLF

Au vaisseau ;... partons maintenant, il viendra plus tard.

SIGURD

J'attends mes hommes, ils sortent des marchandises et attachent les navires.

THOROLF

Il faut que j'aille les aider !

Il descend à la mer.

SIGURD, *après un moment de réflexion.*

Dagny, ma femme, nous voici tête à tête ; j'ai une chose à te dire, qui ne peut plus être cachée.

DAGNY, *étonnée.*

Que veux-tu dire?

SIGURD

Elle peut être dangereuse, cette visite chez Gunnar.

DAGNY

Dangereuse? Crois-tu que Gunnar?...

SIGURD

Gunnar est brave et loyal ; non, non,... mais j'aurais mieux fait si j'étais parti d'ici sans aller chez lui.

DAGNY

Tu me fais peur ! Sigurd, qu'est-ce qu'il y a?

SIGURD

Réponds-moi d'abord à ceci : l'anneau d'or que je t'ai donné un jour, où l'as-tu?

DAGNY, *le montre.*

Ici, à mon bras ; tu m'as dit de le porter.

SIGURD

Jette-le au fond de la mer, et qu'on ne le trouve jamais ; car il peut causer la mort de beaucoup d'hommes !

DAGNY

L'anneau !

SIGURD, *à voix basse.*

Le soir où eut lieu l'enlèvement chez ton père,... tu te rappelles...

DAGNY

Si je me rappelle !

SIGURD

C'est de cela que je veux parler.

DAGNY, *l'esprit tendu.*

Qu'y a-t-il? Parle donc?

SIGURD

Tu sais qu'il y avait eu fête ; de bonne heure tu t'en fus coucher ; mais Hjördis resta parmi les hommes à la table où l'on buvait. La corne circulait sans cesse, et toutes sortes de hardis engagements furent pris. Je jurai d'emmener une belle vierge quand je partirais d'Islande ; Gunnar prêta le même serment que moi et passa la corne à Hjördis. Elle la reçut, se leva, et fit cette promesse que nul guerrier ne la posséderait et l'épouserait hors celui qui viendrait à sa chambre, tuerait l'ours blanc attaché à la porte, et la porterait sur ses bras...

DAGNY

Hé oui, je connais ça !

SIGURD

Tout le monde pensait que c'était impossible ; car l'ours était un monstre féroce ; personne ne pouvait l'approcher que Hjördis et il avait la force de vingt hommes.

DAGNY

Gunnar l'a tué, pourtant, et fut célèbre en tous pays pour cet exploit.

SIGURD, *à voix basse.*

Il le fut,... mais... c'est moi qui ai accompli l'exploit !

DAGNY, *avec un cri.*

Toi !

SIGURD

Lorsque les hommes sortirent de la salle de fête, Gunnar me pria de venir causer tête à tête avec lui dans le dortoir, et dit : « Hjördis m'est plus chère que toutes les femmes ; je ne peux pas vivre sans elle. » Je lui répondis : « Va donc à sa chambre ; tu sais les conditions qu'elle a posées. » Mais il dit : « Qui aime une femme tient à la vie ; incertaine serait l'issue, si j'attaquais l'ours, et j'ai peur de quitter la vie maintenant, car je perdrais Hjördis en même temps. » La conversation fut longue, et le résultat fut que Gunnar prépara son navire, et que je tirai mon épée, mis le costume de guerre de Gunnar, et me dirigeai vers la chambre.

DAGNY, *avec une joie fière.*

Et c'est toi... toi qui as tué l'ours !

SIGURD

Je le tuai. Dans la chambre, il faisait aussi noir que sous les ailes d'un corbeau ; Hjördis croyait que c'était Gunnar qui était chez elle,... l'hydromel l'avait excitée,... elle ôta un anneau de son bras et me le donna ;... c'est celui que tu portes.

DAGNY, *hésitant.*

Et tu restas toute la nuit dans la chambre de Hjördis?

SIGURD

Mon épée tirée était entre nous.

Court silence.

Avant le point du jour je portai Hjördis au vaisseau de Gunnar ; elle ne s'aperçut pas de notre ruse, et il partit

avec elle. Ensuite je me rendis à ta chambre, et te trouvai parmi tes femmes ;... bon, la suite, tu la connais ; je quittai l'Islande avec une belle vierge, comme je l'avais juré, et tu m'as fidèlement accompagné partout, depuis.

DAGNY, *émue.*

Vaillant mari ! Tu as accompli ce grand exploit ;... oh, j'aurais dû le penser ; nul autre que toi n'en était capable ! Hjördis, cette femme fière et superbe, tu aurais pu la gagner, et pourtant tu m'as choisie ! Tu devrais m'être dix fois plus cher maintenant, si tu ne m'étais déjà ce que j'ai de plus cher au monde !

SIGURD

Dagny, ma douce femme, tu sais tout maintenant... tout ce qu'il faut. Je devais te prévenir ; car l'anneau... que Hjördis ne le voie jamais ! Si tu veux m'écouter, jette-le... tout au fond de la mer !

DAGNY

Non, Sigurd, il m'est trop précieux pour cela ; car c'est un cadeau de toi ! Mais sois tranquille, je le cacherai à tous les yeux, et jamais je ne révélerai ce que tu m'as dit là.

Thorolf vient des vaisseaux avec les hommes de Sigurd.

THOROLF

Tout est prêt pour aller au banquet !

DAGNY

Viens donc, Sigurd,... noble et vaillant guerrier !

SIGURD

Du calme, Dagny,... du calme ! Il dépend de toi maintenant que cette visite se termine en paix ou avec des morts.

Vivement, aux autres.

En route, tous, pour la fête chez Gunnar !

Il va vers la droite avec Dagny; les autres suivent.

ACTE II

(Salle de fête chez le herse Gunnar. La porte de sortie est au fond ; portes plus petites aux murs de côté. Au premier plan à gauche, le grand siège d'honneur ; face à celui-là, à droite, le second, moins élevé. Au milieu du plancher, sur un âtre maçonné, brûle un feu de rondins. Au fond, des deux côtés de la porte, estrades pour les femmes de la maison. A partir des deux sièges d'honneur, le long des murs, s'étendent jusqu'au fond deux longues tables avec des bancs de chaque côté. Il fait sombre dehors ; le feu de rondins éclaire la salle.)

HJÖRDIS ET DAGNY *entrent par la droite.*

DAGNY

Non, Hjördis, je ne te comprends pas ; tu m'as menée partout dans les maisons ; je ne vois pas qu'il te manque rien, et tout ce que tu possèdes est magnifique ;... de quoi peux-tu donc te plaindre?

HJÖRDIS

Hm, mets un aigle en cage, et il mordra les barreaux, qu'ils soient d'or ou de fer.

DAGNY

En un point tu es pourtant plus riche que moi ; tu as Egil, ton petit garçon.

HJÖRDIS

Plutôt pas d'enfant, qu'un fils né dans l'opprobre.

DAGNY

Dans l'opprobre?

HJÖRDIS

Ne te rappelles-tu pas ce qu'a dit ton père? Egil est fils de concubine ; c'est le mot qu'il a prononcé.

DAGNY

Mot dit en colère,... pourquoi y faire attention !

HJÖRDIS

Si, si, Ornulf avait raison, Egil est mou ; on voit bien qu'il est de basse naissance.

DAGNY

Hjördis, comment peux-tu?...

HJÖRDIS, *sans faire attention à elle.*

C'est ainsi que la honte a pouvoir de s'infiltrer dans le sang, comme le venin après une piqûre de serpent. Les fils de héros bien nés sont d'un autre métal ; j'ai entendu parler d'une reine qui prit son fils et lui cousit sa robe dans la peau sans qu'il ait seulement cligné des yeux.

Avec une expression de gaieté féroce.

Dagny, je veux en faire l'essai avec Egil !

DAGNY, *indignée.*

Hjördis, Hjördis !

HJÖRDIS, *riant.*

Ha, ha, ha ! Penses-tu que ce soit sérieux?

Changeant de ton.

Mais tu peux me croire ou non, je suis parfois assaillie par un... un désir, une tentation de tels actes ; ça doit être dans le sang,... car je suis de race jotune, dit-on... Allons, assieds-toi, Dagny ; tu as circulé au loin en ces cinq longues années ;... dis-moi,... tu as été souvent reçue dans les demeures des rois?

DAGNY

Oui,... surtout chez Athelstan, en Angleterre.

HJÖRDIS

Et partout on te rendait honneur ; tu étais assise aux plus hautes places, à table?

DAGNY

Tu penses bien, comme femme de Sigurd...

HJÖRDIS

Oui, bien sûr,... Sigurd est renommé,... bien que Gunnar lui soit supérieur.

DAGNY

Gunnar?

HJÖRDIS

Un exploit a été accompli par Gunnar, que Sigurd n'a pas osé tenter ;... enfin, passons ;... mais dis-moi, lorsque Sigurd partait en aventure, et que tu l'accompagnais,... quand tu entendais le froissement des épées dans leur âpre jeu, et que le sang fumait rouge sur le pont du navire,... ne te sentais-tu pas prise d'un incoercible désir de combattre parmi les hommes ; ne te vêtais-tu pas d'un costume de guerre et ne prenais-tu pas les armes en mains?

DAGNY

Jamais ! A quoi penses-tu? Moi, une femme?

HJÖRDIS

Une femme, une femme,... hm, nul ne sait de quoi une femme est capable ! ...Bon, tu peux au moins me dire une chose, Dagny, car tu dois sûrement le savoir : Quand un homme prend dans ses bras une femme qu'il aime,... est-il vrai qu'elle a le sang en feu, des coups frappent en sa poitrine,... et elle se pâme en d'étranges délices?

DAGNY, *rougissant.*

Hjördis, comment peux-tu...?

HJÖRDIS

Allons, dis-moi... !

DAGNY

Je pense que tu l'as sûrement éprouvé.

HJÖRDIS

Oui, une fois, une seule ; ce fut cette nuit où Gunnar était dans ma chambre ; il me serra si fort que sa cote de mailles éclata, et alors, alors... !

DAGNY, *l'interrompant.*

Quoi ! Sigurd... !

HJÖRDIS

Sigurd? Qui parle de Sigurd? J'ai dit Gunnar,... en cette nuit, où l'enlèvement...

DAGNY, *se contenant.*

Oui, oui, je me rappelle,... je sais bien...

HJÖRDIS

Ce fut la seule fois ; jamais, jamais depuis ! Je me croyais

ensorcelée ; que Gunnar pût enlacer de la sorte une femme, c'était en effet...

Elle s'arrête et regarde Dagny.

Es-tu malade? Il me semble que tu pâlis et rougis !

DAGNY

Mais non, mais non !

HJÖRDIS, *sans s'occuper d'elle.*

Non, j'aurais dû suivre des expéditions joyeuses ; cela aurait été mieux pour moi, et... peut-être pour nous tous. Ç'aurait été une vie remplie et brillante ! Ne t'étonnes-tu pas, Dagny, de me trouver vivant ici? N'as-tu pas peur d'être tête à tête avec moi dans cette salle, maintenant qu'il fait sombre? N'as-tu pas l'idée que je suis sans doute morte au cours d'un si long temps, et que c'est un revenant qui est avec toi?

DAGNY, *sous une impression sinistre.*

Viens... allons-nous-en... vers les autres !

HJÖRDIS, *la prend par le bras.*

Non, reste ! Comprends-tu cela, Dagny, que l'on puisse vivre après être resté ici pendant cinq nuits?

DAGNY

Cinq nuits?

HJÖRDIS

Ici, dans le nord, chaque nuit dure un hiver.

Brusquement, et changeant d'expression.

Ne t'imagine pas, d'ailleurs, que ce n'est pas beau, ici ! Tu verras ici des spectacles que tu n'as jamais vus chez les

rois d'Angleterre ; nous serons ensemble comme des sœurs pendant le temps que tu passeras chez moi ; nous descendrons à la mer, quand l'orage reviendra ; tu verras les vagues voler vers la terre comme des chevaux sauvages à crinières blanches,... et puis, les baleines au loin ! Elles s'affrontent comme des guerriers couverts d'acier ! Ah, quelle joie de siéger comme sorcière sur le dos de la baleine, de chevaucher devant le navire, susciter la tempête, et attirer les hommes dans l'abîme par de beaux chants de magie !

DAGNY

Oh, fi, Hjördis, comment peux-tu parler ainsi?

HJÖRDIS

Sais-tu chanter des chants de magie, toi, Dagny?

DAGNY, *avec dégoût.*

Moi !

HJÖRDIS

C'est bien ce que je pensais ; comment donc as-tu séduit Sigurd?

DAGNY

Tes paroles sont offensantes ; je veux m'en aller !

HJÖRDIS, *la retient.*

Parce que je plaisante ! Non, écoute encore ! Songe, Dagny, être assise ici, le soir, près de la lucarne, à écouter le spectre qui pleure dans le hangar à bateaux, être assise, attendre et épier le retour des hommes morts ; car c'est ici, dans le nord, ici qu'ils doivent passer. Ce sont les hommes intrépides qui sont tombés dans les combats, les femmes fortes qui n'ont pas mené la vie paisible, comme toi et

moi ; par l'orage et la tempête, l'air siffle quand ils passent sur leurs chevaux noirs dont les clochettes sonnent !

Elle prend Dagny dans ses bras et la serre avec force.

Ah, songes-y, Dagny, si l'on faisait le dernier voyage sur un si bon coursier !

DAGNY, *se dégageant.*

Hjördis, Hjördis, lâche-moi ! Je ne veux pas t'écouter !

HJÖRDIS, *riant.*

Tu as l'humeur douce et t'effraies facilement !

Gunnar entre par le fond avec Sigurd et Thorolf.

GUNNAR

Oui, vraiment, tout va maintenant pour le mieux ; toi, Sigurd, mon loyal et vaillant frère, je t'ai retrouvé, aussi fidèle qu'avant ; j'ai sous mon toit le fils d'Örnulf, et le vieux viendra bientôt, n'est-ce pas?

THOROLF

Il l'a promis.

GUNNAR

Je regrette seulement que le petit Egil ne soit pas là.

THOROLF

Tu aimes beaucoup ce garçon, car tu le nommes souvent.

GUNNAR

Oui, je l'aime ; c'est qu'il est le seul ; et il sera beau et aimable.

HJÖRDIS

Mais pas un géant...

GUNNAR

Voyons..., ne dis pas ça.

SIGURD

Et que tu l'aies éloigné de chez toi...

GUNNAR

Puissé-je ne l'avoir pas fait !

A mi-voix.

Mais, Sigurd, tu le sais bien : qui aime quelqu'un par-dessus tout agit parfois de façon peu virile.

Haut.

J'avais peu de monde chez moi, et aucun de nous ne pouvait être sûr de sa vie, lorsque le bruit se répandit qu'Örnulf abordait avec un vaisseau de guerre.

HJÖRDIS

Je sais une chose qui doit être sauvée d'abord, la vie ensuite.

THOROLF

Et c'est?

HJÖRDIS

L'honneur et le renom.

GUNNAR

Hjördis !

SIGURD

On ne reprochera pas à Gunnar d'avoir entaché son honneur par cet acte.

GUNNAR, *sévèrement.*

Personne ne parviendra à m'exciter contre Örnulf et les siens !

HJÖRDIS, *souriant.*

Hm ; dis-moi, Sigurd,... ton navire peut-il avancer par tous les vents?

SIGURD

Oui, si l'on s'y prend adroitement.

HJÖRDIS

Bien, je conduirai aussi mon navire avec adresse, et j'arriverai bien où je désire aller.

Elle remonte dans la salle.

DAGNY, *à voix basse, agitée.*

Sigurd, allons-nous-en d'ici... ce soir même !

SIGURD

Maintenant, il est trop tard ; c'est toi-même, qui as...

DAGNY

C'est qu'alors j'aimais Hjördis ; mais maintenant... ; j'ai entendu des paroles d'elle, qui me font peur, rien qu'à y penser.

Les hommes de Sigurd, plus d'autres hôtes, hommes et femmes, des serviteurs et servantes, entrent par le fond.

GUNNAR, *après un court silence rempli par des salutations, etc.*

Maintenant, à table et buvons ! Mon hôte le plus éminent, Örnulf des Fjords, viendra plus tard, Thorolf me l'a promis.

HJÖRDIS, *aux serviteurs.*

Faites circuler bière et hydromel afin que les langues se délient et les esprits s'égayent.

Gunnar conduit Sigurd au siège d'honneur de droite. Dagny s'assied à la droite de

Sigurd, Hjördis en face de lui, de l'autre côté de la même table. La place de Thorolf lui est indiquée de la même manière, en face de Gunnar, qui s'assied sur le siège d'honneur le plus élevé. Les autres prennent place plus loin vers le fond.

HJÖRDIS, *après un silence pendant lequel on boit et cause à voix basse.*

Il est rare qu'un si grand nombre d'hommes vaillants soient assis ensemble, comme ce soir en cette salle. Il conviendrait donc de se distraire à la vieille manière : que chacun énonce ses exploits, afin que tous apprécient entre eux qui se distingue au-dessus des autres.

GUNNAR

Cet usage n'est pas bon quand on est réunis pour boire ; il provoque souvent des querelles.

HJÖRDIS

Je ne croyais pas que Gunnar avait peur.

SIGURD

Personne, certes, ne le croit ; mais nous n'en finirions pas si nous citions nos exploits, nombreux comme nous sommes. Raconte-nous plutôt, Gunnar, ton voyage en Bjarmeland ; c'est un excellent exploit d'aller si loin dans le nord, et nous t'écouterons volontiers.

HJÖRDIS

Le voyage en Bjarmeland est une simple excursion, dont il convient mal de parler entre guerriers. Non, commence, toi, Sigurd ! Si tu ne veux pas que je croie que tu ne veux

pas entendre l'éloge de mon mari, commence ! Parle ; dis l'action que tu as accomplie, et que tu prises le plus.

SIGURD

Eh bien, puisque tu m'y forces, il faut bien que je cède. J'ai à citer que je me trouvais en expédition sous Orknö ; des ennemis vinrent nous attaquer, mais nous les avons chassés de leurs vaisseaux, et je combattis seul contre huit hommes.

HJÖRDIS

C'était fort bien ; mais étais-tu complètement équipé?

SIGURD

Complètement, avec hache, épieu et bouclier.

HJÖRDIS

C'était bien tout de même. Maintenant, mon mari, tu dois dire lequel de tes exploits te paraît le plus honorable.

GUNNAR, *malgré lui.*

Je tuai deux bersærks qui avaient pris un bateau de commerce ; puis je renvoyai chez eux les commerçants prisonniers et leur donnai le bateau sans leur faire payer rançon. Le roi d'Angleterre trouva cet acte fort bon, dit que j'avais agi honorablement, me remercia et me donna de beaux présents.

HJÖRDIS

Vraiment, Gunnar, tu aurais pu citer plus bel exploit !

GUNNAR, *vivement.*

Je ne me vante de nul autre exploit ! Depuis que j'ai quitté l'Islande, j'ai vécu en paix et j'ai voyagé pour le commerce. Qu'il ne soit plus question de cela !

HJÖRDIS

Si tu caches toi-même ta gloire, ta femme parlera.

GUNNAR

Hjördis, tais-toi... je te l'ordonne !

HJÖRDIS

Sigurd a lutté contre huit hommes, et il était complètement équipé ; Gunnar est venu à ma chambre par une nuit noire, il a tué l'ours, qui avait la force de huit hommes, et il n'avait à la main qu'une courte épée.

GUNNAR, *violemment agité.*

Femme, pas un mot de plus !

DAGNY, *à voix basse.*

Sigurd, vas-tu supporter?...

SIGURD, *de même.*

Reste tranquille !

HJÖRDIS, *aux autres.*

Eh bien, braves gens,... qui est le plus vaillant, Sigurd ou Gunnar?

GUNNAR

Silence !

HJÖRDIS, *élevant la voix.*

Parlez, je le demande à bon droit.

UN VIEUX, *parmi les hôtes.*

A dire vrai, l'acte de Gunnar est le plus superbe que des hommes aient fait ; Gunnar est le héros le plus vaillant, Sigurd ensuite.

GUNNAR, *avec un regard par-dessus la table.*

Ha, Sigurd, Sigurd, si tu savais !...

DAGNY, *à voix basse.*

C'est trop... même pour un ami !

SIGURD

Tais-toi, ma femme !

Haut, aux autres.

Oui, certainement, Gunnar est le plus glorieux de tous les hommes ; et je le tiendrais pour tel jusqu'à mon dernier jour, même s'il n'avait jamais accompli cette action, car je la considère moins haut que vous.

HJÖRDIS

C'est la jalousie qui te fait dire cela, viking Sigurd !

SIGURD, *souriant.*

En cela tu te trompes grandement.

Amicalement à Gunnar, en buvant à lui par-dessus la table.

Salut à toi, noble Gunnar ; notre amitié restera solide, quelque essai qu'on fasse de la rompre.

HJÖRDIS

Personne ne l'essaye, que je sache.

SIGURD

Ne dis pas cela ; je suis presque tenté de croire que tu nous as invités ici à boire pour provoquer une querelle.

HJÖRDIS

C'est bien toi, Sigurd ; te voilà en colère parce que tu ne dois pas passer pour le premier de l'assemblée.

SIGURD

J'ai toujours estimé Gunnar plus haut que moi-même.

HJÖRDIS

Eh bien,... après Gunnar, c'est encore une bonne place, et...

Avec un regard de côté sur Thorolf.

Si Örnulf avait été là, il aurait pu avoir la troisième.

THOROLF

Et Jökul, ton père, serait assis beaucoup plus bas, car il a dû plier devant Örnulf.

Le dialogue suivant a lieu avec une excitation croissante, mais tout de même contenue.

HJÖRDIS

Il ne faut pas dire cela ! Örnulf est skalde, et l'on dit à voix basse qu'il s'est vanté d'exploits plus grands qu'il n'en a parfaits.

THOROLF

Alors, malheur à qui le murmure assez haut pour que mes oreilles le perçoivent !

HJÖRDIS, *avec un sourire provocant.*

En prendrais-tu vengeance?

THOROLF

Oui, et de sorte que le bruit s'en répande au loin !

HJÖRDIS

Eh bien, je viderai une corne pour te souhaiter d'abord de la barbe au menton.

THOROLF

Même un garçon imberbe est trop fier pour se chamailler avec des femmes.

HJÖRDIS

Mais trop faible pour se battre avec des hommes ; c'est pourquoi ton père t'a fait rester au foyer en Islande, lorsque tes frères sont partis en expédition.

THOROLF

Il est fâcheux qu'il ne t'ait pas aussi bien tenue à l'œil ; car tu n'aurais pas quitté le pays à la suite d'un rapt !

GUNNAR ET SIGURD

Thorolf !

DAGNY, *en même temps.*

Mon frère !

HJÖRDIS, *à voix basse et frémissant de colère.*

Ah... attends... attends un peu !

THOROLF, *tend la main à Gunnar.*

Ne te fâche pas, Gunnar ;... des mots méchants me sont venus sur la langue ; mais ta femme m'a provoqué.

DAGNY, *à voix basse et suppliante.*

Ma sœur, si jamais tu as eu de l'affection pour moi, ne suscite pas de querelle !

HJÖRDIS, *riant.*

Quand on boit, il faut bien plaisanter, pour que règne la gaieté.

GUNNAR, *qui a parlé à voix basse avec Thorolf.*

Tu es un brave garçon.

Il lui tend une épée qui est accrochée pres de la place d'honneur.

Tiens, Thorolf, voilà un bon cadeau. Sers-t'en bien, et soyons amis.

HJÖRDIS

Tu ne devrais pas aliéner tes armes, Gunnar ; car les gens diront que tu te défais de ce qui t'est, à toi-même, inutile.

THOROLF, *qui cependant a examiné l'épée.*

Merci du cadeau, Gunnar ; jamais elle ne sera brandie dans une action déloyale.

HJÖRDIS

Si tu veux tenir cette promesse, ne la prête jamais à tes frères.

GUNNAR

Hjördis !

HJÖRDIS, *continuant.*

Et ne l'accroche pas non plus au mur chez ton père ; car il s'y trouve des armes d'hommes déloyaux.

THOROLF

C'est vrai, Hjördis,... la hache et l'écu de ton père y ont été accrochés pendant bien des années.

HJÖRDIS, *se contraignant.*

Örnulf a tué mon père,... c'est un exploit que tu as toujours à la bouche ; mais si le bruit dit vrai, l'affaire ne fut pas aussi loyale que tu le penses.

THOROLF

De quel bruit parles-tu?

HÖJRDIS, *souriant.*

Je n'ose le dire ; car cela te mettrait en colère.

THOROLF

Eh bien, tais-toi,... j'aime autant cela.

Il lui tourne le dos.

HJÖRDIS

Bah, on peut bien le dire tout de même. Est-il vrai, Thorolf, que ton père a passé trois nuits en jupe de femme chez la sorcière de Smalserhorn à faire bouillir des sortilèges avant d'oser se battre dans l'île avec Jökul?

Tous se lèvent; vive émotion parmi les hôtes.

GUNNAR, SIGURD ET DAGNY

Hjördis !

THOROLF, *au comble de l'exaspération.*

Jamais tu n'as entendu un si vil mensonge sur Örnulf des Fjords ! C'est toi-même qui l'as inventé ; car il faut être venimeuse comme toi pour trouver cela ! C'est le pire forfait qu'un homme puisse commettre, que tu imputes là à mon père !

Il repousse l'épée.

Tiens, Gunnar, reprends ton cadeau ; je n'emporte aucun présent de la maison où l'on insulte mon père !

GUNNAR

Thorolf, écoute-moi !

THOROLF

Laisse-moi m'en aller ! Mais vous devriez vous méfier, toi et Hjördis ; car mon père tient en ce moment à sa merci celui qui vous est plus cher que tout !

HJÖRDIS, *interdite.*

Ton père tient !...

GUNNAR, *avec un cri.*

Que dis-tu?

SIGURD, *vivemen .*

Où est Örnulf?

THOROLF, *avec un rire moqueur.*

Dans le sud..., avec mes frères !

GUNNAR

Dans le sud !

HJÖRDIS, *éclatant.*

Gunnar ! Örnulf a tué Egil, notre fils !

GUNNAR

Tué !... Egil tué !... Alors malheur à Örnulf et à tous les siens ! Thorolf, parle ;... est-ce vrai?

SIGURD

Gunnar, Gunnar,... écoute-moi !

GUNNAR

Parle, si tu tiens à la vie !

THOROLF

Tu ne m'effraies pas ! Attends le retour de mon père ; il dressera la perche d'infamie contre la maison de Gunnar ! Et toi, Hjördis,... goûte en attendant les paroles que j'ai

entendues aujourd'hui : « Avant la nuit, Gunnar le herse et sa femme n'auront pas de postérité dont ils puissent se vanter ! »

Il sort au fond.

GUNNAR, *avec la plus profonde douleur.*

Tué,... tué ! Mon petit Egil tué !

HJÖRDIS, *furieusement.*

Et toi... tu le laisses partir ! Tu laisses Egil, ton fils, gisant non vengé ! Tu seras méprisé de tous, si...

GUNNAR, *comme hors de lui.*

Une épée..., une hache ! C'est la dernière nouvelle qu'il apportera !

Il saisit une hache de l'un de ceux qui l'entourent, et sort rapidement.

SIGURD, *veut le suivre.*

Gunnar, contiens-toi !

HJÖRDIS, *le retient.*

Reste, reste ! Les hommes les sépareront ; je connais Gunnar !

On entend un cri de la foule qui est accourue près de la porte.

SIGURD ET DAGNY

Qu'est-ce que c'est?

UNE VOIX PARMI LA FOULE

Thorolf est tombé !

SIGURD

Thorolf ! Ha, lâche-moi !

DAGNY

Mon frère ! Oh, mon frère !

Sigurd veut se dépêcher de sortir; à ce moment la foule s'écarte, Gunnar entre, et jette la hache près de la porte.

GUNNAR

Voilà qui est fait. Egil est vengé !

SIGURD

C'est bien, à moins que ta main n'ait été trop prompte.

GUNNAR

C'est possible, c'est possible ; mais Egil, Egil, mon beau garçon !

HJÖRDIS

Il faut nous armer maintenant, et chercher de l'aide chez nos amis ; car Thorolf a de nombreux réclamants.

GUNNAR, *sombre.*

Lui-même sera son pire vengeur ; nuit et jour je penserai à lui.

HJÖRDIS

Thorolf a eu son compte. Les parents doivent pâtir pour les actes de leurs parents.

GUNNAR

C'est juste ; mais je sais que j'avais l'âme mieux contente avant de l'avoir tué.

HJÖRDIS

La nuit d'après est toujours la pire ; quand elle est passée, ça va. Örnulf a poursuivi sa vengeance par une ruse in-

fâme ; il ne voulait pas s'attaquer à nous en lutte ouverte, il a fait semblant d'être d'humeur conciliante, et tombe ensuite sur notre enfant sans défense ! Ha, je vois plus clair que vous ; je pensais bien qu'Örnulf était cruel et fourbe ; j'avais bien motif de t'exciter contre lui et toute sa race perfide.

GUNNAR, *excité.*

Oui, tu as raison ! Faible est ma vengeance, comparée au forfait d'Örnulf. Il a perdu Thorolf, mais six fils lui restent, et à moi aucun... aucun !

UN SERVITEUR, *entre en hâte par le fond.*

Örnulf des Fjords arrive !

GUNNAR

Örnulf !

HJÖRDIS ET PLUSIEURS HOMMES

Aux armes ! Aux armes !

DAGNY, *en même temps.*

Mon père !

SIGURD, *comme saisi d'un pressentiment.*

Örnulf !... Ha, Gunnar, Gunnar !

GUNNAR, *tire son épée.*

Debout, tous ! Vengeance sur le meurtrier d'Egil !

Örnulf entre avec Egil sur le bras.

GUNNAR, *avec un cri.*

Egil !

ÖRNULF

Voilà le petit Egil qui vous revient !

TOUS, *les uns aux autres.*

Egil ! Egil vivant !

GUNNAR, *laisse tomber son épée.*

Malheur à moi ; qu'est-ce que j'ai fait !

DAGNY

O Thorolf, mon frère !

SIGURD

C'est bien ce que je pensais !

ÖRNULF, *dépose Egil par terre.*

Tiens, Gunnar, voilà ton beau garçon !

EGIL

Père ! Le vieil Örnulf ne voulait pas me faire de mal, comme tu le disais quand je suis parti !

ÖRNULF, *à Hjördis.*

Maintenant j'ai donné indemnité pour ton père ; je pense que nous pouvons nous accorder.

HJÖRDIS, *avec une émotion contenue.*

C'est possible !

GUNNAR, *comme se réveillant.*

Est-ce un affreux rêve qui m'égare? Toi... toi, tu ramènes Egil !

ÖRNULF

Comme tu vois ; mais il faut que tu saches qu'il a été près de mourir.

GUNNAR

Je le sais.

ÖRNULF

Et tu ne te réjouis pas davantage de le voir?

GUNNAR

S'il était venu plus tôt, je m'en serais réjoui davantage. Mais dis-moi tout,... qu'est-ce qui s'est passé?

ÖRNULF

C'est bientôt dit. Le bonde Kaare couvait de mauvais desseins contre vous ; avec d'autres forbans il se dirigea vers le sud à la recherche d'Egil.

GUNNAR

Kaare !

A part.

Ha, je comprends maintenant les paroles de Thorolf !

ÖRNULF

Son projet parvint à mes oreilles ; il ne fallait pas qu'un tel crime fût commis. Je ne voulais pas payer d'amende pour Jökul, et je t'aurais volontiers tué en duel dans une île, s'il l'avait fallu, Gunnar,... mais je devais quand même défendre ta lignée ; avec mes fils je partis à la poursuite de Kaare.

SIGURD, *à part.*

Quelle action néfaste a eu lieu ici !

ÖRNULF

Lorsque j'arrivai, les hommes qui avaient amené Egil étaient couchés par terre, attachés, ton fils était déjà au pouvoir de tes ennemis, qui ne l'auraient pas épargné longtemps. Chaude fut la lutte ! J'ai rarement échangé de

plus rudes coups d'épée ; Kaare et deux hommes s'enfuirent vers les montagnes ; les autres dorment ferme et on aura du mal à les réveiller.

GUNNAR, *angoissé.*

Mais toi... toi Örnulf?...

ÖRNULF, *sombre.*

Six fils m'ont accompagné dans le combat.

GUNNAR, *haletant.*

Et au retour?

ÖRNULF

Aucun.

GUNNAR, *épouvanté.*

Aucun !

A part.

Et Thorolf, Thorolf !

Profonde émotion parmi la foule. Hjördis paraît en proie à une violente lutte intérieure; Dagny pleure en silence près du siège d'honneur à droite. Sigurd est debout près d'elle, douloureusement ému.

ÖRNULF, *après un court silence.*

C'est dur de se dresser comme un sapin luxuriant, et d'être ainsi ébranché par un seul orage. Mais... l'un meurt, l'autre survit ;... donnez-moi une corne ; je veux boire à la mémoire de mes fils.

L'un des hommes de Sigurd apporte une corne.

Salut à vous dans votre chevauchée, mes fils vaillants ! Les portes de cuivre ne se fermeront pas sur vos talons, car vous arrivez dans la salle avec une suite nombreuse !

Il boit et rend la corne.

Et maintenant, rentrons en Islande ; l'expédition d'Örnulf est terminée ; le vieil arbre n'a plus qu'une branche verte, il faut la conserver. Où est Thorolf?

EGIL, *à son père.*

Oui, montre-moi Thorolf ! Örnulf a dit qu'il me taillera un bateau avec beaucoup, beaucoup de guerriers dedans.

ÖRNULF

Il me faut louer tous les génies bienfaisants de ce que Thorolf n'est pas venu avec nous ; car si, lui aussi,... non, si fort que je sois... ce poids eût été trop lourd à porter. Mais pourquoi ne vient-il pas? Toujours il était le premier à la rencontre de son père ; car il nous semblait à tous deux que nous ne pouvions pas vivre un jour l'un sans l'autre.

GUNNAR

Örnulf, Örnulf !

ÖRNULF, *avec une inquiétude croissante.*

Vous êtes là, tous, muets, debout dans la salle, je le vois maintenant ;... qu'est-ce qu'il y a,... où est Thorolf?

DAGNY

Sigurd, Sigurd,... c'est là le plus dur pour lui !

GUNNAR, *luttant contre lui-même.*

Vieillard !... Non... et pourtant, il n'y a pas moyen de le cacher...

ÖRNULF, *vivement.*

Mon fils ! Où est-il?

GUNNAR

Thorolf est tué !

ÖRNULF

Tué ! Thorolf? Thorolf? Ah, tu mens !

GUNNAR

Je donnerais tout mon sang pour le savoir en vie !

HJÖRDIS, *à Örnulf.*

Thorolf est lui-même la cause de ce qui est arrivé ; ses propos obscurs ont fait entendre que tu étais tombé sur Egil et l'avais tué ;... nous nous étions séparés assez en désaccord la dernière fois ; tu as déjà causé mort d'homme dans ma famille ;... et de plus,... Thorolf était au banquet comme un garçon babillard ; il fut excité par des plaisanteries et prononça de vilaines paroles ;... c'est alors seulement que Gunnar se mit en colère ; c'est alors seulement qu'il porta les armes contre ton fils ; je peux, certes, bien dire qu'il avait clairement motif d'agir ainsi.

ÖRNULF, *avec calme.*

On voit bien que tu es femme ; car tu parles beaucoup. A quoi bon? Si Thorolf est tué, sa saga est achevée.

EGIL

Puisque Thorolf est tué, je n'aurai pas de guerriers.

ÖRNULF

Non, Egil,... nous avons perdu nos guerriers, toi et moi.

A Hiördis.

Ton père a chanté :

Vainqueur de Jökul partout
pâtira par sa famille.

Tu as bien veillé à ce que ses paroles se vérifient.

Il se tait un instant et se tourne vers l'un des hommes.

Où a-t-il reçu le coup mortel?

L'HOMME

En plein sur le front.

ÖRNULF, *content.*

Hm ; c'est un endroit honorable ; il n'a donc pas tourné le dos. Mais est-il tombé de côté, ou droit aux pieds de Gunnar?

L'HOMME

Moitié de côté et moitié vers Gunnar.

ÖRNULF

Cela n'augure que demi-vengeance ; bien, bien,... nous verrons !

GUNNAR, *s'approche.*

Örnulf, je sais que tous mes biens ne peuvent compenser cette perte ; mais demande-moi ce que tu voudras...

ÖRNULF, *durement, l'interrompant.*

Donne-moi le cadavre de Thorolf, et laisse-moi partir ! Où est-il?

Gunnar indique le fond sans mot dire. Örnulf fait quelques pas, mais se retourne, et dit d'une voix tonnante à Sigurd, Dagny et d'autres qui veulent l'accompagner par compassion.

Restez ! Croyez-vous que les gens de la maison mortuaire doivent accompagner Örnulf comme une femme qui geint?

Restez, vous dis-je !... Je peux bien porter Thorolf tout seul.

Avec une force calme.

Je m'en vais sans fils ; mais nul ne dira qu'il m'a vu fléchir !

Il sort lentement.

HJÖRDIS, *avec un rire forcé.*

Bon, qu'il parte, comme il veut ; nous n'avons pas besoin d'être nombreux, s'il revient en ennemi ! Eh bien, Dagny,... je pense que c'est la dernière fois que tou père quitte l'Islande à telle intention !

SIGURD, *révolté.*

Oh, c'est indigne !

DAGNY, *de même.*

Tu peux l'insulter ! L'insulter... après ce qui s'est passé ici !

HJÖRDIS

L'acte acompli, on doit encore s'en faire gloire ! Ce matin, j'ai juré haine et vengeance contre Örnulf ;... je pourrais oublier le meurtre de Jökul, et tout, ...mais non son insulte à ma situation. Il m'a appelée concubine ; si cela est, je n'en ai aucune honte ; car Gunnar, aujourd'hui, est plus puissant que ton père ; il est plus fort et plus renommé que Sigurd, ton propre mari !

DAGNY, *indignée.*

En cela tu te trompes, Hjördis,... et à l'instant même tout le monde va savoir que tu vis sous le toit d'un poltron !

SIGURD

Dagny, que veux-tu !

GUNNAR

Poltron !

HJÖRDIS, *avec un rire méprisant.*

Tu dis des sottises !

DAGNY

Il ne faut plus que ce soit caché ; je me suis tue jusqu'au moment où tu as outragé mon père et mes frères tombés ; je me suis tue pendant qu'Örnulf était là ; car il ne devait pas entendre que Thorolf est tombé par la main d'un poltron et d'un lâche ; mais maintenant ...ne vante jamais Gunnar pour ce fameux exploit en Islande ; car Gunnar est poltron ! L'épée qui demeura entre toi et le ravisseur, elle pend au côté de mon mari,... et l'anneau que tu ôtas de ton bras, tu l'as donné à Sigurd.

Elle le retire et le tient en l'air.

Le voilà !

HJÖRDIS, *égarée.*

Sigurd !

LA FOULE

Sigurd ! C'était Sigurd !

HJÖRDIS, *tremblante d'émotion.*

Lui, lui !... Gunnar, est-ce vrai !

GUNNAR, *avec un calme digne.*

Tout est vrai ; sauf que je ne suis pas poltron ;... je ne suis ni poltron ni lâche.

SIGURD, *ému.*

Tu ne l'es pas, Gunnar ! Tu ne l'as jamais été !

Aux autres.

Partons, mes hommes ! Partons d'ici !

DAGNY, *près de la porte, à Hjördis.*

Qui est maintenant l'homme le plus vaillant, mon mari ou le tien !

Elle sort avec Sigurd et sa suite.

HJÖRDIS, *à part.*

Il ne me reste qu'une seule chose à faire... un seul acte à méditer : il faut que Sigurd meure, ou moi !

ACTE III

(La grand'salle chez Gunnar le herse. Il fait jour.)

HJÖRDIS *est assise sur le banc en face du second siège d'honneur, occupée à tresser une corde d'arc; sur la table sont posés un arc et quelques flèches.*

HJÖRDIS, *en tirant sur la corde.*

Elle est souple et forte.

Regardant les flèches.

Les traits aiguisés et lourds...

Laissant tomber ses mains sur ses genoux.

Mais où trouver la main qui... Outragée, outragée par lui,... par Sigurd ! Je dois le haïr plus que d'autres, je le vois bien ; mais il ne se passera pas beaucoup de jours avant que j'aie...

Réfléchissant.

Oui, mais le bras, le bras qui accomplira l'acte?

Gunnar, muet et songeur, entre par le fond.

HJÖRDIS, *après un court silence.*

Comment vas-tu, mon mari?

GUNNAR

Mal, Hjördis ; cette affaire d'hier ne veut pas passer ; elle reste là et me pèse sur le creux de l'estomac.

HJÖRDIS

Fais comme moi ; prends une occupation.

GUNNAR

C'est bien ce qu'il faut.

Silence; Gunnar marche de long en large, remarque ce qu'elle fait et s'approche.

Que fais-tu là?

HJÖRDIS, *sans lever les yeux.*

J'attache une corde d'arc ; tu le vois bien.

GUNNAR

Une corde d'arc... de tes propres cheveux !

HJÖRDIS, *souriant.*

Chaque heure enfante de grandes actions en ce moment ; tu as tué le fils de mon père nourricier, et j'ai préparé ceci depuis l'aube.

GUNNAR

Hjördis, Hjördis !

HJÖRDIS, *lève les yeux.*

Qu'est-ce qu'il y a?

GUNNAR

Où étais-tu cette nuit?

HJÖRDIS

Cette nuit?

GUNNAR

Tu n'étais pas dans la chambre.

HJÖRDIS

Tu sais cela?

GUNNAR

Je ne pouvais pas dormir ; elle me donnait des rêves désordonnés, cette... ce qui est arrivé avec Thorolf ; je croyais le voir venir... bon, je me réveillai ; puis, ce fût comme un beau chant étrange qu'on entendait au-dessus de la maison ; je me levai ; j'entr'ouvris la porte ;... tu étais assise ici près du feu de gros bois,... il brûlait bleu et rouge,... tu préparais des flèches et chantais sur elles des chants de magie.

HJÖRDIS

C'était utile ; car ferme est la poitrine qu'il faut toucher aujourd'hui.

GUNNAR

Je te comprends ; tu veux que Sigurd meure.

HJÖRDIS

Hm, c'est possible.

GUNNAR

Jamais il n'en sera comme tu le veux. Avec Sigurd je reste en paix, si fort que tu me harcèles.

HJÖRDIS, *souriant.*

Tu crois?

GUNNAR

Je le sais !

HJÖRDIS, *lui tend la corde.*

Dis-moi, Gunnar, peux-tu défaire ce nœud-là?

GUNNAR, *essaye.*

Non, il est tressé trop serré et trop compliqué.

HJÖRDIS, *se lève.*

Le filage de la norne est plus compliqué ; tu peux encore moins le débrouiller !

GUNNAR

Tortueuses sont les voies des dieux ;... toi ni moi ne les connaissons.

HJÖRDIS

Je sais du moins sûrement ceci : que Sigurd nous causera un sort funeste à tous les deux.

Silence; Gunnar reste debout, plongé dans ses réflexions.

HJÖRDIS, *qui l'a observé furtivement.*

A quoi penses-tu?

GUNNAR

A un rêve que j'ai eu récemment. Il me semblait que j'avais accompli l'acte que tu demandes; Sigurd gisait frappé; tu étais debout près de lui, toute blême. Je dis alors : « Es-tu contente, maintenant qu'est fait ce que tu voulais? » Mais tu ris et tu répondis : « Je serais plus contente si c'était toi, Gunnar, qui gisais là, au lieu de Sigurd. »

HJÖRDIS, *avec un rire forcé.*

Il faut que tu me connaisses mal, si un pareil rêve stupide peut t'arrêter !

GUNNAR

Hm !... Dis-moi, Hjördis, que te semble de la salle, ici?

HJÖRDIS

A dire vrai, Gunnar,... je trouve parfois qu'on est à l'étroit ici.

GUNNAR

Oui, oui, c'est ce que je me suis dit ; il y a une personne de trop.

HJÖRDIS

Peut-être deux.

GUNNAR, *qui n'a pas écouté sa réflexion.*

Mais on corrigera cela.

HJÖRDIS, *avec un regard interrogateur.*

Corriger cela? Tu as donc l'idée de?...

GUNNAR

D'équiper mes vaisseaux de guerre et quitter le pays ; je veux regagner le renom que maintenant j'ai perdu, parce que tu m'étais chère par-dessus tout.

HJÖRDIS, *songeuse.*

Tu quittes le pays? Oui, oui, c'est peut-être ce qui vaut le mieux pour nous deux.

GUNNAR

Dès le jour où nous partîmes d'Islande, j'ai bien vu que ça n'irait pas bien entre nous. Tu es fière et hautaine ; il y a des moments où j'ai presque peur de toi ; mais, c'est étrange,... c'est surtout par là que tu m'es si chère ; une terreur magique émane de toi,... il me semble que tu pourrais m'allécher à un forfait, et que tout ce que tu me demanderais me paraîtrait bien agi.

Il branle la tête lentement.

Insondable est le dessein de la norne ; Sigurd aurait dû être ton mari.

HJÖRDIS, *l'interrompant.*

Sigurd !

GUNNAR

Oui, Sigurd. La haine et la vengeance t'aveuglent, sans quoi tu l'apprécierais mieux. J'aurais dû être comme Sigurd, alors j'aurais pu te rendre la vie plus agréable à supporter.

HJÖRDIS, *avec une forte émotion contenue.*

Et tu... tu crois que Sigurd l'aurait fait?

GUNNAR

Il a l'âme ferme, et il est fier comme toi.

HJÖRDIS, *vivement.*

S'il en est ainsi...

Elle se ressaisit.

Peu importe, peu importe !

Dans un éclat furieux.

Gunnar, prends la vie de Sigurd !

GUNNAR

Jamais !

HJÖRDIS

Par ruse et imposture je suis devenue ta femme ;... ce sera oublié ! J'ai passé ici cinq années sans joie ;... tout sera oublié du jour où Sigurd ne vivra plus !

GUNNAR

Nul tort ne lui sera causé par ma main.

Il recule malgré lui.

Hjördis, Hjördis, ne me tente pas !

HJÖRDIS

Alors il faut que je me trouve un autre vengeur ; Sigurd ne prononcera pas longtemps des paroles outrageantes sur toi et moi !

Elle joint les mains dans une irritation convulsive.

Auprès d'elle... pauvre innocente... auprès d'elle, peut-être, il est assis en ce moment à la flatter, et il se moque de nous ; il parle de l'affront que j'ai subi lorsqu'il m'a enlevée pour toi ; il raconte comme il riait en secret, lorsqu'il était dans la chambre sombre, où je ne le reconnaissais pas !

GUNNAR

Ce n'est pas vrai ; ce n'est pas vrai !

HJÖRDIS, *avec force.*

Il faut que Sigurd et Dagny meurent ! Je ne peux pas respirer tant que ces deux-là existent !

Elle s'approche tout près de lui, les yeux étincelants, et dit avec fougue, mais dans un murmure :

Si tu pouvais m'y aider, Gunnar,... alors je vivrais en amante avec toi ; alors je te presserais dans mes bras avec une chaleur et un élan tels que tu ne les as jamais rêvés !

GUNNAR, *indécis.*

Hjördis ! Tu pourrais !...

HJÖRDIS

A l'œuvre, Gunnar,... et les jours maussades seront passés ; je ne sortirai plus de la salle quand tu y entres ; je ne dirai plus de paroles déplaisantes et ne glacerai plus

ton sourire quand tu seras content ; je me vêtirai de fourrures et de précieuses étoffes de soie ; si tu pars en expédition, je t'accompagnerai,... si tu chevauches en excursion pacifique, je serai à cheval à ton côté ; au banquet je serai assise près de toi ; je remplirai ta corne, boirai avec toi, et chanterai de beaux chants qui réjouiront ton cœur.

GUNNAR, *presque entraîné.*

C'est vrai? Tu voudrais !...

HJÖRDIS

Plus que cela, dix fois plus, crois-moi ! Mais vengeance ! Vengeance sur Sigurd et Dagny, et alors je...

Elle s'arrête à la vue de la porte qui s'ouvre.

Dagny..., tu viens ici !

DAGNY, *entrant au fond.*

Dépêche-toi, herse Gunnar ;,.. fais armer tes hommes !

GUNNAR

Armer? Contre qui?

DAGNY

Kaare le bonde arrive avec beaucoup de proscrits ; il veut t'incendier ; Sigurd l'en a empêché récemment ; mais qui peut savoir...

GUNNAR, *ému.*

Sigurd a fait cela pour moi !

DAGNY

Sigurd est certes pour toi un ami fidèle.

GUNNAR

Et nous, Hjördis,... nous qui pensions à... ; oui, c'est

bien comme je le dis,... il y a de la magie dans toutes tes paroles ; tout acte me paraît beau quand tu le proposes.

DAGNY, *étonnée.*

Que veux-tu dire?

GUNNAR

Rien, rien ! Merci de l'avertissement, Dagny ; je vais réunir mes hommes.

Il se tourne vers la porte, mais s'arrête et s'approche de nouveau.

Dis-moi,... comment va Örnulf?

DAGNY, *baisse la tête.*

N'interroge pas là-dessus. Hier il a porté le cadavre de Thorolf aux vaisseaux ; maintenant il creuse une butte près de la côte ;... c'est là que seront enterrés ses fils.

Gunnar se tait et sort par le fond.

Avant la soirée il n'y a pas de danger.

Elle se rapproche.

Hjördis, j'ai encore un autre objet en venant ici ; c'est à toi que je veux parler.

HJÖRDIS

A moi? Après ce qui s'est passé hier?

DAGNY

Surtout après cela. Hjördis, ma sœur, ne me porte pas de haine ; oublie les paroles que la douleur et des esprits malfaisants m'ont mises dans la bouche ; pardonne-moi l'affront que je t'ai infligé ; car maintenant, crois-moi, je suis dix fois plus malheureuse que toi.

HJÖRDIS

Malheureuse... toi ;... la femme de Sigurd?

DAGNY

C'est mon œuvre, tout ce qui est arrivé,... la querelle, la mort de Thorolf, l'humiliation que vous avez subie, Gunnar et toi. Tout cela, c'est ma faute. Malheur à moi !... tout m'était si favorable ; mais maintenant, jamais joie ne me sourira plus désormais.

HJÖRDIS, *comme saisie d'une idee soudaine.*

Mais aupravant... en ces cinq longues années... tout ce temps-là tu as été heureuse?

DAGNY

Peux-tu en douter !

HJÖRDIS

Hm ; hier je n'en doutais pas, mais...

DAGNY

Que veux-tu dire?

HJÖRDIS

Oh, ce n'est rien ; parlons d'autre chose.

DAGNY

Non pas. Hjördis, dis-moi !...

HJÖRDIS

Tu en auras maigre avantage ; enfin, puisque tu le veux...

Avec une expression méchante.

Te rappelles-tu un jour, là-bas en Islande ;... nous étions au *thing*, avec Örnulf, ton père, et nous nous tenions avec nos

compagnes dans le campement du *thing*, selon l'usage des femmes ; survinrent deux étrangers.

DAGNY

Sigurd et Gunnar.

HJÖRDIS

Ils nous saluèrent avec des façons courtoises, s'assirent près de nous sur le banc, et des propos fort plaisants furent échangés. Plusieurs des personnes présentes voulurent savoir pourquoi les deux guerriers étaient venus dans l'île, et si ce n'était pas pour s'y chercher femme. Sigurd dit alors : « Il me sera difficile de trouver la femme que je pourrais élire. » Örnulf rit, et dit que l'Islande ne manquait pas de femmes de haut lignage, et de gens riches non plus ; mais Sigurd répondit : « Il faut au preux une fière dame. Celle que je choisirai ne doit pas se contenter d'une condition médiocre ; aucun honneur ne doit lui paraître trop haut pour y aspirer ; il faut qu'elle aime m'accompagner en expédition ; qu'elle porte costume de guerre ; qu'elle m'excite au combat et ne cille pas quand les épées flamboient ; car si elle est d'humeur craintive, peu d'honneur je recueillerai. » C'est bien ainsi que parla Sigurd?

DAGNY, *mal assurée.*

C'est bien cela... mais...

HJÖRDIS

Telle devait être la femme qui aurait pu lui faire la vie belle ; et c'est...

Avec un sourire méprisant.

C'est toi qu'il a choisie !

DAGNY, *avec une douloureuse stupeur.*

Ah, tu veux dire que...

HJÖRDIS

Oui, aussi t'es-tu montrée fière et superbe, tu as exigé hommage de tous, afin que Sigurd pût avoir honneur de toi ;... n'est-ce pas?

DAGNY

Non, Hjördis, mais...

HJÖRDIS

Au moins tu l'as poussé aux grandes actions, tu l'as accompagné en costume de guerre, et tu t'es plu à être où la lutte était le plus ardente ;... n'as-tu pas fait cela?

DAGNY, *très troublée.*

Non, non !

HJÖRDIS

As-tu donc été d'humeur craintive, en sorte que Sigurd en était honteux !

DAGNY, *accablée.*

Hjordis, Hjördis !

HJÖRDIS, *avec un sourire de mépris.*

Mais tout allait si bien pour toi en ces années-là ;... penses-tu que Sigurd peut en dire autant?

DAGNY

Laissons cela. Malheur à moi ; tu m'as trop instruite sur moi-même !

HJÖRDIS

Un mot de plaisanterie, et tu pleures tout de suite ! N'y pense plus. Regarde ce que j'ai fait aujourd'hui...

Elle prend quelques flèches sur la table.

Comme elles sont aiguës et acérées, hein ! N'est-ce pas, je m'entends à aiguiser des flèches !

DAGNY

Et à t'en servir aussi ; tu touches sûrement, Hjördis ! Tout ce que tu viens de me dire, je n'y ai jamais pensé auparavant.

Plus vivement.

Mais que Sigurd !... Que je lui aie rendu la vie pénible et misérable pendant tout ce temps,... non, non, cela ne peut pas être vrai !

HJÖRDIS

Allons, allons, console-toi, Dagny ; ce n'est pas vrai non plus. Oh, si Sigurd était resté le même qu'autrefois, cela pourrait être ; en ce temps-là il n'avait pas d'autre désir que d'être le premier parmi les hommes du pays ;... il se contente aujourd'hui d'un bonheur plus modeste.

DAGNY

Non, Hjördis, Sigurd a des sentiments aussi nobles que jadis ; je le vois bien, je ne suis pas la femme qui lui convient ; il me l'a caché ; mais cela ne continuera pas ainsi.

HJÖRDIS

Que veux-tu faire?

DAGNY

Je ne veux pas lui être à charge ; je ne veux plus être pour lui une gêne.

HJÖRDIS

Et alors tu penses à...?

DAGNY

Chut, on vient !

UN SERVITEUR, *entre par le fond.*

Le viking Sigurd arrive à la cense !

HJÖRDIS

Sigurd ! Alors, fais appeler Gunnar ici.

LE SERVITEUR

Gunnar est parti à cheval pour convoquer ses voisins ; car le bonde Kaare veut...

HJÖRDIS

Oui, oui, je sais ; eh bien, va !

Le serviteur s'en va; à Dagny, qui veut également sortir.

Où vas-tu?

DAGNY

Je m'en vais pour ne pas rencontrer Sigurd. Cela en viendra sans doute à ce que nous devrons nous séparer, je le vois bien ; mais me heurter à lui maintenant,... non, non, je ne le peux pas.

Elle sort à gauche.

HJÖRDIS, *la suit du regard un instant.*

Et c'est elle que je voulais...

Elle poursuit son idée par un regard sur la corde d'arc.

C'eût été une maigre vengeance ;... non, maintenant j'ai frappé mieux ! Hm ; c'est dur de mourir, mais parfois vivre est pis !

Sigurd entre par le fond.

C'est Gunnar que tu cherches, je pense ; assieds-toi, il arrivera dans un moment.

Elle va pour sortir.

SIGURD

Non, reste, c'est toi que je viens voir plutôt que lui.

HJÖRDIS

Moi?

SIGURD

Et cela se trouve bien que je te rencontre seule.

HJÖRDIS

Si tu viens pour m'offenser, cela ne te gênerait guère, certainement, si la salle était pleine d'hommes et de femmes.

SIGURD

Ah oui, je sais bien ce que tu penses de moi.

HJÖRDIS, *amèrement.*

Je suis injuste pour toi, peut-être ! Non, non, Sigurd, tu as empoisonné toute ma vie. Rappelle-toi, c'est toi qui as commis cette perfidie abominable ; c'est toi qui es venu dans ma chambre, as feint l'amour tandis que tu riais de ta fourbe, m'as jetée aux bras de Gunnar, car j'étais toujours assez bonne pour lui,... et quittas ensuite le pays avec la femme que tu aimais !

SIGURD

La volonté de l'homme peut beaucoup ; mais les grandes actions sont gouvernées par le destin,... ainsi en a-t-il été pour nous deux.

HJÖRDIS

C'est bien vrai ; de mauvaises nornes gouvernent le monde ; mais faible est leur pouvoir, si elles ne trouvent pas des aides dans notre propre cœur. Le bonheur est le partage de celui qui est assez fort pour entrer en lutte avec la norne ;... c'est ce que je ferai maintenant.

SIGURD

Que veux-tu dire?

HJÖRDIS

J'oserai m'attaquer sans merci à ceux... à ceux qui sont au-dessus de moi. Mais ne parlons plus de cela ; j'ai beaucoup à faire aujourd'hui.

Elle s'assied à la table.

SIGURD, *après un court silence.*

Tu fabriques de bonnes armes pour Gunnar.

HJÖRDIS, *avec un sourire tranquille.*

Non pas pour Gunnar, mais contre toi.

SIGURD

Cela doit sans doute revenir au même.

HJÖRDIS

Ah oui, c'est sans doute ce qui doit être ; car si je suis de force à lutter contre la norne, vous finirez tôt ou tard, toi et Gunnar...

Elle s'arrête, se renverse en arrière contre la table, la regarde en souriant, et dit, avec une expression nouvelle dans la voix.

Hm ; sais-tu ce qu'il me semble, parfois? Je trouve plaisir de temps à autre, à me représenter d'agréables images ;

assise, je ferme les yeux, et je songe. Voilà que Sigurd le fort arrive dans le pays ;... il veut nous faire périr en mettant le feu à notre salle, mon mari et moi. Tous les hommes de Gunnar sont tombés ; lui et moi restons seuls... on allume le toit au dehors ;... « Une flèche tirée peut nous sauver, une suffit, » dit Gunnar ;... et la corde casse... « Hjördis, coupe une natte de tes cheveux et fais-en une corde d'arc,... il y va de la vie ! » Mais je me mets à rire... « Laisse brûler, laisse brûler... la vie, pour moi, ne vaut pas une mèche de cheveux ! »

SIGURD

Une force étrange réside en tes paroles.

Il se rapproche.

HJÖRDIS, *le regarde froidement.*

Tu t'assieds près de moi?

SIGURD

Tu crois que je te déteste de tout mon cœur. Hjördis, c'est la dernière fois que nous causons ensemble ; un tourment me ronge comme une maladie mortelle, et je ne peux partir en cet état ; il faut que tu me connaisses mieux.

HJÖRDIS

Que veux-tu?

SIGURD

Te raconter une histoire.

HJÖRDIS

Est-elle triste?

SIGURD

Triste comme la vie elle-même.

HJÖRDIS, *amèrement.*

Sais-tu que la vie peut être triste?

SIGURD

Tu en jugeras quand j'aurai achevé mon histoire.

HJÖRDIS

Raconte donc ; je travaillerai pendant ce temps-là.

Il s'assied sur un trépied à son côté droit.

SIGURD

Il y avait une fois deux jeunes guerriers qui partirent de Norvège pour gagner biens et honneur ; ils s'étaient promis amitié et demeurèrent unis jusqu'au plus loin de leur course.

HJÖRDIS

Et ces deux jeunes guerriers s'appelaient Sigurd et Gunnar?

SIGURD

Hé oui, nous pouvons ainsi les appeler. Ils finirent par arriver en Islande ; là demeurait un vieux pionnier d'Islande qui avait voyagé en Norvège au temps du roi Harald. Il avait deux belles femmes dans sa maison ; mais l'une, sa fille adoptive, était la plus superbe, car elle était intelligente et avait l'esprit ferme, et les guerriers parlèrent d'elle entre eux, et aucun d'eux n'avait vu plus belle femme, tel était leur avis à tous deux.

HJÖRDIS *saisie.*

A tous deux? Veux-tu te moquer de moi?

SIGURD

Gunnar pensait à elle nuit et jour, et Sigurd en faisait autant ; mais tous deux se taisaient, et son attitude ne laissait pas voir si Gunnar était à son gré ; mais que Sigurd ne lui plaisait pas, il était plus facile de s'en rendre compte.

HJÖRDIS *haletante.*

Continue, je t'en prie... !

SIGURD

Pourtant, Sigurd ne pensait que davantage à elle. Mais il n'y avait personne à le savoir. Il arriva un soir qu'il y eut beuverie, et cette fière femme jura qu'aucun autre homme ne la posséderait, que celui qui accomplirait un exploit, qu'elle indiqua. Le cœur de Sigurd, alors, bondit de joie ; car il se sentait la force de réaliser l'acte ; mais Gunnar le prit à part, fit part de son amour ;... Sigurd tut le sien, et se rendit alors...

HJÖRDIS *éclatant.*

Sigurd ! Sigurd !

Se maîtrisant

Et cette histoire... est-elle vraie?

SIGURD

Elle l'est. Un de nous devait céder. Gunnar était mon ami ; je ne pouvais pas agir autrement. C'est ainsi que tu devins la femme de Gunnar, et que j'épousai une autre femme.

HJÖRDIS

Et tu l'as aimée?

SIGURD

J'ai appris à l'apprécier ; mais il n'y a qu'une femme que

Sigurd ait aimée, et c'est la femme qui l'a détesté du premier jour de leur rencontre.

Il se lève.

Telle est la fin de mon histoire, séparons-nous maintenant... Adieu, épouse de Gunnar le herse ; nous ne nous verrons plus jamais.

HJÖRDIS, *bondit.*

Non, reste ! Malheur à nous deux ; Sigurd, qu'as-tu fait !

SIGURD, *interdit.*

Moi, fait? Qu'est-ce que tu as?

HJÖRDIS

Et tu me dis tout cela maintenant ! Mais non,... ça ne peut pas être vrai !

SIGURD

C'est la dernière fois que nous nous parlons ; c'est vrai d'un bout à l'autre ;... je voulais que tu apprennes à me juger avec plus d'indulgence, c'est pourquoi il me fallait parler maintenant.

HJÖRDIS, *joint inconsciemment les mains et le regarde avec un étonnement muet.*

Aimée... tu m'as aimée... toi !

Vivement, et s'avançant tout près de lui.

Je ne te crois pas !

Elle le regarde fixement et s'écrie avec une violente douleur.

Si, c'est vrai ! et... funeste pour nous deux !

Elle se couvre le visage de ses mains et s'éloigne.

SIGURD, *effrayé.*

Hjördis !

HJÖRDIS, *calme, luttant entre le rire et les larmes.*

Ne t'occupe pas de moi ! C'était seulement ceci que je voulais dire, que...

Elle pose la main sur son bras.

Sigurd, tu n'as pas achevé ton histoire ; cette fière femme dont tu parlais,... elle t'aimait de son côté !

SIGURD, *recule en sursaut.*

Toi !

HJÖRDIS, *avec fermeté.*

Oui, Sigurd, je t'ai aimée, je le comprends maintenant. Tu dis que j'étais muette et maussade envers toi ; que peut faire de mieux une femme? Si j'avais pu offrir mon amour, j'aurais été peu digne de toi. Toujours tu me paraissais être le premier de tous les hommes ; et te savoir le mari d'une autre, cela m'a causé l'amère douleur que je ne comprenais pas moi-même.

SIGURD, *ému.*

La norne nous a pris tous deux dans une toile néfaste.

HJÖRDIS

Toi-même en es la cause ; à l'homme convient l'action forte et hardie. Lorsque j'ai posé cette condition rigoureuse à celui qui m'aurait, je pensais sûrement à toi ;... et pourtant tu as pu !...

SIGURD

Je connaissais la maladie d'âme de Gunnar ; moi seul pouvais la guérir ;... quel choix avais-je? Et cependant, si j'avais su ce que je sais maintenant, je n'ose guère répondre de moi ; car l'amour est bien puissant.

HJÖRDIS, *résolue.*

Eh bien, Sigurd,... un jeu funeste nous a séparés pendant des années ; le nœud est aujourd'hui dénoué ; les temps qui viennent nous donneront compensation.

SIGURD, *branlant la tête.*

C'est impossible ; il faut nous séparer de nouveau.

HJÖRDIS

Il ne le faut pas. Je t'aime, j'ose le dire maintenant sans honte ; car mon amour n'est pas cajolerie, comme celui des femmes veules ; si j'étais homme,... par toutes les puissances célestes, je pourrais encore t'aimer comme je le fais maintenant ! Allons, debout, Sigurd ! Le bonheur vaut bien qu'on accomplisse un exploit ; nous sommes tous deux libres, si nous le voulons, et la partie sera gagnée.

SIGURD

Libres? Que veux-tu dire?

HJÖRDIS

Qu'est Dagny pour toi? Que peut-elle être pour toi? Pas plus que pour moi ne compte Gunnar au fond de ma pensée. Qu'importe la perte de deux vies misérables !

SIGURD

Hjördis, Hjördis !

HJÖRDIS

Que Gunnar reste ici ; que Dagny parte pour l'Islande avec son père ; moi je t'accompagnerai vêtue de fer partout où tu iras.

Mouvement de Sigurd.

Ce n'est pas comme ta femme que je t'accompagnerai, car j'ai appartenu à un autre, et la femme qui a reposé à ton côté est vivante. Non, Sigurd, ce n'est pas comme ta femme, mais comme ces femmes indomptables, comme les sœurs de Hilde, que je t'accompagnerai, t'entraînerai au combat et à l'action virile, en sorte que ton nom se répande au loin ; quand joueront les épées je serai près de toi, je circulerai parmi tes hommes dans la tempête et les rencontres de vikings ; et lorsque l'on composera ta drapa, son message englobera Sigurd et Hjördis !

SIGURD

Tel était autrefois mon plus beau rêve, maintenant il est trop tard ; Gunnar et Dagny se dressent entre nous, et ils ont le droit de s'y dresser. J'ai gâché mon jeune amour pour Gunnar ;... dussé-je en porter le tourment, il ne faut pas que mon action soit vaine. Et Dagny ;... naïvement et en toute confiance elle a quitté foyer et famille ; il ne faut pas que jamais elle croie que mon désir allait à Hjördis toutes les fois qu'elle me prenait dans ses bras.

HJÖRDIS

Et c'est pour de telles raisons que tu veux charger ta vie d'un tel faix ! A quoi bon avoir reçu vigueur et courage, et de plus tous les beaux dons de l'esprit? Et penses-tu que ce puisse être encore pour moi un sort convenable d'être chez Gunnar? Non, Sigurd, crois-moi, il y a beaucoup à faire pour un homme comme toi. Erik gouverne la Norvège, lève-toi contre lui ; maint bon guerrier viendra s'offrir comme ton féal ; avec une force invincible, nous irons de l'avant, nous lutterons et agirons, sans trêve, jusqu'à ce que tu sois assis sur le trône de Harald aux cheveux blonds !

SIGURD

Hjördis, Hjördis, tel fut mon rêve en ma fougueuse jeunesse ; oublions cela ;... ne me tente pas !

HJÖRDIS, *avec noblesse.*

C'est le dessein de la norne, que nous deux soyons unis ; impossible d'y rien changer ; je vois clairement mon rôle dans la vie ; te rendre illustre par tous pays. Tu as été pour moi présent chaque jour, chaque heure que j'ai vécue ici ; je voulais t'arracher de mon esprit, je ne l'ai pas pu ; maintenant ce n'est pas nécessaire, maintenant que je sais que tu m'aimes.

SIGURD, *avec une froideur forcée.*

S'il en est ainsi,... sache donc,... je t'ai aimée, aujourd'hui c'est fini,... j'ai oublié ce temps-là.

HJÖRDIS

Sigurd, là, tu mens ! Je vaux assez pour que, si tu m'as aimée autrefois, tu ne puisses jamais l'oublier.

SIGURD, *vivement.*

Il le faut ; je le veux maintenant !

HJÖRDIS

Soit ; mais tu ne le peux pas ! Tu veux me retenir ; c'est inutile ; dès avant ce soir Gunnar et Dagny sauront tout.

SIGURD

Ah, tu ne feras pas cela.

HJÖRDIS

Je le ferai.

SIGURD

Alors, je te connaîtrais mal ; tu me paraissais avoir de la grandeur d'âme, autrefois.

HJÖRDIS

Les mauvais jours créent les mauvaises pensées. Trop grande est la confiance que tu as mise en moi. Je veux t'accompagner, il le faut,... dans la vie et dans le combat ; trop bas est pour moi le toit de la salle de Gunnar !

SIGURD, *avec une insistante fermeté.*

Pourtant, tu as prisé haut l'honneur entre hommes ; il y a évident motif de conflit entre moi et Gunnar. S'il tombait par ma main, voudrais-tu encore révéler tout et m'accompagner?

HJÖRDIS, *interdite.*

Pourquoi demandes-tu cela?

SIGURD

Réponds d'abord ; que ferais-tu si j'étais le vainqueur de ton mari?

HJÖRDIS, *le regarde fixement.*

Je devrais me taire alors, et n'avoir pas de cesse que je ne t'aie fait tuer.

SIGURD, *avec un sourire.*

Bien, Hjördis ;... je le savais.

HJÖRDIS, *prompte.*

Mais cela ne peut arriver.

SIGURD

Il le faut ; tu as toi-même jeté le dé qui décidera de la vie de Gunnar et de la mienne !

Gunnar entre par le fond avec quelques serviteurs.

GUNNAR, *sombre, à Hjördis.*

Eh bien, voilà que germe la semence que tu as semée !

SIGURD, *s'approche.*

Qu'est-ce qui te contrarie?

GUNNAR

Sigurd, c'est toi ! Ce qui me contrarie? Rien que ce que je devais prévoir. Dès que Dagny, ta femme, eut apporté la nouvelle au sujet de Kaare le bonde, je pris mon cheval et allai demander de l'aide à mes voisins.

HJÖRDIS, *l'esprit tendu.*

Et alors?

GUNNAR

Hargneuse fut partout la réponse ; ma conduite envers Kaare était peu loyale, a-t-on dit ;... hm, d'autres propos furent tenus, que je ne peux pas répéter ;... je suis un homme que l'on outrage ; on m'a imputé acte de félon ; on tient maintenant pour honteuse toute solidarité avec moi.

SIGURD

On ne la tiendra pas longtemps pour honteuse ; avant le soir tu auras assez de monde contre Kaare.

GUNNAR

Sigurd !

HJÖRDIS, *bas, triomphante.*

Ah, je le savais bien !

SIGURD, *avec une vigueur forcée.*

Mais la paix est rompue entre nous ; car, écoute bien ce que je dis, herse Gunnar,... tu as tué Thorolf, parent de ma femme, et pour cela je te cite en duel dans une île demain dès l'aube.

Hjördis, en prise à une violente émotion, fait un pas vers Sigurd, mais se contient et reste immobile pendant ce qui suit.

GUNNAR, *stupéfait.*

En duel !... Moi !... Tu plaisantes, Sigurd !

SIGURD

Tu es cité en duel dans les formes ; c'est une partie à la vie, à la mort ; il faut qu'un de nous meure !

GUNNAR, *amèrement.*

Ah, je comprends. Tu parlais seul à seule avec Hjördis quand je suis venu ; de nouveau elle t'a excité.

SIGURD

Peut-être !

A demi tourné vers Hjördis.

Une femme qui a l'âme grande doit veiller sur l'honneur de son mari.

Aux hommes restés au fond.

Et vous, garçons, allez chez les voisins de Gunnar, et dites-leur que demain il échangera des coups d'épée avec moi ; personne n'appellera lâche un homme qui porte les armes contre le viking Sigurd.

Les hommes sortent au fond.

GUNNAR, *va rapidement vers Sigurd et lui serre les mains avec une vive émotion.*

Sigurd, mon vaillant frère, ce n'est que maintenant que je te comprends ! Tu risques ta vie pour mon honneur, comme autrefois tu l'as risquée pour mon bonheur.

SIGURD

Remercie ta femme ; c'est elle qui a la plus grande part dans ma conduite. Demain, à l'aube....

GUNNAR

Je te rejoindrai.

Avec tendresse.

Frère, veux-tu que je te donne une bonne épée ; c'est un don précieux.

SIGURD

Merci ; mais laisse-la où elle est ;... nul ne sait si demain soir je pourrai m'en servir.

GUNNAR, *lui secouant la main.*

Adieu, Sigurd !

SIGURD

Adieu encore, et bonne chance au combat !

Ils se séparent, Gunnar sort à gauche, Sigurd jette un regard sur Hjördis et sort par le fond.

HJÖRDIS, *après un silence, à voix basse et songeuse.*

En duel demain? Qui tombera?

Elle se tait un instant, puis s'écrie, comme saisie d'une soudaine résolution.

Tombe qui voudra,... Sigurd et moi, du moins, resterons ensemble !

ACTE IV

(Sur la côte. C'est le soir ; de temps en temps on voit la lune entre les sombres nuées d'orage qui s'écartent. Au fond, un tertre tombal récemment creusé.)

ÖRNULF *est assis sur une pierre à droite, au premier plan, tête nue, les coudes sur les genoux et le visage caché dans ses mains. Ses hommes bêchent sur le tertre, plusieurs éclairent avec des torches de pin. Au bout d'un moment,* SIGURD ET DAGNY *sortent du hangar à bateaux, où brûle un feu de rondins.*

DAGNY, *à mi-voix.*

Il est toujours assis là.

Retenant Sigurd.

Non, ne lui parle pas !

SIGURD

Tu as raison ; c'est trop tôt ; mieux vaut qu'il reste avec lui-même.

DAGNY, *va vers la droite et considère son père avec une douleur muette.*

Il était si fort hier, lorsqu'il prit le corps de Thorolf sur son dos ; il a été fort tant qu'on a creusé le tertre ; mais lorsqu'ils y ont tous été déposés, et que l'on eut jeté terre

et pierres sur eux,... alors la douleur l'a saisi ; on eût dit qu'il s'éteignait.

Elle essuie ses yeux.

Dis-moi, Sigurd, quand penses-tu partir pour l'Islande?

SIGURD

Aussitôt que le temps sera calmé, et que j'aurai terminé mes affaires avec Gunnar le herse.

DAGNY

Et tu veux acheter de la terre et te construire des maisons, et ne plus jamais partir en expédition?

SIGURD

Oui, oui... je te l'ai promis.

DAGNY

Et j'ose croire que Hjördis m'a sûrement trompée, lorsqu'elle a dit que j'étais peu digne d'être ta femme?

SIGURD

Oui, oui, Dagny, fie-t'en à mes paroles.

DAGNY

Alors je suis contente, et j'essaierai d'oublier tout le mal qui a été fait ici. Au cours des longues soirées d'hiver nous causerons ensemble de Gunnar et de Hjördis, et...

SIGURD

Non, Dagny, dans notre intérêt à tous deux, ne nomme jamais Hjördis, quand nous serons chez nous en Islande.

DAGNY, *d'un ton de doux reproche.*

Ta haine contre elle est injuste. Sigurd, Sigurd, cela ne te ressemble guère !

L'UN DES HOMMES, *s'approchant.*

Voilà, le tertre est achevé.

ÖRNULF, *comme se réveillant.*

Le tertre? Il est?... Ah, bien...

SIGURD

Parle-lui maintenant, Dagny.

DAGNY, *se rapproche.*

Père, il fait froid dehors ; l'orage s'annonce pour cette nuit.

ÖRNULF

Hm ; ne t'occupe pas de ça ; le tertre est solidement bâti ; ils y seront au chaud.

DAGNY

Oui, mais toi...

ÖRNULF

Moi? Je n'ai pas froid.

DAGNY

Tu n'as rien mangé aujourd'hui ; ne veux-tu pas rentrer? Le repas du soir est sur la table.

ÖRNULF

Qu'il y reste, je n'ai pas faim.

DAGNY

Mais rester là immobile ; crois moi, ça ne te vaut rien ; tu n'y es guère habitué.

ÖRNULF

C'est vrai ; je ne sais ce qui me serre la poitrine ; je ne peux pas respirer.

Il cache son visage dans ses mains. Un silence.
Dagny vient s'asseoir près de lui.

DAGNY

Demain, tu vas sans doute armer ton navire et partir pour l'Islande.

ÖRNULF, *sans lever les yeux.*

Qu'y ferais-je? Non, je veux rejoindre mes fils.

DAGNY, *douloureusement.*

Père !

ÖRNULF, *lève la tête.*

Rentre et laisse-moi ; quand l'orage aura grondé sur moi une nuit ou deux, ce sera fini, je pense.

SIGURD

Il ne faut pas penser à cela !

ÖRNULF

Cela t'étonne que je veuille le repos ! Ma tâche est achevée ; j'ai enterré mes fils.

Violemment.

Allez-vous-en !... Allez, allez !

Il se cache de nouveau le visage.

SIGURD, *bas à Dagny, qui se lève.*

Laissons-le encore un peu à lui-même.

DAGNY

Non, je ferai encore un essai ;... je le connais.

A Örnulf.

Ta tâche est achevée, dis-tu ; non, elle ne l'est pas. Tu as enterré tes fils... mais tu es skalde ; il convient qu'un poème célèbre leur mémoire.

ÖRNULF, *branlant la tête.*

Un poème? Non, non ; hier, je pouvais ; aujourd'hui je suis trop vieux.

DAGNY

Il le faut, pourtant ; vaillants étaient tes fils, tous ; il faut qu'un poème soit dit sur eux, et nul dans la famille ne le peut, que toi.

ÖRNULF, *avec un regard interrogatif sur Sigurd.*

Un poème? Que t'en semble, Sigurd?

SIGURD

Je trouve que cela est juste ; il faut faire comme elle le dit.

DAGNY

Il paraîtrait fâcheux à tes voisins, en Islande, lorsqu'on boira la bière en souvenir de la postérité d'Örnulf, qu'aucun poème ne fût récité. Tu as bien le temps d'accompagner tes fils.

ÖRNULF

Eh bien, je vais essayer ; toi, Dagny, écoute, afin de pouvoir ensuite graver le poème sur des rondins !

Les hommes s'approchent avec les flambeaux, en sorte qu'un groupe se forme autour de lui; il se tait un moment pour réfléchir. puis il dit :

Cœur que mord mal cuisant
perd la joie de Brage;

skalde en deuil, à chanter,
ne ressent que tourment.

Dieu skalde, il m'a donné
l'art de faire des vers;...
sonne donc la douleur
de ma perte, si lourde!

Il se lève.

Norne atroce, tu as
tout rasé devant moi,
dérobé mon bonheur,
saccagé tout mon bien.

Sept fils furent donnés
à Örnulf, dons des dieux;...
maintenant, le vieux va
seul, sans fils, dans la vie.

Sept si superbes fils,
nourris dans les combats,
garde des cheveux blancs
du viking, haie vaillante.

Haie tombée maintenant,
mes sept fils sont tous morts;
morne, le vieillard reste,
sa maison est déserte.

Thorolf, ...toi mon plus jeune!
Le vaillant des vaillants!
Je ne me plaindrais guère,
si je te gardais, toi.

Charmant comme printemps,
aimable pour ton père,
déjà tu annonçais
un superbe héros.

Cette plaie, coup funeste,
causant mon pire mal,
m'a serré la poitrine
comme entre boucliers.

A plein l'affreuse norne
m'a dispensé ses dons,...
a semé la douleur
sur la route d'Örnulf.

Trop faible est mon épée.
Aussi fort que les dieux,
j'aurais un seul dessein :
me venger de la norne.

Tout mon effort tendrait
à terrasser la norne,
elle, qui m'a ravi
tout,... jusqu'à ce fils-là!

M'a-t-elle tout ravi?
Non, j'ai ceci encore :
de bonne heure, j'ai bu
l'hydromel de Suttung.

Avec un enthousiasme croissant.

Elle m'a pris mes fils;
mais donna le pouvoir

à ma langue, du chant
qui chasse la douleur.

Elle a mis sur ma bouche
le beau don de poète;...
donc, qu'il sonne haut, même
sur la tombe des fils!

Salut, mes fils vaillants,
à votre chevauchée!
Le don des dieux apaise
les douleurs et les peines!

Il pousse un profond soupir, écarte ses cheveux de son front, et dit avec calme :

Voilà ; Örnulf est de nouveau sain et fort.

Aux hommes.

Venez au repas du soir, mes gars ; nous avons eu rude besogne.

Il entre avec ses gens dans le hangar à bateaux.

DAGNY

Loués soient les dieux qui m'ont donné un si bon conseil.

A Sigurd.

Ne veux-tu pas entrer?

SIGURD

Non, je n'ai pas envie. Dis-moi, tout est-il prêt pour demain?

DAGNY

Oui, tout ; une bande de toile ourlée de soie est sur le banc dans la hutte ; mais je suis bien sûre que tu tiendras tête à Gunnar, et cela ne m'a pas fait pleurer.

SIGURD

Fassent toutes les puissances bienfaisantes que jamais tu ne pleures à cause de moi.

Il s'arrête et regarde dehors.

DAGNY

Qu'écoutes-tu?

SIGURD

N'entends-tu pas... là?

Il indique la gauche.

DAGNY

Oui, sur la mer se lève comme un orage étrange !

SIGURD, *en remontant un peu vers le fond.*

Hm, il va sans doute pleuvoir de durs grêlons dans cet orage-là.

Criant.

Qui vient?

KAARE, *dehors à gauche.*

Gens de connaissance, viking Sigurd !

Kaare, avec une troupe de gens armés, entre par la gauche.

SIGURD

De quel côté vous dirigez-vous?

KAARE

Vers la maison de Gunnar le herse.

SIGURD

En ennemis?

KAARE

Oui, tu peux y compter ! Tu m'en as empêché naguère ; mais maintenant, tu n'en es pas fâché, je pense !

SIGURD

C'est bien possible.

KAARE

J'ai entendu parler de ton affaire avec Gunnar ; mais si tout va comme je veux, il ne viendra qu'avec de faibles armes au rendez-vous.

SIGURD

C'est un coup audacieux que tu médites ; méfie-toi, bonde !

KAARE, *avec un rire de défi.*

Laisse-moi faire ; si tu veux gréer ton navire cette nuit, nous allons t'éclairer !... Venez, tous, voilà le chemin !

Ils sortent tous par la droite, au fond.

DAGNY

Sigurd, Sigurd, il faut que tu empêches ce méfait !

SIGURD, *va vite vers la porte et crie.*

Lève-toi de table, Örnulf ; venge-toi du bonde Kaare !

ÖRNULF, *sortant avec les autres.*

Le bonde Kaare... où est-il?

SIGURD

Il se rend à la maison de Gunnar pour y faire périr les gens par le feu !

ÖRNULF

Ha, ha,... qu'il le fasse, je serai vengé de Gunnar et de Hjördis du même coup ; je m'en prendrai à Kaare ensuite.

SIGURD

Non, c'est un vain projet ; il faut t'en prendre à Kaare cette nuit, si tu veux l'atteindre ; car, son forfait accompli,

il se retirera en montagne. Gunnar, je l'ai provoqué au combat dans un îlot ; tu es donc sûr de lui, à moins que moi-même je... enfin, peu importe,... cette nuit, il faut le garder de ses ennemis ; il serait fâcheux qu'un forban comme ce Kaare m'enlevât ma vengeance !

ÖRNULF

C'est juste, ce que tu dis là. Cette nuit je protégerai le meurtrier de Thorolf ; mais demain, il faut qu'il tombe !

SIGURD

Lui ou moi,... tu peux y compter !

ÖRNULF

Venez donc venger la race d'Örnulf !

Il sort avec les hommes à droite au fond.

SIGURD

Dagny, suis-les ;... moi, je dois rester ; car le bruit du duel circule déjà et je ne peux me rencontrer avec Gunnar avant le temps ; mais toi,... dirige et conseille ton père ; il faut qu'il se comporte loyalement ; il y a beaucoup de femmes dans la maison de Gunnar ; Hjördis ni les autres ne doivent pâtir.

DAGNY

Oui, oui, j'irai. Tu penses tout de même à Hjördis ; merci à ton bon cœur !

SIGURD

Va, va, Dagny.

DAGNY

Je vais ; mais pour Hjördis nous pouvons être tranquilles ; elle a une armure dorée dans sa chambre et se défendra bien elle-même.

SIGURD

Je le pense aussi ; mais va pourtant ; dirige la conduite de ton père ; veille sur tous, et... sur la femme de Gunnar.

DAGNY

Compte sur moi. A bientôt !

Elle va rejoindre les précédents.

SIGURD

C'est la première fois, frère d'armes, que je suis désarmé, quand tu es en danger.

Il écoute.

J'entends des cris et des coups d'épée ;... ils sont déjà près de la maison.

Il veut monter à droite, mais s'arrête et recule, étonné.

Hjördis ! Elle vient ici !

Hjördis, vêtue d'une courte jupe écarlate, avec des pièces d'armure dorées : heaume, cuirasse, brassards et jambières. Ses cheveux flottent; sur le dos elle porte un carquois, et à la ceinture un petit écu; à la main elle tient l'arc à cordon de cheveux.

HJÖRDIS, *vite et regardant en arrière comme inquiète d'être poursuivie, vient tout près de Sigurd, le prend par le bras et dit à voix basse :*

Sigurd, Sigurd, peux-tu le voir?

SIGURD

Qui? Où?

HJÖRDIS

Le loup, là... tout près ; il ne bouge pas ; il me regarde avec deux yeux rouges !.... C'est mon double, Sigurd ! Trois

fois il m'est apparu ; cela signifie sûrement que je mourrai cette nuit !

SIGURD

Hjördis, Hjördis !

HJÖRDIS

Voilà qu'il s'est enfoncé dans la terre ! Eh oui, le présage est donné maintenant.

SIGURD

Tu es malade ; viens et entre !

HJÖRDIS

Non, je veux attendre ici ; peu de temps me reste !

SIGURD

Que t'est-il arrivé?

HJÖRDIS

Ce qui est arrivé? Je ne sais pas ; mais c'était vrai, ce que tu as dit aujourd'hui, que Gunnar et Dagny étaient entre nous ; il nous faut les quitter et quitter la vie ; alors nous pourrons rester ensemble !

SIGURD

Nous? Ha, tu veux dire?...

HJÖRDIS, *avec noblesse.*

Du jour où tu pris une autre pour femme, je fus une exilée en ce monde. Tu as mal agi ce jour-là ! Tous les biens, l'homme peut les offrir à son ami cher,... tout, hormis la femme qu'il aime ; car s'il fait cela, il brise le filage secret de la norne, et deux vies sont gâchées. Une voix véridique est en moi, qui dit que j'existais pour que mon fier courage t'aidât et te portât aux moments difficiles, et que tu étais

né afin que je pusse trouver en un seul homme tout ce qui me paraissait grand et superbe ; car, je le sais, Sigurd,... si nous avions été unis, tous deux, tu serais devenu plus illustre, et moi plus heureuse que tous les autres !

SIGURD

Ce regret est vain aujourd'hui. Crois-tu qu'elle soit agréable, la vie qui m'attend? Être chaque jour auprès de Dagny, et simuler un amour qui me pèse sur le cœur. Et pourtant il le faut ; il n'y a pas de changement possible.

HJÖRDIS, *avec une exaltation croissante.*

Si, ça changera ! Nous quitterons la vie tous les deux ! Vois-tu cette corde d'arc? Avec elle j'atteins sûrement le but ; car j'ai chanté sur elle de beaux chants de magie !

Elle place une flèche dans l'arc tendu.

Écoute, écoute les frémissements de l'air, là-haut ! C'est l'envolée des morts qui rentrent ; mes sortilèges les ont attirés ici ;... nous allons rejoindre ensemble leur troupe !

SIGURD, *recule.*

Hjördis, Hjördis,... tu me fais peur !

HJÖRDIS, *sans faire attention à lui.*

Nulle puissance ne peut désormais changer notre destin. Oh oui,... cela vaut mieux aussi que si tu m'avais prise pour femme ici-bas dans la vie ; que si j'étais restée dans ta maison pour tisser toile et laine et t'enfanter des rejetons,... fi, fi !

SIGURD

Arrête-toi ! Ton art magique a été plus fort que toi ; il a jeté un délire en ton âme !

Avec effroi.

Ha, regarde... regarde ! La maison de Gunnar,... elle brûle !

HJÖRDIS

Laisse, laisse brûler ! La salle des nuages, là-haut, vaut mieux que la salle de poutres de Gunnar !

SIGURD

Mais Egil, ton fils,... on le fait périr !

HJÖRDIS

Qu'il périsse,... ma honte sera par là effacée !

SIGURD

Et Gunnar,... on prend la vie de ton mari !

HJÖRDIS

Ça m'est égal ! Je vais suivre cette nuit un meilleur mari ! Oui, Sigurd, c'est cela qu'il faut ; le bonheur ne pousse pas dans ce pays pour moi ;... le dieu blanc avance vers le nord ; je ne veux pas me rencontrer avec lui ; les anciens dieux n'ont plus leur force d'autrefois ;... ils dorment, ils sont presque comme des ombres ;... c'est avec eux que nous lutterons ! Hors de la vie, Sigurd, je veux te mettre sur le siège royal du ciel, et moi-même à ton côté !

L'orage éclate.

Écoute, écoute, voici qu'arrive notre suite ! Peux-tu voir les noirs chevaux qui accourent ; un pour moi et un pour toi !

Elle porte l'arc à sa joue et tire.

En route, donc, pour le dernier voyage !

SIGURD

Bien touché, Hjördis !

Il tombe.

HJÖRDIS, *rayonnante et courant à lui.*

Sigurd, mon frère,... maintenant nous sommes l'un à l'autre.

SIGURD

Maintenant moins que jamais. Ici nos voies ne séparent ; car je suis chrétien.

HJÖRDIS, *épouvantée.*

Toi !... Ha non, non !

SIGURD

Le dieu blanc est le mien ; le roi Ethelstan m'a appris à le connaître ;... c'est vers lui que je vais monter.

HJÖRDIS, *au désespoir.*

Et moi !...

Elle laisse tomber l'arc.

Malheur, malheur !

SIGURD

Morne fut ma vie du jour où je t'arrachai de mon cœur et te donnai à Gunnar. Merci, Hjördis ;... maintenant je me sens si bien.

Il meurt.

HJÖRDIS, *calme.*

Mort ! J'ai donc certes anéanti mon âme !

L'orage grandit, elle s'écrie en fureur :

Ils viennent ! Par magie je les ai attirés ici ! Mais non, non ; ...je ne vais pas avec vous ; je ne veux pas être de la course sans Sigurd ! Rien n'y fait ;... ils me voient ; ils rient et font signe, ils éperonnent leurs chevaux !

Elle court au bord du rocher au fond.

Les voilà au-dessus de moi ;... et pas d'abri où se cacher ! Si, au fond de la mer, peut-être !

Elle se précipite. Örnulf, Dagny, Gunnar avec Egil, ainsi que les hommes de Sigurd, arrivent les uns après les autres par la droite.

ÖRNULF, *tourné vers le tertre mortuaire.*

Vous pouvez dormir en paix maintenant ; car vous ne gisez pas sans vengeance !

DAGNY

Père, père,... je suis morte d'épouvante ;... cette action sanglante... et l'orage ; ...écoute, écoute !

GUNNAR, *avec Egil sur son bras.*

Donne paix et abri pour mon enfant !

ÖRNULF

Gunnar le herse !

GUNNAR

Oui, Örnulf, ma maison a brûlé, et mes hommes sont tombés ; je suis à ta merci ; fais ce que tu voudras.

ÖRNULF

C'est l'affaire de Sigurd. Mais entrons sous un toit ; il fait peu sûr ici, dehors !

DAGNY

Oui, entrons, entrons !

Elle va vers le hangar, aperçoit le cadavre, et pousse un cri.

Sigurd, mon mari ;... ils l'ont tué !

Elle se jette par terre à son côté.

ÖRNULF, *accourant.*

Sigurd !

GUNNAR, *posant Egil à terre.*

Sigurd tué !

DAGNY, *regarde avec désespoir les hommes qui entourent le mort.*

Non, non, ce n'est pas vrai ;... il doit être encore en vie !

Elle aperçoit l'arc.

Ah, qu'est cela !

Elle se lève.

ÖRNULF

Ma fille, c'est bien comme tu l'as dit d'abord..., Sigurd a été tué.

GUNNAR, *comme saisi par une idée soudaine.*

Et Hjördis !... Hjördis a-t-elle été ici?

DAGNY, *à voix basse et se contenant.*

Je ne sais ; mais ce que je sais, c'est que son arc a été ici.

GUNNAR

Oui, c'est bien ce que je pensais !

DAGNY

Silence !

A part.

Si âpre était donc la haine qu'elle lui portait.

GUNNAR, *à part.*

Tué Sigurd... la veille du duel ; elle m'a donc aimé tout de même.

Tous sursautent effrayés; la course d'Aasgaard mugit à travers les airs.

EGIL, *avec effroi.*

Père, père ! Regarde, regarde !

GUNNAR

Qu'y a-t-il?

EGIL

Là-haut... tous ces chevaux noirs !...

GUNNAR

Ce sont les nuages qui...

ÖRNULF

Non, ce sont les morts qui rentrent chez eux.

EGIL, *avec un cri.*

Mère est avec eux !

DAGNY

Puissances bienfaisantes !

GUNNAR

Enfant, que dis-tu?

EGIL

Là, en avant,... sur le cheval noir ! Père, père !

Egil se presse épouvanté contre son père; court silence; l'orage s'éloigne, les nuages s'écartent, la lune brille paisiblement sur le paysage.

GUNNAR, *avec calme et douloureusement.*

Maintenant Hjördis est sûrement morte !

ÖRNULF

Cela doit être, Gunnar ;... et j'avais plus à me venger d'elle que de toi. La rencontre nous a coûté cher à tous deux ;... voici ma main, paix et réconciliation !

GUNNAR

Merci, Örnulf ! Et maintenant, en bateau ; je t'accompagne en Islande.

ÖRNULF

Oui, en Islande, et l'on se souviendra de notre expédition :

Gloire et jeux de preux hardis
sur les côtes de Norvège,
à jamais les chants d'Islande
sur le Nord les clameront!

APPENDICES

I

MARGIT HJUXE

qui fut enfermée dans le roc.

1. *Hjuxe était la plus riche ferme de Saudherad*
 — il me semble qu'il y a longtemps,
la fière Margit était la fille de la ferme,
 — c'est moi qui porte le poids de la douleur.

2. *La fière Margit s'habilla pour aller à l'église,*
elle prit le chemin de la montagne basse.

3. *Quand elle fut devant le mur de roc,*
le roi du mont à grande barbe blanche arriva.

4. *Le roi du mont avança un siège d'or ;*
« *Assieds-toi là, fière Margit, repose-toi!* »

5. *Puis il lui donna deux jupes rouges,*
une broche de feuillage et des souliers à boucles d'argent.

6. *Et douze filles lui peignèrent les cheveux,*
la treizième lui mit la couronne d'or.

7. *Il lui offrit alors du vin le plus transparent ;*
« *Prends ce miel et bois, ma fière Margit!* »

8. *Elle fut ensuite neuf ans dans la montagne,*
et mit au monde trois fils et trois filles.

9. *Elle mit au monde trois fils et trois filles,*
mais Dieu sait combien elle a souffert.

10. *Et Margit était à son rouet filant,*
quand elle entendit sonner les cloches de Bö.

11. « *Oh, voilà quatorze ans que je suis dans le mont,*
Je voudrais aller chez moi, dans la ferme de mon père. »

12. *La fière Margit demanda au roi du mont :*
« *Oh, puis-je à présent aller à la ferme de mon père?* »

13. « — *Oh, tu peux bien aller voir ton père,*
mais tu ne dois pas rester plus qu'une heure ou deux. »

14. *La fière Margit marche le long chemin,*
et entend le roi du mont qui la suit à cheval avec des te-
[*nailles.*

15. *Et comme elle arrivait à pied à la ferme,*
son père enchanté est devant elle.

16. « *N'est-ce pas la fière Margit, qui m'était si chère!*
Oh, ma chère fille, te voilà donc ici! »

17. *Et Thord Hjuxe parla ainsi à sa fille :*
« *Oh, ça fait quatorze ans que tu es absente,*

18. *oui, ça fait quatorze ans que tu es absente,*
et nous avons versé pour toi bien des larmes. »

19. *Joyeux et pleurant il fit entrer la fière Margit,*
et la fit asseoir sur le siège de sa mère.

20. *Mais le roi du mont arriva rapide comme le feu :*
« *Ne vas-tu pas rentrer chez nous ce soir près des enfants?* »

21. « *Adieu donc à tout le monde chez moi,*
plus jamais je ne viendrai vous voir. »

22. *La fière Margit monta sur le coursier gris,*
elle pleura plus de larmes que le cheval n'a de crins.

23. *De ses petits doigts elle frappa le roc,*
— il me semble qu'il y a longtemps,

« *lève-toi, ma fille aînée, ouvre le loquet!* »
— c'est moi qui porte le poids de la douleur.

II

GUDMUND ET LA PETITE SIGNE

(Chant de harpe.)

1. *Sire Gudmund dit à son jeune valet :*
   — père, toutes vivent dans la source !
   selle mon coursier, dépêche-toi!
   — dans le coin on travaille gaiement.
2. *Et le fier sire Gudmund prit des coffres dorés,*
   il y mit beaucoup d'étoffes à fleurs rouges.
3. *Et le fier sire Gudmund arrive à cheval à la ferme,*
   l'orfèvre était dehors, et peignait ses cheveux.
4. *Sire Gudmund parla ainsi à l'orfèvre :*
   « J'espère avoir la petite Signe, ta fille? »
5. *« — Ma fille, fier Gudmund, tu ne pourras l'avoir,*
   d'abord pourriront ses cheveux au fond de la mer,
6. *J'ai promis la petite Signe à un vaillant chevalier,*
   et il portera écu et armure. »
7. *Le fier Gudmund mit son destrier en route,*
   et s'en alla, sa harpe en main.
8. *La petite Signe avait sa jupe de soie rouge*
   et tous les fils y étaient tressés d'or.

9. *La petite Signe alla trouver son père :*
« Ne puis-je avoir le fier Sigmund comme mari? »

10. *« — Le fier Gudmund comme mari tu ne peux avoir,*
d'abord pourriront tes cheveux au fond de la mer. »

11. *Le fier Gudmund chasse le renard et la martre,*
la petite Signe dans sa chambrette pleure.

12. *Et Gudmund à cheval arrive à la ferme,*
il voit la petite Signe debout au premier étage.

13. *« Pleures-tu la selle ou pleures-tu le cheval,*
ou pleures-tu parce que tu as un jeune fiancé? »

14. *« — Je ne pleure pas la selle, ni le cheval,*
ni parce que j'ai un jeune fiancé,

15. *Je pleure surtout pour mes longs cheveux blonds*
qui ne pourriront pas dans le cimetière.

16. *Je pleure surtout pour mon corps blanc*
qui pourrira au fond de la mer. »

17. *« — Tant que j'aurai en main ma harpe d'or,*
aucun nixe ne s'emparera de toi.

18. *Je te bâtirai un pont bien haut dans le ciel,*
pont d'acier et piliers de plomb. »

19. *« — Tu auras beau bâtir le pont haut dans le ciel,*
nul ne pourra éviter le malheur. »

20. *Et Gudmund chevaucha sur le fort pont d'acier,*
et son coursier trébucha de ses fers d'or rouge.

21. *Et Gudmund regarda derrière lui,*
la petite Signe était assise sur la selle.

22. *Le fier Gudmund dit à son jeune valet :*
« Va me chercher ma harpe d'or, dépêche-toi. »

23. *Et la harpe d'or repose dans le coffre,*
enveloppée dans l'étoffe aux fleurs rouges.

24. *Et Gudmund joua tant que les cordes rompirent,*
et il tenait la petite Signe serrée dans son bras.

25. *La petite Signe tenait la main de son fiancé :*
— père, toutes vivent dans la source !
« *Heureux le jeune garçon dont le jeu m'a sauvé de l'eau!* »
— dans le coin on travaille gaiement,

C'est un bon exemple des chansons qui seraient à peu près incompréhensibles si l'on n'avait une clef. Landstad dit, d'après la personne qui lui a chanté celle-ci, que les sœurs de Signe sont toutes tombées au pouvoir du nixe : c'est ce que le refrain confirme. La harpe du chevalier triomphe du nixe musicien.

III

LE ROI ENDEL

1\. *Le roi Endel arrive à cheval à la ferme*
   — il vient de loin à l'est,
dehors était Mettelin qui peignait ses cheveux,
   — en foule ils accourent au nord sous le château.

2\. « *Sois le bienvenu, roi Endel, qui viens à moi,*
j'ai brassé l'hydromel et préparé le vin. »

3\. « — *Je me soucie peu de ton hydromel et de ton vin,*
et plutôt d'Ostelin, la fille de ta sœur.

4\. « — *Ecoute, roi Endel, ce que je vais te dire,*
ce serait bien mieux de me demander moi.

5\. « — *Je te remercie mille fois, Mettelin,*
ce n'est pas à toi qu'est allé mon désir. »

6\. *Et Mettelin monte à la chambre d'en haut,*
elle réveille la fille de sa sœur.

7\. *Elle secoue l'oreiller, la prend par les cheveux.*
« *Tu vas te présenter au roi Endel.*

8\. *Les autres femmes sont à filer l'or,*
et tu es encore couchée en plein sommeil!

9\. *Les autres femmes sont à filer le lin,*
et dans ton sommeil tu es encore plongée!

10. *Et tu vas te présenter au roi Endel*
avec les pieds nus et les cheveux en désordre. »
11. « — *Si je vais me présenter au roi Endel,*
je me parerai de tout l'or que je possède. »

---

12. « *Mettelin, Mettelin, assieds-toi près de moi,*
et tous mes rêves je vais te raconter.
13. *J'ai rêvé du soleil du matin*
qu'il brillait sur la table du roi Endel.
14. *J'ai rêvé de la nouvelle lune*
qu'elle brillait sur la ville de Skaane.
15. *J'ai rêvé des petites étoiles*
qu'elles avançaient devant moi sur la terre.
16. *J'ai rêvé du collier de perles*
qu'il s'étendait sur toute la terre de Norvège.
17. *J'ai rêvé d'un pommier si chargé de fruits*
que toutes les branches étaient pendantes.
18. *J'ai rêvé des deux colombes*
qu'elles se posaient à la tête de mon lit.
19. *J'ai rêvé du troupeau d'oiseaux*
qu'ils me semblaient voler dans le grenier de mon père.
20. *J'ai rêvé du joyau suprême*
qu'il était enveloppé dans une écharpe de soie.
21. *J'ai rêvé des deux broches*
qu'elles me semblaient posées sur ma poitrine. »
22. « — *Ton rêve sur le soleil du matin*
dit que tu prendras place à la table du roi Endel.
23. *Ton rêve sur la nouvelle lune*
dit que tu seras reine en la ville de Skaane.
24. *Ton rêve sur les petites étoiles*
indique les enfants que tu auras avec le roi Endel.

25. *Ton rêve sur le collier de perles*
dit que tu régneras sur toute la Norvège.
26. *Ton rêve au sujet d'un poirier*
dit que la foule s'inclinera devant toi.
27. *Ton rêve sur les deux colombes*
désigne les deux servantes qui te suivront.
28. *Ton rêve sur la troupe d'oiseaux*
dit le tumulte des gens qui viendront à la noce.
29. *Ton rêve d'un joyau suprême*
annonce un fils fort comme un aigle.
30. *Ton rêve sur les deux broches,*
se réalisera dans tes petites filles. »

---

31. *La fière Ostelin s'assit sur le bois de lit*
et tira sur ses jambes ses bas de soie.
32. *Puis elle étira son pied blanc*
et mit ses souliers à boucles d'argent.
33. *Puis elle passa sa chemise de soie,*
ouvrage de la main des femmes.
34. *Puis elle passa sa jupe bleue*
où l'or à chaque fil était tressé.
35. *Puis elle passa la robe rouge*
qui était toute damassée d'or.
36. *Ostelin avait la taille mince,*
elle se serra dans la ceinture d'or rouge
37. *Elle n'eut pas de peine à se serrer la taille,*
elle jeta autour d'elle la ceinture d'or rouge.
38. *Ostelin descendit à la porte,*
le roi Endel croyait voir le soleil.

39. *Le roi Endel prit Östelin sur ses genoux,*
il lui donna or et cadeau de fiançailles.
40. *Le roi Endel prit Östelin dans ses bras,*
il lui donna couronne et titre de reine.
41. *Le roi Endel partit à cheval de la ferme,*
— il vient de loin à l'est.
Mettelin restée là se tordait les mains.
— en foule ils accourent au nord sous le château.

IV

OLAF LILJUKRANS

1. *Olaf chevauche par la clairière,*
que leurs mains sont blanches,
il veut inviter à ses noces,
revint las de chez les elfes.

2. *Olaf est parti de bonne heure,*
lui semblait qu'il était grand jour,

3. *Olaf chevauche au nord dans l'île,*
chevauche dans les jeux des elfes.

4. « — *Entends-tu, Olaf Liljukrans,*
descends de cheval, entre en danse!

5. — *Je ne dois danser avec toi,*
demain est le jour de mes noces.

6. — *Salut, Olaf, danse avec moi,*
chemise de soie te donnerai!

7. — *Chemise de soie je veux bien prendre,*
mais danser avec toi ne dois.

8. — *Salut, Olaf, danse avec moi,*
tu auras souliers en peau de chèvre.

9. — *Je veux bien souliers en peau de chèvre,*
mais danser avec toi ne dois.

10. — *Salut, Olaf, danse avec moi,*
tu auras ma plus jeune fille.

11. — *Peu me chaut ta plus jeune fille,*
et danser avec toi ne dois.

12. — *Veux-tu pas vivre chez les elfes,*
plutôt que les quitter malade?

13. *Veux-tu pas être avec les elfes,*
plutôt qu'être malade à ta noce? »

14. *Et Olaf, fouettant son cheval,*
se sauva du piège des elfes.

15. *Et Olaf, d'un coup d'éperon,*
traversa les flammes des elfes.

16. « — *Mais si ne veux danser avec toi,*
tu seras malade et mourras! »

17. *La femme-elfe frappa son épaule,*
jamais tel coup il n'avait reçu.

18. *On le frappa de coups de ronce,*
déchirant sa veste et sa peau.

19. *Alors il tourna son coursier,*
et rentra chez lui, les joues pâles.

20. *Comme il approchait la barrière,*
sa mère était là au repos.

21. « — *Je vois à la mine d'Olaf*
qu'il est malade ou qu'il a peur.

22. *Je vois à l'allure d'Olaf*
qu'il est malade ou courroucé.

23. *Entends-tu, Olaf, mon cher fils,*
pourquoi bleuissent tes joues pâles?

24. *— Rien d'étonnant si je suis pâle,*
j'ai été dans les jeux des elfes.

25. *Va, chère sœur, me chercher un prêtre,*
et toi, mère, reste près de moi!

26. *Amène un prêtre et fais mon lit,*
car mon cœur vient de se briser.

27. *— Dieu ait pitié de toi, mon fils,*
que dirai-je à ta fiancée?

28. *— Dis-lui qu'aux bois je suis parti*
pour éprouver chevaux et chiens. »

29. *Et lorsque le prêtre arriva,*
Olaf à l'instant rendit l'âme.

30. *La fiancée arrive à cheval,*
la mère était vêtue de martre.

31. *Et les gens portaient bière et vin,*
« *— Où est Olaf, mon fiancé?*

32. *— Olaf n'est pas à la maison.*
Il est à la chasse en forêt.

33. *Olaf est parti dans les bois*
pour éprouver chevaux et chiens.

34. *— Tient-il si peu à sa fiancée*
qu'il va au bois chasser les bêtes?

35. *Je vois bien à petits et grands*
qu'Olaf n'est pas très loin d'ici. »

36. *La fiancée, d'un regard calme,*
vit que l'épée d'Olaf était là.

37. *Appuya la poignée au sol,*
la pointe lui perça le cœur.

38. *Et avant que le jour soit clair,*
trois corps quittent la maison de noce.

39. *L'un est Olaf, puis sa fiancée,*
que leurs mains sont blanches,
et sa mère, morte de chagrin,
revint las de chez les elfes.

V

LA VENGEANCE DE LA PETITE KERSTI

1. *Sire Per chevauche dans Skaane,*
il invite à ses noces de nouveau.
Nul ne réveillera la petite Aase d'entre mes bras.

2. *Il invite à ses noces grands et petits;*
petite Kersti, sa concubine, il la néglige.

3. *Petite Kersti monte à la colline*
elle emprunte des vêtements à sa sœur.

4. *Elle passa la chemise de soie*
faite de la main des femmes.

5. *Elle passa la robe bleue*
où l'or est cousu à chaque point.

6. *Elle passa la robe rouge*
où l'or est cousu à chaque maille.

7. *Petite Kersti ne se ceignait pas d'habitude,*
elle s'entoura d'une ceinture rouge.

8. *Puis elle s'assit sur le bois de lit*
et mit des bas de soie.

9. *Elle posa le pied sur un tabouret*
et mit des souliers à boucles d'argent.

10. *Petite Kersti se rend au ruisseau,*
elle dénoue ses cheveux blonds.

11. *Elle lave ses cheveux dans l'eau pure,*
puis les peigne avec un peigne d'argent.

12. *Elle les tresse avec un ruban rouge,*
pose une petite couronne d'or dessus.

13. *Petite Kersti se rend à l'écurie,*
examine tous les chevaux.

14. *Examine le jaune, examine le gris,*
et met la selle sur le plus beau.

---

15. *Le jeune valet entre et dit :*
« — *Une dame est entrée dans la cour.*

16. *On ne la connaît pas par ici,*
ses cheveux vont à la croupe du cheval.

17. *On ne la connaît pas chez nous,*
ses cheveux vont à la cuisse du cheval. »

18. *Sire Per sourit légèrement :*
« — *Prie-la d'entrer dans la salle!* »

19. *Petite Kersti était si chargée d'or,*
ne put faire la révérence ni se tourner.

20. *Petite Kersti était si tissée d'or,*
ne put tendre la main à sire Per.

21. *Elle salua tout à la ronde,*
mais ne fit pas attention à la mariée.

22. *Elle salua les grands, salua les petits,*
négligea petite Aase, la fiancée.

23. *Sire Per répondit en souriant :*
« — *Que siège au plus haut la plus tard venue!* »

24. *Petite Aase en elle-même pensa :*
Quelqu'un siégera plus haut que moi aujourd'hui?

25. « — *Je ne veux pas m'asseoir sur le banc,*
je demande la permission de verser à boire. »

26. *Les gens qui étaient ivres dirent :*
« — *Qui est celle qui verse à boire?* »

27. *Le gentil petit valet répondit :*
« — *Oh, c'est la concubine de sire Per.* »

28. *Elle marcha si fort sur le pied du valet*
que le sang lui jaillit sous l'ongle.

29. *Elle prit sur elle un anneau d'or rouge,*
qu'elle donna au petit valet.

30. *Tard dans la soirée, au crépuscule,*
la mariée voulut aller au lit.

31. *Quand il fit sombre dans toutes les maisons,*
elle sortit bien vite, alluma une torche,

32. *Elle sortit bien vite, alluma une torche,*
et mit le feu à toutes les maisons.

33. *Sire Per s'éveilla seulement*
quand le feu jouait dans les cheveux de la petite Aase.

34. *Sire Per saute de son lit,*
il voit la petite Kersti marcher dans la rue.

35. « — *Oh, chère petite Kersti, viens à mon secours,*
je te le rendrai une autre fois... »

36. *Et la petite Kersti de rire bien haut :*
« — *Je sais comme tu tiens tes promesses!* »
Nul ne réveillera la petite Aase d'entre mes bras.

NOTES

NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS

P. *35*. — *ce lyrisme qui a enlevé*... Les élections de 1882, les plus passionnées que la Norvège eût connues, avaient amené la victoire de la gauche.

P. *36*. — *une polémique que Heiberg*... Cette polémique date de 1827 (critique des *Varègues à Miklagaard*), et Heiberg, un peu à son corps défendant, avait eu aussi une polémique avec Carsten Hauch, qui habitait « l'Académie de Sorö ». Baggesen avait attaqué Oehlenschläger antérieurement (1814-1818), et le document le plus important de la querelle avait été son grand poème : *le Revenant et lui-même ou Baggesen sur Baggesen.* Ibsen confond ce poème avec les *Lettres d'un Revenant*, publiées plus tard par Henrik Hertz.

P. *37*. — *Pardieu, c'est la fin du monde avant Pâques!* — Jeronimus est un personnage fréquent des comédies de Holberg, un Géronte volontiers censeur et bougon. Dans *Jeux de Noël (Jule-Stuen)*, les premiers mots prononcés par lui sont : « Si ce n'est pas la fin du monde avant Pâques, je veux bien qu'on me coupe le cou. » Pardieu traduit l'exclamation habituelle de Holberg : *Hillemænd*, littéralement une contraction pour : « par tous les saints ! »

P. **45**. — La Fête a Solhaug.

P. *49*. — *Il faudra calmer*... Le portrait de Knut Gæsling, que Margit se permet de lui présenter, fait penser à un autre officier du roi, lui aussi rival malheureux d'un chevalier, qui se trouve dans le recueil de Landstad (p. 307) :

L'officier du roi entra,
son pas frappait le plancher;
la mariée pâlit sur le haut siège
sous les roses et les lis.

Alors l'officier du roi
bondit par-dessus la table,
il perça le jeune Knut,
la pointe resta dans son cœur.

P. *50*. — *A nul n'envoyez*... Un poème de Jörgen Moe *(Samlede Skrifter*, I, p. 78), commence par cette strophe :

C'était en ces temps durs
où quand les gens buvaient,
les couteaux des ruraux
tenaient mal dans leurs gaines,

où les femmes, aux fêtes,
apportaient un linceul
où pouvoir, au besoin,
déposer leur mari.

P. *56*. — *Le roi du mont*... C'est l'histoire de la petite Kersti, dont Landstad a quatre variantes. La forme D a été traduite dans l'appendice V du tome III. Le pastiche d'Ibsen ne copie aucune des quatre formes, et même son refrain est de lui. On peut seulement observer un vers copié sur la variante C :

petite Kirsten était dehors, les cheveux dénoués.

P. *59*. — *J'avançai sans bruit*... Ce passage, jusqu'à la fin de la réplique suivante de Signe, est manifestement emprunté à la légende d'Andreas Faye (2e édit., p. 223), où trois bergères-trolds jouent si délicieusement de la corne et de la trompe, que tous les gens de Kivle, qui étaient à la messe, sortent pour les écouter. Le prêtre finit par sortir aussi, les interpelle en vain, puis les maudit, et elles sont, avec leurs chèvres, transformées en pierres. Welhaven s'était déjà servi de cette légende dans son poème « Au val de Kivle », et M. Fredrik Paasche (*Gildet paa Solhaug*..., p. 57) pense que les derniers vers du passage proviennent de Welhaven :

Les fleurs, aux taillis et sur les ronces, s'ouvrent,
et l'aigle puissant s'arrête dans les airs,
le vent n'ose pas approcher les ramures,
et chaque feuille est une oreille attentive.

P. *74*. — *Si je t'avais su*... Il semble qu'il y ait là un souvenir de la chanson « Messire Per et la fière Margit » (Landstad, p. 590), où Per, après avoir promis à Margit monts et merveilles, l'enlève, mais ensuite, lorsqu'elle lui demande où est son château, répond qu'il n'a pas un sou vaillant, et est proscrit dans sept royaumes. Elle dit alors :

Je vendrai ma ceinture d'or rouge
et achèterai ta paix dans sept royaumes.

P. *80*. — *Il faut se parer*... V. « Le Roi Endel », str. 11 (p. 540).

P. *88*. — *Oh, je me souviens*... V. « Gudmund et la petite Signe » (p. 536).

P. *92*. — *ce n'est qu'à minuit*... La plupart des êtres du folklore ne se montrent que la nuit, et s'ils s'oublient à causer ou à se battre avec des humains quand l'aube vient, ils sont transformés en pierres. Les exemples sont nombreux dans l'*Edda*, les contes et les chansons.

P. *94*. — *Il était jadis*... Ibsen s'est ici servi de la fin de la chanson « Bendik et Aarolilja » (Landstad, p. 526), où se mêlent la légende de Hagbarth et Signe et celle de Tristan et Iseult :

22\. *Devant l'église, au sud,*
Bendik perdit la vie,
et dans sa haute salle,
sa femme tomba morte.

23\. *Bendik en terre au sud,*
Aarolilja au nord,
sur leurs tombes poussèrent
deux belles fleurs de lis.

24\. *Sur leurs tombes poussèrent*
deux belles tiges de lis
qui s'unirent par-dessus le toit
au grand chagrin du roi.

P. *105*. — *La houldre est tapie derrière chaque buisson, et rit.* — Pris dans Landstad, p. 732, à la fin des « chansons plus récentes sur des sujets divers », où un garçon croit voir partout sa bien-aimée :

J'errai le soir, j'errai le matin...
elle n'est pas là...

P. *108*. — *Or, le roi du mont*... On reconnaît ici des motifs de « la petite Kersti » (formes A et D de Landstad), et surtout de « Gud-

mund et la petite Signe », sur le pouvoir libérateur du « jeu de harpe ».

P. *112*. — *J'ai ouï parler...* Fr. Paasche (*l. c.*, p. 47) mentionne un conte de Grimm cité par G. Faye, et plusieurs autres sources où Ibsen a pu prendre cette idée. Dans toutes, il s'agit de voyants à qui un baume permet de voir les choses cachées, ce qui était un motif assez fréquent du romantisme germanique. Le rapprochement avec la réplique d'Eline dans *Madame Inger d'Östraat* (tome III, p. 551) est intéressant.

P. *122*. — *Alors Dieu soit loué, qui nous a tous sauvés!* — Ceci fait penser à l'une des rares chansons populaires comiques, « Lage et Jon » (Landstad, p. 660), qui se termine, après que Jon a tué Lage, mari d'Inger, par cette strophe :

Dame Inger se leva dans la haute salle,
et éclata de rire :
« Je n'ai rien vu de si drôle aujourd'hui,
il a gagné, maître Jon. »

P. *152*. — *Ejvind Bolt*. — Poème de Welhaven (*Nyere Digte*, 1845), où Ejvind Bolt, absent au moment de la mort noire, rentre au pays, et, au lieu de la fiancée, trouve la houldre qui l'attend en costume de mariée.

P. *173*. — *c'est sur Alf et Ingjerd*. C'est une des chansons populaires publiées par Landstad dès 1849 dans le *Norsk Tidsskrift f. V. og L.*, sous le titre « le Jutul demande la main de la fière Öli ».

P. *201*. — *Chœur des Gens de Dame Kirsten*. Vers du type ïambique, alternativement tétamètres masculins et trimètres féminins, rimés.

P. *201*. — *Parents d'Arne de Guldvik*. — Vers dimètres masculins et vers tétramètres féminins très libres; les deux premiers riment ensemble; de même, le quatrième et le cinquième; et les deux vers féminins (troisième et sixième) sont rimés. — Strophe dont il y a peu d'exemples.

P. *202*. — *D'où ce sommeil...* C'est le refrain de la chanson « Bendik et Aarolilja ».

P. *213*. — *Chevalier aime...* C'est presque littéralement la strophe 33 de la chanson « Olaf Liljukrans », et Ingeborg répond à peu près par la strophe 34 (V. p. 547).

P. 221. — *Il restait au lit la plupart du temps...* Tout le passage provient de la chanson « Messire Byrting et la femme-elfe » (Landstad, p. 456), dont voici le début :

1. *La femme-elfe vint à la maison de Byrting,*
à la poussée des feuilles
et Byrting avait fermé sa porte à clef
à la poussée des feuilles dans les bois.
2. *Elle frappa de ses petits doigts à la porte :*
« Ouvre, sire Byrting, pousse le loquet.
3. *— Oh je n'ai donné rendez-vous à personne,*
et je n'ouvre à personne, la nuit.
4. *Oh je n'attends personne à cette heure*
et je ne t'ouvrirai pas du tout. »
5. *Elle avait les mains blanches, les doigts petits,*
elle poussa le loquet dans tous les sens.
6. *Puis elle s'assit au bord du lit*
et passa la main dans les boucles blondes de Byrting.
7. *Puis elle entra dedans le lit,*
Byrting se tourna contre le mur.
8. *Écoute-moi, Byrting, ne te détourne pas,*
demain tu me trouveras à la rivière des elfes.
9. *Le matin, de bonne heure, avant le jour,*
sire Byrting s'empressait à l'écurie.
10. *Sire Byrting passa le pont des elfes,*
son coursier trébucha de son fer doré.
11. *Son coursier trébucha sur un petit clou d'or,*
sire Byrting tomba dans le courant rapide.
12. *Sire Byrting coula, mais le cheval nagea,*
la femme-elfe saisit la main de Byrting.
13. *Elle l'assit sur un siège au sec;*
« Assieds-toi, sire Byrting, et repose-toi! »
14. *La femme-elfe dit à sa suivante :*
« Tu vas me tirer un broc de vin! »
15. *Et la femme-elfe fit sortir sa suivante :*
« Tire-moi un broc de vin bien vite ! »

16. *La suivante revint, tenant haut la corne*
où le vénéfice était déposé.
17. *« Où es-tu né et quel est ton pays,*
et où furent taillés tous tes habits de cour?
18. *A Beiarland je suis né, c'est mon pays,*
et tous mes habits de cour y furent taillés,
19. *A Beiarland je veux vivre et mourir,*
à Beiarland où demeure ma fiancée. »
20. *Il but une rasade, qui n'était pas grande,*
et oublia le ciel et la terre.
21. *Il but une rasade, et elle était forte,*
il oublia Dieu qui l'a créé.
22. *« Où es-tu né, et quel est ton pays,*
et où furent taillés tes habits de cour?
23. *— A Elvarland je suis né, c'est mon pays,*
et à Elvarland furent taillés mes habits de cour
24. *A Elvarland je veux vivre et mourir,*
à Elvarland où je trouve ma fiancée. »

P. *226*. — *Sire Alvar*... Landstad avait publié dès 1849, dans la « Revue norvégienne de science et de littérature », quelques spécimens des chansons populaires qu'il avait recueillies dans le Thelemark. Parmi celles-ci, « le Jutul demande la main de la fière Öli » raconte (p. 362 de la revue) que le Jutul se présente déguisé (comme fils du roi d'Angleterre), mais que la fière Öli se méfie, et réussit à se débarrasser de lui. On ne voit d'abord aucun lien entre cette histoire et celle d'Alvar et Ingrid. Mais M. Fredrik Paasche (*Maal og Minne*, 1909, p. 151) observe que le Jutul espère conquérir la belle et la « réjouir en son cœur » en jouant de la harpe,

Et le Jutul frappa la harpe d'or,
Sièges et tables en tombèrent dans la salle.

Ce vers révèle l'emprunt. Il était naturel qu'Ibsen remplaçât le Jutul par un nixe, qui était, parmi les êtres du folklore, le musicien par excellence, et aussi qu'il donnât un fiancé à la jeune fille. Peut-être a-t-il connu quelque légende où la mariée est attirée hors de la salle comme Ingrid, car une telle légende existe, bien qu'elle n'eût pas encore été publiée.

L'idée du conte d'Alvar et Ingrid était ancienne dans l'esprit d'Ibsen, puisqu'il l'indique déjà dans *la Gelinotte du Justedal*, où les deux jeunes mariés sont appelés Alf et Ingjerd (pp. 165, 173). Mais ce sont bien les mêmes noms, plus hardiment écrits en 1856 à la mode de Landstad.

P. *234. Mon cœur n'est guère porté...* On trouve dans Landstad (p. 737) :

A quoi sert d'avoir une ferme et des terres,
S'il faut prendre celui qui ne me plaît pas.

P. *234*. — *Il regarde le jaune, il regarde le gris...* Ce vers et le suivant reproduisent presque littéralement la strophe 14 de « la Vengeance de la petite Kersti » (p. 550).

P. *237*. — *Ne sois pas surpris...* Str. 24 de la chanson « Olaf Liljukrans » (p. 546).

P. *240*. — *Au pied d'un tilleul...* Olaf se trouve dans la même disposition d'esprit qu'un jeune homme qui dit, dans un fragment donné par Landstad dans son supplément (p. 849) :

Je mis mon cheval
et me couchai au pied d'un tilleul.

L'identité de la rime rend probable une réminiscence.

P. *241*. — *Je pris mon anneau de fiançailles.* — L'emploi de l'anneau de fiançailles paraît être de l'invention d'Ibsen. Mais il fallait que le coup tiré, ou l'acier d'un couteau, passât au-dessus de la tête de la jeune fille ou de la houldre, comme le montrent les deux légendes racontées par A. Faye sous le titre : « La couronne de fiancée du Nummedal » (1re éd., pp. 23-25).

P. *245*. — *Si j'étais une elfe...* Passage évidemment inspiré de « Messire Byrting et la femme-elfe ».

P. *246*. — *Alors, j'oubliai...* Les trois nuits passées avec Alfhild produisent la même progression d'oubli que les rasades de Messire Byrting, et les remplacent, observe M. Fr. Paasche (*l. c.*, p. 147).

P. *256*. — *Le poulain court léger...* C'est le refrain de « La petite Kersti » (tome III, p. 615).

P. *260*. — *Du roi tu chantais la fille...* Ibsen résume ici l'histoire contée dans la chanson « Sigurd et la fiancée-trold » (Landstad, p. 465).

P. *269*. — *Olaf, oh tu m'as conduite.* — Dans la chanson « Svein Hardmann » (Landstad, p. 153), c'est Svein qui dit à Gudbjörg :

Et je te conduirai dans le pays
où tu marcheras sur l'or comme ici sur le sable,
et je te conduirai dans l'île
où tu pourras vivre et mourir sans souci.

P. *273*. — *Quand l'enfant de l'homme...* Quatrains en vers du type ïambique-anapestique très libres, alternativement tétramètres et trimètres, où les vers trimètres sont seuls rimés.

Ce passage montre combien Ibsen était attentif, et dès 1850, à tout ce qui concernait les chansons populaires, car le sentiment ici exprimé, que l'on chercherait vainement dans le recueil de Landstad, provient d'une chanson exceptionnelle, « la petite Torö, » publiée en 1850 dans les « Annales de l'Université », que je cite ici d'après Fr. Paasche (*Maal og Minne*, 1909, pp. 155 sqq.). Torö, avertie par une colombe, meurt,

Puis on porta le corps le long du mur,
les douze anges de Dieu marchaient devant.
Et l'on porta le corps à travers l'église,
les douze anges de Dieu s'agenouillèrent.
Et l'on porta le corps sur le sol de l'église,
au paradis sonnaient les douze cloches.

C'est bien la même idée aimable de la mort qu'Ibsen a voulu donner, mais comme c'est Alfhild qui parle, il a naturellement remplacé les anges par un elfe aux ailes blanches qui leur ressemble fort.

Et dans « Chant de colombe sur la tige de lis », chanson suédoise sur le même thème, qui était populaire en Norvège et circulait en feuilles séparées, Ibsen a encore pris les motifs des richesses versées par les « petits » (les anges) et de « la joie du ciel ».

P. *274*. — Chœur. — Vers ïambiques trimètres stricts, alternativement féminins et masculins, et rimés. Ibsen a cherché un contraste aussi frappant que possible avec le rythme libre, habituel dans sa pièce.

P. *311*. — *Oui, je sais...* Toute cette fin du second acte est la mise en scène de « la Vengeance de la petite Kersti », et ce vers reproduit presque textuellement le dernier vers de la chanson.

P. *320*. — *J'étais hier...* Quatrains de vers du type ïambique libres, alternativement tétramètres masculins et trimètres féminins, rimés.

Ces quatrains proviennent de « Damoiselle Ingeborg, muée en cerf et en aigle » (Landstad, p. 488). Elle est ainsi métamorphosée par sa méchante belle-mère, et messire Per chasse le cerf, puis l'aigle, mais on lui dit que jamais il ne prendra l'aigle s'il ne lui donne chair d'homme, et il se coupe un morceau de son bras, qu'il lance en l'air. L'aigle reprend alors sa forme naturelle, et lui dit :

17. *J'ai été un petit cerf*
qui allait le long du ruisseau,
mes sept frères ne me reconnaissaient pas,
ils lançaient les chiens sur moi.

18. *J'ai été un petit cerf*
et je courais dans la verdure,
mes sept frères ne me reconnaissaient pas,
et ils me jetaient des pierres.

19. *J'ai été l'aigle sauvage,*
et je volais au long de la colline,
mes sept frères ne me reconnaissaient pas,
ils tiraient sur moi à coups de flèches.

P. *321*. — *Chante, bien plutôt...* Il est curieux de voir ici la chanson de « Olaf Liljukrans » reprise avec sa conclusion tragique, dans une pièce qui en est tirée, mais où tout s'arrange.

P. *324*. — *d'oreillers non plus...* Exemple des nombreuses réminiscences de détail. Dans « la perfide servante » (Landstad, p. 610), l'amant dit à la servante que sa maîtresse lui envoie :

Dis-lui de jeter paille et copeaux,
il faut qu'elle couche sur des coussins roses.

P. **376**. — Les Guerriers a Helgeland.

P. *411*. — *Préface à la traduction allemande*. — Écrite par Ibsen en allemand pour la traduction de Mlle Emma Klingenfeld, qui parut à Munich en 1876, sous le titre *Nordische Heerfahrt*. — Franz Grandaur était régisseur pour l'opéra au Théâtre de la Cour de Munich.

P. *413*. — *A Mlle Klingenfeld*. — Distiques du type anapestique à rimes masculines adressés à la traductrice.

P. *416*. — *Landnamsmand*, littéralement, « homme de la prise de terre ». Ce titre était donné, en Islande, à ceux qui étaient venus les

premiers occuper et cultiver le sol de l'île, comme Egil Skallagrimsön. — *Herse*, chef d'un assez vaste territoire. — *Bonde*, propriétaire-cultivateur.

P. *418*. — *les proscrits*. On appelait *skoggangsmænd* (littéralement, « gens qui errent dans les bois »), les hommes mis hors la loi. C'était, en Islande, la peine la plus grave que pût prononcer l'Alting. N'importe qui avait le droit de tuer le condamné, et souvent sa tête était mise à prix.

P. *419*. — *Preste à manier l'épée*... Vers trochaïques trimètres, tous féminins, à rimes alternées, de plus, très allitérés.

P. *421*. — *C'est un cadeau royal*... Du même Athelstan, Egil avait reçu pareil cadeau (F. Wagner : *la Saga du Stalde Egil Skallagrimson*, p. 133).

P. *425*. — *mes meilleures bêtes*. — Le mot signifie taureaux, mais c'est évidemment de veaux qu'il s'agit. Le bœuf n'existait pas en Norvège. Même avec un pareil troupeau, d'ailleurs, on voit qu'Ibsen a voulu faire de Kaare un assez riche *bonde*.

P. *433*. — *Jökul a péri dans un duel loyal*. Le combat singulier, *holmgang* (littéralement « tournée dans l'îlot ») avait ses règles qui sont exposées dans la Saga de Körmak (tome II de Petersen).

de t'adopter, littéralement : « de te prendre sur mes genoux, » geste par lequel l'adoption était déclarée.

P. *435*. — *Femme enlevée*. — Une application de ce principe juridique se trouvait dans la Saga d'Egil, et invoqué contre lui (F. Wagner, *l. c.*, p. 140).

P. *438*. — *Choisis ce que tu voudras*... L'avidité d'Örnulf est un trait évidemment emprunté à Egil, particulièrement à la scène où son ami Arinbjörn le console d'un manque à gagner en lui donnant une somme d'argent (F. Wagner, *l. c.*, p. 190).

P. *440*. — *et je ferai périr les gens dans les flammes*. — Cela s'appelait « brûler dedans », c'est-à-dire qu'on mettait le feu à la maison de bois où les gens étaient enfermés, sans fenêtres, et avec une seule porte que l'on surveillait. Mais se venger ainsi était un acte réputé honteux. (V. la Saga de Nial, trad. Dareste, p. 143-144.)

P. *441*. — *Vainqueur de Jökul*... Quatrain de vers trochaïques stricts, trimètres et féminins, à rimes alternées, de plus, allitérés.

La prédiction est imitée de celle de Fafner mourant dans la *Volsungasaga.*

P. *441.* — *se mit à rire et mourut.* — « Beaucoup... saluaient la mort en riant. » (C. Hauch, *Afhandlinger...*, p. 459).

P. *442.* — *un cœur de loup à manger...* C'est ainsi que dans la Volsungasaga, Hogne et Gunnar décident leur frère Guttorm à tuer Sigurd (Rafn, I, 185-6). Et de même, lorsque Sigurd a fait manger à Gudrun un morceau du cœur de Fafner, elle devient beaucoup plus cruelle qu'avant (*ibid.*, 172.)

P. *447.* — *Ne dis pas de paroles inutiles.* — Passage inspiré du *Havamal,* second chant de l'*Edda,* qui contient les règles du savoir-vivre des temps païens, et d'autres conseils. La strophe 19 dit :

Ne fais pas fi de la cruche d'hydromel,
mais bois avec modération,
parle utilement ou tais-toi.

P. *450.* — *l'ours blanc.* — Cet ours remplace le cercle de feu qui protège Brynhild dans son sommeil. Ibsen avait d'ailleurs trouvé, dans le même volume où il a lu la Volsungasaga, une autre histoire, la Saga de Ragnar Lodbrok et ses fils ; là, c'est un énorme serpent qui garde la porte de Tora Borgarhjort (Rafn, I, 221-4). F. Lynner signale aussi que dans le second volume des *Danske gamle Folkeviser*, publié par Svend Grundvig en 1856, on voit le « Jeune Svendal » se rendre chez sa maîtresse, dont la porte est gardée par un ours blanc (p. 240.) Mais comme, dans l'étude « Sur la chanson héroïque », Svend Grundtvig n'est pas cité, il paraît probable qu'Ibsen ne connaissait pas son recueil, et comme le serpent monstrueux tué par Ragnar Lodbrok était un animal légendaire, il lui a très naturellement substitué un ours blanc.

P. *450.* — *il avait la force de vingt hommes.* — C'était une formule courante (avec variation dans le nombre) pour apprécier une force exceptionnelle. Welhaven, dans son poème « Dyre Vaa » a exactement la phrase d'Ibsen.

P. *451.* — *Qui aime une femme tient à la vie.* — *Havamal*, str. 94 :

Jamais ne va faire
aux autres un crime
de ce qui arrive à maint homme;

de sensés en sots
sont mués les hommes
par le fort pouvoir des sens.

Ibsen a pu se sentir encouragé par ce passage, qu'il avait sûrement remarqué, à imaginer l'invraisemblable lâcheté de Gunnar.

P. 455. — *Lui cousit sa robe dans la peau.* — On lit dans la *Volsungasaga* (Rafn, I, 120-121) : « Avant d'envoyer ses premiers fils à Sigmund, elle les avait soumis à cette épreuve, de leur coudre leur robe dans la peau et la chair des bras ; ils le supportèrent mal et crièrent ; elle en fit alors autant avec Sinfjotle, et il ne broncha pas. Alors elle lui arracha la robe, en sorte que la peau venait avec les manches, et elle dit que cela devait être douloureux ; mais il dit : « C'est une douleur dont des Volsungs font peu de cas. »

P. 456. — *car je suis de race jotune.* — Dans la saga d'Egil (Petersen, I, 76), il est dit de Bjorgolv : « il était à demi un géant de montagne par la force, la taille et l'origine ». Et Petersen met en note : « ou de race jætte ».

P. 457. — *sa cotte de mailles éclata.* — C'est ce qui a lieu dans la *Volsungasaga*, mais à un autre moment : après une conversation avec Brynhild, où Sigurd comprend enfin l'enchaînement de son histoire, et c'est la douleur qui produit cet effet. Et dans la saga d'Egil, la douleur a le même effet, lorsqu'il eut enterré son fils Rodvar (F. Wagner, *l. c.*, p. 216-217).

P. 459. — *comme sorcière sur le dos de la baleine.* — Ibsen a rencontré les « dames de mer » à voix séduisante dans A. Faye (1833, p. 60) et dans la saga de Frihiof (Rafn, II), où elles sont sur le dos d'une baleine.

P. 459. — *près de la lucarne.* — Ce n'est pas une lucarne, mais simplement un trou dans le mur opposé à la porte, ce qui permettait, de l'intérieur de la maison sans fenêtre, de surveiller ce qui se passait dehors. — *Le spectre qui pleure.* Le *draugr* se tient volontiers dans les hangars à bateaux et se montre comme pêcheur en costume de marin, dit Faye (1833, p. 81). Mais Ibsen, comme l'observe F. Lynner (*l. c.*, p. 29), confond ici le *draugr* antique, qui est un revenant, et sa transformation dans le folklore moderne. — *Ce sont les hommes intrépides...* Ibsen décrit ici la « chevauchée vers la demeure des Ases » *(Aasgoardsreia)*, telle qu'il la trouvait dans Faye (1833, p. 72) et dans un poème célèbre de Welhaven.

P. *463.* — *ton voyage en Bjarmcland.* On appelait ainsi les pays qui s'étendent du nord de la Norvège à la mer Blanche. Des voyages vers ces régions sont racontés dans la « Saga d'Orvarodd » d'Oehlenschläger ; Halvdan Koht pense que c'est là qu'Ibsen a pris son pseudonyme de Bjarme, auquel il a joint le prénom Brynjolf pour l'allitération.

P. *466.* — *notre amitié restera solide.* — « Je te garderai ma fidèle amitié jusqu'au jour de ta mort », dit Njal à Gunnar de Hlidarende (trad. Dareste, p. 136).

P. *470.* — *ton père a passé trois nuits...* C'est ainsi que Atli, combattant « dans l'île » contre Egil Skallagrimsón, s'était sans doute protégé contre les coups de son adversaire, dont l'épée ne mordit pas. F. Wagner (*l. c.*, p. 185) attribue le fait au pouvoir magique d'Atli qui aurait émoussé les armes d'Egil. Par ce même pouvoir Atli a pu aussi durcir sa propre peau, et cela semble le cas. — « Dans l'île », expression qui vient de ce que souvent, pour ces sortes de duels, les deux hommes se donnaient rendez-vous dans quelque îlot désert, d'où un seul revenait. — *Smalserhorn* : Ibsen a pris ici un des premiers noms de lieu qui lui sont venus à l'esprit, car celui-ci n'a aucun rapport avec le duel ou les sortilèges. C'est un endroit où Snorre rapporte que Olaf Trygvason accomplit un exploit sportif. — *Sortilèges.* Il en est souvent question dans les sagas, et ils étaient très redoutés, car Snorre raconte que, sur l'ordre de son père, Erik à la hache sanglante fit périr dans les flammes des maisons où s'étaient enfermés quatre-vingts sorciers *(seidmænd)*, parmi lesquels son propre frère, « et cet acte fut grandement loué ».

P. *471.* — *la perche d'infamie.* Ainsi Egil avait exprimé son mépris à l'égard du roi Erik (F. Wagner, *l. c.*, p. 154.

P. *477.* — *C'est dur de se dresser comme un sapin luxuriant...* Image prise au poème composé par Egil Skallagrimssön sur la mort de son fils (Petersen. I, 247) :

Donc, ma race va finir,
tel un chêne dont les branches
sont coupées, et dont le tronc
reste seul et engourdi.

l'un meurt, l'autre survit. — C'est exactement ce que, dans une autre circonstance, Arinbjörn dit à son ami Egil (F. Wagner, *l. c.*, p. 134). — *Les portes de cuivre...* Dans l'*Edda*, les portes du Valhal sont recouvertes

d'or, et F. Lynner dit que nulle part on ne les voit en cuivre. Il paraît croire à une erreur de mémoire d'Ibsen (*l.c.*, p. 48). Quant à la phrase tout entière, elle reproduit les paroles de Brynhild, lorsqu'elle vient de se tuer, et ordonne de l'incinérer avec Sigurd : « Et la porte ne se fermera pas sur ses talons quand je le suivrai, et le cortège ne sera pas misérable à voir, quand cinq servantes et huit serviteurs, tués avec lui, vont l'accompagner » (Rafn, I, 190).

P. *480*. — *Où a-t-il reçu le coup mortel?* — Cette question, et les répliques suivantes, proviennent de la saga d'Egil, où Kveldulv s'informe de même au sujet de la manière dont son fils est mort. Comme il apprend que son fils est tombé en avant, presque aux pieds de son agresseur, il dit : « J'en suis content, car, suivant l'adage, celui qui tombe en avant sera vengé, et la vengeance frappera celui qui était devant lui... » (F. Wagner, *l. c.*, p. 56).

P. *481*. — *Je peux bien porter Thorolf tout seul.* Ainsi Egil, lorsqu'il alla chercher le corps de son fils, « le hissa sur son cheval, le mit sur ses genoux, et partit avec lui à cheval... » (F. Wagner, *l. c.*, p. 216.)

P. *482*. — *L'épée qui demeura...* Ce sont les paroles de Gudrun à Brynhild dans la *Volsungasaga*, au bord du ruisseau où elles se sont baignées : « Tu ferais mieux de te taire que de dénigrer mon mari... il a couché avec toi et a pris de ta main l'anneau d'Andvare, et le voici, tu peux le reconnaître » (Rafn, I, 176).

P. *483*. — *Il faut que Sigurd meure, ou moi!* Dans la *Volsungasaga*, c'est Gunnar qui dit cette phrase (Rafn, I, 185).

P. *485*. — *Une corde d'arc... de tes propres cheveux!* Dans la saga de Njal (traduction R. Dareste, p. 144), Gunnar de Hlidarende demande à sa femme de tresser deux mèches de ses cheveux pour faire une corde à son arc.

Chaque heure enfante de grandes actions... Dans la *Laxdœla Saga*, lorsque Bolli, après avoir tué Kiartan, rentre chez lui, sa femme Gudrun lui dit : « Grandes sont les actions de la haine : j'ai filé douze aunes de laine, et tu as tué Kiartan » (trad. F. Mossé, p. 166).

P. *487*. — *A un rêve que j'ai eu récemment...* C'est, sous la forme d'un rêve raconté, ce que Bolli dit plus directement à Gudrun, dans la *Laxdōla Saga* : « ...et je me demande si tu n'aurais pas été moins affectée, au cas où nous serions restés sur le champ de bataille et que Kiartan t'eût porté les nouvelles... » (Trad. Mossé, p. 166.)

P. *500.* — *Voilà que Sigurd le fort...* Hjördis se représente ici la scène de la mort de Gunnar de Hlidarende dans la saga de Nial.

Tu crois qu je te déteste de tout mon cœur. Dans la *Volsungasaga,* Sigurd dit à Brynhild : « Quelque magie t'égare, si tu crois que je te suis hostile en mon cœur. » Je cite cette phrase parce qu'elle a été presque copiée par Ibsen. Mais nombreux sont les passages du troisième acte, et particulièrement de cette scène, qui proviennent de la *Volsungasaga,* et que je n'ai pas notés. (V. d'ailleurs la notice, p. 388.)

P. *506.* — *les sœurs de Hilde.* Hilde, fille du roi Hogni, fut séduite par Hedin, frère par adoption de Hogni, d'où résulta une lutte éternelle, car Hilde, chaque nuit, réveille les morts pour des combats nouveaux. Dans les anciens chants le combat est souvent désigné par l'expression « le jeu de Hilde ».

P. *516.* — *Ta tâche est achevée, dis-tu.* Tout ce dialogue entre Dagny et Örnulf est un démarquage du dialogue entre Egil et sa fille Torgerd dans la *Saga du Skalde Egil* (F. Wagner *l. c.*, p. 217-218.)

P. *516.* — *Cœur que mord mal cuisant...* Quatrains de vers trochaïques stricts, tous féminins, où les vers pairs sont seuls rimés. De plus, presque partout, des allitérations très multipliées, mais disposées sans règle. Dans les trois premiers vers, par exemple, neuf mots commencent par *s.*

La composition de la *drapa* est exactement la même que dans celle d'Egil : On a peine à chanter quand on est malheureux, — lamentation, — sentiment de révolte, — mais le don du chant rassérène le skalde. Et pourtant, Ibsen n'a pris à la *drapa* d'Egil qu'une seule image : « entre boucliers » (str. 9), et encore est-elle autrement appliquée. On peut aussi observer avec Fred. Lynner (*l. c.*, p. 55) que la colère d'Egil contre Ran, c'est-à-dire la mer, qui a englouti son fils, devient chez Ibsen une fureur et un désir de vengeance contre la norne, ce qui ne paraît guère possible dans la bouche d'un païen croyant. Et enfin, il faut noter qu'Ibsen s'écarte de la saga dans la conclusion. Dans la dernière strophe, Egil dit en effet qu'il attendra tranquillement la mort naturelle.

Bragi, fils d'Odin, mari d'Idun qui possède les pommes d'immortalité. Il est parfois considéré comme le dieu de la poésie, mais ceci paraît être un mythe tardif, et c'est généralement Odin lui-même qui confère le don.

Il est d'ailleurs curieux qu'à la fin Örnulf dise tenir de la norne son don de skalde ; sans doute il pense que le pouvoir de la parque nordique

s'étend à tout. — La chevauchée dont il est question dans la dernière strophe est, bien entendu, la course vers le Valhal des sept fils tombés en combattant.

P. *519*. — *Voilà, Örnulf est de nouveau sain et fort.* La saga dit : » A mesure qu'Egil avançait dans la composition de son chant, ses forces reprenaient, et lorsqu'il eut fini, il le récita devant Asgerd, Thorgerd et les autres gens de sa maison. Après quoi il se leva et s'assit sur le haut siège. »

P. *523*. — *Le loup, là... C'est mon double.* A. Faye (1833, 76-77) parle des êtres qu'on appelle le plus souvent *fylgie :* chacun en a un pour compagnon, et son apparition est un avertissement. « Lorsque le *fylgie* se montre, c'est généralement sous l'aspect d'un animal dont la nature est en quelque rapport avec le caractère de la personne ; et chaque individu conserve toujours le même. L'intrépide a donc pour *fylgie* une bête hardie, comme un loup, un ours, un aigle, etc... » Et dans la saga de Nial (trad. Dareste, p. 76), Ibsen avait lu qu'un homme ayant vu un bouc sanglant, que les autres ne voyaient pas, Nial lui dit : « Tu dois être près de ta mort, et c'est ton mauvais génie que tu as vu, tiens-toi donc sur tes gardes. »

P. *525*. — *de beaux chants de magie.* Nombreux sont les exemples d'opérations de magie, particulièrement pour rendre les armes plus efficaces. De tels chants étaient « agréables à entendre » *(Laxdōla Saga*, trad. Mossé, III).

P. *529*. — *Je ne sais; mais...* Même expression, dans la Saga de Nial (trad. Dareste, 143). Le premier assaillant de la maison de Gunnar est transpercé, et comme on lui demande si Gunnar est là, il répond : «Voyez-le vous-même ; ce que je sais, c'est que sa hallebarde y est. »



TABLE DES MATIÈRES

La Fête a Solhaug

Olaf Liljekrans

Les Guerriers a Helgeland

APPENDICE

PARIS. — TYPOGRAPHIE PLON, 8, RUE GARANCIÈRE. — 1932. 42609.

ŒUVRES COMPLÈTES D'IBSEN

Tome I. *INTRODUCTION.*
Œuvres de Grimstad (1847-1850).
Notice biographique.
Poèmes.
Prose.
Catilina.

Tome II. **Œuvres de Kristiania (avril 1850-octobre 1851).**
Notice biographique.
Poèmes.
Proses.
Le Tertre du guerrier (1850).

Tome III. **Œuvres de Bergen (1851-1857).**
Notice biographique.
Poèmes.
Prose.
La Nuit de la Saint-Jean (1852).
Dame Inger d'Œstraat (1853).

Tome IV. **Œuvres de Bergen** *(suite).*
La Fête à Solhaug (1855).
Olaf Liljekrans (1856).
Les Guerriers à Helgeland.

Tome V. **Œuvres de Kristiania, second séjour (1857-1864).**
Notice biographique.
Poèmes.
Proses.

Tome VI. **Œuvres de Kristiania, second séjour** *(suite).*
La Comédie de l'amour (1861).
Les Prétendants à la couronne (1863).

Tome VII. **Brand (1865).**

Tome VIII. **Peer Gynt (1867).**

Tome IX. **L'Union des Jeunes (1869).**
Poèmes.

Tome X. **Empereur et Galiléen (1873).**

Tome XI. **Poèmes.**
Discours.
Les Soutiens de la Société (1877).
Maison de poupée (1879).

Tome XII. **Les Revenants (1881).**
Un Ennemi du peuple (1882).

Tome XIII. **Le Canard sauvage (1884).**
Rosmersholm (1886).

Tome XIV. **La Dame de la mer (1888).**
Hedda Gabler (1890).

Tome XV. **Le Constructeur Solness (1892).**
Le petit Eyolf (1894).

Tome XVI. **John Gabriel Borkman (1896).**
Quand nous nous réveillerons d'entre les morts (1899).
Proses.
Tables.

PARIS (FRANCE). — TYPOGRAPHIE PLON. 8. RUE GARANCIÈRE. — 1933. 42609.

ŒUVRES COMPLÈTES D'IBSEN

Tome I. *INTRODUCTION.*
Œuvres de Grimstad (1847-1850).
[illegible] biographique.
Poèmes.
Prose.
Catilina.

Tome II. **Œuvres de Kristiania (avril 1850-[illegible]).**
Notice biographique.
Poèmes.
Prose.
Le Tertre du guerrier (1850).

Tome III. **Œuvres de Bergen (1851-1857).**
Notice biographique.
Poèmes.
Prose.
La Nuit de la Saint-Jean (1852).
Dame Inger d'Östråt (1855).

Tome IV. **Œuvres de Bergen** (suite).
La Fête à Solhaug (1856).
Olaf Liljekrans (1856).
Les Guerriers à Helgeland.

Tome V. **Œuvres de Kristiania, second séjour (1857-1864).**
Notice biographique.
Poèmes.
Prose.

Tome VI. **Œuvres de [illegible]**
La Comédie de [illegible]
Les Prétendants [illegible]

Tome VII. **Brand (1866).**
Tome VIII. **Peer Gynt (1867).**
Tome IX. **L'Union des Jeunes (1869).**
Poèmes.
Tome X. **Empereur et Galiléen (1873).**
Tome XI. **Poèmes.**
Glossaire.
Les Soutiens de la Société (1877).
Maison de poupée (1879).
Tome XII. **Les Revenants (1881).**
[illegible]

Tome [illegible] [illegible]

Tome [illegible] [illegible]

Tome [illegible] [illegible]

Tome [illegible] [illegible] les morts
[illegible]
Poèmes.
Théâtre.

[illegible] — 1933. 42580.



